This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07598706 9

DE LA MANIÈRE

D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER

LES BELLES LETTRES,

PAR RAPPORT A L'ESPRIT ET AU CŒUR,

PAR M. ROLLIN.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez { HÉNÉE, impr.-libr., au bas du Pont Saint-Michel, n.° 3.
BILLOIS, libraire, quai des Augustins, n°. 31.

MDCCCV.

THE NEW
PUBLIC

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

J'AVAIS compté d'abord qu'un volume seul me suffirait pour ce que j'avais à dire sur l'Histoire, et je craignais même que ce n'en fût peut-être encore trop. Mais quelques retranchemens que j'aie faits, l'abondance et la richesse des sujets que j'ai eu à traiter, m'ont insensiblement entraîné plus loin que je ne pensais. J'ai éprouvé, en composant cet ouvrage, quelque chose de ce qui arrive à ceux qui se trouvent à une table servie magnifiquement, et couverte d'un grand nombre de mets exquis, où il est difficile de s'en tenir sévèrement au pur

Transfer from Circ. Dept. MAY 27 1905

THE NEW
PUBLIC
315

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

J'avais compté d'abord qu'un volume seul me suffirait pour ce que j'avais à dire sur l'Histoire, et je craignais même que ce n'en fût peut-être encore trop. Mais quelques retranchemens que j'aie faits, l'abondance et la richesse des sujets que j'ai eu à traiter, m'ont insensiblement entraîné plus loin que je ne pensais. J'ai éprouvé, en composant cet ouvrage, quelque chose de ce qui arrive à ceux qui se trouvent à une table servie magnifiquement, et couverte d'un grand nombre de mets exquis, où il est difficile de s'en tenir sévèrement au pur

Digitized by the Internet Archive in 2015 MAY 2 2015

nécessaire, et de garder les règles d'une exacte sobriété. Les morceaux d'histoire auxquels je me suis attaché, fournissent un si grand nombre de faits considérables, de modèles éclatans de toutes sortes de vertus, de principes utiles pour la conduite de la vie, qu'il ne m'a pas été possible de me renfermer dans les justes bornes que je m'étais d'abord prescrites à moi-même. Comme le principal but que je me propose dans cette partie de mon ouvrage, est de former l'esprit et le cœur des jeunes gens, de leur inspirer du goût pour la lecture, et surtout pour celle de l'Histoire, et de leur bien faire connaître le fruit qu'ils en doivent tirer; je me suis peut-être un peu trop livré à la beauté et à la solidité des matières que je traitais, parce qu'elles m'ont paru

fort propres à mon dessein, et j'ai besoin que l'indulgence du lecteur me pardonne cette espèce d'intempérance.

Je n'ai point cru devoir garder de règles uniformes dans les faits que je rapporte, ni dans les réflexions que j'y ajoute. Quelquefois les récits sont assez longs: dans d'autres endroits ils sont fort courts et fort abrégés: quelquefois même ils sont confondus avec les réflexions. Je ne donne point ici des préceptes ni des modèles sur la manière de composer l'Histoire: je propose seulement quelques essais de la méthode qu'on peut suivre en l'enseignant aux jeunes gens; et pourvu que ces essais puissent leur être de quelque utilité, il me semble que par-là les irrégularités qu'on y pourra remarquer, rentrent en quelque sorte dans la règle.

*

On trouvera ici, si je ne me trompe, beaucoup de traits d'histoire curieux et intéressans, beaucoup de réflexions également ingénieuses et solides, où je n'ai d'autre mérite, que de les avoir ramassés de différens endroits pour les faire entrer dans mon ouvrage. Tous ces passages, si admirables pour l'ordinaire dans les anciens auteurs, perdent beaucoup de leur beauté en passant de la langue originale dans une langue étrangère, par une traduction souvent faible, ou même défectueuse. Ce sont comme autant de fleurs délicates, qu'il est difficile de manier pour les joindre ensemble, sans flétrir et sans amortir en quelque chose leur vivacité : ou, pour parler plus juste, ce sont des fruits excellens, qui, outre le suc et le goût qui en sont inséparables, ont une

fraîcheur et un coloris dont il est à craindre que la main qui les cueille ne leur fasse perdre une grande partie. J'espère néanmoins que malgré cet inconvénient, que j'aurais bien souhaité pouvoir éviter, le lecteur, plus attentif aux choses mêmes qu'au style, ne laissera pas de goûter encore et d'estimer ce qu'il y a de solide dans les faits, dans les maximes, dans les réflexions que l'antiquité m'a fournies, et dont j'ai cru devoir faire un recueil assez ample en faveur des jeunes gens, qui ne peuvent pas encore avoir une grande connaissance de l'Histoire.

Je déclare ici dès le commencement, et je le répéterai souvent dans la suite, que c'est pour eux principalement que j'écris. Ainsi je ne croirai point avoir perdu mon temps, ni ma peine,

si mon travail peut leur devenir utile. Je puis me rendre ce témoignage, que je n'ai rien omis pour arriver à ce but. Ce que je ne pouvais tirer de mon propre fonds, je n'ai point fait difficulté de l'emprunter ailleurs; et je me crois obligé d'avouer que ce qu'il y a de plus beau dans cet ouvrage, ne vient point de moi. Écrivains grecs et latins, auteurs anciens et modernes, livres imprimés et manuscrits, amis absens et présens, j'ai tout mis à contribution, pour faire entrer dans mon ouvrage le plus de beautés et de richesses qu'il m'a été possible.

J'aurais pu ne point entamer dans ce tome-ci ce qui regarde l'Histoire Romaine: mais comme il me reste beaucoup de matière* pour le tome suivant, j'ai été

* On peut voir page 24, ce qui doit entrer dans ces deux tomes.

bien aise de remplir davantage celui-ci, afin de me réserver plus de place dans l'autre; et d'ailleurs les morceaux de l'Histoire Romaine que je touche étant entièrement détachés les uns des autres, peuvent aussi, sans aucun inconvénient, être placés et lus séparément.

Il m'en reste deux bien importans pour le tome qui suivra celui-ci, et qui sont déjà tout prêts. Le premier regarde le temps de l'Histoire Romaine que Polybe avait choisi pour sujet de son grand ouvrage, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la destruction du royaume de Macédoine, par la défaite et par la mort de Persée son dernier roi. Polybe me fournit encore l'autre morceau dans un endroit célèbre, où cet auteur, aussi bon

politique qu'habile historien, prévoit et prédit, sur l'empire Romain, que le gouvernement républicain fera place à la domination monarchique.

Il nous manque, ce me semble, un ouvrage qui serait d'une grande utilité, et je pourrais même dire d'une absolue nécessité pour les jeunes gens. C'est une Histoire Ancienne composée en français pour leur usage, d'où l'on écarterait toutes les questions épineuses de critique, et les faits peu importans, et où l'on tâcherait de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les auteurs anciens; et il faut avouer qu'il s'y rencontre des beautés infinies, soit pour les pensées, soit pour les principes, qui sont bien propres à élever l'âme, et à inspirer de grands et de nobles sentimens pour tous les

états et pour toutes les conditions de la vie. J'ai dit qu'un pareil ouvrage me paraissait d'une absolue nécessité pour les jeunes gens ; je parle surtout de ceux qui étudient dans les colléges. Car la multiplicité des choses qu'on est obligé d'enseigner dans les classes, ne laisse point aux professeurs, quelque érudition et quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir, le temps d'enseigner de vive voix l'Histoire à leurs écoliers : et cependant on convient assez généralement que cette étude fait une des plus essentielles parties de l'éducation de la jeunesse. Il serait donc à souhaiter qu'il y eût un ouvrage composé exprès pour les jeunes gens, dont on leur prescrirait tous les jours une certaine lecture et une certaine tâche, et dont on leur ferait rendre compte

de temps en temps. Cet ouvrage ne devrait être, ni un simple abrégé, chargé presque uniquement de dates et de noms, ce qui ne peut guère servir qu'à ceux qui savent déjà l'Histoire; ni d'une trop grande étendue, car de jeunes gens occupés de beaucoup d'autres études nécessaires, ne peuvent pas donner un temps considérable à celle de l'Histoire. Si l'on me jugeait capable d'un pareil ouvrage, et que Dieu me donnât assez de vie et de santé pour l'entreprendre, au défaut d'un meilleur ouvrier, je m'en chargerais volontiers quand j'aurai achevé celui que je tiens entre les mains. Car je comprends parfaitement de quel usage et de quelle importance il serait, pour d'autres personnes même que celles qui étudient dans les colléges; et j'ai toujours une vraie

peine de n'avoir aucun livre de cette sorte à proposer à de jeunes gens de bonne volonté, qui au sortir des études souhaiteraient s'instruire de l'Histoire, et qui ne sont pas en état de la puiser dans les sources mêmes. L'Histoire Grecque* a encore plus besoin de ce secours, que l'Histoire Romaine, qui pour l'ordinaire est plus connue, et dont on a quelques parties écrites de mains de maîtres; au lieu qu'on n'a presque aucune idée de la première. Je sens bien ce qui devrait entrer dans un tel ouvrage, pour le rendre en même temps agréable et utile; mais il y a une grande différence entre le sentir, et le pouvoir heureusement exécuter.

* J'entends par ce mot toutes les Histoires Anciennes qui sont distinguées de l'Histoire Romaine, et je prie qu'on me passe cette manière de parler.

Avant que de finir cet avertissement, je dois dire un mot de la seconde édition des deux premiers volumes de cet ouvrage qui commence aussi à paraître. Je les ai retouchés le plus exactement qu'il m'a été possible, et j'ai profité des remarques et des réflexions que plusieurs personnes ont eu la bonté de me communiquer. Les changemens que j'y ai faits sont en assez grand nombre, mais peu considérables, et ne regardent point le fond de l'ouvrage, ni les principes. J'ai corrigé quelques citations qui n'étaient pas justes; et en retranchant, en ajoutant, en changeant quelques mots et quelques phrases, j'ai tâché d'éclaircir des endroits, dont apparemment l'obscurité avait donné lieu à la critique. J'ai fait peu d'additions. La plus grande est la traduction de

deux Lettres de Cicéron à son ami Atticus, et de deux passages de son second livre sur la Nature des Dieux, que j'ai cru devoir ajouter dans l'endroit du premier tome où je donne quelques règles pour bien traduire, et où j'en ai apporté des exemples.

Quand mes deux premiers volumes parurent pour la première fois, l'incertitude du succès me causa de grandes craintes. Maintenant c'est l'accueil favorable que je ne puis me dissimuler qu'on leur a fait, qui m'inquiète pour ce troisième volume, dans la juste appréhension où je suis de ne pas répondre comme je le souhaiterais à l'attente du public. Si le desir de lui plaire en tâchant de rendre quelque service à la jeunesse, est un titre pour

mériter ses suffrages, j'ose par cet endroit me flatter de n'être pas tout-à-fait indigne de son approbation.

DE LA MANIÈRE
D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER
LES BELLES LETTRES.

LIVRE CINQUIEME.
DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.

De l'u de l'Hist

CE n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps (*a*), la dépositaire des événemens, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos

(*a*) Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuncia vetustatis. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 36.*

politique qu'habile historien, prévoit et prédit, sur l'empire Romain, que le gouvernement républicain fera place à la domination monarchique.

Il nous manque, ce me semble, un ouvrage qui serait d'une grande utilité, et je pourrais même dire d'une absolue nécessité pour les jeunes gens. C'est une Histoire Ancienne composée en français pour leur usage, d'où l'on écarterait toutes les questions épineuses de critique, et les faits peu importans, et où l'on tâcherait de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les auteurs anciens; et il faut avouer qu'il s'y rencontre des beautés infinies, soit pour les pensées, soit pour les principes, qui sont bien propres à élever l'âme, et à inspirer de grands et de nobles sentimens pour tous les

états et pour toutes les conditions de la vie. J'ai dit qu'un pareil ouvrage me paraissait d'une absolue nécessité pour les jeunes gens ; je parle surtout de ceux qui étudient dans les colléges. Car la multiplicité des choses qu'on est obligé d'enseigner dans les classes, ne laisse point aux professeurs, quelque érudition et quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir, le temps d'enseigner de vive voix l'Histoire à leurs écoliers : et cependant on convient assez généralement que cette étude fait une des plus essentielles parties de l'éducation de la jeunesse. Il serait donc à souhaiter qu'il y eût un ouvrage composé exprès pour les jeunes gens, dont on leur prescrirait tous les jours une certaine lecture et une certaine tâche, et dont on leur ferait rendre compte

de temps en temps. Cet ouvra
ne devrait être, ni un simp
abrégé, chargé presque uniqu
ment de dates et de noms, ce q
ne peut guère servir qu'à ceux q
savent déjà l'Histoire; ni d'u
trop grande étendue, car de je
nes gens occupés de beaucou
d'autres études nécessaires, n
peuvent pas donner un tem
considérable à celle de l'Histoir
Si l'on me jugeait capable d'
pareil ouvrage, et que Dieu n
donnât assez de vie et de san
pour l'entreprendre, au défa
d'un meilleur ouvrier, je m'
chargerais volontiers quand j'a
rai achevé celui que je tiens ent
les mains. Car je comprends pa
faitement de quel usage et
quelle importance il serait, po
d'autres personnes même q
celles qui étudient dans les co
léges; et j'ai toujours une vra

peine de n'avoir aucun livre de cette sorte à proposer à de jeunes gens de bonne volonté, qui au sortir des études souhaiteraient s'instruire de l'Histoire, et qui ne sont pas en état de la puiser dans les sources mêmes. L'Histoire Grecque* a encore plus besoin de ce secours, que l'Histoire Romaine, qui pour l'ordinaire est plus connue, et dont on a quelques parties écrites de mains de maîtres; au lieu qu'on n'a presque aucune idée de la première. Je sens bien ce qui devrait entrer dans un tel ouvrage, pour le rendre en même temps agréable et utile; mais il y a une grande différence entre le sentir, et le pouvoir heureusement exécuter.

* J'entends par ce mot toutes les Histoires Anciennes qui sont distinguées de l'Histoire Romaine, et je prie qu'on me passe cette manière de parler.

propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance (*a*), qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédé, et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue (*b*)? qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédés les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'Histoire, qui nous ouvre

(*a*) Nescire quid antea quàm natus sis acciderit, id est semper esse puerum. *Cic. in Orat. n.* 120.

(*b*) Terram hanc cum populis urbibusque..... puncti loco ponimus, ad universa referentes : minorem portionem ætas nostra quàm puncti habet, si tempori comparetur omni. *Senec. de Consol. ad Marc. càp.* 20.

Nullum seculum magnis ingeniis clusum est, nullum non cogitationi pervium. *Idem.*

Si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis angustias libet, multum per quod spatiemur temporis est..... Licet in consortium omnis ævi pariter incedere. *Id. de Brev. vit. cap.* 14.

tous les siècles et tous les pays ; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité ; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'Histoire est l'école commune du genre humain; également ouverte et utile aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les autres : car, comment à travers cette foule de flatteurs qui les assiégent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, et faire entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte et de ce bruit confus ? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs et les servitudes de la royauté; leur

faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire; leur représenter que s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples (*a*), et non les peuples pour eux; les avertir de leurs défauts; leur faire craindre le juste jugement de la postérité, et dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune?

Elle ne peut leur rendre ces services si importans et si nécessaires que par le secours de l'Histoire, qui seule est en possession de leur parler en liberté, et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois mêmes, aussi bien que la renommée, que Sénèque appelle, *liberrimam principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talens, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs conquêtes: si tout cela n'est point fondé sur la vérité et sur la justice, l'Histoire leur fait secrètement leur procès

de ad p. 4.

(*a*) Assiduis bonitatis argumentis probavit, non rempublicam suam esse, sed se reipublicæ. *Senec. de Clem. lib.* 1. *cap.* 19.

sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, des brigands des nations (*a*), qui poussés par une ambition inquiète et aveugle, portent la désolation de contrées en contrées, et qui semblables à une inondation ou à un incendie (*b*), ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du genre humain: au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'Histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les

(*a*) Prædo gentium levavit se. *Jerem.* 4. 7.

(*b*) Philippi aut Alexandri latrocinia. ceterorumque, qui exitio gentium clari, non minores fuere pestes mortalium, quàm inundatio qua planum omne perfusum est, quàm conflagratio qua magna pars animantium exaruit. *Senec. lib.* 3. *Nat. Quæst. in Præfat.*

princes comme les particuliers étaient cités et jugés après leur mort, et que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. Enfin (*a*), c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, et qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un temps, et la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, et qui, sans respect pour les personnes, et sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'Histoire les mêmes avantages; et ce que j'ai dit des princes et des conquérans, comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité : ministres

(*a*) Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit *Tacit. Annal. lib.* 3. *cap.* 65.

d'État, généraux d'armées, officiers, magistrats, intendans, prélats, supérieurs ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les pères et mères dans leur famille, les maîtres et maîtresses dans leur domestique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir dans une élévation très bornée plus de hauteur, de faste et de caprice que les rois, et de pousser plus loin l'esprit despotique et le pouvoir arbitraire. Il est donc très avantageux que l'Histoire leur fasse à tous d'utiles leçons; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs et de leurs obligations, et qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, et non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'Histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre par mille exem-

et les Romains, le talent de les faire valoir ; soit par une suite du mauvais goût qui fait qu'on est plein d'admiration pour les choses qui sont éloignées de notre temps et de notre pays, pendant que nous demeurons froids et indifférens pour celles qui se passent sous nos yeux, et dans le siècle où nous vivons. Si l'on n'a pas le temps d'enseigner aux jeunes gens dans les classes l'Histoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inspirer du goût, en leur en citant de temps en temps quelques traits, qui leur fassent naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loisir (1).

per terrarum orbem (veterum) facta pro maximis celebrantur. *Sallust. in Bello Catilin.*

(1) La justesse de ces réflexions a été sentie par le Gouvernement, et l'Histoire de France tiendra désormais sa place parmi les autres objets des études.

des auteurs où l'on doit puiser la connaissance de l'Histoire, et de l'ordre dans lequel on les doit lire.

Je ne parle point ici de l'Histoire de France, parce que l'ordre naturel demande qu'on fasse marcher l'Histoire ancienne avant la moderne, et que je ne crois pas qu'il soit possible de trouver du temps pendant le cours des classes pour s'appliquer à celle de France. Mais je suis bien éloigné de regarder cette étude comme indifférente; et je vois avec douleur qu'elle est négligée par beaucoup de personnes, à qui pourtant elle serait fort utile, pour ne pas dire nécessaire. Quand je parle ainsi, c'est à moi-même le premier que je fais le procès; car j'avoue que je ne m'y suis point assez appliqué, et j'ai honte d'être en quelque sorte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre Histoire nous fournit de grands modèles de vertus, et un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plupart ensevelies dans l'obscurité, soit par la faute de nos historiens, qui n'ont pas eu (*a*), comme les Grecs

(a) Quia provenere ibi magna scriptorum ingenia;

dangereux de se méprendre sur les règles du discours, que sur celles des mœurs.

Notre siècle, et encore plus notre nation, ont un besoin extrême d'être détrompés d'une infinité d'erreurs et de faux préjugés qui deviennent tous les jours de plus en plus dominans, sur la pauvreté et les richesses; sur la modestie et le faste; sur la simplicité des bâtimens et des meubles, et sur la somptuosité et la magnificence; sur la frugalité et les raffinemens de la bonne chère: en un mot, sur presque tout ce qui fait l'objet du mépris ou de l'admiration des hommes. Le goût public devient sur cela la règle des jeunes gens (*a*). Ils regardent comme estimable, ce qui est estimé de tous. Ce n'est pas la raison, mais la coutume qui les guide. Un seul mauvais exemple serait capable de corrompre l'esprit des jeunes gens susceptibles de toutes sortes d'impres-

(*a*) Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est. *Senec. Epist.* 123.

Nulla res nos majoribus malis implicat quàm quòd ad rumorem componimur: optima rati ea, quæ magno assensu recepta sunt..... nec ad rationem, sed ad similitudinem vivimus. *Id. lib. de Vit. Beat. cap.* 1.

PREMIÈRE PARTIE.

SUR LE GOUT DE LA SOLIDE GLOIRE ET DE LA VÉRITABLE GRANDEUR.

Tout le monde convient qu'un des premiers soins de quiconque pense à former les jeunes gens dans l'étude des belles lettres, est d'établir d'abord des principes et des règles du bon goût, qui leur puissent servir de guides dans la lecture des auteurs. Il est d'autant plus nécessaire de leur donner un pareil secours pour l'Histoire, qui peut être regardée comme une étude de morale et de vertu, qu'il est infiniment plus important de juger sainement de la vertu, que de l'éloquence; et qu'il est beaucoup moins honteux et moins

tumes vicieuses n'infecte l'esprit des jeunes gens (*a*), et n'étouffe en eux les heureuses semences de bien et de vertu qu'on y remarque? C'est dans cette science (*b*), qui consiste à juger des choses, non par l'opinion commune, mais par la vérité; non par ce qu'elles paraissent au dehors, mais par ce qu'elles sont réellement, que Socrate mettait toute la sagesse de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité sur l'Histoire, par établir des principes et des règles pour juger sainement des belles et des bonnes actions, pour bien discerner en quoi consiste la solide gloire et la véritable grandeur, et pour démêler précisément ce qui est digne d'estime et d'admiration, et ce qui ne mérite que l'indifférence et le mépris. Sans ces règles, les jeunes gens peu précautionnés, n'ayant pour guides que leurs propres penchans, ou les opinions populaires, pourraient pren-

(*a*) Tanta est corruptela malæ consuetudinis, ut ab ea tanquam igniculi extinguantur à natura dati, exorianturque et confirmentur vitia contraria. *Cic. lib.* 1. *de Leg. n.* 33.

(*b*) Socrates hanc summam dixit esse sapientiam bona malaque distinguere. *Senec. Ep.* 71.

dre pour modèle tout ce qui est conforme à ces fausses idées, et se remplir des passions et des vices de ceux dont l'histoire rapporte des actions éclatantes, qui ne sont pas toujours vertueuses ni estimables.

Il n'y a, à proprement parler, que l'Evangile et la parole de Dieu qui puissent nous prescrire des règles sûres et invariables pour juger sainement de toutes choses ; et il semble que c'est uniquement dans un fonds si riche que je devrais puiser les instructions que j'entreprends de donner aux jeunes gens sur un sujet si important. Mais, afin de leur faire mieux comprendre combien les erreurs que je combats ici sont condamnables, et combien elles sont contraires même à la droite raison, je ne tirerai mes principes que du paganisme, qui nous enseignera que ce qui rend l'homme véritablement grand et digne d'admiration, ce n'est point les richesses, la magnificence des bâtimens, la somptuosité des habits ou des meubles, le luxe de la table, l'éclat des dignités ou de la naissance, la réputation, les actions brillantes, telles que les victoires et les conquêtes,

ni même les qualités de l'esprit les plus estimables : mais que c'est par le cœur que l'homme est tout ce qu'il est (*a*), et que plus il aura un cœur véritablement grand et généreux, plus il aura de mépris pour tout ce qui paraît grand au reste des hommes. Je n'avais d'abord tiré mes exemples que de Histoire ancienne ; mais des personnes habiles et intelligentes m'ont conseillé d'y en ajouter d'autres tirés de l'Histoire moderne, et surtout de celle de France, et elles m'en ont elles-mêmes fourni plusieurs, dont je reconnais ici leur être redevable.

Quoique j'aie puisé tous mes principes et la plupart des exemples dans le paganisme, et que j'aie évité de proposer pour modèles tant de saints illustres que le christianisme nous fournit pour tous les états et toutes les conditions ; il ne s'ensuit pas que mon dessein ait été de me borner à des vertus purement païennes. On peut considérer les choses d'une ma-

(*a*) Cogita in te, præter animum, nihil esse mirabile : cui magno nihil magnum est. *Senec. Epist.* 8.

Hoc nos doce, beatum esse illum, cui omne donum in animo est.... illum erectum, et excelsum, et mirabilia calcantem. *Id. Epist.* 45.

nière plus humaine, sans en examiner la dernière fin et les plus sublimes motifs. On s'élève ainsi par degrés à une vertu plus pure et plus parfaite; et en se rendant attentif et docile à la raison, l'on se prépare à le devenir à la religion et à la foi, qui commandent les mêmes choses, mais en proposant de plus grands motifs, et de plus dignes récompenses.

Au reste, je prie le lecteur de se souvenir que cet ouvrage n'est point fait pour les savans, qui sont très instruits du fond de l'Histoire, et qui pourraient trouver ennuyeux ce grand nombre de faits que je cite, parce qu'ils n'ont rien de nouveau pour eux; mais que mon dessein est d'instruire principalement de jeunes étudians (*a*), qui souvent n'auront presque d'autre idée de l'Histoire que celle que je leur en donne dans ce livre; ce qui m'oblige d'être plus long, de rapporter plus d'exemples, et d'y joindre plus de réflexions que je n'aurais fait sans cela.

(*a*) Nos institutionem professi, non solùm scientibus ista, sed etiam discentibus tradimus: ideoque paulo pluribus verbis debet haberi venia. *Quintil. lib.* II. *cap.* I.

§. Ier.

Richesses. Pauvreté.

Comme les richesses sont le prix de ce qui est le plus estimé et le plus recherché dans la vie (*a*), des dignités, des charges, des terres, des maisons, des ameublemens, de la bonne chère, du plaisir: il n'est pas étonnant qu'elles soient elles-mêmes plus estimées et plus recherchées que tout le reste. Ce sentiment, déjà trop naturel aux enfans, est nourri et fortifié en eux par tout ce qu'ils voient et par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit des louanges des richesses. L'or et l'argent sont l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs desirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur et la gloire de la vie, et la pauvreté, au contraire, comme ce qui en fait la honte et le malheur.

(*a*) Hæc ipsa res tot magistratus, tot judices detinet, quæ magistratus et judices facit, pecunia: quæ ex quo in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit..... Admirationem nobis parentes auri argentique fecerunt: et teneris infusa cupiditas altius sedit, crevitque nobiscum. Deinde totus populus, in alia discors, in hoc convenit: hoc suscipiunt, hoc suis optant..... Denique eo mores redacti sunt, ut paupertas maledicto probroque sit, contempta divitibus, invisa pauperibus. *Senec. Epist.* 115.

Cependant, l'antiquité nous fournit un peuple entier (chose étonnante!) qui se récrie contre de tels sentimens. Euripide avait mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminait par cette pensée : *Les richesses font le souverain bonheur du genre humain; et c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux et des hommes.* Ces derniers vers révoltèrent tout le peuple d'Athènes. Il s'éleva d'une voix commune contre le poète, et l'aurait chassé de la ville sur-le-champ, s'il n'avait prié qu'on attendît la fin de la pièce où le panégyriste des richesses périssait misérablement. Mauvaise et pitoyable excuse! L'impression que de telles maximes font sur l'imagination étant vive et prompte, n'attend pas les remèdes lents que l'auteur croit y apporter dans la conclusion de la pièce. Senec. E 115.

Le peuple romain ne pensait pas moins noblement. Son ambition était d'acquérir beaucoup de gloire, et peu de bien. Chacun cherchait (*a*),

(*a*) Patriæ rem unusquisque, non suam augere properabat : pauperque in divite, quàm dives in paupere imperio versari malebat. *Val. Max. lib. 4. cap. 4.*

dit un historien, non à s'enrichir, mais à enrichir sa patrie; et ils aimaient mieux être pauvres dans une république riche, qu'être eux-mêmes riches pendant que la république serait pauvre. On sait que c'est à l'école et dans le sein de la pauvreté que furent formés les Camilles, les Fabrices, les Curius; et qu'il était ordinaire aux plus grands hommes de mourir sans laisser de quoi fournir aux dépenses de leurs funérailles, ni de quoi doter leurs filles.

Horat. Od. 12. lib. 1.

Telle était aussi la disposition de nos anciens magistrats, et on lit avec plaisir dans l'histoire des premiers présidens du parlement de Paris, que le célèbre Jean de la Vacquerie « mourut plus riche d'honneur et de réputation que de biens de fortune; car ayant délaissé trois filles, héritières seulement de ses vertus, le roi Louis XI son maître, pour reconnaissance des services qu'il lui avait rendus, prit soin de les marier selon leur condition et de ses propres deniers ».

Un mot de l'empereur Valérien nous marque l'estime qu'on faisait encore de la pauvreté dans ces der-

niers temps de l'empire. Il avait nommé au consulat Aurélien, celui-là même qui depuis fut empereur; et comme il était pauvre, il chargea le garde du trésor de lui fournir tout l'argent dont il aurait besoin pour les dépenses qu'il fallait faire en entrant dans cette charge, et il lui écrivit en ces termes : « Vous donnerez à Aurélien (*a*), que j'ai nommé consul, tout ce qui sera nécessaire pour les spectacles dont la coutume le charge. Il mérite ce secours à cause de sa pauvreté, qui le rend véritablement grand, et qui le met au-dessus de tous les autres ».

Voilà comme dans tous les temps, et dans tous les états, ont pensé ceux qui avaient l'âme véritablement noble et élevée. Ces grands hommes, persuadés que rien ne marque davantage de la petitesse et de la bassesse d'esprit que d'aimer les richesses (*b*), et que rien au contraire n'est

(*a*) Aureliano, cui consulatum detulimus, ob paupertatem, quia ille magnus est, ceteris major, dabis ob editionem Circensium, etc. *Vopisc. in vita Imper. Aurel.*

(*b*) Nihil est tam angusti animi tamque parvi, quàm amare divitias; nihil honestius magnificentiusque quàm pecuniam contemnere, si non habeas:

plus grand ni plus généreux que de les mépriser, faisaient consister la plus sublime vertu à supporter avec noblesse la pauvreté, et à la regarder comme un avantage, et non comme un malheur. Selon eux, le second degré de vertu consistait à faire un bon usage des richesses, quand on en possédait ; et ils pensaient que l'emploi le plus conforme à leur destination, et le plus propre à attirer aux riches l'estime et l'amour des hommes, était de les faire servir au bien de la société. En un mot, ils comptaient ne posséder véritablement (*a*) que ce qu'ils avaient donné.

Plut. Cimon, général athénien, ne croyait avoir de grands biens que pour les communiquer à ses citoyens, pour vêtir les uns, et pour soulager la misère des autres. Ce que Philopémen gagnait sur l'ennemi, il ne l'employait qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ses citoyens qui en manquaient, et à payer la

si habeas, ad beneficentiam liberalitatemque convertere. *Cic. lib.* 1. *Offic. n.* 63.

(*a*) Nihil magis possidere me credam, quàm bene donata. *Senec. de Vit. Beat. cap.* 20.

Hoc habeo, quodcumque dedi. *Lib.* 6. *de Benef. cap.* 3.

rançon des prisonniers de guerre. Aratus, général des Achéens, se fit universellement aimer, et sauva sa patrie, en appliquant les présens qu'il recevait des rois à calmer les divisions qui y régnaient, en acquittant les dettes des uns, en aidant les autres dans leurs besoins, et en rachetant les captifs.

Pour me contenter d'un seul exemple parmi les Romains, Pline le jeune dépense des sommes considérables pour le service de ses amis. Lib 2. Ep. 4.
Il remet a l'un tout ce qu'il lui doit.
Il acquitte les dettes qu'un autre avait contractées pour de justes raisons. Il augmente la dot de la fille d'un autre, afin qu'elle puisse soutenir la dignité de celui qui la doit épouser. Il fournit à l'un de quoi être chevalier romain. Pour gratifier un autre, il lui vend une terre au-dessous de sa valeur. Il donne à un autre de quoi retourner en son pays *, pour y finir tranquillement ses jours. Il se rend facile dans les discussions de famille, et relâche volontiers de ses droits.
Il gratifie sa nourrice d'une petite terre, qui suffit pour la faire subsister.

Lib. 3. Ep. 11. Lib 6. Ep. 32.
Lib. 1. Ep. 19.
Lib. 7. Ep. 11. et 14.
Lib. 3. Ep. 21.
Lib. 4. Ep. 10.
Lib. 8. Ep. 2. Lib. 5. Ep. 7. Lib. 6. Ep. 3.

* * La ville de Côme.

1. Ep. 8. Il fait présent à sa patrie ** d'une bibliothèque, avec un revenu suffisant
4. Ep. 3. pour l'entretenir. Il y fonde les gages des professeurs pour l'instruc-
1. Ep. 8 tion de la jeunesse. Il y fait un établissement pour élever les orphelins et les enfans des pauvres, dont il reste encore quelques vestiges jusqu'à ce jour; et il fait tout cela avec un bien médiocre. Mais la frugalité était, comme il le déclare lui-même, un riche fonds, qui suppléait à ce qui manquait à son revenu, et qui fournissait à toutes ces libéralités qui nous étonnent dans un particulier.

2. Ep. 4. *Quod cessat ex reditu, frugalitate suppletur; ex qua, velut ex fonte, liberalitas nostra decurrit.*

Qu'on demande aux jeunes gens ce qu'ils pensent d'un tel exemple, en leur faisant comparer ce noble et estimable usage des richesses avec celui qu'en font ces hommes dénaturés, qui vivent comme s'ils n'étaient nés que pour eux seuls; qui n'estiment les biens que parce qu'ils servent d'instrumens à leurs passions, pour entretenir leur luxe, l'amour

* La ville de Côme.

des délices, une vaine ostentation, une curiosité inquiète; qui ne sont d'aucune ressource, ni pour leurs proches, ni pour leurs amis, ni pour leurs plus anciens et leurs plus fidèles domestiques; et qui croient ne rien devoir ni au sang, ni à l'amitié, ni à la reconnaissance, ni au mérite, ni à l'humanité, ni même à la patrie.

Homm illustres M. Perra

M. de Turenne ayant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, trouva les troupes en si mauvais état, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats, et pour remonter la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût que quarante mille livres de rente de sa maison, il ne voulut jamais accepter des sommes considérables que ses amis lui offraient, ni rien prendre à crédit chez les marchands; de peur, disait-il, que s'il venait à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie *. Je sais que tous les ouvriers qui travaillaient pour sa maison, avaient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partît pour la

* Lorsqu'il mourut, on ne trouva pas chez lui quinze cents francs d'argent comptant.

campagne, et qu'ils étaient payés régulièrement.

ettres de rsault.

Pendant qu'il commandait en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée du roi allait de son côté, fit offrir à ce général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route, et pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourrait coûter de plus à l'armée. *Je ne puis en conscience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette somme, parce que je n'ai point eu intention de passer par cette ville.*

L'action du grand Scipion en Espagne, lorsqu'il ajouta à la dot d'une jeune princesse qu'il avait fait prisonnière, la rançon que ses parens avaient apportée pour la racheter, ne lui a fait guère moins d'honneur que ses plus fameuses conquêtes. Une action toute pareille du chevalier Bayard, ne mérite pas moins de louange. Quand Bresse fut prise d'assaut sur les Vénitiens, il avait sauvé du pillage une maison où il s'était retiré pour se faire panser d'une blessure mortelle qu'il avait reçue au siége, et avait mis en sûreté la dame du logis, et ses deux jeunes filles qui y

le du che- ierBayard

étaient cachées. A son départ, cette dame, pour lui marquer sa reconnaissance, lui offrit une boîte où il y avait deux mille cinq cents ducats, qu'il refusa constamment. Mais voyant que son refus l'affligeait d'une manière sensible, et ne voulant pas laisser son hôtesse mal-contente de lui, il consentit à recevoir son présent, et ayant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier, et laissa les cinq cents qui restaient pour être distribués à des communautés qui auraient été pillées.

Mais pour mieux concevoir combien le désintéressement a de noblesse et de grandeur, considérons-le, non dans des généraux d'armée et des princes, dont la puissance et la gloire semblent peut-être relever l'éclat de cette vertu ; mais dans des personnes du plus bas rang, à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme, qui était portier à Milan, chez un maître de pension, trouva un sac où il y avait deux cens écus. Celui qui l'avait perdu, averti par S. Au Serm. 1

une affiche publique, vint à la pen-
sion, et ayant donné de bonnes
preuves que le sac lui appartenait
le portier le lui rendit. Plein de joie
et de reconnaissance, il offrit à son
bienfaiteur vingt écus, que celui-ci
refusa absolument. Il se réduisit donc
à dix, puis à cinq. Mais le trouvant
toujours inexorable : *Je n'ai rien
perdu*, dit-il d'un ton de colère, en
jetant par terre son sac ; *je n'ai rien
perdu, si vous ne voulez rien rece-
voir.* Le portier reçut cinq écus, qu'il
donna aussitôt aux pauvres.

J'ai entendu raconter à un lieute-
nant général des armées du roi, que
dans une occasion où les soldats
s'amusaient à dépouiller les corps de
ceux qui avaient été tués, l'officier
qui les commandait, pour les animer
à poursuivre vivement l'ennemi, et
en même temps pour les dédomma-
ger, leur avait jeté 40 ou 50 pistoles
qu'il avait dans sa poche. Le plus
grand nombre refusa de prendre part
à cette libéralité, qu'ils trouvaient
déshonorante pour eux, comme s'ils
avaient besoin de présens pour faire
leur devoir, et pour servir leur roi.
Feu M. de Louvois ayant été informé

de cette action, les combla de louanges, leur fit distribuer à chacun une certaine somme à la vue des troupes, et eut soin de les avancer dans l'occasion.

Chacun sent bien, en lisant de telles histoires, l'effet qu'elles produisent sur son cœur. Que l'on compare une conduite si noble et si généreuse avec la bassesse de sentimens de tant de personnes qui ne cherchent et n'estiment dans les grandes places que l'occasion et la facilité de s'enrichir, et l'on n'aura pas de peine à conclure avec Cicéron, qu'il n'y a point de vice plus infamant, surtout pour ceux qui sont constitués en dignité, et chargés de procurer le bien des autres, que l'avarice. *Nullum igitur vitium tetrius quàm avaritia, præsertim in principibus, et rempublicam gubernantibus. Habere enim quæstui rempublicam, non modò turpe est, sed sceleratum etiam et nefarium.* Cette attache à l'argent est un défaut qui déshonore aussi infiniment les gens de lettres, comme au contraire rien ne leur fait plus d'honneur que de regarder avec indifférence les richesses. Lib. I Offic. n.

trône d'Espagne ; et depuis il a e
l'honneur d'être employé auprès d
notre jeune roi actuellement régnan
Les deux Cours de France et d'Es
pagne se sont empressées de lui ma
quer leur reconnaissance en lui offra
des bénéfices et des pensions, qu'
a toujours constamment refusés, a
léguant pour raison que ses gages l
suffisaient, et beaucoup au-delà, pou
vivre selon son état, dans lequel s
différens emplois, quelque éclata
qu'ils fussent, ne lui ont jamais rie
fait changer (*a*).

§ II.

Bâtimens.

Il est rare de juger sainement d
ce qui brille au dehors, et de ce q
frappe les yeux par un éclat ext
rieur. Il y a peu de personnes q
entendent parler des fameuses pyra
mides d'Égypte, sans être transpo
tées d'admiration, et sans se récri
sur la grandeur et sur la magnif
cence des princes qui les bâtirent.

(*a*) Il s'appelait *Vittement*. Sa mort, arriv
depuis quelques années, me permet de le nomm

avancé par son mérite. Il était devenu évêque d'Auxerre, et grand aumônier de France. Charles IX, qu'il avait élevé et instruit, l'appelait toujours son maître, et se jouant quelquefois avec lui, il lui reprochait en riant son avarice. Un jour qu'Amiot demandait un bénéfice de grand revenu, ce prince lui dit: *ah quoi, mon maître! vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content: je crois que vous les avez, et plus. Sire,* répondit-il, *l'appétit vient en mangeant.* Et toutefois il obtint ce qu'il desirait. Il mourut riche de plus de deux cent mille écus.

Nous avons dans l'Université un homme que je n'ose nommer, parce qu'il est encore en vie, mais dont je ne puis passer sous silence le noble et rare désintéressement. Après avoir enseigné avec beaucoup de réputation la philosophie dans le collége de Beauvais, où il avait été élevé comme enfant de la maison, et dont il fut depuis désigné principal; dans le temps même qu'il remplissait la première dignité de l'Université, il fut appelé à la Cour pour travailler à l'éducation du prince qui occupe maintenant le

trône d'Espagne ; et depuis il a e
l'honneur d'être employé auprès d
notre jeune roi actuellement régnar
Les deux Cours de France et d'E
pagne se sont empressées de lui ma
quer leur reconnaissance en lui offra
des bénéfices et des pensions, qu
a toujours constamment refusés, a
léguant pour raison que ses gages l
suffisaient, et beaucoup au-delà, pou
vivre selon son état, dans lequel s
différens emplois, quelque éclata
qu'ils fussent, ne lui ont jamais rie
fait changer (*a*).

§ II.

Bâtimens.

Il est rare de juger sainement d
ce qui brille au dehors, et de ce q
frappe les yeux par un éclat ext
rieur. Il y a peu de personnes q
entendent parler des fameuses pyr
mides d'Égypte, sans être transpo
tées d'admiration, et sans se récri
sur la grandeur et sur la magnif
cence des princes qui les bâtirent.

(*a*) Il s'appelait *Vittement*. Sa mort, arri
depuis quelques années, me permet de le nomm

ne sais si cette admiration est bien fondée, et si ces masses énormes de bâtimens, qui coûtèrent des sommes immenses, qui firent périr un nombre infini d'hommes employés à ces travaux, et qui n'étaient que pour la pompe et l'ostentation (*a*), sans être destinés à aucun usage solide ; si, dis-je, de tels bâtimens méritent qu'on en parle avec tant d'éloges.

La vraie élévation ne consiste pas à desirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire, représentent comme grand et magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles, par l'attrait même de la difficulté. Elle ne se sent pas excitée par l'idée du merveilleux, et par le plaisir de surmonter l'impossible, comme l'histoire l'a remarqué de Néron, à qui tout ce qui était sans apparence se montrait sous l'idée de grandeur. *Erat incredibilium capitor.* Tacit. An. lib. 15. c. 4

Cicéron ne trouve d'ouvrages et de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique : des aqueducs, Lib. 2. Off. n. 60.

(*a*) Pyramides Regum pecuniæ otiosæ ac stultæ ostentio. *Plin. lib. 36. Hist. Nat. cap. 12.*

des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer.

Lib. 2. Offic n. 60. Il remarque que Périclès, le premier homme de la Grèce, fut justement blâmé d'avoir épuisé le trésor public pour embellir la ville d'Athènes, et l'enrichir d'ornemens superflus. Les Romains, dès la fondation de l'empire, eurent un goût bien différent. Ils visaient au grand, mais dans les choses qui regardent ou la religion, ou l'utilité publique. Tite-Live remarque que sous Tarquin le Superbe, on acheva un ouvrage pour faire écouler les eaux de la ville, et que l'on bâtit les fondemens du Capitole avec une magnificence que les siècles postérieurs ont eu de la peine à égaler : et aujourd'hui l'on admire encore la beauté et la solidité des grands chemins construits par les Romains en différens endroits, et qui subsistent presque dans leur entier depuis tant de siècles.

Lib. 1. n. 56.

Lib. 1. Offic. n. 138. Il faut à peu près porter le même jugement par rapport aux bâtimens des particuliers. Cicéron, en examinant quelle doit être la maison d'un homme constitué en charge, et qui tient un rang distingué dans l'État,

veut qu'on y cherche avant tout l'utilité et l'usage : à quoi l'on peut ajouter une seconde vue, qui regarde la commodité et la dignité ; mais il recommande surtout d'y éviter une somptuosité et une magnificence (*a*) dont l'exemple ne manque jamais de devenir contagieux et funeste, chacun se piquant dans ce genre, non-seulement d'atteindre, mais de surpasser les autres. Lucullus, dit Cicéron, a-t-il beaucoup d'imitateurs de ses excellentes qualités ? Mais combien n'en a-t-il point pour ce qui regarde la somptuosité des bâtimens ? On pourrait citer de notre temps beaucoup de familles qui ont été, ou entièrement ruinées, ou notablement incommodées, par la fureur de bâtir, soit à la ville soit à la campagne, des maisons magnifiques qui absorbent le bien le plus liquide d'une famille, et passent bientôt à des étrangers, qui profitent de la folie des premiers

(*a*) Cavendum est etiam, præsertim si ipse ædifices, ne extra modum sumptu et magnificentia prodeas : quo in genere multum mali etiam in exemplo est. Studiosè enim plerique, præsertim in hac parte, facta principum imitantur : ut L. Luculli summi viri virtutem quis ? at quàm multi villarum magnificentiam imitati sunt ! *Ibid. n.* 140.

les flammes, par le temps, par la fantaisie d'un successeur; mais que celui qui méprise l'ambition, qui modère ses passions, qui donne des bornes à une puissance qui n'en a point, est loué de tout le monde durant sa vie, et encore plus après sa mort, lorsque personne n'est contraint de le louer.

L'événement fit voir qu'il avait pensé juste. Alexandre Sévère, ayant fait rétablir plusieurs ouvrages de Trajan, y fit remettre partout le nom de ce prince, sans souffrir qu'on y substituât le sien. Tous les grands empereurs ont eu la même modération; et l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frappées à la gloire des princes qui ont réparé les édifices publics, et les monumens de leurs prédécesseurs, qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

Suetoni. Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'Auguste, pendant près de cinquante ans de règne, se contenta toujours d'un même appartement et des mêmes meubles.

Suet. in vit. Vesp. cap. 2. Vespasien et Tite se firent un honneur et un plaisir de conserver à la

tice, la générosité, la probité, la bonne foi, l'honneur, y habitaient : et peut-on appeler petite, une maison qui renfermait tant et de si grandes vertus?

Le goût pour la modestie des bâtimens et l'éloignement de toute somptuosité en ce genre, a passé de la république à l'empire, et des particuliers aux empereurs mêmes.

Trajan mettait sa gloire à édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parcus in ædificando, quàm diligens in tuendo.* Il ne faisait point de cas de tout ce que l'on donne à l'ostentation et à la vanité. Il connaissait (*a*), dit Pline, en quoi consistait la véritable gloire d'un prince. Il savait que des statues, des arcs de triomphe, des bâtimens, sont sujets à périr par Plin. in Panegyr.

lus an-gustus est locus, qui hanctam magnarum virtutum turbam capit. *Senec. de Consol. ad Helv. cap.* 9.

(*a*) Scis ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria : ubi sint honores in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, et statuas, aras etiam templaque demolitur et obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas. Contrà, contemtor ambitionis, et infinitæ potestatis domitor ac frenator animus, ipsa vetustate floriscit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. *Plin.*

les flammes, par le temps, par la f
taisie d'un successeur; mais que ce
qui méprise l'ambition, qui mod
ses passions, qui donne des borne
une puissance qui n'en a point,
loué de tout le monde durant sa v
et encore plus après sa mort, lo
que personne n'est contraint de
louer.

L'événement fit voir qu'il a
pensé juste. Alexandre Sévère, ay
fait rétablir plusieurs ouvrages
Trajan, y fit remettre partout
nom de ce prince, sans souffrir qu
y substituât le sien. Tous les gra
empereurs ont eu la même modé
tion; et l'on voit encore aujourd'
qu'il y a beaucoup plus de médai
frappées à la gloire des princes
ont réparé les édifices publics, et
monumens de leurs prédécesseu
qu'à l'honneur de ceux qui en
fondé de nouveaux.

Suetom. Nous avons déjà remarqué aille
qu'Auguste, pendant près de
quante ans de règne, se conte
toujours d'un même appartement
des mêmes meubles.

Suet. in vit. Vesp. cap. 2. Vespasien et Tite se firent un h
neur et un plaisir de conserver à

campagne la petite habitation qui leur venait de leurs pères, sans y faire aucun changement.

Ces maîtres du monde ne se trouvaient pas logés trop à l'étroit dans une maison qui n'avait été bâtie que pour un simple particulier. On voit encore aujourd'hui les vestiges de la maison de campagne d'Adrien, qui ne passe pas la grandeur de nos maisons ordinaires, et qui n'égale point celle de plusieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes, qui n'ont d'autre mérite que leurs richesses, (et souvent sortis de quelle origine!) bâtissent à la ville et à la campagne de superbes palais. Malheur à quiconque se trouve près d'eux. Tôt ou tard la maison, la vigne, et héritage du voisin sont absorbés dans ces vastes bâtimens, et servent à agrandir leurs jardins et leurs parcs.

Ce que l'histoire nous apprend du cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, et ministre d'État sous Louis XII, est un exemple bien rare. Un gentilhomme de Normandie avait une terre voisine de la belle maison de Gaillon, qui dès lors ap-

Vie d
d'Amb
par Ba

§ III.

Ameublemens. Habillemens. Équipages.

Rien de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus estimable, parce que rien de tout cela ne fait partie de lui-même, mais est hors de lui, et lui est entièrement étranger. Cependant, voilà en quoi la plupart des hommes font consister leur grandeur. Ils se regardent comme confondus et incorporés avec tout ce qui les environne, ameublemens, habillemens, équipages. Ils enflent et grossissent le plus qu'ils peuvent par tout cet appareil l'idée qu'ils se forment d'eux-mêmes. Parlà ils s'estiment fort grands, et se flattent de paraître tels aux yeux des autres.

Mais pour juger sainement de leur grandeur (*a*), il faut les examiner en

(*a*) Nemo istorum quos divitiæ honoresque in altiore fastigio ponunt, magnus est. Quare ergo magnus videtur? Cum basi illum sua metiris ..... Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quòd neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi et ea quibus adornatus est. Atqui cùm voles veram hominis æstimationem inire, et scire qualis sit, un-

qu'un prince de ce caractère! En fait de solide gloire et de véritable grandeur, combien un tendre amour pour les peuples, qui va jusqu'à s'épargner tout pour les soulager, est-il préférable à toute la magnificence des plus superbes bâtimens?

C'est ce que le roi Louis XIV, près de mourir, c'est-à-dire, dans un temps où l'on juge sainement des choses, fit entendre au roi actuellement régnant. Entre plusieurs autres avis qu'il lui donna, dont on a cru avec raison devoir conserver à jamais la mémoire (*a*) : *J'ai trop aimé la guerre*, lui dit-il ; *ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites.* Dans le dernier entretien qu'il eut à Sceaux tête à tête avec son petit-fils qui partait pour l'Espagne, il lui avait recommandé la même chose : et le roi d'Espagne a rapporté à une personne de qui l'on tient ceci, que son grand-père lui avait dit ces paroles les larmes aux yeux.

A M. tement.

* Dernières paroles de Louis XIV au roi Louis XV ; de l'imprimerie du cabinet du roi.

l'objet de nos vœux, qu'en les accordant souvent, comme il fait, à des misérables et à des scélérats, et en les refusant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet, où ceux-ci en seraient-ils réduits, si l'on ne jugeait des hommes que par le dehors? et combien de fois le plus solide mérite a-t-il été méconnu, et exposé même au mépris, parce qu'il était caché sous un vil habit, et sous un extérieur peu frappant?

In vit. Philopémen, le plus grand homme de guerre qui de son temps fût dans la Grèce, qui illustra si fort la république des Achéens par son rare mérite, et que les Romains mêmes ont appelé par admiration le dernier des Grecs; Philopémen, dis-je, était pour l'ordinaire vêtu fort simplement, et marchait assez souvent sans suite et sans train. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un ami qui l'avait invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis qui attendait le général des Achéens, le prit pour un domestique, et le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine, parce que son mari était absent. Philopémen quitta sans façon son manteau,

et se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu dans cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle : Qu'est-ce donc, seigneur Philopémen, et que veut dire ceci? C'est, répliqua-t-il, que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine.

Scipion Emilien, pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut, ne fit aucune acquisition, et ne laissa en mourant que quarante-quatre marcs de vaisselle d'argent et trois marcs de vaisselle d'or, quoiqu'il eût été le maître de toutes les richesses de Carthage, et qu'il eût enrichi ses soldats plus qu'aucun autre général d'armée. Ayant été député par le sénat romain, avec un plein pouvoir, pour remettre le bon ordre dans les villes et dans les provinces, et pour être l'inspecteur des nations et des rois, quoiqu'il fût né d'une des plus illustres maisons de Rome, qu'il eût été adopté dans une des plus riches, et qu'il eût un si auguste caractère à soutenir au nom de l'empire romain, il ne mena avec lui qu'un ami, encore était-ce un philosophe, et cinq domestiques ; Plutarc Apophi Pan

(a) Τί τοῦτο (ἔφη) Φιλοποίμην; Τί γὰρ ἄλλο (ἔφη) δωρίζων ἐμαυτῷ, ἢ κακὰς ὄψεις δίκας διδόμεν.

l'un desquels étant mort dans
voyage, il se contenta des quatre
lui restaient, jusqu'à ce qu'il en
fait venir un de Rome pour le re
placer. Aussitôt qu'il fut arrivé
Alexandrie avec cette médiocre sui
la renommée le découvrit, mal
les précautions que sa modestie a
prises, et attira au devant de lui to
la ville à la descente du vaisseau
personne seule (*a*), sans autre
corte que celle de ses vertus, de
exploits, et de ses triomphes, lui s
pour faire disparaître, même
yeux du peuple, le vain éclat du
d'Egypte, qui était venu à sa renc
tre avec toute sa cour, et pour a
rer sur lui seul les yeux, les acc
mations et les applaudissemens
tout le monde.

Senec. Epist. 47. Ces exemples nous apprenn
qu'on ne doit point juger des homm
par le dehors, comme on n'esti
point un cheval par sa parure.
rare mérite peut être caché sous
vil habit, comme un vêtement p

(*a*) Cùm per socios et exteras gentes iter face
non mancipia sed victoriæ numerabantur; nec, q
tum auri et argenti, sed quantum amplitudinis
dus secum ferret, æstimabatur. *Val. Max. li*
cap. 3. *n.* 13.

cieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent en second lieu, qu'il faut plus de courage et de force d'esprit qu'on ne pense, pour se mettre au dessus des opinions populaires, et pour ne point être touché d'une espèce de honte qu'il a plu au monde d'attacher à une manière de vivre simple, pauvre, frugale. Sénèque, tout philosophe qu'il était, ou qu'il voulait paraître, avait conservé quelque chose de cette mauvaise honte; et il en fait lui-même l'aveu (*a*), au sujet d'un chariot de paysan dont il se servait quelquefois pour aller à sa maison de campagne, mais qui le faisait rougir malgré lui quand d'honnêtes gens le rencontraient sur le chemin dans cet équipage; preuve certaine, dit-il, qu'il n'était pas bien sincèrement convaincu de tout ce qu'il avait dit et écrit sur les avantages d'une vie pauvre et frugale. Celui qui

(*a*) Vix à me obtîneo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perversa tecti verecundia. Quoties in aliquem comitatum lautiorem incidimus, invitus erubesco : quod argumentum est, ista quæ probo, quæ laudo, nondum habere certam fidem et immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriatur. Parum adhuc profeci; nondum audeo frugalitatem palam ferre : etiam nunc curo opiniones viatorum. *Senec. Epist.* 87.

rougit d'un charriot de paysan, ajoute-t-il, fait donc cas d'un charriot magnifique. C'est avoir fait peu de progrès dans la vertu, que de n'oser se déclarer ouvertement pour la pauvreté et la frugalité, et d'être encore attentif à ce que diront les passans.

Agésilas, roi de Lacédémone, était en cela plus philosophe que Sénèque. L'éducation de Sparte l'avait aguerri contre cette mauvaise honte. Pharnabase, gouverneur de l'une des provinces du roi de Perse, avait souhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevue se fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faste et tout le luxe de la cour des Perses. Il était vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or et d'argent. On étendit par terre de superbes tapis, et on y joignit de riches coussins pour s'asseoir dessus. Agésilas, vêtu tout simplement, n'y fit point tant de façon; il s'assit par terre sur le gazon. Le faste du Persan en rougit, et ne pouvant soutenir une telle comparaison, rendit hommage à la simplicité du Lacédémonien en l'imitant. C'est qu'un autre cortége, bien plus brillant que tout l'or et l'ar-

ut. in vit. alli.

gent de Perse, environnait Agésilas, et le rendait respectable; je veux dire son nom, sa réputation, ses victoires, et la terreur de ses armes, qui faisait trembler le roi de Perse jusque sur son trône.

Les empereurs Nerva 1, Trajan 2, Antonin 3, Marc-Aurèle 4, firent vendre les palais, la vaisselle d'or et d'argent, les meubles précieux, et toutes les superfluités dont ils pouvaient se passer, et que leurs prédécesseurs avaient accumulées par la seule envie de posséder seuls ce qu'il y a de plus rare et de plus beau. Ces mêmes princes, aussi bien que Vespasien, Pertinax, Sévère, Alexandre, Claude II, Tacite, que leur mérite seul éleva à l'empire, et que tous les siècles ont admirés comme les meilleurs et les plus grands princes, ont toujours aimé une grande simplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, et n'ont eu que du mépris pour tout ce qui sentait le faste et le luxe. En retranchant toutes ces dépenses inutiles, ils trouvaient un plus grand fonds dans leur modestie, que les plus avares dans leurs rapines;

1. Dio.
2. Plin. P
3. Capit
4. In vi
Aur.
Epito
Eutro

Plin. Pa

Dio. lib. 66. et sans chercher à se relever par un éclat extérieur, ils ne se montraient empereurs que par le soin des affaires (*a*). Dans tout le reste, ils s'égalaient aux autres citoyens, et vivaient en simples particuliers. Mais plus ils s'abaissaient, plus ils paraissaient grands et augustes.

Sueton. c. 2. vit. Vesp. Vespasien, dans les jours solennels, buvait dans une petite tasse d'argent que lui avait laissée sa grand-

Plin. Paneg. mère qui l'avait élevé. La suite de Trajan était fort modeste et médiocre. Il n'envoyait point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, et il voulait bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laisser passer le train des autres.

M. Aur. vit. Dio. Julian. Cæs. Marc-Aurèle portait encore plus loin l'éloignement de tout ce qui a quelque air de luxe et de faste. Il couchait sur la dure; dès l'âge de douze ans il prit l'habit de philosophe; il se passait de gardes, d'ornemens impériaux, des marques d'honneur qu'on portait devant les Césars et les Augustes. Et ce n'était point par l'ignorance du grand et du beau

(*a*) Τὴ πρὸς τὰ κοινὰ, ἀντιφάσεως ἐπιμίξεως.

qu'il se conduisait ainsi, mais par un goût plus vif et plus pur qu'il avait de l'un et de l'autre, et par l'intime persuasion où il était que la plus grande gloire, aussi bien que le principal devoir de l'homme, surtout s'il a quelque pouvoir, et s'il se trouve dans une place distinguée, c'est d'imiter la Divinité en se mettant en état d'avoir besoin de très-peu de chose pour lui, et en faisant aux autres tout le bien dont il est capable.

Arnaud d'Ossat, si célèbre par son adresse merveilleuse dans les négociations, quoiqu'il ne fût point meublé, à beaucoup près, en cardinal, ne voulut pourtant point accepter l'argent, le coche, (c'est-à-dire le carrosse) et les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le cardinal de Joyeuse lui envoya présenter trois semaines après sa promotion. *Car*, dit-il, *encore que je n'aie ou point ce qu'il me faudrait pour soutenir cette dignité, si est-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abstinence et modestie que j'ai toujours gardée.* Une telle disposition est bien plus rare et bien plus estimable, qu'un

Vie d'Ossa

Lettre 1

magnifique équipage, et qu'un riche ameublement.

v. lib. 34. Le tribun du peuple qui se rendit l'avocat des dames romaines, contre le sévère Caton, pour leur faire restituer, après la seconde guerre punique, le droit d'user d'or et d'argent dans leurs habits, semble insinuer que la parure était comme leur partage naturel, dont elles ne pouvaient se passer; et que ne pouvant aspirer aux dignités, au sacerdoce, à l'honneur du triomphe, il y aurait, non-seulement de la dureté, mais de l'injustice, à leur refuser une consolation que la seule nécessité des temps leur avait fait retrancher. Cette raison put toucher le peuple; mais elle ne fait pas d'honneur au sexe, qu'elle taxe de petitesse et de faiblesse d'esprit, en faisant voir combien il est sensible aux plus petites choses. *Virorum hoc animos vulnerare posset: quid muliercularum censetis, quas etiam parva movent?*

Cependant l'histoire nous apprend que les dames romaines se dépouillèrent généreusement de tous leurs bi-
iv. lib. 5. joux, et donnèrent tout leur or et
5. leur argent, dans une première occa-

sion, pour mettre la république en état de s'acquitter d'un vœu qu'elle avait fait à Apollon; et on leur accorda pour cela d'honorables distinctions; et dans une autre, pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois, ce qui procura aux dames le droit et le privilége de pouvoir être louées publiquement après leur mort, aussi bien que les hommes. Dans la seconde guerre punique, les veuves portèrent de même leur or et leur argent au trésor public, pour aider l'Etat dans l'extrême besoin où il se trouvait.

Liv. l. n. 50.

Liv. lil n. 18.

La fameuse Cornélie, fille du grand Scipion, et mère des Gracques, est connue de tout le monde. Il n'y avait point à Rome de noblesse plus illustre, ni de maison plus riche que la sienne. Une dame de Campanie l'étantvenue voir, et logeant chez elle, étala avec pompe tout ce qu'il y avait alors de plus à la mode et de plus grand prix, pour la toilette des femmes; or et argent, bijoux, diamans, brasselets, pendans d'oreilles, et tout cet attirail que les anciens appelaient *mundum muliebrem*. Elle s'attendait à en trouver encore davantage chez

Valer. lib. 4. c.

une personne de cette qualité, et demanda avec beaucoup d'empressement à voir sa toilette. Cornélie fit durer adroitement la conversation jusqu'au retour de ses enfans, qui étaient aux écoles publiques; et quand ils furent rentrés : « Voilà, dit-elle en les lui montrant, ma parure et mes bijoux » : *Et hæc, inquit, ornamenta mea sunt.* Il ne faut que se demander à soi-même ce qu'on pense naturellement au sujet de ces deux dames, pour reconnaître combien la noble simplicité de l'une l'emporte au-dessus de la vaine magnificence de l'autre. Quel mérite en effet, et quel esprit y a-t-il à amasser, à force d'argent, beaucoup de pierreries et de bijoux, à en tirer vanité, et à ne savoir parler d'autre chose? Et au contraire, quelle force d'esprit n'y a-t-il point, surtout pour une dame de la première qualité, de se mettre au-dessus de ces bagatelles, de faire consister son honneur et sa gloire dans la bonne éducation de ses enfans, de n'épargner aucune dépense pour y réussir, et de montrer que la noblesse et la grandeur d'âme est de tous les sexes!

« L'archevêque de Bourges (de Beaunes), dans la harangue qu'il fit aux Etats de Blois contre le luxe, principalement en ce qui était des coches (c'est-à-dire des carrosses), dont plusieurs personnes de médiocre condition commençaient à se servir, relève extrêmement la modestie de la première présidente de Thou, laquelle, pour montrer exemple aux autres dames de qualité, s'était toujours contentée de se faire porter en trousse à cheval, lorsqu'elle faisait ses visites dans la ville ». Ce qu'il y a de beau et de louable dans ce trait d'histoire, n'est pas de faire ses visites montée en croupe sur un cheval; telles étaient les mœurs de ce temps-là ; mais c'est la force et la grandeur d'âme de cette dame, qui croyait que c'était soutenir la dignité de son rang, et être véritablement première présidente, que de donner aux autres l'exemple de modestie et de simplicité. Opus Loysel.

§ IV.

Du Luxe de la table.

Il fut porté à Rome, dans les derniers temps de la république, à un

excès qui paraît à peine croyable; et sous les empereurs on enchérit encore sur ce qui s'était pratiqué jusque-là.

ut. in vit. ulli. Luculle, qui d'ailleurs avait d'excellentes qualités, crut au retour de ses campagnes devoir substituer à la gloire des armes et des combats celle de la magnificence, et il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour ses bâtimens et pour ses jardins : il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il voulait que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité, n'y eût-il personne de dehors. Comme son maître d'hôtel s'excusait un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avait point de compagnie : « Ne savais-tu pas, lui dit-il, que Luculle devait manger aujourd'hui chez Luculle »? Cicéron et Pompée, ne pouvant croire ce qu'on disait de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre, et s'assurer par eux-mêmes de ce qui en était. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à dîner, et ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc

donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la salle d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude et une opulence qui surprit et effraya les conviés. Ils ne savaient pas que *la salle d'Apollon* était le mot du guet, et signifiait que le festin devait monter à cinquante mille drachmes *.

Si la bonne chère et le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Luculle était le plus grand homme de son temps. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, et même quelle folie il y avait à faire consister son honneur et sa réputation à persuader le public que tous les jours il faisait pour lui seul des dépenses énormes et insensées? Voilà pourtant de quoi il se repaissait. Je ne sais si les convives, qui admiraient sans doute et louaient beaucoup une telle magnificence, étaient plus sages que lui : car c'est ce qui entretenait sa folie et sa maladie. *Irritamentum est omnium in quæ insanimus, admirator et conscius.* Et il en est ainsi de tout ce qui compose cette magnificence extérieure par laquelle on veut Sene 94.

* Vingt-cinq mille francs.

se rendre considérable ; vastes appartemens, meubles précieux, riches vêtemens. Tout cela est pour la montre, et non pour l'usage (*a*) ; pour les spectateurs, et non pour le maître. Réduisez-le à la solitude, vous le rendez frugal et modeste, et vous faites tomber tout ce vain appareil.

Plut. in vit. Anton. Voici une autre espèce de folie. Une personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on faisait rôtir en même temps. Elle crut que le nombre des convives devait être fort grand : ce n'en était point là la raison : c'est que chez Antoine, pendant qu'il était à Alexandrie, il fallait que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairait au maître de la maison de se mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquises cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenses

(*a*) Quid miraris? quid stupes? Pompa est. Ostenduntur istæ res, non possidentur. *Senec. Epist.* 110.

Ambitio et luxuria scenam desiderant : sanabis ista, si absconderis. *Id. Epist.* 94.

Assuescamus à nobis removere pompam, et usus rerum non ornamenta metiri. *Id. de Tranquil. Anim. cap.* 9.

poussées jusqu'à l'extravagance et à la fureur : un plat composé de langues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers; plusieurs perles d'un prix infini, fondues et infusées dans une liqueur, pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

A ces monstres de faste et de luxe, qui déshonorent l'humanité, opposons la modestie et la frugalité d'un Caton, l'honneur de son siècle et de sa république : je parle de l'ancien, surnommé ordinairement *le Censeur*. Il se glorifiait de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ses ouvriers et de ses domestiques; de n'avoir jamais fait acheter de viande pour son souper qui passât trente sesterces *; de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes d'argent **. Il avait appris, disait-il, à vivre ainsi par l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chassa Pyrrhus de l'Italie, et qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avait habitée dans le pays des

Plut. in Caton. C

* Trois livres quinze sous.
** Cinquante livres.

Sabins, était voisine de celle de Caton, et par cette raison il le regardait comme un modèle que le titre du voisinage devait encore lui rendre plus respectable. C'est ce Curius que les ambassadeurs des Samnites trouvèrent dans une maison petitement et pauvrement bâtie, assis au coin de son feu où il faisait cuire des racines, et qui refusa avec hauteur leurs présens, en disant que quiconque se pouvait contenter d'un tel repas n'avait pas besoin d'or; et que pour lui il estimait plus honorable de commander à ceux qui avaient de l'or, que de l'avoir soi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impression sur la plupart des hommes de notre siècle : mais ils en faisaient une si profonde sur plusieurs des plus grands empereurs romains, que quoiqu'ils fussent au comble des richesses et de la puissance, qu'ils dussent soutenir la majesté d'un vaste empire, et qu'ils eussent devant les yeux les profusions en tout genre de leurs prédécesseurs, ils croyaient ne pouvoir aspirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au-

dessus de la corruption de leur siècle, ils se rapprocheraient de ces vénérables modèles de l'antiquité, formés sur les règles de la raison la plus pure, et sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des délices, de la bonne chère, et qu'il voulut dans tout son extérieur imiter la modestie et la frugalité des anciens. C'est par ces vertus qu'il arrêta le cours du luxe public et des dépenses excessives, surtout celles de la table. Et ce désordre (*a*), qui avait paru à Tibère au-dessus des remèdes, qui s'était infiniment accru depuis sous les mauvais princes, et que les lois, armées de toute la terreur des peines, n'avaient pu réprimer, céda à l'exemple seul de sa sobriété et de sa simplicité, et au desir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même et déshonora le luxe et la mollesse, en ôtant le brévet d'une charge à un Prætectu

Tacit. lib. 3. c.

Sueton. c. 8.

(*a*) Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit, antiquo ipse cultu victuque : obsequium indè in principem, et æmulandi amor, validior quàm pœna ex legibus et metus. *Tacit. Annal. lib.* 3. *cap.* 55.

jeune homme qui était venu tout parfumé pour l'en remercier, et en ajoutant: *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail.*

Les empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, Sévère, Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite, Claude II, Probe, tous princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, conduits par le même goût, et disciples des mêmes maîtres, se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales et des plus modestes, et en ont sévèrement banni la somptuosité et les délicatesses de la bonne chère. La plupart même d'entre eux se contentaient à l'armée des nourritures les plus communes qu'on donne aux soldats *; et afin qu'ils n'en pussent douter, Alexandre faisait tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'était point à l'armée, la dépense journalière de sa maison, dont le détail nous étonne **, était si modique,

* Fromage, lard, fèves, légumes.

** Quinze pintes de vin par jour, trente livres de viande, et quatre-vingts livres de pain. On y ajoutait seulement un oison les jours de fête, et dans les plus grandes solennités un faisan ou deux, et deux chapons. *Lamprid. in vita Alexan.*

qu'à peine suffirait-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avait aucune vaisselle d'or, et celle d'argent n'allait pas à trois cents marcs: de sorte que, quand il voulait traiter beaucoup de monde, il empruntait de la vaisselle à ses amis avec leurs gens pour servir, n'ayant gardé dans le palais qu'autant d'officiers qu'il lui en fallait dans son ordinaire. Ce n'était point par un esprit d'épargne qu'il en usait ainsi; car jamais prince ne fut plus libéral. Mais il était convaincu, comme il le répétait souvent, que ce n'était pas dans l'éclat ni dans la magnificence que consistait la grandeur et la gloire de l'empire, mais dans les forces de l'Etat, et dans la vertu de ceux qui gouvernent. Ptolémée *, roi d'Egypte, long-temps auparavant avait donné l'exemple d'une pareille modestie. Il n'avait dans son palais que peu de vaisselle, dont la quantité était bornée à son usage particulier; et quand il donnait à manger à ses amis, il en envoyait querir chez eux, en déclarant qu'il est plus digne d'un roi d'enri-

Lamp. in Alex.

Plut. in Apophth.

* Fils de Lagus.

chir les autres (*a*), que d'être r
lui-même.

Synesius. Ce que l'Histoire rapporte de l'
pereur Probe *, qui tient un
premiers rangs entre les plus gra
princes, et sous qui l'Empire
main monta au comble de son h
heur, n'est pas moins digne d'ad
ration. Pendant la guerre qu'i
aux Perses, comme il s'était as
terre sur l'herbe pour y prendre
repas, qui n'était composé que
plat de pois cuits la veille, e
quelques morceaux de porc salé
vint lui annoncer l'arrivée des
bassadeurs de Perse. Sans chang
de posture, ni d'habit, qui consi
en une casaque, non de pour
mais de laine, et en un bonnet
portait parce qu'il n'avait pas
cheveu, il commanda qu'on le
approcher, et il leur dit qu'il
l'empereur, et qu'ils pouvaient
à leur maître, que s'il ne pens
lui, il allait rendre en un mois
tes ses campagnes aussi nues

(*a*) Τῷ πλουτῶν ἄλλος τὸ πλουτεῖν τῶν βασιλικώτερος

* Synesius le nomme *Carin*; mais M. de
mont, après le Père Petau, prétend que cel
vient mieux à Probe.

bres et de grains, que sa tête l'était de cheveux; et en même temps il ôta son bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur disait. Il les invita à prendre part à son repas, s'ils avaient besoin de manger; sinon, qu'ils n'avaient qu'à se retirer à l'heure même. Les ambassadeurs firent leur rapport à leur prince, qui fut tout effrayé, aussi bien que ses soldats, d'avoir affaire à des gens si ennemis des délices et du luxe. Il vint lui-même trouver l'empereur, et accorda tout ce qu'on lui demandait.

Dans le parallèle de tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici sur le faste et sur la simplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richesses, les superbes bâtimens, les meubles et les vêtemens les plus précieux, la table le plus somptueusement et le plus délicatement servie; et où l'on n'aperçoit d'autre part que pauvreté, simplicité, frugalité, modestie, mais accompagnées de victoires, de triomphes, de consulats, de dictatures, de l'empire même du monde entier : je demande, en ne consultant que le bon sens et la

d'Aristide, de Cimon, de Curius, de Fabricius, de Caton, etc., il est assez naturel d'en rabattre quelque chose, par la persuasion où l'on est que dans des républiques pauvres il ne leur était guère possible de vivre autrement ; et il reste un doute dans la plupart des esprits, si ces exemples peuvent être d'usage pour notre siècle, qui est plus riche et plus abondant, et où l'on se rendrait ridicule de vouloir les imiter. Mais il me semble que l'exemple des empereurs doit rendre mes preuves complètes et sans réplique. En effet, si ces maîtres du monde, dont les richesses égalaient la puissance, qui succédaient à des empereurs qui avaient porté le luxe, les délices, la bonne chère et les folles dépenses aux derniers excès, aimaient néanmoins la frugalité, la modestie, la simplicité, la pauvreté, que peut-on répliquer de raisonnable contre les maximes que j'ai avancées sur ce sujet ?

Je demande si ces grands princes dont je viens de parler, si ces hommes extraordinaires, si ces génies supérieurs n'avaient pas le goût de la véritable grandeur et de la solide

gloire : si toutes les nations et tous les siècles se sont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits ; si quelqu'un osa jamais les accuser d'avoir avili ou la noblesse de leur naissance, ou la dignité de leur rang, ou la majesté de l'empire ; si ce ne sont pas au contraire ces qualités-là même qui les ont rehaussés davantage, et qui leur ont attiré plus universellement l'estime, l'amour, l'admiration de la postérité? Un particulier aujourd'hui se pourrait-il flatter d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire, et se devrait-il croire ou malheureux, ou déshonoré, de se trouver dans une si illustre compagnie, et de se voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Aurèle? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui, se donnant pour maître consommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta et corrompit son siècle par cette malheureuse science? *Qui scientiam popinæ professus, disciplina sua seculum infecit.* Senec. Consol. Helv. c. Préférera-t-on aux grands exemples que j'ai cités, ceux de Caligula, de Néron, d'Othon, de Vitellius, de Commode, d'Eliogabale? Car, par

un bonheur inestimable, tous les bons empereurs, généralement et sans exception, ont été du caractère que je recommande ici, et généralement tous les méchans empereurs se trouvent dans la classe opposée, avec tous les vices que je condamne.

En second lieu, mon dessein est de faire estimer aux jeunes gens, dans les grands hommes de l'antiquité, le fonds même et le principe d'où partait le généreux mépris qu'ils faisaient de ce que presque tous les hommes admirent et recherchent; car c'est ce fonds, c'est cette disposition de l'âme qui est véritablement estimable. On peut, au milieu des richesses et des grandeurs, être détaché et modeste : comme l'on peut, dans l'obscurité d'une vie pauvre et malheureuse, conserver beaucoup d'orgueil et d'avarice.

lib. 70. L'empereur Antonin est regardé
pitol. in comme l'un des plus grands princes
l. Ant. qui aient jamais régné. Il fut en telle
pitol. in vénération à toute la postérité, que
Macrin. ni le peuple romain, ni les soldats
l. Getæ. ne pouvaient souffrir d'empereur qui
prid. in ne portât son nom; et Alexandre Sé-
Alexand. vère trouva même ce nom trop au-

pour oser le prendre. Antonin, M.
ne égalité d'esprit et une gran- l. 1. c.
d'âme qui le rendaient indé- l. 6. c.
ant de toutes les choses exté-
es, se contentait pour l'ordinaire
qu'il y a de plus simple et de
médiocre. Comme il ne recher-
rien de particulier dans sa nour-
, dans son logement, dans son
ans ses domestiques, dans ses
, ne voulant que les étoffes com-
s, et qui se rencontraient les
ières : aussi usait-il des com-
tés qui se présentaient, sans les
r par vanité; prêt à user de tout
modération, et à se priver de
sans chagrin.

st ce fonds et cette disposition
it que la femme de Tubéron,
j'ai déjà parlé, admirait surtout
son mari, selon la remarque
euse de Plutarque. « Elle ne rou-
t point, dit cet historien (*a*), de
uvreté de son mari; mais elle
ait en lui la vertu qui le faisait
ntir à rester pauvre » : c'est-à-
le motif qui le retenait dans sa
eté, en lui interdisant les moyens

(*a*) Οὐκ ἀνεχωμείνη τὴν πενίαν τῦ ἀνδρὸς, ἀλλὰ θαυμάζουσα
ν δὶ ἦς πενης ἦν.

de s'enrichir, qui sont ordinairement peu honnêtes, et mêlés d'injustice; car les voies légitimes d'amasser du bien étaient très rares pour un noble Romain, à qui celles du négoce et des manufactures étaient fermées, et qui ne pouvait attendre pour récompense des services qu'il rendait à l'État, ni gratification, ni pension, ni aucune sorte de bienfaits que les officiers ont coutume aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos rois. Il ne pouvait guère devenir riche qu'en pillant les provinces comme les autres magistrats et les autres généraux. Et c'est cette grandeur d'âme, ce désintéressement, cette délicatesse, cet amour de la justice, qui lui faisaient rejeter tous les indignes moyens de sortir de la pauvreté, que cette dame admirait, et avec grande raison. Infiniment élevée au-dessus des sentimens ordinaires, elle démêlait à travers les voiles de la pauvreté et de la simplicité, la grandeur d'âme qui en était la cause, et se croyait obligée de respecter encore davantage son mari par l'endroit même qui l'aurait peut-être rendu méprisable à d'autres. θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν δι' ἣς πένης ἦν.

Il me semble que ce sont ces sortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'Histoire, parce que rien n'est plus capable de leur former le goût et le jugement; et c'est à quoi doit tendre tout le travail des maîtres.

Il est bon aussi de fortifier ces instructions par des exemples tirés de l'Histoire moderne, et surtout des grands hommes dont la mémoire est encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la simplicité et de la modestie de M. de Turenne, dans son train et dans ses équipages? « Il se cache, dit M. Fléchier dans son oraison funèbre; mais sa réputation le découvre. Il marche sans suite, et sans équipages; mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il est on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable ». Il avait le même

caractère en tout ; dans ses bâtimens, dans ses meubles, dans sa table. M. de Catinat, digne disciple d'un tel maître, l'imita dans cette simplicité, comme dans ses vertus guerrières.

J'ai entendu dire à des officiers qui avaient servi sous ces deux grands hommes, qu'à l'armée leurs tables étaient servies proprement, mais très simplement ; qu'elles étaient abondantes, mais militaires ; qu'on n'y mangeait que des viandes communes, et qu'on n'y buvait que du vin tel qu'il naissait dans le pays où les troupes se trouvaient.

Le maréchal de la Ferté, que son grand âge et ses infirmités avaient mis hors d'état de servir, avait un fils, dont il faisait préparer les équipages pour la campagne. Son maître-d'hôtel ayant fait, par ordre du fils, une ample provision de truffes, de morilles, et de toutes les autres choses nécessaires pour faire d'excellens ragoûts, lui en apporta le mémoire. Le maréchal n'eut pas plus tôt vu de quoi il s'agissait, qu'il jeta le mémoire avec indignation, en disant : « Ce n'est pas ainsi que nous avons fait la guerre. De la grosse viande apprêtée

simplement, c'était là tous nos ragoûts. Dites à mon fils que je ne veux entrer pour rien dans une dépense aussi folle que celle-là, et aussi indigne d'un homme de guerre ». On tient ceci d'un officier qui l'a entendu dire au maréchal de la Ferté.

Le même homme a remarqué que dans la dernière guerre, les officiers qui se trouvaient rassemblés à Paris ne s'entretenaient presque que de la bonne chère qu'ils avaient faite pendant la campagne.

Louis XIV, dans le Code militaire qu'il a laissé, et qui renferme divers réglemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaisselle d'argent, les équipages et les habits, recommande en particulier la simplicité et la frugalité des repas *, entre pour cela dans un fort grand détail, et défend sous de grosses peines les dépenses et la somptuosité des

* Sa Majesté voulant par toutes voies ôter les moyens aux officiers généraux de ses armées, de se constituer en des dépenses inutiles et superflues, comme celles qui se font en leurs tables, s'étant introduit une méchante coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques et somptueux qu'ils ne font ordinairement en leurs maisons; ce qui non seulement incommode les plus riches, mais ruine entièrement les moins accommodés, qui, à leur

tables. C'est qu'un prince habile
l'art de régner, comprend aisé
de quelle importance il est
l'Etat de bannir des armées tou
et toute magnificence ; de rép
la folle ambition de ceux qui c
se distinguer par une fausse
tesse (*a*), et par l'étude de to
qui énerve et amollit les homme
et de couvrir de honte des profi
qui consument en peu de m
qui servirait pendant plusieur
nées.

§ V.

Dignités, honneurs.

Les dignités, et les marqu
respect qui y sont attachées, pe
avoir de quoi flatter agréabl

exemple, PAR UNE FAUSSE RÉPUTATION, cro
obligés de les imiter..... Défend, Sa Maje
lieutenans-généraux, etc. qui tiendront tal
faire servir autre chose que des potages et
avec des entrées et entremets qui ne seront
grosses viandes, sans qu'il puisse y avoir
assiettes volantes ni hors-d'œuvre, etc. *Réj*
du 24 Mars 1672, et du premier Avril 1

(*a*) Ambitione stolida luxuriosos apparatu
viorum, et irritamenta libidinum, ut inst
belli, lucrantur. *Tacit. Hist. lib.* 1. *cap.*

(*b*) Paulatim discessum ad delinimenta vi
balnea, et conviviorum elegantiam; idq
imperitos humanitas vocatur. *Tacit. in vit.*
cap. 21.

l'ambition et la vanité de l'homme ; mais elles ne lui procurent point par elles-mêmes une véritable gloire, ni une solide grandeur, parce qu'elles lui sont étrangères, qu'elles ne sont pas toujours la preuve et la récompense du mérite, qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps ni de l'esprit, qu'elles ne remédient à aucun de ses défauts, et que souvent, au contraire, elles ne servent qu'à les multiplier et à les rendre plus remarquables, en les rendant publics, et en les exposant à un plus grand jour. Ceux qui jugent sainement des choses, sans se laisser éblouir par un vain éclat, ont toujours regardé les dignités comme un poids, dont ils se trouvaient plutôt chargés qu'honorés ; et plus elles étaient élevées, plus ce poids leur a paru pesant et terrible. Il n'y a rien de plus grand ni de plus brillant aux yeux des hommes, que l'autorité souveraine et la royauté ; et il n'y a rien en même temps de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raison ceux qui ont eu le courage de la refuser : les travaux et les peines dont

Vie de Charles V, par Leti.

Après la mort de l'empereur Maximilien, on vit naître de puissantes brigues de la part de ceux qui prétendaient à l'empire. Les deux plus considérables concurrens furent François Ier et Charles V. Les électeurs, pour mettre fin à ces contestations, résolurent de les exclure tous deux comme étrangers, et de mettre la couronne impériale sur la tête d'un homme de leur nation, et du nombre des électeurs. Ils choisirent donc d'une commune voix, Frédéric de Saxe, surnommé le Sage, qui demanda deux jours pour se déterminer; et au troisième il remercia les électeurs avec beaucoup de modestie, en leur représentant qu'à l'âge où il était, il ne se sentait pas assez de force pour soutenir un si grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'ayant pu vaincre sa résistance, les électeurs le prièrent de nommer la personne qu'il jugerait en conscience la plus propre, l'assurant qu'ils s'en rapporteraient à son avis. Frédéric refusa long-temps de le faire; mais enfin, forcé par les vives instances des électeurs, il se déclara pour le Roi Catholique.

Ce

Ce que nous avons dit de l'autorité souveraine, il faut le dire de toutes les places de l'Etat, et de toutes les magistratures. Les princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux, et cherché ceux qui fuyaient les emplois. Ils ont vu, malgré les ténèbres de l'infidélité, « que la république ne pouvait être sûrement confiée qu'à ceux qui avaient assez de mérite pour n'oser s'en charger »; et ils cherchaient avec tant de soin des hommes dignes des premières places, qu'ils en trouvaient à qui il fallait faire violence pour les leur faire accepter, comme Pline le fait remarquer de Trajan. Lamprid. in vit. Alex. Sever.

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités, que le danger qui les environne; qu'il faut mettre la véritable gloire à savoir les mépriser généreusement, ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique; que la solide grandeur consiste à renoncer à la grandeur même; qu'on en est esclave dès qu'on la desire, et qu'on est au-dessus d'elle quand on la méprise.

§ VI.

Victoires, noblesse d'extraction, talens de l'esprit, réputation.

Je réunis sous un même titre ces avantages, quoique très différens entre eux, parce qu'ils ont tous quelque chose d'extrêmement flatteur et de séduisant, et qu'ils paraissent avoir quelque chose de plus propre et de plus personnel à ceux qui les possèdent. Mais, quoiqu'ils soient d'un ordre bien supérieur aux autres biens dont j'ai parlé jusqu'ici, ce n'est point encore là pourtant ce qui fait la solide gloire et la véritable grandeur.

Victoires.

S'il y a quelque chose qui soit capable d'élever l'homme au-dessus de l'homme même, et de lui donner une supériorité qui le distingue du reste des mortels, il semble que c'est la gloire qui revient des combats et des victoires. Un prince, un général, qui marche à la tête d'une nombreuse armée, dont tous les yeux sont tournés vers lui; qui d'un seul signal fait remuer ce vaste corps dont il est l'âme, et met en mouvement

cent mille bras ; qui porte partout la terreur et l'effroi ; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts et les plus hautes tours ; devant qui, en un mot, tout l'univers étonné et tremblant garde le silence : un tel homme paraît quelque chose de bien grand, et semble approcher beaucoup de la Divinité.

Cependant, quand on examine de sang froid, sans préjugés, et avec des yeux éclairés par la raison, ces fameux héros de l'antiquité, ces illustres conquérans, on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerrières n'est qu'un vain fantôme, qui peut imposer de loin, mais qui disparaît et s'évanouit à mesure qu'on s'en approche ; et que toute cette prétendue gloire n'a souvent pour principe et pour fondement que l'ambition, l'avarice, l'injustice, la cruauté.

C'est ce que Sénèque remarque des plus grands guerriers, et de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les siècles. On trouve, dit-il, assez de héros qui ont porté au loin le fer et le feu ; qui ont forcé des villes regardées avant eux comme imprenables ; qui ont conquis et ravagé Senec. l. 94.

*

de vastes provinces, et qui sont arrivés jusqu'au bout de l'univers couverts du sang des nations. Mais ces hommes vainqueurs de tant de peuples, étaient eux-mêmes vaincus par leurs passions. Ils n'ont trouvé personne qui leur résistât: mais eux-mêmes n'avaient pu résister à l'ambition et à la cruauté.

Senec. Epist. 94. Peut-on appeler autrement que fureur, ce mouvement impétueux qui poussait Alexandre dans des pays éloignés et inconnus, pour les ravager? Etait-il sage, d'enlever à chaque particulier, à chaque pays, ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, et de porter partout la désolation, en commençant par la Grèce même, à laquelle il était redevable de son éducation? Quelle rage de gloire, que celle pour qui le monde entier était trop petit! Il demandait un jour à un pirate qu'il avait pris (*a*), quel droit il croyait

(*a*) Eleganter et veraciter Alexandro illi Magno quidam comprehensus pirata respondit. Nam cum idem rex hominem interrogasset, quid ei videretur, ut mare haberet infestum: Ille libera contumacia: Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor; quia tu magna classe, imperator. *Fragment de Cicéron, du troisième livre de la République, cité par Augustin, liv. 4 de la S. Cité de Dieu, chap. 4.*

avoir d'infester ainsi les mers : « Le même, répliqua le pirate avec une libre fierté, que tu as de piller l'univers. Mais parce que je le fais avec un petit navire, on m'appelle brigand ; et toi, qui le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de conquérant ». Réponse très spirituelle, et encore plus véritable.

Qu'est-ce qui étouffa dans le cœur de César (*a*) tous les sentimens de fidélité, de soumission, de justice, d'humanité, et de reconnaissance qu'il devait à sa république, qui l'avait tiré de la foule des citoyens pour lui confier les plus grands commandemens, et pour lui prodiguer les dignités et les honneurs, sinon une ambition démesurée, et une illusion de fausse gloire, qui lui inspira un desir ardent de voir tous les autres au-dessous de lui ; et qui lui fit dire, qu'il aimerait mieux être le premier dans un village, que le second à Rome ? Quel autre motif le porta à tourner contre le sein de sa patrie les armes mêmes qu'elle lui avait mises à la main contre les ennemis de l'Etat,

(*a*) Quid C. Cæsarem in sua fata pariter ac publica immisit ? Gloria et ambitio, et nullus supra cæteros eminendi modus. *Senec. Ep.* 94.

et d'employer toute la puissance e toute la grandeur qu'il ne tenait qu d'elle seule, pour la mettre aux fer après l'avoir fait nager dans le sang de ses enfans ? Il pensait sans doute comme disait Civilis, chef des révoltés contre les Romains, que tout est permis à un homme qui a les armes à la main, et qu'on ne rend point compte de la victoire : *Victoriæ rationem non reddi.*

Tacit. Hist. c. 14.

Tout homme équitable et sensé, qui lira attentivement et de suite toutes les vies des hommes illustres Grecs et Romains de Plutarque, s'il s'examine et s'interroge lui-même, sentira au fond de son cœur que ce n'est pas à Alexandre ni à César qu'il donne la préférence sur tous les autres ; qu'il ne sont ni les plus grands, ni les plus accomplis, ni ceux qui font le plus d'honneur à la nature humaine, et qu'il ne les juge pas les plus dignes de son estime, de son amour, de sa vénération, ni des justes louanges de la postérité.

D'ailleurs, la valeur guerrière laisse souvent des hommes que des victoires ont rendus célèbres, très faibles et très médiocres dans d'autres temps.

et par rapport à d'autres objets. Mêlés de bonnes et de mauvaises qualités (*a*), ils font effort pour paraître grands, quand ils se donnent en spectacle; mais ils rentrent dans leur petitesse naturelle, dès qu'ils se négligent et qu'ils n'ont plus de témoins. On est étonné, quand on les voit seuls et sans armées, combien il y a de distance entre un général et un grand homme.

Pour porter sur ces fameux conquérans un jugement équitable et éclairé, il est nécessaire d'apprendre aux jeunes gens à séparer avec soin ce qu'ils ont d'estimable d'avec ce qui est digne de censure. En rendant justice à leur courage, à leur activité, à leur habileté dans les affaires, à leur prudence, il faut les plaindre d'avoir souvent ignoré l'usage qu'ils devaient faire de ces grandes qualités, et d'avoir employé au vice et à leurs passions des talens toujours estimables en eux-mêmes, mais qui n'auraient dû servir qu'à la vertu. Faute de distinguer des choses si différentes, il n'est que trop ordinaire de confondre leurs véritables motifs avec les pré-

(*a*) Malis bonisque artibus mixtus, etc. Palam laudares: secreta malè audiebant. *Tacit. Hist. lib.* 1. *cap.* 10.

textes, la fin secrète qu'ils se proposaient avec les moyens qu'ils employaient, leurs talens avec l'abus qu'ils en ont fait: et par une erreur encore plus pernicieuse, en nous laissant trop éblouir par leurs belles actions, dont l'éclat couvre ce qu'elles ont de vicieux et d'injuste, nous leur accordons une estime entière et sans exception, et nous accoutumons les personnes peu attentives à mettre le vice à la place de la vertu, et à combler de louange ce qui ne mérite que du blâme. Ce qui peut rendre les victoires glorieuses, et dignes d'admiration, c'est la justice de la guerre et la sagesse du conquérant. Car il faut poser pour principe, que la gloire ne peut jamais être séparée de la justice : *Nihil honestum esse potest, quod justitiâ vacat;* et que si c'est la cupidité (*a*), et non l'utilité publique, qui fait affronter les périls, une telle disposition ne mérite point le nom de courage et de force, et ne peut être appelée qu'audace et férocité.

ffic. lib. 1. n. 62.

Une parole célèbre du chevalier

list. du chevalier Bayard.

(*a*) Animus paratus ad periculum, si sua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciæ potiùs nomen habeat, quàm fortitudinis. *Ibid. n.* 63.

Bayard mourant, montre bien la vérité de ce que je viens de dire. Il avait été blessé mortellement en combattant pour son roi, et était couché au pied d'un arbre. Le connétable duc de Bourbon, qui poursuivait l'armée des Français, passant près de lui, et l'ayant reconnu, lui dit qu'il avait grande pitié de lui, le voyant en cet état, pour avoir été si vertueux chevalier. Le capitaine Bayard lui répondit: *Monsieur, il n'y a point de pitié en moi; car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre prince, et votre patrie, et votre serment.* Et peu après Bayard rendit l'esprit. La gloire est-elle ici du côté du vainqueur, et le sort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable?

Noblesse de l'extraction.

Il faut avouer qu'il y a dans la noblesse de l'extraction et dans l'ancienneté des familles (*a*), je ne sais quel attrait puissant pour se concilier l'estime, et pour gagner les cœurs. Ce

(*a*) Erat hominum opinioni nobilitate ipsa, blanda conciliatricula, commendatus. *Cic. pro Sext. n.* 21.

respect qu'il est naturel d'avoir pour les nobles, est une sorte d'hommage qu'on se croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres, à cause des grands services qu'ils ont rendus à la république (*a*), et comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu s'acquitter pleinement à leur égard, et qui par cette raison doit se répandre sur toute leur postérité.

c. de Be- lib. 4. 3o.

Outre le titre de reconnaissance qui nous engage à ne pas borner notre respect pour les grands hommes au temps où ils vivent, comme eux-mêmes n'y bornent pas leur zèle, mais s'efforcent de devenir utiles aux siècles futurs; l'intérêt public demande qu'on paye à leurs descendans ce tribut d'honneur et de considération (*b*), qui est pour eux un engagement à soutenir et à perpétuer dans leur famille la réputation de leurs

(*a*) Qua in oratione plerique hoc perficiunt, ut tantum majoribus eorum debitum esse videatur, unde etiam, quod posteris solveretur, redundaret. *De Leg. Agr. ad Popul. n.* 1.

(*b*) Omnes boni semper nobilitati favemus, et quia utile est reipublicæ nobiles homines esse dignos majoribus suis, et quia valet apud nos clarorum hominum et benè de rep. meritorum, memoria etiam mortuorum. *Cic. pro Sext. n.* 21.

ancêtres, en se piquant d'y perpétuer aussi les mêmes vertus qui ont illustré leurs aïeux.

Mais, afin que cet honneur qu'on rend à la noblesse soit un véritable hommage, il doit être volontaire, et partir du cœur. Dès qu'on prétend l'exiger à titre de dette, ou l'arracher par force, on perd tout le droit qu'on y avait, et il se change en haine et en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui est dû à cause de sa naissance, et qui, du haut de son rang, méprise le reste des hommes, choque trop l'amour-propre, pour ne pas révolter contre lui tous les esprits. Est-ce en effet une si grande gloire que de compter une longue suite d'aïeux illustres par leurs vertus, quand on leur ressemble peu? Le mérite des autres devient-il le nôtre? Les images des ancêtres rangées en grand nombre dans une salle (*a*), rendent-elles un homme plus estimable? Si l'honneur des familles consiste à pouvoir remonter d'âge en âge jusque dans les siècles les plus reculés, et à se perdre dans

(*a*) Non facit nobilem atrium pleuum fumosis imaginibus..... Animus facit nobilem. *Senec. Epist.* 44.

les ténèbres d'une antiquité obscure et inconnue, nous sommes tous également nobles de ce côté-là (*a*), parce que nous avons tous une origine également ancienne.

Il faut donc en revenir à l'unique source de la véritable noblesse (*b*), qui est le mérite et la vertu. On a vu des nobles déshonorer leur nom par des vices bas et rampans, et des roturiérs illustrer et ennoblir leur famille par leurs grandes qualités. Il est beau de soutenir la gloire des ancêtres par des actions qui répondent à leur réputation: mais aussi il est glorieux de laisser à ses descendans un titre qu'on n'a point reçu de ses aïeux; de devenir le chef et l'auteur de sa noblesse; et, pour me servir d'un mot de Tibère qui voulait couvrir le défaut de naissance de Curtius-Rufus, très grand homme d'ailleurs, d'*être né de soi-même* (*c*).

Con- l. 1.

« Je ne puis pas, disait autrefois

(*a*) Eadem omnibus principia, eademque origo. Nemo altero nobilior, nisi cui recdius ingenium, et artibus bonis aptius. *Senec. lib.* 3. *de Benef. cap.* 28.

(*b*) Nobilitas sola est atque unica virtus. *Juvenal. lib.* 3. *Sat.* 8.

(*c*) Curtius Rufus videtur mihi ex se natus. *Tacit. Annal. lib.* 11.

un illustre Romain, à qui la noblesse reprochait son peu de naissance, produire en public les images de mes ancêtres, leurs triomphes, ni leurs consulats ; mais je puis, s'il en est besoin, produire les récompenses militaires dont on m'a honoré, et les cicatrices des blessures que j'ai reçues dans les combats. Ce sont là mes images et mes titres de noblesse (*a*), que je n'ai point reçus de mes ancêtres, mais que je me suis acquis par les travaux et les dangers que j'ai essuyés ».

Il y avait à Rome, dès le commencement de la république, une espèce de guerre déclarée entre la noblesse et le peuple. Les nobles d'abord croyaient se déshonorer en s'alliant à des familles plébéïennes. Ils se regardaient comme une autre espèce d'hommes. Il semblait qu'ils souffrissent avec peine que la populace respirât avec eux le même air, et reçût la même lumière du soleil ; et ils avaient mis entre le peuple et les honneurs une barrière que le mérite Liv. li n. 3.

(*a*) Hæc sunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hereditate relicta, ut illa illis, sed quæ ego plurimis meis laboribus et periculis quæsivi. *Sallust. in Bello Jugurth.*

eut bien de la peine, dans la suite, à forcer. Il resta toujours quelque chose de cette opposition et de cette antipathie entre les deux ordres; et Salluste remarque, en parlant de Métellus, que ses rares qualités étaient souillées et ternies par un air de hauteur et de mépris: défaut, ajoute-t-il, qui n'est que trop ordinaire aux nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optanda bonis superabant, tamen inerat contemptor animus et superbia, commune nobilitatis malum.*

Sallust. in ello Jugurt.

Il faut donc bien se mettre dans l'esprit, que la noblesse qui vient de la naissance est infiniment au-dessous de celle qui vient du mérite; et pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer ensemble. Le pape Clément VIII fit une promotion de plusieurs cardinaux, dans laquelle il comprit deux Français, savoir M. d'Ossat, et le comte de la Chapelle, qui depuis se fit appeler le cardinal de Sourdis, du nom seigneurial de sa maison: l'un, en qui le pape *ne desirait que l'extraction de plus grande maison*, parce qu'il y trouvait abondamment tout le reste;

Vie du card. d'Ossat, par Amelot.

et l'autre, à qui tout manquait, excepté la naissance. A qui des deux aimerait-on mieux ressembler !

Le cardinal de Granvelle, en parlant du cardinal Ximenès, avait accoutumé de dire : *Que le temps a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci était sans doute issu de sang royal, ou que du moins il avait un cœur de roi dans la personne d'un particulier.* Hist Xim. Flechi vre 6.

S'il y a beaucoup de grandeur d'âme à oublier sa noblesse, et à ne s'en point prévaloir, on peut dire aussi qu'il n'y en a pas moins pour ceux qui se sont élevés par leur mérite, à ne pas oublier la bassesse de leur extraction, et à n'en pas rougir.

Vespasien, non seulement ne la dissimulait pas, mais s'en faisait quelquefois honneur ; et il se moqua publiquement de ceux qui, par une fausse généalogie, voulaient faire remonter sa maison jusqu'à Hercule. Sueto 12.

Le même empereur, sans avoir ıonte d'un objet qui renouvelait sans :esse le souvenir de son origine, :ontinua, depuis qu'il fut parvenu ı l'empire, d'aller tous les ans passer Suet Vit. V

l'été dans sa petite maison de campagne près de Rieti, où il était né; et il n'y voulut faire ni augmentation ni embellissement. Tite son fils s'y fit porter dans sa dernière maladie, afin de finir ses jours dans le lieu qui avait vu naître et mourir son père. Pertinax, le plus grand homme de son siècle, et qui fut bientôt après empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie, logea dans la maison de son père; et en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laissa au milieu la cabane paternelle, monument illustre et de son peu de naissance, et de sa grandeur d'âme. On dirait que ces princes affectaient de rappeler le souvenir de leur ancien état, tant la grandeur de leur mérite personnel dédaignait tout appui étranger, et sentait qu'elle pouvait se soutenir par elle-même. En effet, on ne voit pas que dans tout l'Empire Romain personne leur ait jamais reproché l'obscurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raison diminué quelque chose de la vénération que leurs vertus leur attiraient.

Suet. Vit. Vit. c. 11.

Capitol. Vit. Pertin.

Tabernam.

Benoît XII, du pays de Foix, était fils de meunier ; d'où vient qu'il fut appelé le *Cardinal blanc*. Il n'oublia jamais sa première condition ; et quand il s'agit de marier sa nièce, il la refusa à de grands seigneurs qui la demandaient, et la donna à un marchand. Il disait que les papes devaient être semblables à Melchisedech, qui n'avait point de parens ; et il se servait pour l'ordinaire de ces paroles du prophète : *Si les miens ne dominent point* (1), *je serai sans tache, et je serai purifié d'un très grand crime.* Dict. de reri.

Jean de Brogni *, cardinal de Viviers, qui présida au concile de Constance en qualité de doyen des cardinaux, avait été porcher dans son enfance. Des religieux le rencontrèrent exerçant ce vil emploi ; et ayant remarqué en lui beaucoup d'esprit et Histoire Concile Constanc par J. L fant.

(1) Le sens que Benoît XII donne ici à ce verset du psaume 18, n'est point exact. Mais, sans doute, sa conduite n'en était pas moins louable, et elle n'avait pas besoin d'être autorisée par un passage exprès de l'Écriture.

* Brogni est un village près d'Annecy, entre Chambéri et Genève.

de vivacité, ils lui proposèrent d'aller à Rome, dans le dessein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la proposition, et, pour faire son voyage, alla de ce pas acheter des souliers chez un cordonnier, qui lui fit crédit d'une partie du prix, et ajouta en riant qu'il le payerait, lorsqu'il serait devenu cardinal. Il le devint en effet, et non seulement il n'oublia point la bassesse de sa première condition, mais il voulut en perpétuer le souvenir. On dit que dans une chapelle qu'il fit bâtir à Genève *, au côté gauche du portail de l'église de S. Pierre, il fit graver son aventure, s'étant fait représenter jeune, et pieds nus, gardant des pourceaux sous un arbre; et tout autour de la muraille il avait fait mettre des souliers, pour marque de la faveur que lui avait faite le cordonnier. Il reste peu de vestiges de ce monument.

Talens de l'esprit.

Quelque brillante que soit la gloire des armes et de la naissance, il y a

* Il avait eu pendant quelque temps l'administration de cet évêché.

ıs celle qui vient de la science et
ı talens de l'esprit, quelque chose
plus intéressant. Elle semble naître
vantage de notre propre fonds, et
ıus appartenir toute entière. Elle
est point bornée, comme celle des
mes, à certains temps et à certaines
ccasions, et n'est point, comme elle,
épendante de mille secours étran-
gers: elle donne à l'homme une supé-
riorité infiniment plus flatteuse que
celle qui naît des richesses, de la
naissance, des dignités, parce que
tout cela est hors de nous; au lieu
que l'esprit est notre propre bien, ou
plutôt qu'il est nous-mêmes, et cons-
titue notre essence.

Cependant ce n'est point l'esprit
seul qui fait la solide gloire des hom-
mes. Je le suppose excellent par lui-
même, et orné de tout ce qu'il y a
de plus rare et de plus exquis dans les
sciences, philosophie, mathématiques,
histoire, belles lettres, poésie, élo-
quence. Tout cela fait l'homme sa-
vant, mais non l'homme de bien:
Non faciunt bonos ista, sed doctos. Se
Et qu'est-ce que l'homme savant,
s'il n'est que savant, sinon assez sou-
vent un homme vain, entêté, plein de

Un autre caractère encore bien aimable dans un savant, c'est d'être toujours prêt à faire part aux autres de son travail, à leur communiquer ses remarques, à les aider de ses réflexions, et à contribuer de tout son pouvoir à la perfection de leurs ouvrages. Je ne sais si quelqu'un a porté plus loin ce caractère que M. de Tillemont. Ses recueils, ses extraits, qui étaient le fruit du travail de plusieurs années, devenaient le bien propre de quiconque en avait besoin. Il ne craignait point, comme cela est assez ordinaire aux savans, que ses ouvrages ne perdissent le mérite de l'invention et la grâce de la nouveauté, s'il les montrait à d'autres avant que de les avoir rendu publics. La même louange est due à M. d'Hérouval *. Si le mépris de la gloire et de la vaine réputation l'a empêché de rien produire au jour par lui-même, son zèle pour le bien public lui a fait prendre part à presque tous les ouvrages qui ont paru de son temps, en communiquant aux auteurs ses lumières, ses remarques, et ses manuscrits.

* Ant. de Vion, auditeur des comptes.

festin, avec le titre de Jupiter, sa faim toute entière, et la juste honte qu'il avait si bien méritée, en attribuant à sa seule habileté un succès qui lui venait d'ailleurs.

Ce qu'il y a donc dans la science et dans les talens de l'esprit capable de faire honneur, n'est point la science même, ni les talens de l'esprit, mais le bon usage qu'on en fait; et l'on peut dire que la modestie, plus que toute autre chose, en relève infiniment le prix et l'éclat. On aime à voir les grands hommes avouer quelquefois qu'ils se sont trompés, comme le fait le célèbre Hippocrate à l'occasion d'une suture de tête, où il s'était mépris. Un tel aveu (*a*), comme le remarque Celse, en rapportant le trait dont je parle, suppose dans celui qui le fait un fonds de mérite non commun, et une élévation d'âme qui sent bien que ces pertes ne sont pas capables de lui faire du

L. ind

(*a*) De suturis se deceptum esse Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum, et fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habituro, convenit etiam veri erroris simplex confessio. *Cels. lib. 8. cap. 4.*

tort : au lieu qu'un petit esprit ne peut se dissimuler sa pauvr n'a garde de rien hasarder ni de perdre volontairement du peu c possède.

On aime aussi à voir les savans puter entre eux sans aigreur, s emportement, sans passion, con Cicéron marque qu'il était disp à le faire : *Nos et refellere sine tinacia, et refelli sine iracundia rati sumus.* Notre siècle nous a fo plusieurs exemples de cette ver mais quand il n'y aurait que c du père Mabillon, il ferait infinin d'honneur à la littérature. On combien, dans ses disputes ave fameux abbé de la Trappe, sa d ceur et sa modération lui donnè d'avantage sur son adversaire. I eut un autre, qui pouvait disp avec lui aussi bien de modestie de science : c'est le père Papebr qui avait donné lieu à la composi de la Diplomatique. « Je vous avo dit ce savant Jésuite, dans une le latine qu'il écrivit au père Mabi sur ce sujet, en lui laissant la lib de la publier, que je n'ai plus d'a satisfaction d'avoir écrit sur c

ad. Quæst. b. 2. n. 5.

matière, que celle de vous avoir donné occasion de composer un ouvrage si accompli. Il est vrai que j'ai senti d'abord quelque peine en lisant votre livre, où je me suis vu réfuté d'une manière à ne pas répondre : mais enfin l'utilité et la beauté d'un ouvrage si précieux, ont bientôt surmonté ma faiblesse ; et pénétré de joie d'y voir la vérité dans son plus beau jour, j'ai invité mon compagnon d'études à venir prendre part à l'admiration dont je me suis trouvé tout rempli. C'est pourquoi ne faites pas difficulté, toutes les fois que vous en aurez l'occasion, de dire publiquement que je suis entièrement de votre avis ».

Il y a des modesties artificieuses et étudiées, qui couvrent un orgueil secret : celle-ci montre une ingénuité et une simplicité qui fait bien voir qu'elle part du cœur. Je ne puis finir cet article qui regarde le P. Mabillon, sans remarquer que feu M. l'archevêque de Reims (le Tellier), en le présentant au roi Louis XIV, lui dit : « J'ai l'honneur, Sire, de présenter à votre majesté le moine de son royaume le plus savant et le plus modeste ».

Un autre caractère encore aimable dans un savant, c'est d toujours prêt à faire part aux a de son travail, à leur communi ses remarques, à les aider de réflexions, et à contribuer de son pouvoir à la perfection de l ouvrages. Je ne sais si quelqu' porté plus loin ce caractère qu de Tillemont. Ses recueils, ses traits, qui étaient le fruit du tr de plusieurs années, devenaien bien propre de quiconque en a besoin. Il ne craignait point, cor cela est assez ordinaire aux sav que ses ouvrages ne perdissen mérite de l'invention et la grâce nouveauté, s'il les montrait à c très avant que de les avoir re publics. La même louange est à M. d'Hérouval *. Si le mépris d gloire et de la vaine réputatior empêché de rien produire au par lui-même, son zèle pour le public lui a fait prendre part à p que tous les ouvrages qui ont p de son temps, en communiquant auteurs ses lumières, ses remarq et ses manuscrits.

* Ant. de Vion, auditeur des comptes.

Réputat

Réputation.

C'est de tous les biens humains celui qui est regardé, même parmi les plus honnêtes gens, comme le plus cher et le plus précieux; et par rapport auquel l'indifférence, et encore plus le mépris, paraissent interdits. Que peut-on attendre en effet de quiconque est insensible au jugement que le public (*a*), et surtout les gens de bien, portent de sa conduite? Ce n'est pas seulement, comme le dit Cicéron, l'effet d'une fierté et d'une arrogance insupportable; c'est encore la marque d'un homme sans probité et sans honneur.

Mais aussi un desir trop empressé de louange, qui en est avide et affamé, et qui semble en quelque sorte la mendier, loin d'être la marque d'une grande âme, est la preuve la plus certaine d'un esprit vain et léger, qui se repaît de vent, et qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'est là le faible de la

(*a*) Adhibenda est quædam reverentia et optimi cujusque, et reliquorum. Nam negligere quid de se quisque sentiat, non solùm arrogantis est, sed etiam omnino dissoluti. *Offic. lib.* 1. *n.* 99.

plupart des hommes, et quelque même de ceux qui se distingu par un mérite particulier, et ce les porte souvent à chercher la gl où elle n'est pas.

[1] Plut. in vit. Alex. Philippe de Macédoine n'avait le goût fort délicat dans le choix moyens qui peuvent attirer une so réputation. Il ambitionnait toute s de gloire, et en toute sorte de tière. Il tirait vanité, comme un clamateur, de la force de son quence. Il comptait les victoires ses chariots remportaient aux j olympiques, et il avait grand soi les faire graver sur ses monnaies donnait des leçons aux joueurs d' trumens, et prétendait réforme maîtres : ce qui lui attira de d'eux cette ingénieuse réponse, sans l'offenser était fort capable d désabuser : *A Dieu ne plaise que soyez jamais assez malheureux, pour savoir ces choses-là mieux moi!* Il fit lui-même une par leçon à son fils, pour avoir mar dans un repas trop d'habileté dar musique. *N'as-tu pas honte*, lui il, *de chanter si bien ?* En effet, il des connaissances qui font le m

'un particulier, et où il est permis 'exceller à quiconque n'a point d'au- re soin, mais qu'un prince ne doit u'effleurer; parce que ce serait se égrader que d'affecter d'y être trop iabile, et qu'il doit son temps à des :hoses plus sérieuses et plus impor- antes. Néron (*a*), qui d'ailleurs avait le l'esprit et de la vivacité, a été blâmé d'avoir négligé des occupa- tions convenables à son rang, pour s'amuser à graver, à peindre, à chan- ter, et à conduire des chariots. Un prince qui a le goût de la vraie gloire, n aspire point à une telle réputation. Il sait à quelles connais- sances il doit s'attacher, de quelles il doit s'abstenir; et quelque pen- chant qu'il se sente pour les sciences, même les plus estimables, il ne s'y livre point, mais les étudie en prince, c'est-à-dire avec cette sobriété et cette sage retenue que Tacite admirait dans son beau-père Agricola : *Retinuit, quod est difficillimum, ex sapientia modum.* Vit. A cap. 4.

Cicéron trouve une vanité pitoya- Tusc. Q l. 5. n

(*a*) Nero puerilibus statim annis vividum animum in alia detorsit: cælare, et pingere, cantus aut regimen equorum exercere. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 3.

ble dans la secrète joie que ressentait Démosthène de s'entendre louer en passant par une pauvre vendeuse d'herbes. Lui-même était encore plus sensible à la louange que l'orateur grec.

Il l'avoue de bonne foi dans une occasion où il peint merveilleuse-
Orat. anc. n. ment le cœur humain. Il revenait de Sicile, où il avait été questeur, dans la pensée qu'il n'était parlé que de lui dans toute l'Italie, et que partout il n'était fait mention que de sa questure. Passant à Pouzole, où les bains attiraient beaucoup de beau monde: Y a-t-il long-temps, lui dit quelqu'un, que vous êtes parti de Rome? quelle nouvelle y dit-on? Moi, dit-il tout surpris, je reviens de ma province. Oui, reprit l'autre, je me le rappelle, c'est d'Afrique. Point du tout, répliqua Cicéron d'un ton de dépit et de colère, c'est de Sicile. Eh! quoi, ajouta un troisième qui se prétendait mieux informé que les autres, ne savez-vous pas qu'il a été questeur à Syracuse? Et il n'en était rien, car c'avait été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron, confus et honteux, ne trouva d'autre expédient pour se

tirer d'affaire, que de se mêler dans la foule : et il ajoute que cette aventure lui fut plus utile que n'auraient été tous les complimens auxquels il s'était attendu.

Il ne paraît pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde sait avec quel soin il saisissait toutes les occasions de parler de lui-même, jusqu'à en devenir insupportable. Mais rien ne marque mieux son caractère que sa lettre à l'historien Lucceius, où il lui découvre naïvement et sans détour son faible au sujet des louanges. Il le pressait d'écrire l'histoire de son consulat, et de la publier de son vivant : afin, disait-il, qu'étant mieux connu des hommes, je puisse moi-même jouir de ma gloire et de ma réputation : *ut et ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoscant, et nosmetipsi vivi gloriola nostra perfruamur.* Il le prie avec instance de ne s'en pas tenir scrupuleusement aux lois rigoureuses de l'histoire, d'accorder quelque chose à l'amitié, aux dépens même de la vérité, et de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en pense. Epist. lib. 5.

Itaque te planè etiam atque etiam rogo, ut et ornes ea vehementiùs etiam quàm fortasse sentis, et in eo leges historiæ negligas... amorique nostro plusculum etiam, quàm concedit veritas, largiaris.

Voilà ce que sont presque tous les hommes, souvent sans s'en apercevoir. Car, à entendre Cicéron, il était tout-à-fait éloigné d'un tel faible.

Ad Brut. Epist. 3. *Nihil est in me inane*, dit-il à Brutus, *neque enim debet.* Jamais personne, dit-il encore en écrivant à Caton, n'a été moins sensible que moi à la louange et aux vains applaudissemens du peuple. *Si quisquam fuit unquam remotus et natura, et magis etiam (ut mihi quidem sentire videor) ratione atque doctrina, ab inani laude et sermonibus vulgi, ego profectò is sum.*

Epist. 4. lib. 15. ad Famil.

Pour mieux comprendre combien il y a de petitesse et de faiblesse dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, et considérer combien il y a de grandeur d'âme et de noblesse dans une conduite opposée. Quelques traits choisis que j'en rapporterai le feront mieux sentir.

1. *Souffrir avec peine la louange, et parler de soi-même avec modestie.*

Cette vertu, qui semble jeter un voile sur les plus belles actions, et qui n'est attentive qu'à les couvrir, sert malgré elle à les relever davantage, et à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'empereur en Orient, refusa le panégyrique que l'on voulait prononcer à sa louange, et il s'en rendit encore plus digne par les motifs de son refus. Faites, dit-il, le panégyrique de nos anciens capitaines, afin que ce qu'ils ont fait nous apprenne ce que nous devons faire ; car c'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, et surtout d'un prince : ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le flater, afin d'en tirer quelque récompense. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, et loué après ma mort.

« Ceux, dit M. Nicole dans ses Essais de Morale, qui ont oui parler de la guerre aux deux premiers capi-

Second de la ch et de l'an propre, c

taines de ce siècle (M. le Prince et M. de Turenne), ont toujours été ravis de la modestie de leurs discours. Personne n'a jamais remarqué qu'il leur soit échappé sur ce sujet la moindre parole qu'on pût soupçonner de vanité. On les a toujours vu rendre justice à tous les autres, et ne se la rendre jamais à eux-mêmes; et l'on aurait souvent cru, en leur entendant faire le récit des batailles où ils avaient eu le plus de part par leur conduite et par leur valeur, qu'ils n'y étaient pas même présens, ou qu'ils y étaient demeurés sans rien faire. Ces gens qu'on voit si occupés de quelques occasions où ils se sont signalés, qu'ils en étourdissent tout le monde, comme Cicéron faisait de son consulat, font voir par-là que la vertu ne leur est guère naturelle, et qu'il leur a fallu de grands efforts pour guinder leurs âmes jusqu'à l'état où ils sont si aises de se faire voir. Mais il y a bien plus de grandeur à ne faire pas de réflexion sur ses plus grandes actions, en sorte qu'il semble qu'elles nous échappent, et qu'elles naissent si naturellement de la disposition de notre âme, qu'elle ne s'en aperçoit point ».

2. *Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.*

Scipion l'Africain, pour obtenir à son frère la conduite de l'importante guerre qu'on allait faire contre Antiochus le Grand, s'était engagé à servir sous lui comme un de ses lieutenans. Dans cette fonction subalterne, loin de songer à partager avec son frère l'honneur de la victoire, il se fit un devoir et un plaisir de lui en laisser la gloire toute pure et toute entière, et de se l'égaler à lui-même en tout par la défaite d'un ennemi non moins redoutable qu'Annibal, et par le titre d'Asiatique, aussi glorieux que celui d'Africain. Liv. lib.

Marc-Aurèle, par une semblable délicatesse, et par un désintéressement de gloire aussi généreux, renonça au plaisir qu'il s'était fait de mener en Orient Lucille sa fille, qu'il donnait en mariage à Lucius Verus, occupé pour lors à faire la guerre aux Parthes, de peur d'étouffer par sa présence la réputation naissante de son gendre, et de paraître s'attirer, à son préjudice, l'hon- Vita Aurel.

neur d'avoir achevé cette importante guerre.

noph. in p. On sait avec quelle fidélité et quelle soumission Cyrus rapportait à Cyaxare, son oncle et son beau-

t. in vita ricol. père, toute la gloire de ses exploits: avec quelle attention Agricola, qui acheva la conquête de l'Angleterre, faisait honneur à ses supérieurs de tous ses succès, et avec quelle modestie il cédait une partie de sa réputation pour relever la leur.

in præc. ger. Plutarque raconte la conduite pleine de modération, qu'il garda lui-même dans la députation dont il fut chargé de la part de sa ville, vers le proconsul de la province. Son collègue ayant été obligé de rester en chemin, il s'acquitta seul de la commission, et y réussit. A son retour, lorqu'il fut près de rendre publiquement compte de sa députation, son père l'avertit de ne point parler en son nom seul, mais de s'expliquer comme si son collègue avait été présent, et qu'ils eussent tout concerté et tout exécuté ensemble. Et le motif d'un conseil si sage était qu'un tel procédé (*a*),

(*a*) Οὐ γὰρ μόνον ἐκποδὼν τὸ τοῦτον ἢ φιλαυθαδὲς ἦν, ἀλλὰ καὶ τὸ λυπεῖν τὸν φθόνον ἀφαιρεῖ τὴν ἰσχύν.

non seulement est plein d'équité et d'humanité, mais ôte encore à la gloire du succès ce qui a coutume d'affliger et d'irriter l'envie.

Ce que Cicéron (*a*) dit de l'union parfaite qui était entre Hortensius et lui, et de l'attention mutuelle qu'ils avaient à s'entr'aider dans la noble carrière du barreau, à se communiquer réciproquement leurs lumières, et à se faire valoir l'un l'autre, est un exemple bien rare parmi les personnes d'une même profession, et bien digne en même temps d'être imité. Un historien remarque qu'Atticus (*b*), leur ami commun, était le nœud et le lien de cette union si intime, et que c'était lui qui faisait que la vive émulation de gloire qui se trouvait entre ces deux illustres orateurs, n'était point altérée par de bas sentimens d'envie et de jalousie.

Lélius, ami intime du second Scipion, avait plaidé à deux différentes reprises une cause fort importante; Declar n. 95

(*a*) Semper alter ab altero adjutus, et communicando, et monendo, et favendo. *Brut. n* 3.

(*b*) Efficiebat, ut inter quos tanta laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, esseteque talium virorum copula. *Corn. Nep. in vita Att. cap.* 5.

§ VII.

En quoi consiste la solide gloire et la véritable grandeur.

Tout ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons et aux méchans, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fonds des qualités personnelles, et dans la noblesse des sentimens. Être bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance et du crédit que pour être en état de réprimer le vice et de mettre en honneur la vertu; être véritablement homme de bien, sans chercher à le paraître; supporter la pauvreté avec noblesse, les affronts et les injures avec patience; étouffer ses ressentimens, et rendre toutes sortes de bons offices à un ennemi dont on peut

se venger; préférer le bien public à tout; lui sacrifier ses biens, son repos, sa vie, sa réputation même s'il le faut: voilà ce qui rend l'homme grand, et véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles, des qualités les plus estimables, que deviennent-elles, si non un objet de mépris? L'excès du vin dans Alexandre, le meurtre de ses meilleurs amis, la soif insatiable des louanges et de la flatterie, la vanité de vouloir passer pour le fils de Jupiter, quoiqu'il n'en crût rien (*a*); tout cela nous permet-il de regarder ce prince comme véritablement grand? Quand on voit Marius, et après lui Sylla, faire couler à grands flots le sang des citoyens Romains pour établir leur puissance, peut-on compter pour quelque chose leurs victoires et leurs triomphes?

Au contraire, quand on entend dire à l'empereur Tite cette parole devenue si célèbre: *Mes amis* (*b*), *voilà*

(*a*) Omnes, inquit Alexander, jurant me Jovis esse filium: sed vulnus hoc hominem me esse clamat. *Senec. Epist.* 59.

(*b*) Amici, diem perdidi. *Sueton. in vit. Titi, n.* 8.

ne marque davantage qu'il tient à la vertu même, et que c'est elle seule qu'il cherche, qu'un sacrifice si généreux, et qui coûte tant à la nature.

In vit. Pericl. Plutarque observe que Périclès, dans une occasion où tous les citoyens criaient contre lui, et condamnaient sa conduite, semblable à un habile pilote, qui dans la tempête n'est attentif qu'aux règles de son art pour sauver le vaisseau, et qui méprise les pleurs, les cris, les prières de tout l'équipage; que Périclès, dis-je, après avoir pris toutes ses précautions pour la sûreté de l'État, suivit son plan, se mettant peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chansons injurieuses, des railleries, des insultes, des accusations intentées contre lui.

Liv. lib. 22. n. 34. C'étaient les salutaires conseils que le sage Fabius donnait au consul Paul Emile près de partir pour l'armée. Il l'exhortait de mépriser les railleries et les reproches injustes de son collègue, de s'élever au-dessus des bruits qui pourraient flétrir sa réputation, et de négliger les efforts qu'on ferait pour le décrier et le déshonorer.

C'est le parti que Fabius lui-même

injures, est-il en notre pouvoir de leur refuser notre estime et notre admiration, et ne nous sentons-nous pas encore, après tant de siècles, émus et attendris par le simple récit de ces actions?

Notre Histoire nous fournit une infinité de belles paroles et de belles actions de nos rois, et de plusieurs grands hommes, lesquelles font bien connaître en quoi consistent la véritable grandeur et la solide gloire.

Si la bonne foi et la vérité étaient bannies de tout le reste de la terre, disait Jean Ier, roi de France, sollicité de violer un traité, *elles devraient se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois.* Mezeray

Ce n'est point, dit Louis XII à un courtisan qui l'exhortait à punir quelqu'un dont il avait été mécontent avant que de monter sur le trône; *ce n'est point au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans.* Ibid.

François Ier, après la bataille de Pavie, écrivit à la régente sa mère une lettre qui ne contenait que ce peu de mots: *Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.* C'est là véritablement écrire et penser en roi, qui, en Le P. Daniel

§ VII.

En quoi consiste la solide gloire et la véritable grandeur.

Tout ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons et aux méchans, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fonds des qualités personnelles, et dans la noblesse des sentimens. Être bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance et du crédit que pour être en état de réprimer le vice et de mettre en honneur la vertu; être véritablement homme de bien, sans chercher à le paraître; supporter la pauvreté avec noblesse, les affronts et les injures avec patience; étouffer ses ressentimens, et rendre toutes sortes de bons offices à un ennemi dont on peut

se venger; préférer le bien public à tout; lui sacrifier ses biens, son repos, sa vie, sa réputation même s'il le faut : voilà ce qui rend l'homme grand, et véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles, des qualités les plus estimables, que deviennent-elles, si non un objet de mépris? L'excès du vin dans Alexandre, le meurtre de ses meilleurs amis, la soif insatiable des louanges et de la flatterie, la vanité de vouloir passer pour le fils de Jupiter, quoiqu'il n'en crût rien (*a*); tout cela nous permet-il de regarder ce prince comme véritablement grand? Quand on voit Marius, et après lui Sylla, faire couler à grands flots le sang des citoyens Romains pour établir leur puissance, peut-on compter pour quelque chose leurs victoires et leurs triomphes?

Au contraire, quand on entend dire à l'empereur Tite cette parole devenue si célèbre : *Mes amis* (*b*), *voilà*

(*a*) Omnes, inquit Alexander, jurant me Jovis esse filium : sed vulnus hoc hominem me esse clamat. *Senec. Epist.* 59.

(*b*) Amici, diem perdidi. *Sueton. in vit. Titi*, n. 8.

une journée que j'ai perdue, parce qu'il n'y avait fait de bien à personne; à un autre, que l'on pressait de signer un arrêt de mort : *Je voudrais ne savoir pas écrire* (*a*); à l'empereur Théodose, après qu'un jour de Pâque il eut délivré les prisonniers : *Plût à Dieu que je pusse ouvrir aussi les tombeaux pour rendre la vie aux morts!* quand on voit Scipion, encore jeune, surmonter courageusement une passion qui dompte presque tous les hommes; et dans une autre occasion, faire des leçons de continence et de sagesse à un jeune prince qui s'était écarté de son devoir: qu'on voit un tribun du peuple, ennemi déclaré de ce même Scipion, prendre hautement sa défense contre ceux qui l'accusaient injustement, et qui avaient conspiré sa perte: enfin (*b*), quand nous lisons dans l'Histoire quelques actions de libéralité, de générosité, de désintéressement, de clémence, d'oubli des

(*a*) Vellem nescire litteras. *Senec. lib.* 2. *de Clem cap.* 1.

(*b*) Quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur et offensione turpitudinis, et comprobatione honestatis?..... An obliviscamur quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoscimus? *Cic. lib.* 5. *de Fin. n.* 62.

njures, est-il en notre pouvoir de
eur refuser notre estime et notre ad-
niration, et ne nous sentons-nous
as encore, après tant de siècles,
mus et attendris par le simple récit
e ces actions?

Notre Histoire nous fournit une
finité de belles paroles et de belles
:tions de nos rois, et de plusieurs
rands hommes, lesquelles font bien
)nnaître en quoi consistent la véri-
ble grandeur et la solide gloire.

Si la bonne foi et la vérité étaient Mezeray
nnies de tout le reste de la terre,
isait Jean Ier, roi de France, sol-
nité de violer un traité, *elles de-*
aient se retrouver dans le cœur et
ans la bouche des rois.

Ce n'est point, dit Louis XII à un Ibid.
)urtisan qui l'exhortait à punir quel-
ı'un dont il avait été mécontent
ant que de monter sur le trône; *ce*
'est point au roi de France à venger
s injures du duc d'Orléans.

François Ier, après la bataille de Le P. Dan
avie, écrivit à la régente sa mère
ne lettre qui ne contenait que ce peu
: mots: *Madame, tout est perdu,*
rmis l'honneur. C'est là véritable-
ent écrire et penser en roi, qui, en

comparaison de l'honneur, estime peu tout le reste.

Ibid. Au sujet des conditions honteuses qu'on exigeait de lui pour le mettre en liberté, il chargea l'agent de l'Empereur de mander à son maître la résolution où il était de passer plutôt toute sa vie en prison, que de rien démembrer de ses Etats ; et d'ajouter que, quand il serait assez lâche pour le faire, il était certain que ses sujets n'y consentiraient jamais.

Ste. Marthe, liv. 5. de ses Eleg. Loin de savoir mauvais gré à François de Montelon, qui seul entre tous les avocats de son temps avait eu la hardiesse de plaider la cause de Charles de Bourbon contre François Ier et Louise de Savoie sa mère, il l'en estima davantage, et le fit avocat général, puis président au mortier, et enfin garde des sceaux.

Hist. d'Aubigné. Comme on reprochait à Henri IV le peu de pouvoir qu'il avait à la Rochelle : *Je fais dans cette ville*, dit-il, *tout ce que je veux, en n'y faisant que ce que je dois.*

Nos magistrats, en plus d'une occasion, ont montré la vérité de ce que Cicéron dit dans ses Offices (*a*) :

(*a*) Sunt domesticæ fortitudines, non inferiores militaribus. *Off. lib.* 1. *n* 18.

Qu'il y a une valeur domestique et privée, qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire. Achille de Harlai, premier président, menacé par les séditieux d'un prochain et capital supplice (ce sont les termes de l'auteur): *Je n'ai*, dit-il, *ni tête, ni vie, que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au roi, et au bien que je dois à ma patrie.* Dans la journée des barricades, il ne répondit aux injures et aux menaces des principaux auteurs de la ligue, que ces paroles si dignes de louange: *Mon ame est à Dieu, mon cœur au roi, et mon corps entre les mains de la violence, pour en faire ce qu'elle voudra.* Quand Bussy le Clerc eut l'audace d'entrer dans la grand'chambre, pour y faire lire la liste de ceux qu'il disait avoir ordre d'arrêter, et qu'il eut nommé le premier président et dix ou douze autres, tout le reste de la compagnie se leva, et les suivit généreusement à la Bastille. Histoire Prem. Pr. Mezer.

Tout le monde sait que le premier président Molé, dans une émeute populaire, sans craindre pour sa vie, alla se montrer à la populace mu-

tinée, et l'arrêta par sa seule présence. C'est de lui que le cardinal de Retz parle ainsi dans ses Mémoires : « Si ce n'était pas une espèce de blasphême de dire qu'il y a eu quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gustave, et M. le Prince, je dirais que ç'a été Molé, premier président ».

Le P. Daniel. Cette fermeté est moins étonnante dans les magistrats d'un parlement, dont le caractère propre est une fidélité inviolable à l'égard des rois, et un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on assez admirer la rare générosité qu'inspira aux bourgeois de Calais l'amour de leur patrie, et la vue du bien public? La ville réduite par la famine à la dernière extrémité, demandant à capituler, le roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance qu'elle avait faite, ne lui voulut accorder de quartier qu'à une seule condition. « C'est, dit-il, qu'ils se partent de la ville six des plus notables bourgeois, les chefs tous nuds, et tous déchaussés, les hars au col, et les clefs de la ville et du chastel en leurs mains, et de ceux je ferai en ma volonté, et le rema-

nt je prendrai à merci ». Quand eut assemblé la ville, un des prin- aux bourgeois, nommé Eustache Saint-Pierre, prit la parole. Il parla ec un courage et une fermeté qui raient fait honneur à ces anciens toyens romains du temps de la ré- ublique, et dit qu'il s'offrait à être première victime pour le salut du este du peuple; et que, plutôt que e voir périr tous ses compatriotes ar le fer et par la faim, il voulait tre un des six qu'on livrerait à la ven- eance du roi d'Angleterre. Cinq au- es, animés par ses discours et par on exemple, se présentèrent avec ui. On les conduisit dans l'équipage ui avait été prescrit, au milieu des ris confus et lamentables du peuple. e roi d'Angleterre était près de les aire exécuter; mais la reine, tou- hée de compassion, et fondant en armes, se jeta à genoux aux pieds lu roi, et obtint leur grâce.

Lorsque le grand Condé comman- lait en Flandre l'armée espagnole, t faisait le siége d'une de nos places, un soldat ayant été maltraité par un fficier général, et ayant reçu plu- ieurs coups de canne pour quelques

paroles peu respectueuses qui l
étaient échappées, répondit avec
grand sang-froid, qu'il saurait bi
l'en faire repentir. Quinze jou
après, ce même officier général ch
gea le colonel de tranchée de lui tro
ver dans son régiment un homm
ferme et intrépide pour un coup
main dont il avait besoin, avec pr
messe de cent pistoles de récompens
Le soldat en question, qui passa
pour le plus brave du régiment,
présenta; et ayant mené avec lui tren
de ses camarades dont on lui ava
laissé le choix, il s'acquitta de sa co
mission, qui était des plus hasa
deuses *, avec un courage et u
bonheur incroyables. A son retou
l'officier général, après l'avoir beau
coup loué, lui fit compter les cen
pistoles qu'il lui avait promises. L
soldat, sur-le-champ, les distribua
ses camarades, disant qu'il ne serva
point pour de l'argent, et demand
seulement que, si l'action qu'il vena

* Il s'agissait de s'assurer, avant que de faire
logement, si les ennemis faisaient des mines so
le glacis. Le soldat s'étant jeté à l'entrée de la n
dans le chemin couvert, s'acquitta si bien de
commission, qu'il rapporta le chapeau et l'ou
d'un mineur qu'il avait tué dans la mine.

d

de faire paraissait mériter quelque récompense, on le fit officier. *Au reste*, ajouta-t-il en s'adressant à l'officier général qui ne le reconnaissait point; *je suis ce soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours; et je vous avais bien dit que je vous en ferais repentir.* L'officier général, plein d'admiration, et attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, et le nomma officier le même jour. Le grand Condé prenait plaisir à rapporter ce fait, comme la plus belle action de soldat dont il eût jamais oui parler. Je le tiens d'une personne à qui M. le Prince, fils du grand Condé, l'a souvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne, avait emporté un bras à M. de S. Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer et à crier: *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il; et en lui montrant M. de Turenne étendu mort: *Voilà celui qu'il faut pleurer.*

J'ai parlé ailleurs d'un célèbre Henri de Mesmes, l'un des plus illustres magistrats de son temps. Le roi (Henri II, si je ne me trompe) lui ayant offert une place d'avocat-géné-

M
me
que
cité
p. 29

ral, il prit la liberté de représenter à sa majesté que cette place n'était point vacante. Elle l'est, répliqua le roi parce que je suis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez-moi, Sire* répondit Henri de Mesmes, après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé ; *J'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le roi eut égard à cette remontrance, et laissa l'avocat-général dans sa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, à peine Henri de Mesmes put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remercîmens pour une action qui était, disait-il, d'un devoir indispensable, et auquel il n'aurait pu manquer sans se déshonorer lui-même pour toujours.

Cl. Peletarii ita. Un président à mortier songeait à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. Louis XIV, qui avait promis à M. le Pelletier, alors contrôleur-général de lui donner la première qui viendrait à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Pelletier, après avoir fait ses très humbles remercîmens, ajouta que le

président qui se démettait, avait un fils, et que sa majesté avait toujours été contente de la famille. « On n'a pas coutume de me parler ainsi », reprit le roi, surpris d'une telle conduite et d'une telle générosité; « ce sera donc pour la première occasion ». Elle ne tarda pas long-temps : et deux ans après, M. le président le soigneux étant mort sans laisser de fils, un si noble désintéressement fut récompensé.

Je le répète encore, quand on lit de telles actions, est-il possible de résister à l'impression qu'elles font sur le cœur? C'est ce cri et ce témoignage d'une nature droite (*a*), saine, pure, et non encore altérée par de mauvais exemples et de mauvais principes, qui doit faire la règle de nos jugemens, et qui est comme la base de ce goût de la solide gloire et de la véritable grandeur dont je parle. Il ne faut que se rendre attentif à cette voix, la consulter en tout, et s'y conformer.

(*a*) Quæ disciplina eò pertinebat, ut sincera, et integra, et nullis pravitatibus detorta uniuscujusque natura, toto statim pectore arriperet artes honestas. *Dialog. de Oratoribus, cap.* 28.

Je sais bien qu'il faut autre chose que des préceptes et des exemples pour élever ainsi l'homme au-dessus des passions les plus vives, et que Dieu seul peut lui inspirer ces sentimens de noblesse et de grandeur : les
ic. Epist. païens même nous l'apprennent. *Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adjutus, excurgere? Ille dat consilia magnifica et erecta.* Mais on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens (*a*); et il serait à souhaiter qu'ils n'entendissent jamais parler autrement, et que ces préceptes retentissent continuellement à leurs oreilles. Le fruit principal de l'Histoire (*b*), est de conserver et de fortifier en eux ces sentimens de probité et de droiture que nous apportons en naissant; ou, lorsqu'ils s'en sont déjà écartés, de les y ramener peu à peu, et de rallumer en eux ces précieuses étincelles, par de fréquens exemples de vertu.

(*a*) Conducere arbitror talibus aures tuas vocibus undique circumsonare, nec eas, si fieri posset, quidquam aliud audire. *Cic. lib.* 3. *Offic. n.* 5.

(*b*) Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur : non aliter quàm scintillæ flatu levi adjuta ignem suum explicuit *Senec. Epist.* 94.

Un maître habile dans l'art de manier les esprits (*a*), et c'est là sa grande science, profite de tout pour inspirer à ses disciples des principes d'honneur et d'équité, et pour faire naître en eux une sincère estime de la vertu, et une grande horreur du vice. Comme ils sont dans un âge tendre et docile (*b*), et que la corruption n'a pas encore jeté en eux de profondes racines, la vérité se saisit alors facilement de leur esprit, et s'y établit sans peine, pour peu que du côté du maître elle soit aidée par de sages réflexions, et des avis donnés à propos.

Quand, à chaque point d'histoire qu'on leur lit, ou du moins dans ceux qui sont plus importans, et qui portent avec eux quelque vive lumière, on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent, ce qu'ils y trouvent de beau, de grand, de louable, ce qui

Hæc est sapientia, in maturum converti, et eò restitui, unde publicus error expulerit. *Ibid.*

(*a*) Civitatis rectorem decet. .... verbis, et his molioribus, curare ingenia, ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti et æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum. *Senec. lib.* 1. *de Ira, cap.* 5.

(*b*) Facillimè tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus, leviterque corruptis, injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. *Senec. Epist.* 108.

leur y paraît au contraire digne de blâme et de mépris; il est rare que les jeunes gens ne répondent d'une manière sensée et raisonnable, et qu'ils ne jugent de chaque chose très sainement et très équitablement. C'est cette réponse, c'est ce jugement, qui est en eux, comme je l'ai déjà dit, le cri de la nature, et comme la voix de la droite raison, et qui ne peut leur être suspect parce qu'il n'est point suggéré, qui devient pour eux la règle du bon goût par rapport à la solide gloire et à la véritable grandeur. Quand ils voient un Régulus aller se présenter aux plus cruels tourmens plutôt que de manquer à sa parole, un Cyrus et un Scipion faire profession publique de continence et de sagesse, tous ces anciens Romains, si illustres et si généralement estimés, mener une vie pauvre, frugale, sobre; et que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie, de débauche, de dissolution, d'une basse et sordide avarice dans des personnes grandes et considérables selon le siècle, ils n'hésitent pas un moment en faveur de qui ils doivent se déclarer.

Sénèque disait (*a*), en parlant d'un de ses maîtres, que lorsqu'il l'entendait parler des avantages de la pauvreté, de la chasteté, d'une vie sobre, d'une conscience pure et irréprochable, il sortait de ses leçons plein d'amour pour la vertu, et d'horreur pour le vice. C'est l'effet que doit produire l'Histoire, quand elle est bien enseignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganisme même, qui ne compte pour rien tout ce qui est hors de l'homme (*b*), et ce qui lui sert comme de cortége, richesses, dignités, magnificence; et qui (*c*), dans l'homme même, n'es-

(*a*) Ego certè, cùm Attalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpe misertus sum generis humani..... Cùm verò commendare paupertatem cœperat..... sæpe exire è schola pauperi libuit. Cùm cœperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus, sobriam mensam, puram mentem, non tantùm ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis, libebat circumscribere gulam et ventrem. *Senec. Epist.* 108.

(*b*) Quicquid est hòc quod circa nos ex adventitio fulget, honores, opes, ampla atria..... alieni commodatique apparatus sunt. *Senec. Consol. ad Marc. cap.* 10.

(*c*) Nec quicquam suum, nisi se, putet esse, ea quoque parte qua melior est. *Id. de Const. Sap. cap.* 6.

time et n'admire que les qualités du cœur, c'est-à-dire la probité et la vertu, dont l'éclat est tel (*a*), qu'elle honore, ennoblit et relève tout ce qui l'approche et l'environne, la pauvreté même, la misère, l'exil, la prison, les tourmens. Elle seule donne le prix à tout: elle seule est la source de la solide gloire et de la véritable grandeur. Selon le paganisme, un prince n'est grand (*b*), qu'autant qu'il est bienfaisant et libéral: il ne doit se croire puissant, que pour faire du bien; et faire marcher, à l'imitation des dieux, la qualité de très bon, avant celle de très grand : *Jupiter Optimus, Maximus.* Il doit préférer aux titres fastueux de vainqueur, de triomphateur, de foudre de guerre, de conquérant, titres si funestes aux peuples, le doux nom de père de la patrie (*c*), qui le fait souvenir qu'il

(*a*) Quicquid attigit virtus, in similitudinem sui adducit et tingit : actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit disposuitque, condecorat: quicquid tractavit, id amabile, conspicuum, mirabile facit. *Senec. Epist.* 66.

(*b*) Proximum diis locum tenet, qui se ex deorum natura gerit, beneficus, ac largus, et in melius potens. Hæc affectare, hæc imitari decet maximum ita haberi, ut optimus simul habeare. *Senec. lib.* 1. *de Clem. cap.* 19.

(*c*) Cetera cognomina honori data sunt.... Patrem

est le protecteur et le père de ses sujets, et que sa plus solide gloire, aussi bien que son devoir le plus essentiel, est de travailler à les rendre heureux.

Il semble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les païens nous donnent de la grandeur et de la puissance humaine, ni aux exemples de vertu que j'ai cités jusqu'ici en si grand nombre. Mais écoutons un sage, élevé dans l'école non de Socrate et de Platon, mais de Jésus-Christ : c'est saint Augustin, qui après avoir tracé le portrait d'un grand prince, nous apprend par un seul trait qu'il ajoute aux tableaux des anciens, en quoi consiste la solide gloire, et combien le christianisme enchérit sur les vertus païennes, dont la vanité et l'orgueil étaient l'âme et le principe.

« Nous n'appelons pas grands et heureux les princes chrétiens, dit ce Père en parlant des empereurs, pour avoir régné long-temps, ou pour être morts en paix en laissant leurs enfans

S. Aug. de Civit. l. 5. cap.

quidem patriæ appellamus, ut sciret datam sibi potestatem patriam; quæ est temperatissima, liberis consulens, quæque post illos reponens. *Senec. lib. 1. de Clem. cap.* 14.

dame vénérable par son âge, et encore plus par son air grave et modeste, montée sur un petit cheval fort maigre, et vêtue d'un simple habit de serge. Cependant tous les yeux étaient tournés et attachés sur l'humble Mélanie. Personne n'était attentif à l'or, à la soie, à la pourpre qui brillaient de toutes parts: l'étoffe grossière effaçait tout ce vain éclat. On voyait dans les enfans, ce que la mère avait quitté et foulé aux pieds, pour en faire un sacrifice à Jésus-Christ.

Les grands seigneurs, les dames, qui formaient ce pompeux cortége, loin de rougir de l'état vil et abject où paraissait la sainte veuve, se faisaient honneur d'approcher d'elle, et de toucher à ses habits; croyant par cet humble et respectueux abaissement expier l'orgueil de leur riche et superbe magnificence. C'est ainsi que dans cette occasion le faste de la grandeur romaine rendit hommage à la pauvreté évangélique.

Quelques traits de la sorte, mêlés de temps en temps avec les histoires profanes, corrigent et rectifient ce qui s'y trouve de défectueux, suppléent à ce qui peut y manquer du

plus retenus dans leurs plaisirs, qu'ils auraient plus de liberté de s'y livrer ; quand ils aiment mieux commander à leurs passions, qu'à tous les peuples du monde ; et quand ils font toutes ces choses, non pour la vaine gloire, mais pour l'amour de la félicité éternelle ».

Le paganisme ne pouvait pas inspirer des sentimens si nobles, et en même temps si épurés de tout amour-propre et de toute vaine gloire : *Hæc omnia faciunt, non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter caritatem felicitatis æternæ.* Il n'y avait que l'école de Jésus-Christ capable de porter l'homme à un si haut degré de perfection, que de s'oublier totalement lui-même, au milieu des plus grandes actions, pour ne les rapporter qu'à Dieu seul : en quoi consiste toute sa grandeur et toute sa gloire ; car tant que l'homme demeure concentré en lui-même, il a beau faire des efforts pour paraître grand, et pour s'élever ; il demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire, bassesse et néant : et ce n'est qu'en s'unissant à celui qui est l'unique source de toute gloire et de toute grandeur, qu'il

peut véritablement devenir gra
élevé.

Voilà ce qui a produit cette mul
incomparable de héros chrétie
toute condition, de tout sexe, d
âge. On a vu ce qu'il y avait d
éclatant dans le siècle, venir dé
aux pieds de la croix de Jésus-C
richesses, grandeur, magnific
dignités, science, éloquence, r
tion; et compter tous ces sac
pour rien. Un S. Paulin, l'honn
notre France, et la gloire de son
pendant que tout l'univers étai
l'admiration de l'abandon gér
qu'il venait de faire aux pauvr
biens immenses qu'il possédait
férentes provinces, croyait n'av
core rien fait, et se comparait
athlète qui se prépare au comb
à un homme qui doit passer à l
une rivière, et qui ne sont pas
l'autre fort avancés pour avoir
leurs habits.

Que dirai-je de cette foule de
illustres, dont quelques-unes
taient parmi leurs aïeux les Sc
et les Gracques, sainte Paule,
Olympiade, sainte Marcelle,
Mélanie, qui firent tant d'hon

l'Evangile en foulant aux pieds le faste et les délices du siècle? Quelle grandeur d'âme dans cette parole de sainte Marcelle qui avait abandonné tous ses biens aux pauvres, et qui, voyant Rome prise et saccagée par les Goths, remercia Dieu de ce qu'il avait mis ses biens en sûreté, et de ce que le désastre de la ville l'avait trouvée, et non rendue pauvre! *Quòd pauperem illam non fecisset captivitas, sed invenisset.* S. Hier. l. 3. Epist. principia

Jamais triomphe égala-t-il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la personne de sainte Mélanie l'aïeule, lorsqu'elle alla à Nole visiter saint Paulin? C'est ce saint même qui nous en a laissé une éloquente description. Toute sa famille, c'est-à-dire ce qu'il y avait alors de plus grand et de plus qualifié dans Rome, étant allée au-devant d'elle, voulut par honneur l'accompagner dans ce voyage avec toute la pompe ordinaire aux personnes de cette naissance. La voie Appia était couverte de chars dorés et magnifiques, de chevaux superbement enharnachés, d'un grand nombre de chariots de toute espèce. Au milieu de ce fastueux appareil, marchait une

dame vénérable par son âge, et encore plus par son air grave et modeste, montée sur un petit cheval fort maigre, et vêtue d'un simple habit de serge. Cependant tous les yeux étaient tournés et attachés sur l'humble Mélanie. Personne n'était attentif à l'or, à la soie, à la pourpre qui brillaient de toutes parts: l'étoffe grossière effaçait tout ce vain éclat. On voyait dans les enfans, ce que la mère avait quitté et foulé aux pieds, pour en faire un sacrifice à Jésus-Christ.

Les grands seigneurs, les dames, qui formaient ce pompeux cortége, loin de rougir de l'état vil et abject où paraissait la sainte veuve, se faisaient honneur d'approcher d'elle, et de toucher à ses habits; croyant par cet humble et respectueux abaissement expier l'orgueil de leur riche et superbe magnificence. C'est ainsi que dans cette occasion le faste de la grandeur romaine rendit hommage à la pauvreté évangélique.

Quelques traits de la sorte, mêlés de temps en temps avec les histoires profanes, corrigent et rectifient ce qui s'y trouve de défectueux, suppléent à ce qui peut y manquer du

côté du motif et de l'intention, et donnent aux jeunes gens une idée parfaite de la véritable et solide grandeur; car, en leur rapportant les belles actions et les louables sentimens des païens, comme nous avons fait ici, il faut avoir soin de les faire souvenir de temps en temps de ce principe que saint Augustin répète si souvent, que sans la vraie piété (*a*), c'est-à-dire, sans la connaissance et l'amour du vrai Dieu, il ne peut y avoir de véritable vertu, et qu'elle n'est point telle quand elle a pour motif la gloire humaine. Il est vrai, ajoute-t-il, que ces vertus, quoique fausses et imparfaites, ne laissent pas de mettre ceux qui les ont beaucoup plus en état de rendre service au public, que s'ils ne les avaient pas. Et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il serait quelquefois à souhaiter que ceux qui gouvernent fussent de bons païens, de bons Romains, et qu'ils agissent selon ces grands principes qui étaient l'âme de leur conduite.

(*a*) Dum illud constet inter omnes veraciter pios, neminem sine vera pietate, id est veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem, nec eam veram esse, quando gloriæ servit humanæ. *S. Aug. de Civit. Dei, lib.* 5. *cap.* 19.

parole, qu'ainsi il est tout-puis
Gen. ch. 1. 1. *Au commencement Dieu a cr*
ciel et la terre.

Elle nous représente ensuite l'
me, pour qui ce monde a été fo
sortant des mains de son Créa
et composé d'un corps et d'une
d'un corps fait d'un peu de pouss
preuve de sa faiblesse; d'une
qui est le souffle de Dieu, et
conséquent distinguée du corps
rituelle, intelligente, et par le
même de sa nature et de sa co
tution, incorruptible et immor

Elle nous dépeint l'état hér
dans lequel l'homme a été créé,
innocent, et destiné à un bon
sans fin, s'il eût persévéré da
justice et dans son innocence: sa
chute par le péché, source funes
tous ses maux, et de la double
à laquelle il fut condamné avec
sa postérité: enfin sa réparatio
ture par un Médiateur tout-puis
qu'elle lui promet et lui fait envi
dès-lors pour sa consolation,
dans l'éloignement d'un avenir
reculé, et dont elle lui peint da
suite tous les traits et tous les c
tères, mais sous les sombres cou

SECONDE PARTIE.

DE L'HISTOIRE SAINTE.

Je réduirai à deux chefs ce que j'ai à dire sur l'Histoire sainte. D'abord, je poserai les principes qui me paraissent nécessaires pour profiter comme on le doit de cette étude. J'en ferai ensuite l'application à quelques exemples.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES NECESSAIRES POUR L'INTELLIGENCE DE L'HISTOIRE SAINTE.

Avant que de marquer les observations qu'on doit faire en étudiant

l'Histoire sainte, ou en l'enseignant aux autres, je crois qu'il est à propos de commencer par en donner ici une idée générale, qui en fasse sentir le caractère propre, et qui aide à faire connaître en quoi cette Histoire est différente des autres.

ARTICLE PREMIER.

Caractères propres et particuliers à l'Histoire sainte.

Il n'en est pas de l'Histoire sainte comme de toutes les autres. Celles-ci ne renferment que des faits humains et des événemens temporels, souvent pleins d'incertitude et de contrariétés. Mais celle-là est l'histoire de Dieu même, de l'Être souverain; l'histoire de sa toute-puissance, de sa sagesse infinie, de sa providence qui s'étend à tout; de sa sainteté, de sa justice, de sa miséricorde, et de ses autres attributs, montrés sous mille formes, et rendus sensibles par une infinité d'effets éclatans. Le livre qui renferme toutes ces merveilles, est le plus an-

cien livre du monde, et l'unique, ayant la venue du Messie, où Dieu nous ait fait connaître d'une manière également claire et certaine ce qu'il est, ce que nous sommes, et à quoi il nous a destinés.

Les autres histoires nous laissent dans une profonde ignorance de tous ces points importans. Loin de nous donner une idée nette et précise de la Divinité, elles l'obscurcissent, la dégradent, la défigurent par mille fables et milles rêveries, toutes plus absurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connaître ni ce qu'est ce monde que nous habitons, s'il a commencé, par qui et pourquoi il a été créé; comment il se soutient et se conserve, et s'il doit toujours subsister: ni ce que nous sommes nous-mêmes, quelle est notre origine, notre nature, notre destination, notre fin.

L'Histoire sainte commence par nous révéler clairement en trois mots les plus grandes et les plus importantes vérités: Qu'il y a un Dieu; qu'il est avant tout, et par conséquent éternel; que le monde est son ouvrage, qu'il l'a formé de rien par sa seule

confie le dépôt à une famille qu'il consacre entièrement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier, renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avait préparé depuis longtemps, séparé de toutes les autres nations par ses lois et par ses usages, conduit et gouverné d'une manière toute singulière, montré comme en spectacle à tout l'univers par les merveilles sans nombre qu'il y a opérées, soit pour l'établir dans la terre qu'il lui avait promise, soit pour l'y maintenir, ou pour l'y rappeler. Il ne se contente pas de le conduire, comme les autres peuples, par une providence générale et commune; il s'en rend lui-même le chef, le législateur, le roi: et il veut que ce peuple, par sa sortie de l'Egypte, par son séjour dans le désert, par son entrée dans la terre promise, par ses guerres et ses conquêtes, par sa longue captivité à Babylone, par son retour dans sa patrie, en un mot, par tous ses divers états et changemens, soit une figure de ce qui devait arriver à l'Église; et que l'attente du Messie, promis aux patriarches, figuré par les cérémonies et par les sacrifices

de

figures et des symboles, qui sont
mme autant de voiles qui servent
même temps à le montrer et à le
cher.

Elle nous apprend que dans cette
paration du genre humain, la grande
uvre de Dieu, à laquelle tout se rap-
orte et tout se termine, est de se
ormer un royaume digne de lui, un
oyaume qui seul subsistera pendant
outel'éternité, et auquel tous les au-
es feront place; dont Jésus-Christ
ra le fondateur et le roi, selon l'au-
guste prophétie de Daniel, qui après Dan. 7.
voir vu en esprit sous différens sym-
boles la succession et la ruine de tous
les grands empires du monde, voit
enfin le fils de l'homme s'avancer jus-
qu'à l'Ancien des jours, *usque ad Antiquum dierum*, noble et grande ex-
pression pour marquer l'Eternel: et
il ajoute aussitôt, *que Dieu lui donnera la puissance, l'honneur et le royaume; que toutes les tribus et les langues le serviront; que sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et que son royaume ne sera jamais détruit.*

Ce royaume est l'Eglise, qui com-
mence et se forme sur la terre, et qui

confie le dépôt à une famille qu
consacre entièrement à la religion.
s'en forme un peuple particulier, re
fermé dans l'enceinte d'un certain pa
qu'il lui avait préparé depuis lon
temps, séparé de toutes les autres n
tions par ses lois et par ses usage
conduit et gouverné d'une manie
toute singulière, montré comme e
spectacle à tout l'univers par les me
veilles sans nombre qu'il y a op
rées, soit pour l'établir dans la ter
qu'il lui avait promise, soit pour l'
maintenir, ou pour l'y rappeler.
ne se contente pas de le conduire
comme les autres peuples, par u
providence générale et commune;
s'en rend lui-même le chef, le légi
lateur, le roi: et il veut que ce peu
ple, par sa sortie de l'Egypte, p
son séjour dans le désert, par so
entrée dans la terre promise, par s
guerres et ses conquêtes, par s
longue captivité à Babylone, par so
retour dans sa patrie, en un mot
par tous ses divers états et chang
mens, soit une figure de ce qui deva
arriver à l'Église; et que l'attente d
Messie, promis aux patriarches, figur
par les cérémonies et par les sacrifice
d

e la loi, prédit par les prophètes, oit le caractère propre et spécial de e peuple, qui le distingue de toutes es autres nations.

Voilà ce que l'Ecriture sainte nous ıpprend, et ce qu'elle seule pouvait ıous découvrir, parce qu'elle seule st dépositaire des révélations divines, t de la manifestation des décrets de Dieu, cachés dans son sein de toute ternité jusqu'au moment où il lui a lu de les produire au jour. Est-il un bjet plus grand, plus intéressant, lus digne de l'attention de l'homme, u'une histoire où Dieu a daigné tra- er lui-même de sa propre main le lan de notre destinée éternelle ?

Pour affermir la certitude de la évélation, et pour établir la religion r des fondemens inébranlables, ieu a voulu lui donner deux sortes preuves, qui fussent en même temps a portée des plus simples, et supé- ures à toutes les subtilités des in- édules, qui portassent visiblement caractère de la toute-puissance, et e ni tous les efforts des hommes, ni prestiges des démons ne pussent iter.

Ces deux sortes de preuves con-

sistent dans les miracles et dans les prophétics.

Les miracles sont frappans, publics, notoires, exposés aux yeux de tous, multipliés en une infinité de manières, long-temps prédits et attendus, persévérans pendant une longue suite de jours, et même d'années. Ce sont des faits éclatans, des événemens mémorables, que les plus grossiers ne peuvent ignorer, dont des peuples entiers, non-seulement sont spectateurs et témoins, mais dont ils sont eux-mêmes la matière et l'objet, dont ils recueillent les fruits et sentent les effets, et qui rendent leur sort heureux ou malheureux. La famille de Noé ne pouvait oublier la ruine du monde entier, causée par le déluge, après des menaces continuées pendant un siècle, ni la manière merveilleuse dont elle en avait été seule préservée dans l'arche. Le feu descendu du ciel sur les villes criminelles; tout le royaume d'Egypte puni à diverses reprises par dix plaies accablantes; la mer ouverte pour donner passage aux Hébreux, et refermée pour submerger Pharaon avec toute son armée; le peuple d'Israël pendant

quarante ans nourri de la manne, abreuvé par des torrens tirés des rochers, couvert par une nuée contre l'ardeur du jour, et éclairé par une colonne de feu pendant la nuit; les habits et les souliers conservés entiers sans être usés pendant un si long voyage; le cours du Jourdain suspendu; le soleil arrêté dans sa course pour assurer la victoire; une armée de guêpes marchant devant le peuple de Dieu pour chasser les Cananéens de leurs terres; les nuées plusieurs fois converties en une grêle de pierres pour écraser les ennemis; les nations liguées contre Israël, dissipées par une vaine terreur, ou exterminées par un carnage mutuel en tournant leurs armes les unes contre les autres; cent quatre-vingt-cinq mille hommes foudroyés dans une nuit sous les remparts de Jérusalem: tous ces prodiges, et mille autres de cette nature, dont plusieurs étaient attestés par des fêtes solennelles établies à dessein d'en perpétuer la mémoire, et par des cantiques sacrés qui étaient dans la bouche de tous les Israélites, ne pouvaient être ignorés par les plus stupides, ni révoqués en doute par les plus incrédules.

Il en est de même des prophéties. On est frappé d'étonnement, et l'on regarde comme le dernier effort de l'esprit humain, qu'un historien célèbre ait pu, par la force de son génie, par la supériorité de ses lumières, et par sa profonde connaissance du caractère des hommes et des peuples, entrevoir et démêler dans les ténèbres de l'avenir un changement considérable qui devait arriver dans la république romaine. Et certainement une telle prévoyance est bien digne d'admiration, et il n'y a personne, pour peu de goût et de curiosité qu'il ait, qui ne soit bien aise d'examiner par lui-même s'il est bien vrai que cet historien ait deviné aussi juste qu'on le dit.

Polybe.

L'Histoire sainte nous présente bien d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inspirés, qui ne parlent pas en doutant, en hésitant, en conjecturant; mais qui d'un ton affirmatif déclarent hautement et en public que tels et tels événemens arriveront certainement dans le temps, dans le lieu, et avec toutes les circonstances que ces prophètes le marquent. Mais quels événemens! Les plus détaillés,

les plus personnels, les plus intéressans pour la nation, et en même temps les plus éloignés de toute vraisemblance. Sous les règnes florissans d'Ozias et de Joathan, où l'État était dans la paix, dans l'abondance, et où le luxe des tables, des bâtimens, des ameublemens était porté à l'excès, quelle apparence y avait-il à l'affreuse disette et à la honteuse captivité dont Isaïe menaçait alors les dames les plus qualifiées, et aux malheurs extrêmes qui arrivèrent effectivement sous le règne suivant? Isai. c. 16-26.

Lorsque, quelque temps après, Jérusalem, bloquée par la nombreuse armée de Sennachérib, était réduite à la dernière extrémité, sans troupes, sans vivres, sans aucune autre espérance de secours humain, surtout depuis que l'armée des Egyptiens eut été taillée en pièces; ce qu'Isaïe prédisait était-il croyable, que la ville ne serait point prise, qu'elle ne serait pas même assiégée dans les formes, que l'ennemi ne lancerait pas contre elle un seul trait, et que bientôt cette armée si formidable serait exterminée tout d'un coup, et sans le concours d'aucun homme, et son roi mis en fuite?

La destruction entière du royaume des dix tribus, l'enlèvement de celle de Juda à Babylone après la prise et la ruine de Jérusalem, le terme précis de soixante et dix ans marqué pour la durée de sa captivité, son retour glorieux dans sa patrie, son libérateur désigné, et appelé par son nom plus de 200 ans avant sa naissance, la manière surprenante, et inouïe jusqu'alors, dont cet illustre conquérant devait prendre Babylone: tout cela était-il du ressort de la prévoyance humaine, et y voyait-on quelque apparence quand les prophètes le prédisaient?

Ces prédictions néanmoins, quelque éclatantes qu'elles fussent, ne servaient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes, auxquelles l'accomplissement des premières devait donner un degré d'autorité et de crédit qui fût au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut imaginer ou souhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction, et une croyance inébranlable. On sent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Messie, et l'établissement de l'Église chrétienne. Elles sont d'une évidence, et descendent

dans un détail qui passe toute admiration. Non-seulement les prophètes ont marqué le temps, le lieu, la manière de la naissance du Messie, les principales actions de sa vie, les effets de sa prédication; mais ils ont vu et prédit les circonstances les plus particulières de sa mort et de sa résurrection, et les ont rapportées presque avec autant d'exactitude que les évangélistes mêmes qui en avaient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands événemens qui font la destinée du genre humain, qui embrassent toute l'étendue des siècles, et qui vont enfin se perdre heureusement dans l'éternité, qui était leur terme et leur but: l'établissement de l'Eglise, sur la terre par la prédication de douze pêcheurs, la réprobation du corps entier de la nation Juive, la vocation des Gentils substitués à la place d'un peuple autrefois si chéri et si privilégié, la ruine de l'idolâtrie dans tout l'univers, la dispersion des Juifs dans toutes les parties de la terre, pour y servir de témoins à la vérité des livres saints et à l'accomplissement des prophéties, leur retour futur à la foi de Jésus-

Christ, qui sera la ressource et la c
solation de l'Eglise dans les dern
temps; enfin cette Eglise, après l
des combats et des dangers, transp
tée de la terre dans le ciel pour y jo
d'une félicité et d'une paix éterne
Voilà de quoi nous entretiennent
prophètes; voilà pourquoi les liv
saints ont été écrits.

Je demande, en premier lieu, si
n'est pas manquer à la partie la p
essentielle de l'éducation de la j
nesse, que de lui laisser ignorer
histoire si respectable et si intéressa
par son antiquité, par son autori
par la grandeur et la variété des fa
et surtout par l'union intime qu'
a avec notre sainte religion, dont e
est le fondement, dont elle renfer
toutes les preuves, dont elle n
marque tous les devoirs, et pour
quelle elle est si propre à nous inspi
dès l'âge le plus tendre un resp
infini, capable de servir dans la su
de frein et de barrière contre la licen
audacieuse de l'incrédulité qui pre
tous les jours de nouveaux accrois
mens, et qui nous menace de la pe
entière de la foi.

Je demande, en second lieu, si c'

étudier et enseigner l'Histoire sainte comme on le doit, que d'en rapporter les faits simplement comme des faits historiques; de ne les proposer aux jeunes gens que comme des objets de leur curiosité ou de leur admiration, sans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur croyance, comme les titres domestiques de leur véritable noblesse, comme les gages certains de leur grandeur future; sans leur apprendre à comparer ces événemens *miraculeux* et *prophétiques* avec les *prodiges* et les *oracles* les plus vantés du paganisme, et sans leur faire sentir combien ceux sur lesquels toute la religion des Romains par exemple était fondée, et que Cicéron dans certains livres a fait valoir avec toute son éloquence, quoique dans d'autres il les détruise absolument; combien, dis-je, ces prodiges et ces oracles sont vains et frivoles, et combien, quand on les lui passerait tous pour vrais, ils sont éloignés de la certitude, de la majesté et de la multitude de ceux que l'Histoire sainte nous présente à chaque page.

Lib. 1 Nat. Deo

Lib. 2 Divinat.

Je demande enfin si c'est rendre à l'Histoire sainte, dictée par le Saint-

Esprit même, le respect qui lui es
dû, que d'en examiner seulement l
lettre, sans pénétrer plus avant pou
en découvrir l'esprit et la véritabl
signification : surtout après la viv
lumière que les écrits des évangé
listes et des apôtres, et après eux l
tradition constante des Pères, ont r
pandue sur cette matière. Nous lisor
très souvent dans l'Evangile que li
actions qui y sont rapportées étaie
l'accomplissement des figures et d
prophéties de l'ancien Testament ;
Jésus-Christ lui-même nous assure qu
c'est de lui principalement que Moï
1. 5. 46. a écrit : *Si crederetis Moïsi, cred*
retis forsitan et mihi ; de me enim il
m. 10. 4. *scripsit.* S. Paul nous dit en term
or. 10. 11. clairs et précis, que Jésus-Christ éta
la fin de la loi, et que ce qui arriva
aux Juifs, leur arrivait en figur
Saint Augustin, qui n'est en cela qu
l'interprète et le canal de la traditio
de l'Eglise, nous déclare, en parla
des saints de l'ancien Testament, qu
non-seulement leurs paroles, ma
leur vie, leurs mariages, leurs e
fans, leurs actions, étaient une figu
et une prédiction de ce qui deva
arriver long-temps après dans l'Egli

chrétienne : *Horum Sanctorum, qui præcesserunt tempore nativitatem Domini, non solùm sermo, sed etiam vita, et conjugia, et filii, et facta, prophetia fuit hujus temporis, quo per fidem passionis Christi ex gentibus congregatur Ecclesia;* et que le peuple Hébreu, dans son tout, a été comme un grand prophète de celui qui seul mérite d'être appelé grand : *Totumque illud regnum gentis Hebræorum, magnum quemdam, quia et magni cujusdam, fuisse prophetam.* D'où il conclut qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple, une prophétie de Jésus-Christ et de l'Eglise : *In iis quæ in illis, vel de illis divinitus fiebant, prophetia venturi Christi et Ecclesiæ perscrutanda est.* S. Aug. Catech. 1 cap. 19. Lib. 22. tra Faust. 24.

Dans ce qui est dit, par exemple, d'Abraham, qu'il chassa de sa maison Agar, qui était sa femme légitime, quoique d'un second rang et esclave, avec Ismaël son fils, sans leur donner autre chose pour leur subsistance, qu'un peu de pain et d'eau : un homme de bon esprit et de bon sens, peut-il comprendre que ce patriarche, si libéral et si plein d'humanité à l'égard des étrangers, ait traité avec une telle Gen. 2

dureté sa femme et son fils, si cette dureté ne cache quelque mystère?

Quand la tradition ne nous découvrirait pas ce que signifie l'action du même patriarche prêt à immoler Isaac, la raison seule, j'entends dans un homme éclairé de la foi, ne suffirait-elle pas pour nous y faire reconnaître la charité du Père éternel qui a aimé les hommes jusqu'à donner pour eux son fils unique?

Peut-on raconter aux enfans l'histoire du serpent d'airain, attaché et suspendu à un bois dans le désert pour la guérison des Israélites que la morsure des serpens de feu faisait mourir, sans leur expliquer en même temps de qui ce serpent était la figure?

Serait-ce entendre comme il faut l'histoire admirable de Jonas, si l'on se bornait à ce que la lettre nous offre; si l'on n'y voyait pas Jésus-Christ sortant plein de vie du tombeau le troisième jour, et la prompte et miraculeuse conversion des Gentils, qui a été le fruit de la mort et de la résurrection du Sauveur?

Il en est ainsi de beaucoup d'autres endroits de l'Histoire sainte, qui ne sont point entendus, s'ils ne sont ap-

barras; mais en gros et en général du siècle où sont arrivés les événemens les plus considérables.

On a coutume de diviser l'Histoire sainte, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ, en six âges ou six parties qui renferment en tout l'espace de quatre mille ans. Cette division n'est point difficile à retenir, et elle n'est point au dessus de la portée des enfans. On marque ensuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant autant qu'il est possible les fractions, c'est-à-dire les petits nombres, et en les réduisant à un compte rond et plein. Ainsi le quatrième âge, qui s'étend depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au temps où l'on jeta les fondemens du temple, à compter exactement, renferme 479 ans et 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfans que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviser cet espace en différentes parties; mais il ne faut pas trop les multiplier: 40 ans que le peuple passe dans le désert sous la conduite de Moïse; plus de 350 depuis son entrée dans la terre sainte, sous la conduite de Josué et des Juges; 40 ans sous le règne de

ARTICLE II.

Observations utiles pour l'ét
l'Histoire Sainte.

I. Le premier soin que l'
apporter dans l'étude de l'His
général, est d'y mettre beauco
dre et de méthode, afin de
distinguer nettement les faits,
sonnes, les temps, les lieux;
à quoi peuvent contribuer la
logie et la Géographie, qu'on
d'appeler les deux yeux de l'H
puisqu'elles y répandent beau
lumière, et qu'elles en écarte
confusion.

Quand je recommande l'é
la Chronologie, je suis bien
de vouloir jeter les jeunes ge
un examen de questions diff
épineuses dont cette matière
susceptible, et dont la discus
convient qu'aux savans. Il su
premiers d'avoir une idée nett
tincte, non de l'année précise
que fait particulier, ce qui
l'infini, et causerait un gra

barras; mais en gros et en général du siècle où sont arrivés les événemens les plus considérables.

On a coutume de diviser l'Histoire sainte, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ, en six âges ou six parties qui renferment en tout l'espace de quatre mille ans. Cette division n'est point difficile à retenir, et elle n'est point au dessus de la portée des enfans. On marque ensuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant autant qu'il est possible les fractions, c'est-à-dire les petits nombres, et en les réduisant à un compte rond et plein. Ainsi le quatrième âge, qui s'étend depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au temps où l'on jeta les fondemens du temple, à compter exactement, renferme 479 ans et 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfans que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviser cet espace en différentes parties; mais il ne faut pas trop les multiplier: 40 ans que le peuple passe dans le désert sous la conduite de Moïse; plus de 350 depuis son entrée dans la terre sainte, sous la conduite de Josué et des Juges; 40 ans sous le règne de

Saül ; autant sous celui de David ; et quelques années de Salomon. Une pareille division ne charge pas la mémoire, et répand, ce me semble, beaucoup de clarté dans la connaissance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la Chronologie, Usserius et le P. Pétau sont les plus suivis. On peut choisir pour guide l'un ou l'autre de ces deux savans hommes ; mais il est bon que dans un collége ce soit toujours le même dans toutes les classes.

Comme dans l'Histoire sainte il y a des faits rapportés diversement par les différens auteurs qui en ont écrit, c'est au maître à réunir et à concilier ces différences, en choisissant dans chaque livre les circonstances les plus instructives et les plus intéressantes. Quand on est arrivé au temps des prophètes, leurs écrits répandent une grande lumière sur les livres historiques, qui omettent beaucoup de faits importans, ou ne les rapportent souvent qu'en très peu de mots : on en verra quelques exemples dans la suite.

On a imprimé depuis peu un livre intitulé : *Abrégé de l'Histoire de*

l'*Ancien Testament* (1), qui peut tre d'un grand usage, non-seulement pour les jeunes gens, mais aussi our toutes les personnes qui n'ont as ou assez de loisir, ou assez de mières pour étudier l'Histoire sainte ans l'Écriture même. On a fait en-er dans cet *Abrégé* tout ce qu'il y de plus essentiel dans l'Histoire inte. On s'est fait un devoir d'y gar-er cette simplicité de style qui en it le propre caractère. On a eu soin e mêler dans les récits historiques rtaines paroles de l'Écriture pleines e sens, et qui donnent matière à e grandes réflexions. Enfin, pour ndre cet ouvrage plus complet et lus utile, on le termine par un ex-ait des livres sapientiaux et prophé-ques. Il serait bien à souhaiter qu'on ût un pareil secours pour l'Histoire

(1) Cet Ouvrage parut en 1728. L'au-ur est M. Mésenguy, que M. Coffin était associé en qualité de co-adjuteur, rsqu'il fut nommé principal du collége Beauvais, à la place de Rollin. M. Mé-nguy fut, à son tour, l'objet de l'accu-tion qui avait enlevé Rollin à l'éduca-n publique; et, comme lui, il consacra retraite à des travaux utiles.

profane. Le même auteur a donné depuis peu cet *Abrégé* avec plus d'étendue, et y a ajouté des réflexions qui renferment tout le fond de la religion, et qui peuvent être d'une utilité infinie pour toutes sortes de personnes.

II. Dans l'étude de l'Histoire sainte, il ne faut pas négliger les usages et les coutumes particulières au peuple de Dieu : ce qui regarde ses lois, son gouvernement, sa manière de vivre. L'excellent livre de M. l'Abbé Fleuri, qui a pour titre *Mœurs des Israélites*, renferme tout ce qu'on peut desirer sur ce sujet, et me dispense d'en parler avec plus d'étendue.

III. Il est bon de faire observer aux jeunes gens les principaux caractères des Juifs : par ce nom, j'entends les Juifs charnels, qui faisaient le gros de la nation. L'honneur que Dieu leur avait fait de les choisir pour son peuple, les avait remplis d'orgueil. Ils regardaient avec un souverain mépris toutes les autres nations. Ils croyaient que tout leur était dû. Pleins de présomption et d'estime pour eux-mêmes, ils n'attendaient la justice que de leurs propres efforts. Ils mettaient

toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la loi. Ils bornaient leurs vœux et leur espérance aux commodités temporelles et aux biens de la terre. Dès qu'ils étaient mis à l'épreuve, et que quelque chose venait à leur manquer, oubliant tous les bienfaits de Dieu et tous les miracles qu'il avait opérés en leur faveur, et toujours prêts à se révolter contre lui et contre leurs chefs, ils se livraient aux plaintes, au murmure, au désespoir. Enfin, excepté les derniers temps, ils ont toujours eu pour l'idolâtrie une pente que rien ne pouvait arrêter.

C'est ce dernier trait qui contribue le plus, ce me semble, à faire connaître parfaitement le caractère du peuple Juif, et l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait : je veux dire la dureté de cœur de ce peuple, et son penchant extrême au mal; par où Dieu a voulu montrer que les moyens purement extérieurs ne sont point capables de corriger le cœur de l'homme, puisque tous, sans exception, ont été employés pendant plusieurs siècles pour guérir les Juifs de l'idolâtrie, et pour leur faire ob-

server le premier précepte, e
tous ont été inutiles. Ni les lo
et accablantes misères de la
tude de l'Egypte; ni la joie et
connaissance d'une délivrance
culeuse, et l'instruction de
donnée au pied du mont Sinaï;
substitution d'une nouvelle race
dans le désert, élevée par M
formée par la loi, intimidée
punition de leurs pères; ni l'
dans la terre promise, et la jouis
actuelle de tous les effets de l
messe; ni les divers châtimens,
avertissemens et les exemple
prophètes pendant le séjour en
terre, n'ont pu arracher de leur
ce penchant impie. Devenus d
terre promise beaucoup plus mé
plus corrompus, plus idolâtres
ne l'avaient été en Egypte, Dieu
est obligé de les remettre aux
Ninive et à Babylone: mais ce
ment ne sert qu'à les endurcir; e
à toutes sortes de crimes, ils for
phémer le nom du Dieu d'Israël
les nations idolâtres, qu'ils surp
en méchanceté et en impiété.

Ezech. c. 20. C'est Dieu même qui nous d
dans ses prophètes, et surtou

parler des impies qu'à regret, par
casion, et seulement pour les con-
mner. Quand on compare ce qu'elle
de Nemrod, qui bâtit les deux
as puissantes villes du monde *, et
i fonda le plus grand empire qui
t jamais été dans l'univers, avec ce
'elle rapporte des premiers Patriar-
es ; on ne sait pourquoi elle passe
rapidement sur des choses très im-
ortantes, qui ont dû rendre la vie
e ce fameux conquérant très singu-
ère, et qui donneraient à l'Histoire
ncienne tant de lumière et tant d'or-
ement, pour s'arrêter si long-temps
ur des détails, en apparence peu né-
essaires, ou de la vie d'Abraham,
u de celle de Jacob, moins illustre
ncore que celle de son aïeul. Dieu
narque en cela combien ses pensées
ont différentes des nôtres, en nous
aisant voir, dans le premier, ce que
es hommes admirent et ce qu'ils
ouhaitent ; et dans les autres, ce
u'il approuve, et ce qu'il juge digne
e sa complaisance et de notre atten-
ion (1).

* Ninive et Babylone. *Gen.*

(1) Ce caractère, en effet si remarqua-
ble, des Livres saints, est divinement

L'Ecriture prescrit des règles et fournit des modèles pour toutes sortes d'états et de conditions. Rois, juges, riches, pauvres, gens mariés, pères, enfans, tous y trouvent des instructions excellentes sur tous leurs devoirs. C'est une pratique fort utile, et en même temps fort agréable, d'accoutumer les jeunes gens à réunir d'eux-mêmes, et à rapporter sur-le-champ plusieurs exemples sur une même matière.

Les Rois dans l'Ecriture sainte, j'entends ceux qui sont selon le cœur de Dieu, ne se regardent que comme les ministres du Roi souverain, et n'usent de leur autorité que pour rendre leurs sujets heureux en les rendant meilleurs. Ils sont pleins de

marqué dans le début du premier livre des Machabées. Il s'agit d'Alexandre: « Alexandre, dit l'Écriture, sorti du pays de Céthim, renversa Darius, roi des Mèdes et des Perses. Il passa jusqu'aux extrémités de la terre; il s'enrichit des dépouilles des nations: la terre se tut devant lui. Son cœur s'éleva et s'enfla..... Après cela, il tomba malade et il reconnut qu'il mourrait..... Alexandre régna douze ans, et il mourut. »

zèle

: pour la gloire de Dieu et pour bien public. Qu'on étudie avec lque attention les sentimens de té que David fait paraître dans le nsport de l'Arche et dans les pré-atifs pour la construction du Tem-, les missions que Josaphat ordonne fait lui-même en personne dans son yaume, les soins d'Ezéchias pour religion dès le commencement de a règne, le zèle infatigable de Jo-s pour rétablir le véritable culte n-seulement dans Juda, mais encore ns les dix tribus; on verra que ces inces ne se croyaient assis sur le ne que pour faire régner Dieu dans irs Etats. Et pour montrer que la té n'est point contraire à la vraie litique, l'Ecriture affecte quelque-s de rapporter en détail les sages écautions qu'ils prenaient pour la erre et pour la paix : fortifications villes, magasins d'armes, troupes glées; soins de l'agriculture, de la urriture et de la sûreté des trou-aux, sources assurées et innocentes l'abondance qui régnait dans tout pays, et qui mettait le peuple en at de payer avec joie et facilité les ipôts, toujours réglés sur les véri-

tables besoins de l'État, et sur les facultés de chaque particulier.

Les Juges, les Magistrats, les Ministres, toutes les personnes constituées en autorité, trouvent des modèles parfaits dans Moïse, dans Josué, dans les juges jusqu'à Samuel, dans Job, Néhémie, Esdras, Eliacim. Toute leur conduite marque un désintéressement parfait. Ils ne pensent point à établir ou à élever leur famille. Ils sont populaires, simples, modestes, sans faste, sans distinctions, sans gardes, sans jalousie dans le commandement, recevant avec joie les avis des inférieurs, et les associant volontiers à leur autorité.

Riches. Abraham. Job. Booz, etc.

On sait combien *Abraham* était riche, et combien en même temps il était libéral et généreux. Il aurait regardé comme une tache et comme une honte pour lui, si un autre que
14.23. Dieu l'eût enrichi. *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt*, dit-il au roi de Sodome, qui par reconnaissance lui offrait tous les biens qu'Abraham avait retirés des mains des ennemis, *ne dicas : Ego ditavi Abraham.* Sa maison était ouverte à tous les passans.

et à tous les voyageurs. L'Écriture Gen. 18. 1.
nous représente ce saint homme assis dans la plus grande chaleur du jour à l'entrée de son pavillon, et placé là comme en sentinelle par la charité, pour y attendre, ou plutôt pour chercher les occasions d'exercer l'hospitalité; car il est dit qu'il courait au-devant des passans: *Quos cum vidisset, cucurrit in occursum eorum.*

Job était un prince puissant, et fort considéré. L'Ecriture nous trace en sa personne un portrait magnifique d'un homme public, constitué en autorité, et comblé de richesses. Il sen- Job. ch. 31
tait avec une vive reconnaissance que u. 18.
la compassion l'avait élevé et nourri dès son enfance, et qu'il l'avait eue pour guide dès le sein de sa mère. Il Ch. 29. v. 12
mettait au-dessus de ses plus glorieux 15. 16.
titres d'être l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des pauvres, l'asyle des étrangers, le consolateur de la veuve, et le protecteur de l'orphelin destitué de tout secours. Il ne Chap. 31.
dédaignait point d'entrer en discussion v. 13-15.
avec son serviteur et avec sa servante, lorsqu'ils croyaient avoir quelque sujet de plainte contre lui, intimement convaincu qu'eux et lui avaient un

*

maître commun, et que le même Dieu
v. 24. 25. était leur créateur et le sien. Jamais
29. il ne mit sa confiance dans ses grandes richesses ; et les disgrâces de ses ennemis ne lui causèrent jamais de
29. v. 16. secrète joie. Accessible à tous sans distinction, il s'instruisait des affaires
14. avec un extrême soin. Revêtu de la justice comme d'un vêtement royal,
17. et orné de l'équité de ses jugemens comme d'un diadême, il arrachait à l'injuste sa proie d'entre les dents, et lui brisait les machoires afin de le mettre hors d'état de nuire à l'avenir.
11-13. Le plus doux fruit qu'il retirait de son zèle, était la satisfaction d'avoir délivré celui qui était près de périr, et d'en être comblé de bénédictions;
25. et dans le temps même qu'il était assis au milieu des sénateurs et des princes, et qu'il en était environné comme un roi l'est de ses gardes, il ne laissait pas d'être le consolateur des affligés.

1. ch. 2. *Booz* n'est pas moins admirable dans son genre. Au milieu des richesses, il est laborieux, appliqué aux travaux de la campagne, simple, sans luxe, sans délicatesse, sans mollesse, sans hauteur. Quelle affabilité, quelle douceur, quelle bonté envers

es domestiques! *Que le Seigneur soit vec vous*, dit-il à ses moissonneurs; t ils lui répondent: *Que le Seigneur ous bénisse.* Beau langage de l'antiuité religieuse, mais peu connu dans os jours!

Quelle louange ne mérite point ce u'il dit, et ce qu'il fait à l'égard de uth, qu'il prie de ne point aller dans n autre champ pour y glaner, mais e se joindre à ses filles pour boire t manger avec elles; et l'ordre charible qu'il donne à ses gens de lui isser couper de l'orge avec eux, et e jeter même exprès des épis dans champ, afin qu'elle pût les ramasser ans honte: nous apprenant, par cette age conduite, à épargner à ceux à ui nous faisons des libéralités la conusion de recevoir, et à nous-mêmes a tentation de la gloire, et même du laisir de donner! *De vestris quoque manipulis projicite de industria, et emanere permittite, ut absque rubore colligat.*

Tobie. Le Saint Esprit nous donne ans ce saint homme un modèle parait de la vie privée, et nous montre n lui l'assemblage de toutes les vertus t de tous les devoirs de cet état. On

y voit une fermeté à se défendre dès le bas âge de la contagion du mauvais exemple ; une égalité d'esprit dans les différentes situations de la vie ; une générosité, dans son abondance, à soulager les malheureux, et à prêter même de grosses sommes sans intérêts ; une patience à supporter une pauvreté extrême, non-seulement sans murmure, mais avec action de grâces ; un courage invincible à exercer les œuvres de miséricorde ; une douceur à souffrir les contradictions domestiques ; une ferme confiance en Dieu dans les plus dures épreuves ; une attention suivie à élever son fils, autant par ses exemples que par ses leçons, dans la crainte du Seigneur, dans la justice pour le prochain, dans la compassion pour les pauvres ; enfin une vive et ferme attente des biens futurs, qui le soutenait et le consolait au milieu
Tob. 2. 18. des plus grandes afflictions. *Nous sommes*, dit-il, *les enfans des Saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.*

PAUVRES. Quel exemple que *Job*,

pour ceux à qui les disgrâces imprévues enlèvent tout d'un coup leur bien ! *Le Seigneur me l'avait donné: le Seigneur me l'a ôté. Que son nom soit béni !* Job.

Ruth, étonnée de ce que Booz daigne jeter les yeux sur une pauvre femme étrangère, apprend aux personnes réduites, comme elle, à la mendicité, combien elles doivent être humbles et reconnaissantes, en faisant réflexion que rien ne leur est dû.

Que le sort des pauvres serait digne d'envie, s'ils avaient, comme Tobie, cette belle maxime dans le cœur: *Ne craignez point, mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres; mais nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu, si nous nous abstenons de tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres.* Tob. 4.

Personnes mariées. Les saintes femmes des patriarches. Sara, fille de Raguel. Ruth. Esther. Judith. Tobie, père et fils. Job. Un seul mot de ce dernier nous montre jusqu'où ces anciens justes portaient la chasteté conjugale. Job était un prince riche et puissant, qui vivait dans l'abondance, qui était environné d'une cour atten-

tive à lui plaire. Cependant, il nous apprend lui-même qu'il avait fait un pacte avec ses yeux, et s'était imposé une loi sévère, de ne jamais arrêter
b. 31. 1. ses regards sur une vierge. *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.*

Ce que j'ai dit des différens états, pour lesquels on trouve des règles et des modèles dans l'Écriture, doit s'entendre aussi des différentes vertus et de toutes les matières de morale.

La vertu toujours exercée, purifiée, affermie par les maux. Abel Abraham. Joseph. Moïse. David. Job Daniel, etc.

Le crime malheureux. Caïn. Abimelec et les Sichimites. Absalon. Achitophel. Jeroboam. Baasa. Achab.

Pardon des injures. Abraham à l'égard de Loth. Joseph à l'égard de ses frères. David à l'égard de Saül.

Oppression des pauvres, des faibles, des veuves, orphelins, étrangers, crie vengeance et l'obtient. Abel contre Caïn. Jacob contre Laban et Esaü. Israël contre les Egyptiens. Le sang des enfans de Gédéon contre Abimelec. Urie contre David. Naboth contre Achab et Jézabel.

La pénitence couvre les plus grands crimes, et arrête les plus terribles menaces. Les Ninivites. Les Israélites très souvent. Achab. Manassé.

V. *La connaissance* de Dieu et de ses attributs doit être un des plus grands fruits de l'étude de l'Histoire sainte.

Unité de Dieu. Cette vérité brille partout dans les Écritures, où il semble que Dieu crie à haute voix : Qu'il n'y a point de Dieu, point de Seigneur que lui. *Ego Dominus, et non est alius..... Ego Deus, et non est alius.* Isai. 45. 1 et 22.

La toute-puissance de Dieu, manifestée par la création, la conservation et le gouvernement de l'univers: par la facilité avec laquelle il élève sur le trône, et en précipite qui il veut; établit les empires et les détruit; rend les nations florissantes et misérables : par l'empire souverain qu'il exerce, non-seulement sur tout ce qui est extérieur et visible, mais sur les esprits et les cœurs, en les faisant passer tout d'un coup d'une résolution prise à une autre toute contraire selon ses desseins. *Exemples :* Laban et Esaü marchant contre Jacob. Conseil d'Architophel dissipé

par celui de Chusaï. Toute l'armée de Juda transportée de colère et du desir de vengeance, marchant sous Roboam contre Jéroboam, arrêtée et congédiée sur-le-champ par une seule parole du prophète. L'armée d'Israël retournant à Samarie chargée de dépouilles, renvoyant deux cent mille captifs sur la simple remontrance d'un prophète et de quelques grands seigneurs de Samarie, etc.

Bonté de Dieu, et ses motifs. Elle se répand avec profusion, et sans s'épuiser, en prodiguant le nécessaire, le commode, le délicieux, sur des hommes qui ne le connaissent point, ou qui ne lui en rendent pas de grâces, ou qui l'offensent et le blasphêment.

Patience de Dieu. Il supporte les crimes et l'impénitence des hommes pendant plusieurs siècles, depuis les prédications d'Hénoch jusqu'au déluge. La mesure des Amorrhéens n'est comblée qu'après plus de quatre cents ans. Le peuple juif en fournit plusieurs exemples, surtout la ruine de Samarie et de Jérusalem, et la captivité d'Israël et de Juda, dont ces deux royaumes avaient été menacés pendant plusieurs siècles.

Justice de Dieu. Quand enfin elle éclate, elle est terrible, accablante, inexorable : rien ne la peut arrêter ni détourner. Déluge. Sodome. Ninive. Babylone, etc.

Le caractère de la punition est ordinairement proportionné à la nature du crime. Toute la terre infectée par les hommes, est toute submergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuses brûlant du feu impur, sont consumées par le feu. L'adultère et l'homicide de David sont vengés par les incestes et les meurtres de ses enfans.

La Providence de Dieu entre dans tout, préside à tout, jusque dans le moindre détail, règle et fait tout. Dieu appelle la famine, l'épée, la peste pour punir des ingrats, et humilier des superbes. Il suscite tout d'un coup l'esprit des peuples, qui ne pensent point à la guerre, et les amène de loin pour ravager un autre peuple coupable. Il inspire aux troupes l'ardeur, le courage, l'obéissance, le mépris des fatigues et des dangers. Il donne aux chefs la vigilance, l'activité, l'audace pour entreprendre les choses les plus difficiles ; la prévoyance, le dis-

cernement des expédiens les plus utiles; l'autorité, et l'art de se faire en même temps craindre et aimer. Il lève les obstacles, facilite les entreprises, accorde le succès. Au contraire, il ôte à ceux qu'il veut perdre, le conseil, la présence d'esprit, la force, le courage. Il jette le désordre et la consternation dans les armées, jusqu'à faire tourner les épées des soldats contre leurs compagnons. Il parvient à ses desseins par les moyens les plus contraires, comme l'histoire de Joseph le montre; et souvent il y parvient par des moyens qui paraissent l'effet du pur hasard, quoiqu'ils soient tous concertés et préparés par une sagesse infinie, comme l'histoire de David, depuis son état de berger jusqu'à la mort de Saül, le fait voir clairement.

Les maîtres, en expliquant l'Histoire sainte aux jeunes gens, ne peuvent trop insister sur la Providence, qui est un attribut de Dieu, dont la connaissance est la plus intéressante, la plus importante, la plus nécessaire; qui influe dans tous les événemens publics et particuliers; que tout homme doit avoir présente dans chaque circonstance de la vie, dans chaque action

de la journée; qui est la plus ferme base de la religion; qui forme les liens les plus naturels et les plus étroits de la créature avec le Créateur; qui lui fait sentir davantage sa dépendance universelle, sa faiblesse, ses besoins; qui lui offre les occasions des plus grandes vertus, de la confiance en Dieu, de la reconnaissance, du détachement, de l'humilité, de la résignation, de la patience; et qui fournit à la piété et au culte religieux la matière la plus ordinaire de ses exercices par la prière, par les vœux, par les actions de grâces, par les sacrifices.

Connaissance de l'avenir. Un des caractères les plus incommunicables de la divinité, est la connaissance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fausses divinités le défi de prédire ce qui doit arriver. *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus quia dii estis vos.* Il faut, en enseignant l'Histoire sainte, y faire soigneusement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célèbres, soit qu'elles regardent les événemens temporels, ou qu'elles aient rapport à la religion; et leur faire observer le caractère des Isai. 4

de lui seul, quoiqu'il en réser
ses serviteurs dans l'éternité de
dignes de sa magnificence, et de
proportionnés à la vertu. C'était
piété, dont le propre caractère
sistait dans une ferme confianc
Dieu, qui réglait seule la des
de son peuple, et qui décidait a
lument de la félicité publique e
sort de l'État. Tout était mesur
elle, les saisons favorables, l'a
dance, la fécondité, la victoire su
ennemis, la délivrance des plus gr
dangers, l'affranchissement de
joug étranger, la jouissance de to
avantages qu'on peut goûter da
sein d'une profonde paix. Elle
nait tout, et surmontait tout.
par elle que Jonathas seul ave
écuyer met en fuite une armé
tière; que David sans armes ter
le Géant, et se met à couvert
artifices et de la violence de Saül
Josaphat, sans tirer l'épée, trior
de trois peuples ligués contre
qu'Ézéchias sauve Jérusalem
royaume de Juda, en voyant
cent quatre-vingt-cinq mille A
riens. Au contraire, l'impiété at
tous les fléaux de la colère de D

la famine, la peste, la guerre, les défaites, la servitude, la ruine entière des plus puissantes maisons ; et le crime conduisait toujours à une fin malheureuse.

De pareilles observations peuvent beaucoup servir à inspirer des sentimens de piété, insensiblement, agréablement, sans travail, sans affectation, sans paraître prêcher, ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée, en liant tous les devoirs, toutes les vertus, tous les préceptes, toutes les vérités salutaires, tous les mystères, en un mot, toute la religion, à des faits dont les hommes de toute condition, de tout âge, de toute sorte de caractères, sont touchés, parce qu'ils sont à leur portée, et qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations, serait priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints, et leur laisser ignorer ce qui fait l'âme des Écritures.

Après avoir marqué les principales choses qu'on peut observer en lisant et en expliquant l'Histoire sainte, et avoir comme posé les fondemens et

les principes de cette étude, il me reste à en faire l'application à quelques histoires particulières, afin de montrer comment on peut mettre en pratique les règles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre et de clarté qu'il me sera possible.

CHAPITRE II.

APPLICATION DES PRINCIPES A QUELQUES EXEMPLES.

Deux grands hommes fort célèbres dans l'Ecriture sainte, me fourniront les exemples auxquels j'appliquerai les règles que je viens de donner : Joseph, et Ezéchias. A ces deux histoires, j'ajouterai un article sur les prophéties.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Joseph.

Comme cette histoire est fort longue et fort connue, je serai obligé d'en omettre ou d'en abréger plusieurs circonstances, quoique très intéressantes, pour ne point trop allonger le récit.

1. *Joseph vendu par ses frères;*

conduit en Egypte chez Putip
mis en prison. Gen. chap. 37, 39 e

Jacob avait douze enfans ,
Joseph et Benjamin étaient les
jeunes : il avait eu ces deux der
de Rachel. L'amour particulier
Jacob témoignait à Joseph, la li
que celui-ci prit d'accuser devar
ses frères d'un crime que l'Ecr
ne nomme point, et le récit qu'il
fit des songes qui marquaient s
ture grandeur, excitèrent leur j
sie et leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir
dans la campagne où ils paiss
leurs troupeaux, ils se dirent l
l'autre : Voici notre songeur qui
allons, tuons-le, et le jetons
une vieille citerne : après cela on
à quoi lui auront servi ses songes
la remontrance de Ruben, ils se
tentèrent de le jeter dans la cit
après lui avoir ôté sa robe. Bi
même ils l'en retirèrent, pour le
dre à des marchands Ismaélite
allaient en Egypte, à qui en ef
le vendirent 20 pièces d'argent. A
cela ils prirent sa robe, et l'a
trempée dans le sang d'un chev
ils l'envoyèrent à Jacob, et lui

dire : Voici une robe que nous avons trouvée; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut, et dit : C'est la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré : une bête a dévoré Joseph. Il déchira ses vêtemens ; et s'étant couvert d'un cilice, il pleura son fils fort long-temps.

Les Ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers officiers de la cour de Pharaon, nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *était avec Joseph, et tout lui réussissait heureusement.*

Son maître, qui voyait bien que Dieu était avec lui, le prit en affection. Il le fit intendant de sa maison, et il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu bénit la maison de Putiphar, et il multiplia ses biens de tous côtés à cause de Joseph.

Il y avait déjà long-temps qu'il était dans cette maison, lorsque sa maîtresse l'ayant regardé avec un mauvais desir, le sollicita en l'absence de son mari à commettre le crime. Mais Joseph en eut horreur, et lui dit : Comment serais-je assez malheureux pour abuser de la confiance que mon

maître a en moi, et pour pécher contre mon Dieu? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le solliciter, sans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Joseph était seul, elle le prit par le manteau, et le pressait de consentir à son mauvais desir. Alors, Joseph lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jeta un grand cri, et ayant appelé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avait voulu lui faire violence, et qu'il avait pris la fuite aussitôt qu'il l'avait entendue crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disait. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, et le fit enfermer dans la prison où étaient ceux que le roi faisait arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph; il en eut compassion et il lui fit trouver grâce devant le gouverneur.

Pendant que Joseph était en prison, deux des grands officiers de la cour de Pharaon, savoir le grand échanson et le grand pannetier, y fu-

rent conduits par ordre du roi. Le gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque temps après, ils eurent tous deux dans la même nuit un songe qui les jeta dans de grandes inquiétudes. Joseph leur en donna l'explication. Il prédit à l'échanson, que dans trois jours il serait rétabli dans l'exercice de sa charge; et au grand pannetier, que dans trois jours Pharaon le ferait attacher à une croix, où sa chair serait déchirée par les oiseaux. Les choses arrivèrent comme il l'avait dit. Le grand pannetier fut mis à mort, et l'autre rétabli. Joseph avait prié l'échanson de se souvenir de lui, et d'obtenir du roi son élargissement: Car j'ai été enlevé, dit il, par fraude et par violence du pays des Hébreux; et j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable. Mais cet officier étant rentré en faveur, ne pensa plus à son interprète.

RÉFLEXIONS.

Demande. Que faut-il penser de la conduite de Dieu sur Joseph, à qui sa vertu n'attire que de mauvais

qu'à se montrer pour mettre en fuite les Assyriens, et pour rendre la liberté à Jérusalem. Il ne savait pas l'anathême que Dieu avait prononcé contre lui, parce qu'il avait osé se déclarer le protecteur et le libérateur de Jérusalem et du peuple de Dieu, comme si l'un et l'autre eussent été sans espérance et sans ressource s'il ne se hâtait d'en prendre la défense. Son armée fut taillée en pièces. Le carnage fut si grand, et la fuite si prompte, qu'il ne resta personne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille, le roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble et la confusion s'y répandirent partout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Egypte le conseil et la prudence, et répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force et tout courage. On ne fit aucune résistance, et tout le pays fut à la discrétion d'un prince également avare et cruel, qui emmena un nombre infini de captifs, comme
Ch. 20. Isaïe l'avait prédit.

v. 1.5-7. Quand Sennachérib eut ramené ses troupes victorieuses devant Jérusalem, l'on s'imagine aisément quelle

lemeuré fidèle à ses devoirs. Il est rai que Dieu rompit dans la suite ses iens, et l'éleva à une suprême au- orité. Mais Joseph était préparé à ouffrir l'oppression jusqu'à la fin de a vie. Il consentait à mourir dans la rison, si Dieu le voulait ; et il n'eût as été moins précieux à ses yeux, ii moins sûr des biens éternels qu'il spérait de sa miséricorde, quand il ût paru en être abandonné jusqu'au lernier moment.

D. Paraît-il effectivement que Dieu it pris un soin particulier de Joseph endant ses disgrâces ?

R. L'Écriture semble avoir pris à Gen. ch. 39.
âche de nous faire remarquer la pro- ection de Dieu sur son serviteur, en ous avertissant qu'il fut toujours avec v. 2.
ui, et que par cette raison tout lui éussissait heureusement ; qu'il lui fit v. 3.
rouver grâce devant son maître, qui econnut que le Seigneur était avec oseph, et qu'il le favorisait et le bé- issait en toutes ses actions ; qu'il ins- v. 4.
ira à Putiphar de lui donner, tout eune qu'il était, l'autorité sur toute a maison ; que pour attacher le maî- v. 5.
re à son serviteur par une affection lus durable et plus forte, le Seigneur

bénit la maison de l'Egyptien à cause de Joseph, et multiplia ses biens tant à la ville qu'à la campagne, en sorte que son maître n'avait d'autre soin que de se mettre à table, et de man-
v. 21. ger. Que quand Joseph fut mis en prison, le Seigneur en eut compassion, qu'il lui fit trouver grâce aussi devant le gouverneur de la prison;
v. 22. qu'il lui inspira de remettre à Joseph le soin de tous ceux qui y étaient renfermés, sans prendre connaissance de quoi que ce fût, et de lui tout confier, en sorte qu'il ne se faisait rien
v. 23. sans son ordre; qu'enfin le Seigneur le fit réussir en toutes choses.

D. Malgré toutes ces faveurs, la prison n'était-elle pas un séjour bien triste pour Joseph?

R. Lorsqu'il fut mis en prison, tout paraissait l'avoir abandonné; mais Dieu était descendu avec lui dans l'obscure retraite où on l'avait enfermé.
v. 39. 21. *Fuit autem Dominus cum Joseph;* et l'Écriture ne craint point de dire que la Sagesse éternelle se rendit
ps. 10. 13. comme prisonnière avec lui: *Hæc descendit cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum.* Elle adoucissait ses longues nuits passées

à souffrir et à veiller. Elle éclairait ces ténèbres que la lumière du soleil ne pouvait percer. Elle ôtait à la solitude et à la captivité, dont les lectures et l'occupation ne pouvaient diminuer ni suspendre le sentiment, ce poids terrible de l'ennui qui renverse les plus fermes. Enfin, elle faisait couler dans son cœur une paix, dont la source était invisible et intarissable. Lorsque Joseph fut associé au trône de Pharaon, il n'est point dit que la Sagesse y monta avec lui, comme il est dit qu'elle descendit avec lui en prison. Elle l'accompagna sans doute dans le second état; mais le premier était plus cher à Joseph, et il doit l'être à quiconque a de la foi.

D. Quelle autre instruction Dieu a-t-il voulu nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joseph?

R. Il a voulu, en second lieu, nous apprendre comment sa Providence conduit toutes choses à l'exécution de ses desseins, et comment elle y fait servir les obstacles mêmes que les hommes s'efforcent d'y apporter. Le dessein de Dieu était d'élever Joseph à un point de grandeur et de puis-

sance où ses frères seraient réduits à se prosterner humblement devant lui. Les frères de Joseph s'y opposent :
1.30. mais *il n'y a*, dit l'Écriture, *ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur.* Ce qu'ils font pour humilier Joseph, est le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation et à la gloire : et l'horrible calomnie de son impudique maîtresse, qui mettait, ce semble, le comble à tous ses malheurs, est ce qui le fera presque monter sur le trône.

C'est ce que Joseph lui-même fit remarquer à ses frères dans la suite, en leur disant que ce n'était pas eux qui l'avaient fait venir en Égypte, mais que c'était Dieu qui l'y avait
5.8. envoyé : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* Cette parole est un grand sujet de consolation pour ceux qui ont de la foi. Tout ce qu'on entreprendra contre eux, deviendra un moyen pour assurer leur bonheur et leur salut. Les desseins secrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grâce leur a marqué. Après cela, l'envie et l'injustice seront confondues ; et lorsqu'elles au-

ront porté Joseph sur le trône, elles paraîtront tremblantes devant lui.

D. Quels moyens Joseph emploie-t-il pour combattre la tentation qui lui est suscitée par sa maîtresse?

R. Nous trouvons dans sa conduite un excellent modèle de ce que nous devons faire, quand nous sommes tentés. Joseph se défend d'abord par le souvenir de Dieu, et de son devoir. Comment, dit-il à cette femme hardie et sans pudeur, pourrais-je commettre une telle action, ayant Dieu pour témoin et pour juge? C'est à ses yeux que nous deviendrions criminels vous et moi. C'est lui qui me commande de vous désobéir en cette occasion. Comment pourrai-je éviter ses regards, ou corrompre sa justice, ou me mettre à couvert de son indignation? *Quomodo ergo possum hoc malum * facere, et peccare in Deum meum?* Lorsque la tentation est devenue si forte, qu'il a tout à craindre de sa faiblesse, il prend la fuite, quitte tout, et s'expose à tout, plutôt que de demeurer dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu. Gen. 39. 9

* *Hebr.* Hoc grande scelus.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réflexion à faire sur les malheurs et les disgrâces de Joseph?

R. Quelque durs et quelqu'injustes que fussent les traitemens que Joseph eut à souffrir, jamais il ne lui échappa une seule parole de murmure. Il ne s'abandonna point au découragement dans sa servitude, mais il se donna tout entier au service de son maître. Dans le grand loisir qu'ont les prisonniers, et malgré le penchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs aventures, il n'avait point fait le récit des siennes. Quand il est forcé de s'en ouvrir à l'échanson, il le fait avec une modération et une charité qu'on ne peut assez admirer. *J'ai été enlevé par fraude et par violence*, dit-il, *du pays des Hébreux, et j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable.* Il ne nomme ni ses frères qui l'ont vendu, ni sa maîtresse qui l'a calomnié. Il dit seulement qu'il a été enlevé et fait esclave, quoiqu'il fût libre, et condamné à une dure prison, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble et moins prudent que lui, aurait raconté sa vie, et insisté sur les circonstances qui lui

auraient fait le plus d'honneur. S'il en eût usé ainsi, le Saint-Esprit aurait laissé dans les ténèbres une vertu qui n'aurait pu les souffrir, et qui aurait voulu se consoler de ses malheurs par la vaine satisfaction de se faire admirer : au lieu qu'il a pris soin d'apprendre à tous les siècles ce que Joseph n'a pas voulu dire en secret, et dans l'obscure caverne où il était enfermé.

2. *Elévation de Joseph. Premier voyage de ses frères en Egypte.* Gen. 41 et 42.

Deux ans se passèrent depuis que l'échanson eut été rétabli, après lesquels Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un, il vit sept vaches grasses qui sortaient du Nil, et qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second, il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des sages d'Egypte n'ayant pu expliquer ces songes, l'échanson se souvint de Joseph, et en parla au roi, qui le fit aussitôt sortir de prison, et lui raconta ses songes. Joseph répondit que les sept vaches grasses et les sept épis pleins

notre père, et l'autre n'est plus au monde. Eh bien, reprit Joseph, je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos frères; et cependant les autres demeureront en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Pénétrés de frayeur et de regret, ils se disaient l'un à l'autre en leur langue : C'est avec justice que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère. Nous le voyions accablé de douleur, lorsqu'il nous priait d'avoir pitié de lui; mais nous ne voulûmes pas l'écouter. C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur disait: Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un si grand crime contre cet enfant? cependant vous ne m'écoutâtes point. C'est son sang maintenant que Dieu vous redemande. Joseph qui les entendait, sans qu'ils le sussent, ne put retenir ses larmes. Il se retira pour un moment, et revint ensuite leur parler. Alors il fit prendre Siméon, et le fit lier devant eux; puis il commanda secrètement à ses officiers de remettre leur

En effet, selon Isaïe, le massacre étonnant d'une armée entière immolée à la juste vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avait outragé si indignement, fut pour lui comme un sacrifice public et solennel. La main de Dieu, dit ce prophète, frappera tout, écrasera tout, n'épargnera rien. Le bruit effroyable de son tonnerre sera pour lui et pour ses serviteurs dont il prendra la défense, comme un concert agréable de tambours, de harpes, et d'autres instrumens de musique qui accompagnent dans les grandes fêtes l'oblation des sacrifices; et les Assyriens sacrifiés à sa vengeance seront pour lui une victime solennelle. *Auditam faciet Dominus gloriam vocis suæ, et terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris, et flamma ignis devorantis: allidet in turbine et in lapide grandinis. A voce enim Domini pavebit Assur, virgâ percussus. Et erit transitus virgæ fundatus, quam requiescere faciet Dominus super eum in tympanis et cytharis; et in bellis præcipuis expugnabit eos.* Le terme original est *propre aux sacrifices.* On peut traduire ainsi : *et bellis*, ou, *cer-* Is. 30. 30.

tion qu'après les y avoir long-temps préparés.

D. Comment Pharaon se détermine-t-il si aisément à choisir pour premier ministre Joseph, et à revêtir de l'autorité souveraine un étranger et un inconnu?

R. C'est une grâce pour toute une nation qu'une salutaire pensée inspirée à un prince. Lorsque Joseph parlait aux oreilles de Pharaon, Dieu l'instruisait en secret. Il le rendait attentif aux sages avis et à la rare prudence d'un étranger et d'un captif; et il le délivrait de tous les préjugés qui empêchent si souvent les personnes constituées en dignité de se rendre dociles à la lumière, et d'avouer qu'on en peut avoir une supérieure à la leur. Il lui faisait comprendre qu'une sagesse purement humaine exécuterait mal ce qui lui était conseillé par une sagesse divine, et qu'il chercherait inutilement un autre ministre que celui que Dieu
Gen. 41. 38. avait choisi. *Où pourrions-nous*, dit ce prince sensé, *trouver un homme comme celui-ci, qui fût aussi rempli qu'il l'est de l'Esprit de Dieu?*

En parlant ainsi, il ruinait par le

fondement toutes les erreurs d'une fausse politique, qui regarde la vertu et la religion comme peu propres au gouvernement des Etats, et qui se trouve perpétuellement gênée dans ses vues et ses projets par une exacte probité. Un roi infidèle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il est persuadé que plus on a l'esprit de Dieu, plus on est capable de conduire un royaume. Et la moindre attention suffit pour découvrir que la maxime opposée est l'effet du renversement de l'esprit humain.

D. Que faut-il penser de la gloire de Joseph élevé presque jusqu'[illegible] le trône?

R. Le Saint-Esprit nous apprend, dans un autre livre, que les calomnies dont on avait noirci la réputation de Joseph, furent alors pleinement dissipées, et que la honte du mensonge retomba sur ceux qui en avaient été les auteurs. *Mendaces ostendit qui maculaverunt illum, et dedit illi claritatem æternam.* Ainsi toute la pompe dont il était environné, était le triomphe de la vertu. C'était elle qui était montrée à tous les peuples. C'était elle qui était éle- Sap. 10. 14

vée sur un char magnifique, e
elle apprenait aux justes de tou
siècles, à ne tomber jamais dan
découragement, et à conserver
patience invincible. C'était devant
que tout le monde fléchissait le ge
et Joseph était le héraut qui y ex
tait tous les hommes, dans le te
que le héraut qui marchait devan
exigeait cette marque extérieur
respect pour le premier ministr
Pharaon.

D. Les songes de Joseph à l'é
de ses frères furent-ils accompli

R. On le reconnaît clairem
qu'[illegible]n les voit tous prosternés
Gen. 42. 6. pieds de Joseph: *Cumque adoras*
eum fratres sui. Voilà ce qu'ils ava
tant appréhendé, ne sachant pas
térêt qu'ils avaient à le reconn
pour maître. Plus ils se sont effo
de l'éloigner, et de s'en rendre
dépendans, plus ils ont contrib
l'établir sur leurs têtes. Ils n'ont
voulu l'adorer, quand ils l'ava
dans leur famille: ils le vont c
cher en Egypte pour se prostern
ses pieds. Ils l'ont renoncé, et lui
voulu ôter la vie, quand son
l'a envoyé vers eux: ils sont

traints de paraître devant lui, après une espèce de résurrection, pleins de crainte et de tremblement. Ils l'adorent après l'Egypte et les autres nations, dont ils suivent enfin l'exemple: et ils ne craignent que d'en être rejetés, parce qu'ils le regardent comme le sauveur du monde; au lieu qu'ils avaient appréhendé de lui être soumis, parce qu'ils ne considéraient dans son élévation que leur propre abaissement.

D. Que nous apprennent les remords des frères de Joseph au sujet du traitement qu'ils lui avaient fait souffrir?

R. On voit dans les reproches qu'ils se font à eux-mêmes, et la force de la conscience, et le fruit de la sainte éducation donnée par Jacob à sa famille, qui n'a pas toujours été fidèle à la lumière, mais qui ne s'est point efforcée de l'éteindre, et qui a respecté la loi qui condamnait ses actions. *C'est justement*, se disent-ils l'un à l'autre, *que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère.* Les hommes n'effaceront jamais de leur cœur le sentiment que Dieu y a imprimé de

Gen. 4. 21.

sa présence et de sa justice. Ils ne
siront jamais à se persuader
crime n'est rien, ou qu'il n'a p
vu, ou qu'il demeurera impu
seront quelquefois rassurés par
tience et par le silence de leur
ou par la multitude de leurs co
ces; mais lorsque la vengeance
mencera à éclater, ils seront le
miers à avouer qu'ils l'ont mé
et leurs complices ne leur para
que comme des témoins préparé
les accuser et les confondre.

3. *Second voyage des enf*
Jacob en Egypte. Joseph recon
ses frères. Gen. ch. 43. 44. 45

Lorsque les enfans de Jaco
retour de leur voyage, lui eure
conté tout ce qui leur était a
l'emprisonnement de Siméon,
dre exprès qu'ils avaient re
mener Benjamin en Egypte,
triste nouvelle le perça de dou
et renouvela celle que la per
Joseph lui avait causée. Il refusa
temps de laisser partir son cher
jamin, qui seul faisait toute sa
lation. Mais enfin, voyant que
une nécessité, et qu'autremen
verrait périr de faim avec lui, i

sentit à son départ sur les assurances réitérées que lui donnèrent ses autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présens pour Joseph, et le double de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs.

Étant arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant Joseph. Lorsqu'il les eut aperçus, et Benjamin avec eux, il dit à son intendant: Faites entrer ces gens-là chez moi, et préparez un festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'intendant exécuta l'ordre, et les fit entrer. Eux, tout surpris d'un tel traitement, s'imaginaient qu'on allait leur faire un crime de l'argent qui s'était trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprès de l'intendant, disant qu'ils ne savaient pas comment cela était arrivé, et que, pour preuve de leur bonne foi, ils rapportaient cet argent. L'intendant les rassura, en leur disant: Ne craignez rien; c'est votre Dieu et le Dieu de votre père qui vous a fait trouver de l'argent dans vos sacs; car pour moi j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après, il leur amena Siméon leur frère. On leur apporta de l'eau; ils

se lavèrent les pieds, et attendirent l'arrivée de Joseph.

Dès qu'il parut, ils se prosternèrent devant lui, et lui offrirent leurs présens. Joseph, après les avoir salués avec bonté, leur dit: Votre père, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore? Comment se porte-t-il? Ils répondirent: Notre père, votre serviteur, est encore en vie, et il se porte bien. En même temps ils se prosternèrent de nouveau. Joseph ayant aperçu Benjamin: Est-ce là, leur dit-il, votre jeune frère dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous bénisse. Et il se hâta de sortir, parce que la vue de son frère l'attendrissait si fort, qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelques momens après, il vint retrouver ses frères, et ayant commandé qu'on servît à manger, il se mit à table avec eux.

Après que Joseph eut mangé avec ses frères, il donna secrètement cet ordre à son intendant: Mettez du blé dans les sacs de ces gens-là, et l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs; et mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'in-

tendant fit ce qui lui était ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé : mais à peine étaient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya son intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avaient volé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir accusés d'une action si lâche, à laquelle ils n'avaient pas seulement pensé. Nous vous avons rapporté, dirent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos sacs : comment se pourrait-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre maître de l'or ou de l'argent? Que celui qui se trouvera coupable de ce vol, meure ; et nous demeurerons tous esclaves de votre maître. L'intendant les prit au mot. On les fouilla tous, en commençant par les plus âgés ; et enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournèrent à la ville fort affligés, et allèrent se jeter aux pieds de Joseph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui dans le sac duquel on avait trouvé la coupe, demeurerait son esclave. Alors Juda, ayant demandé permission de parler, repré-

senta à Joseph que s'ils retournaient vers leur père sans ramener avec eux ce fils qu'il aimait tendrement, ils le feraient mourir de chagrin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon père: que ce soit moi, s'il vous plaît, qui demeure esclave en sa place; car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père.

A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fît sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri, et dit à ses frères: Je suis Joseph. Mon père vit-il encore? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étaient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, et leur dit: Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit: Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon père, que Dieu m'a établi

ur toute l'Égypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera près de moi, et je le nourrirai, lui et toute sa famille; car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon père le haut rang où je suis élevé, et tout ceque vous avez vu dans l'Égypte. Hâtez-vous de me l'amener. Après leur avoir parlé ainsi, il se jeta au cou de Benjamin, et l'embrassa en pleurant: il embrassa de même ous ses autres frères; et après cela ls se rassurèrent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt lans toute la cour. Pharaon en témoigna sa joie à Joseph, et lui dit de faire venir au plus tôt toute sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses frères avec des vivres pour le voyage, et des voitures pour transporter leur père, leurs femmes et leurs enfans.

Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob: Votre fils Joseph est vivant, et il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil; et il n'en voulait rien croire. Mais enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'était passé,

parlé en énigmes et en paraboles, parce qu'ils étaient indignes d'entendre des mystères qu'ils refusaient de croire. Mais le voile ne demeurera pas toujours sur leur cœur.

Pendant le long intervalle que dure leur aveuglement, ils souffrent une cruelle famine, non de pain matériel, mais, comme l'avait prédit un prophète, de la parole de Dieu, dont l'intelligence leur est refusée. *Mittam famem in terram: non famem panis, neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini.* La terre de Chanaan est condamnée à une entière stérilité. Le véritable pain de vie ne se trouve que dans l'Egypte. Pour vivre, il faut nécessairement y aller; et jusqu'à ce que Benjamin, le dernier des enfans de Jacob, figure des derniers Juifs, y paraisse en personne, la famine affligera toujours cette malheureuse nation.

Amos. 8. 11.

Jusque-là, Joseph paraîtra n'avoir que de la dureté pour ses frères. Il leur parlera comme à des inconnus, d'un ton propre à les intimider, et avec un visage sévère : *Quasi ad alienos duriùs loquebatur.* C'est ainsi que Jésus-Christ traite depuis long-temps

Gen. 42. 7.

temps un peuple ingrat et aveugle. Il paraît ne connaître plus ses frères selon la chair. Il semble avoir oublié les pères d'une postérité infidèle et sanguinaire.

Cependant Joseph se faisait violence pour ne point laisser paraître sa tendresse. Il ne pouvait retenir ses larmes; il était obligé de se détourner, de se cacher le visage, de sortir même de temps en temps pour essuyer ses pleurs. L'effort qu'il faisait pour les cacher, était la figure de cette miséricorde secrète cachée dans le sein de Dieu, et réservée pour les momens marqués dans son conseil éternel. Les promesses de Dieu s'accompliront sur Israël, car ses dons sont sans repentir; et sa vérité sera immuable dans tous les siècles. Mais une juste sévérité suspend les effets d'une clémence que nos gémissemens, unis à ceux des prophètes, doivent hâter.

D. Joseph peut-il être regardé par d'autres circonstances de sa vie comme figure de Jésus-Christ?

R. Il y a peu de saints de l'ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de res-

semblance avec son fils que dans Joseph. Le simple exposé en sera une preuve bien évidente.

RAPPORTS

ENTRE JOSEPH ET JÉSUS-CHRIST.

JOSEPH.	JÉSUS CHRIST.
Il est haï de ses frères,	Il est haï des Juifs,
1. Parce qu'il les accuse d'un grand crime	1. Parce qu'il leur reproche leurs vices.
2. Parce qu'il est tendrement aimé de son père.	2. Parce qu'il déclare qu'il est le Fils de Dieu, et que Dieu lui-même l'appelle son Fils bien aimé.
3. Parce qu'il leur prédit sa gloire future.	3. Parce qu'il leur prédit qu'ils le verront assis à la droite de Dieu.
Il est envoyé par son père vers ses frères qui étaient éloignés.	Il est envoyé de Dieu son Père vers les brebis perdues de la maison d'Israël.
Ses frères conspirent contre sa vie.	Les Juifs forment le dessein de le mettre à mort.
Il est vendu vingt pièces d'argent.	Il est vendu trente pièces d'argent.
Il est livré à des étrangers par ses propres frères.	Il est livré aux Romains par les Juifs.

JOSEPH.	JÉSUS-CHRIST.
Sa robe est teinte de sang.	L'humanité dont il est revêtu souffre une mort sanglante.
Il est condamné par Putiphar, sans que personne parle pour lui.	Il est condamné, sans que personne prenne sa défense.
Il souffre en silence.	Il souffre toutes sortes d'injures et de supplices, sans se plaindre.
Placé entre deux criminels, il prédit à l'un son élévation, et à l'autre sa mort prochaine.	Placé entre deux voleurs, il prédit à l'un qu'il ira en Paradis, et laisse mourir l'autre dans son impénitence.
Il est trois ans en prison.	Il est trois jours dans le tombeau.
Il arrive à la gloire par les souffrances et par les humiliations.	Il fallait que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire.
Il est établi sur la maison de Pharaon et sur toute l'Égypte.	Il est établi chef de toute l'Église, et toute créature lui est soumise.
Pharaon seul est au-dessus de lui.	Il est au-dessus de toute créature, mais soumis à Dieu comme homme.

*

JOSEPH.	JÉSUS-CHRIST.
Il est appelé *Sauveur du monde.*	Son nom de *Jésus* signifie Sauveur; et il est en effet le seul par qui nous puissions être sauvés.
Tous fléchissent le genou devant lui.	Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jésus-Christ.
La famine est partout: il n'y a du pain qu'en Égypte, où Joseph gouverne.	Il n'y a partout que pauvreté et qu'égarement: la vérité et la grâce ne se trouvent que dans l'Église où règne Jésus-Christ.
Tous sont renvoyés à Joseph par Pharaon.	Point de salut, point de grâce, que par Jésus-Christ.
Toutes les provinces viennent en Égypte pour y chercher du blé.	Toutes les nations entrent dans l'Église pour y trouver le salut.
Les frères de Joseph viennent à lui, le reconnaissent, l'adorent, s'établissent en Egypte.	Les Juifs reviendront un jour à Jésus Christ, le reconnaîtront, l'adoreront, et entreront dans l'Église.

Y a-t-il dans toutes ces applications, et j'en pourrais ajouter beaucoup d'autres, quelque chose de forcé et de contraint? Serait-il possible que le pur hasard eût ramassé ensemble tant

de traits de ressemblance, si différens, et en même temps si naturels? J'aimerais autant dire que le portrait le plus achevé et le plus ressemblant ne serait aussi que l'effet du hasard. Il est visible qu'une main intelligente a répandu et appliqué à propos toutes ces couleurs pour en faire un tableau parfait, et que le dessein de Dieu, en réunissant dans la seule vie de Joseph tant de circonstances singulières, a été d'y peindre les principaux traits de celle de son fils. Ce serait donc ne connaître qu'à demi l'histoire de Joseph, que de s'arrêter à la simple surface qu'elle présente, sans en approfondir le sens caché et mystérieux, qui en fait la partie la plus essentielle, puisque Jésus-Christ est la fin de la loi et de toutes les écritures.

Je prie le lecteur d'observer que, quelque ressemblans et quelque naturels que soient les rapports de Joseph avec Jésus-Christ, il n'en est point parlé ni dans l'Evangile ni dans les écrits des Apôtres: ce qui montre qu'outre les figures dont on trouve l'explication dans le nouveau Testament, il y en a de si claires et de si évidentes, qu'on ne peut pas raison-

nablement douter qu'elles ne renferment aussi quelque mystère. Mais il faut, surtout quand on parle aux jeunes gens, être sobre et retenu sur celles du dernier genre, et insister principalement sur les figures dont Jésus-Christ ou les Apôtres ont fait l'application.

ARTICLE II.

Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous Ézéchias.

Je ne prends dans la vie du saint roi Ézéchias que ce fait, l'un des plus éclatans qui soient dans l'Histoire sainte, et des plus propres à rendre sensible la toute-puissance de Dieu, et son attention sur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne ferai presque qu'en indiquer les principales circonstances, que le lecteur pourra voir dans toute leur étendue en consultant les livres historiques qui en font le récit, et surtout les prophéties d'Isaïe qui en renferment une prédiction très claire et très détaillée.

Reg. 18. Sennachérib, roi des Assyriens,

était parti de Ninive avec une armée formidable, dans le dessein d'exterminer la ville de Jérusalem avec son roi et ses habitans. Il se promettait une victoire assurée, et insultait déjà d'avance au Dieu de Jérusalem, disant qu'il le traiterait comme il avait traité tous les dieux des autres villes et des autres royaumes dont il avait fait la conquête. Il ne savait pas qu'il n'était qu'un instrument dans la main de Dieu, qui l'avait appelé d'un coup de sifflet (c'est l'expression de l'Ecriture), et l'avait fait venir des extrémités de la terre, non pour exterminer, mais pour corriger son peuple. Isai. 15. Isai. 5 18. 10.

Tout céda aux armes victorieuses de ce prince, et en peu de temps il se rendit maître de toutes les places fortes qui étaient dans le pays de Juda. L'alarme fut grande dans Jérusalem. Ezéchias avait pris toutes les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de faire une vigoureuse résistance : mais il n'attendait sa délivrance que du secours divin. Dieu s'était engagé par une promesse solennelle et plusieurs fois réitérée, à défendre la ville contre l'attaque du roi d'Assyrie ; mais à condition que ses 2. Par. 2-8. Isai. ch

C'est ainsi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve était sûre et à la portée de tout le monde. On croyait l'avenir, parce qu'on voyait le présent. On était persuadé que la révélation était divine, parce qu'elle était infaillible, et au-dessus de toute connaissance humaine : et l'on aurait conclu tout le contraire, si quelques événemens n'avaient pas répondu à la prédiction. « Ecoutez-moi, disait le prophète Jérémie à un homme qui se prétendait envoyé de Dieu, et que tout le peuple m'écoute aussi. Les prophètes qui ont été avant nous, ont prédit à divers pays, et à de grands royaumes, la guerre, la famine, et d'autres calamités. Il y en a eu au contraire qui ont prédit la paix. Ç'a toujours été par l'événement qu'on a discerné quels étaient ceux que Dieu envoyait ».

Jérém. 28. 7-9.

Voilà l'unique règle qu'on observait. Elle était simple et facile. Le petit peuple en faisait l'application aussi sûrement que les plus habiles, et il n'était pas possible de s'y méprendre.

Le peu de temps que laissent aux

délivrera ; Jérusalem ne sera pas livrée entre les mains des Assyriens. On ne l'écoutait point.

Ce saint roi craignant d'avoir commis quelques fautes en rompant le traité qu'il avait fait avec le roi des Assyriens, résolut, pour n'avoir rien à se reprocher, et pour mettre tout le bon droit de son côté, de lui en faire satisfaction. Il lui envoya donc des ambassadeurs à Lachis, et lui dit : J'ai fait un faute : mais retirez-vous de mes terres ; et je souffrirai tout ce que vous m'imposerez. Le roi des Assyriens ordonna à Ezéchias de lui donner trois cents talens d'argent et trente talens d'or. Il ramassa cette somme avec beaucoup de peine, et la lui envoya. Il y avait lieu d'espérer qu'une telle démarche désarmerait la colère de Sennachérib : mais il n'en devint que plus fier ; et ajoutant la perfidie à l'injustice, il envoya sur-le-champ un gros détachement de son armée contre Jérusalem, avec ordre à Rabsacès, qui commandait ce détachement, de sommer Ezéchias et les habitans de la part du grand roi, du roi des Assyriens, de se rendre. Cet officier s'acquitta de sa commis- 4. 1 et 19.

sion en des termes pleins de mépris pour le roi de Juda, et d'insultes contre le Dieu d'Israël. Ézéchias l'ayant appris, déchira ses vêtemens, se couvrit d'un sac, et entra dans la maison du Seigneur; d'où il envoya ses principaux officiers vers Isaïe, pour lui rapporter les paroles insolentes de Rabsacès. Le prophète leur répondit: Vous direz ceci à votre maître: Voici ce que dit le Seigneur: Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par lesquelles les serviteurs du roi des Assyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoyer un souffle: il entendra un bruit; il retournera dans son pays, et je l'y ferai périr par l'épée.

Isai. 18. 1-3. Pendant cet intervalle, Tharaca, roi d'Éthiopie, avait envoyé des courriers à Jérusalem, pour assurer ses habitans qu'il marchait à leur secours. Lui-même arriva bientôt après avec son armée, et celle des Égyptiens.

4. Reg. 19. 1-34. A la première nouvelle qu'en reçut Sennachérib, il résolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoya ses ambassadeurs à Ézéchias, pour lui remettre en main une lettre qui était pleine de blasphèmes contre le

Dieu d'Israël. Ce saint roi, pénétré de douleur, alla aussitôt au temple, étendit cette lettre impie devant le Seigneur, et lui représenta, par une prière vive et touchante, que c'était lui-même qu'on attaquait, qu'il s'agissait de la gloire de son nom, et qu'il osait, par cette raison, lui demander un miracle, afin, dit-il, que tous les royaumes de la terre sachent que c'est vous seul qui êtes le Seigneur et le vrai Dieu. Dans le moment même, Isaïe envoya dire à Ézéchias que Dieu avait exaucé sa prière, et que la ville ne serait pas même assiégée. A qui, dit Dieu en s'adressant à Sennachérib, penses-tu avoir insulté? Qui crois-tu avoir blasphémé? Contre qui as-tu haussé la voix, et élevé tes yeux insolens? C'est contre le Saint d'Israël. Tu m'as attaqué par des insultes pleines d'impiété, et le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je te mettrai donc un anneau au nez et un mors à la bouche, et je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu.

Le roi d'Ethiopie, plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenait, avait cru qu'il n'aurait Isai. 9 et 19

qu'à se montrer pour mettre en fuite les Assyriens, et pour rendre la liberté à Jérusalem. Il ne savait pas l'anathême que Dieu avait prononcé contre lui, parce qu'il avait osé se déclarer le protecteur et le libérateur de Jérusalem et du peuple de Dieu, comme si l'un et l'autre eussent été sans espérance et sans ressource s'il ne se hâtait d'en prendre la défense. Son armée fut taillée en pièces. Le carnage fut si grand, et la fuite si prompte, qu'il ne resta personne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille, le roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble et la confusion s'y répandirent partout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Egypte le conseil et la prudence, et répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force et tout courage. On ne fit aucune résistance, et tout le pays fut à la discrétion d'un prince également avare et cruel, qui emmena un nombre infini de captifs, comme
h. 20. Isaïe l'avait prédit.

1. 5-7. Quand Sennachérib eut ramené ses troupes victorieuses devant Jérusalem, l'on s'imagine aisément quelle

ut la consternation des habitans de
ette ville. Ils voyaient une armée
nnombrable campée à leurs portes,
t toutes les campagnes voisines cou-
ertes de chariots de guerre. L'en-
emi se préparait à assiéger la ville,
t poussait des cris contre la montagne
le Sion. Le moment de leur perte
paraissait venu : mais c'était celui de
a miséricorde divine, et de leur déli-
rance. La nuit même (qui sans doute 4. Reg. 1
précéda le jour où se devait faire l'at- 35-37.
aque générale) l'Ange du Seigneur
int dans le camp des Assyriens, et
y tua cent quatre-vingt-cinq mille
ommes. Sennachérib s'étant levé au
point du jour, vit tous ces corps
morts, et s'en retourna aussitôt à
Ninive, ou peu de temps après il fut
tué par ses propres enfans, dans le
temple et sous les yeux de son dieu.

RÉFLEXIONS.

1. *Sennachérib instrument de la colère de Dieu.*

Isaïe, en prédisant le départ de Is. 7. 18
Sennachérib et de ses armées, parle et 10. 5. &
de Dieu d'une manière digne de la

grandeur et de la majesté du Tout-puissant. Il n'a qu'à donner un signal, à lever un étendard, et tous les princes accourent. Tous les rois de la terre ne sont à son égard que comme des moucherons (*a*). Toute leur puissance n'est devant lui que faiblesse. D'un seul coup de sifflet il les fait marcher. C'était une grande consolation pour ceux qui avaient alors de la foi, de savoir certainement que tous les maux qui leur arrivaient étaient ordonnés par la divine Providence; qu'ils étaient du côté de Dieu des remèdes, et non de purs supplices; que les hommes n'étaient que les ministres de sa justice, et qu'ils étaient conduits par sa sagesse, quoiqu'ils ne pensassent qu'à satisfaire leurs passions.

7-15. C'est Dieu même qui nous découvre les pensées extravagantes de Sennachérib, qui n'étant qu'un simple serviteur, croit être le maître, et qui, ne voyant pas la main qui l'emploie, attribue tout à la sienne, et ne craint point de se mettre à la place de Dieu. Un instrument, dit Dieu, a-t-il quelque vertu qui ne vienne pas de l'ar-

(*a*) Sibilabit Dominus muscæ..... et api, quæ est in terra Assur. *Is.* 7. 18.

sian qui l'emploie? Est-ce à l'instrument, et non à l'ouvrier, qu'il faut attribuer l'ouvrage? Quelle folie serait comparable à celle qui porterait l'instrument à s'élever contre la main et contre l'intelligence qui l'appliquent à certains usages? Voilà pourtant ce que pensait et ce que faisait le roi d'Assyrie.

2. *Les grands ont recours aux rois d'Éthiopie et d'Egypte.*

On voit ici combien il est dangereux de préférer les vues de la prudence humaine à celles de la foi. Dieu avait promis de délivrer Jérusalem, pourvu que ses habitans se tinssent en repos, et missent en lui uniquement leur confiance : voilà le point fixe auquel il fallait se tenir. Mais le secours de Dieu était invisible, et paraissait éloigné. Le péril était présent, et augmentait tous les jours. La ressource du côté d'Egypte était prochaine, et semblait assurée. Selon toutes les règles de la politique humaine, il fallait mettre tout en usage pour obtenir la protection de deux rois aussi puissans que ceux d'Egypte

et d'Éthiopie. D'ailleurs, n'était-ce pas tenter Dieu, que d'attendre un miracle ? et dans l'extrême danger où l'on était, n'y avait-il pas une espèce de folie à demeurer dans l'inaction ? L'événement fera voir qui de ces politiques ou d'Ezéchias raisonnait le plus juste.

3. *Discours impies et lettre blasphématoire de Sennachérib.*

Reg. c. 19. Le discours et la lettre de Sennachérib nous paraissent avec raison impies, insensés, détestables, dans la bouche d'un ver de terre contre la majesté divine. Ce roi, aveuglé par ses heureux succès, dont il ignorait la véritable cause, pensait du dieu de Juda ce qu'il croyait de tous les autres dieux, dont la puissance, selon lui, était bornée à certaines régions, et à certains effets particuliers, et qu'on ne laissait pas de bien battre malgré leur divinité. Il ne voyait rien dans le dieu d'Israël qui le distinguât de la foule des dieux vaincus. Son empire était renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays, et relégué dans des montagnes. Son nom n'était

guère connu que parmi les peuples voisins. Ce dieu avait déjà laissé enlever dix tribus par les rois de Ninive. Il venait de perdre toutes les villes fortes de la tribu de Juda qui seule lui restait ; et toute sa domination, tout son peuple, tous ses adorateurs, et toute sa religion, étaient réduits à une seule ville sur la terre, sans qu'il parût qu'il eût la pensée ou le pouvoir de la garantir d'une ruine que Sennachérib regardait comme assurée.

Il est beau de voir comment Dieu s'applique à confondre l'orgueil insolent de ce prince, qui se faisait appeler le grand roi, le roi par excellence ; qui se considérait comme un conquérant invincible, comme le maître de la terre, comme le vainqueur des hommes et des dieux. Ce prince si fier et si orgueilleux, le Dieu d'Israël le traitera comme une bête féroce, et en lui mettant un cercle au nez et un mors à la bouche, il le remènera couvert de honte et d'infamie, par le même chemin par lequel il était venu plein de gloire et triomphant. Voilà où se termine l'orgueil des hommes.

4. *Défaite du roi d'Éthiopie.*

Il est aisé de reconnaître dans la punition du roi d'Éthiopie, la jalousie du Dieu des armées contre quiconque prétend être son rival, ou partager sa gloire, en osant venir à son secours pour lui conserver son héritage, ou pour le tirer d'un pas difficile dans lequel ses promesses l'auraient trop engagé ; et dans le triste sort des Israélites qui avaient eu recours à l'Egypte, la condamnation de tous ceux ou qui doutent des promesses faites à l'Église, dont Jérusalem est certainement la figure, ou qui pensent que dans certaines occasions dangereuses et difficiles elles ont besoin de la force et de la sagesse humaine.

5. *Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.*

La manière courte et simple dont les livres historiques racontent un événement si merveilleux, est véritablement digne de la grandeur de Dieu : *Cette même nuit l'Ange du Seigneur vint dans le camp des As-*

syriens, et y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Qu'en coûte-t-il à Dieu pour abattre l'orgueil d'un prince si fier, pour faire périr tant d'officiers si braves, pour exterminer une armée si nombreuse et si formidable? Un souffle. Et il l'avait dit lui-même: *Je lui enverrai un soûffle, et il retournera dans son pays.*

Mais la sublime grandeur qui paraît dans le style du prophète qui a prédit toutes les circonstances de ce grand événement, n'est pas moins digne de la majesté du Dieu qui fait ici éclater sa toute-puissance d'une manière si merveilleuse. Que de nobles idées ne nous présentent point les expressions d'Isaïe! Lorsque tout paraît désespéré: Je changerai en un instant la face de toutes choses, dit le Seigneur: *Eritque repente confestim.* Quand les ennemis de Jérusalem, qui ignorent que c'est moi qui les ai mandés, s'en regarderont comme les maîtres, je les réduirai en poudre dans une seule nuit. J'écarterai le reste, comme un tourbillon dissipe une poussière légère. Au réveil, on ne trouvera pas un seul général, ni un seul officier qui paraisse avec sa troupe; et la con- Is. 29. 5

fiance qu'ils avaient que Jérusalem était à eux, sera semblable à l'imagination d'un homme affamé qui songe en dormant qu'il mange, et qui en s'éveillant ne trouve rien. *Sicut somniat esuriens, et comedit : cùm autem fuerit expergefactus, vacua est anima ejus.*

C'est l'orgueil insensé de Sennachérib, ce sont ses blasphêmes impies, qui réveillent le Seigneur qui paraissait comme endormi; et l'on comprend alors toute la force et toute
33. 10. l'énergie de ces paroles : *Nunc* * *consurgam : nunc exaltabor : nunc sublevabor.* C'est du trône et du sanctuaire que Dieu a sur la montagne de Sion que sortent les éclairs et le bruit effrayant du tonnerre : c'est de l'autel même qu'il a dans Jerusalem, de ce brasier sacré où brûle à sa gloire un feu perpétuel, que sortent les flammes vengeresses qui dévorent
8 et 9. ses ennemis. *Hæc dicit Dominus, cujus ignis est in Sion, et caminus ejus in Jerusalem.*

* La traduction française diminue beaucoup la vivacité de cet endroit, et ne rend pas la répétition du *nunc*. « Je me leverai maintenant, je signalerai » ma grandeur, et je ferai éclater ma puissance ».

En effet, selon Isaïe, le massacre étonnant d'une armée entière immolée à la juste vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avait outragé si indignement, fut pour lui comme un sacrifice public et solennel. La main de Dieu, dit ce prophète, frappera tout, écrasera tout, n'épargnera rien. Le bruit effroyable de son tonnerre sera pour lui et pour ses serviteurs dont il prendra la défense, comme un concert agréable de tambours, de harpes, et d'autres instrumens de musique qui accompagnent dans les grandes fêtes l'oblation des sacrifices; et les Assyriens sacrifiés à sa vengeance seront pour lui une victime solennelle. *Auditam faciet Dominus gloriam vocis suæ, et terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris, et flamma ignis devorantis: allidet in turbine et in lapide grandinis. A voce enim Domini pavebit Assur, virgâ percussus. Et erit transitus virgæ fundatus, quam requiescere faciet Dominus super eum in tympanis et cytharis; et in bellis præcipuis expugnabit eos.* Le terme original est *propre aux sacrifices.* On peut traduire ainsi : *et bellis*, ou, *cer-* Is. 30. 31

tamine, quod sacrificio solenni simile erit, expugnabit eos.

6. *Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib, et de sa lenteur à délivrer Jérusalem.*

Personne ne connaît les desseins de Dieu avant qu'ils soient exécutés ; et lorsqu'ils s'accomplissent on ne sait où se termineront mille événemens dont on ne voit ni les liaisons, ni les usages, ni les motifs, et qui paraissent devoir entraîner une ruine universelle.

Dès que les maux publics commencèrent à se faire sentir au temps d'Ezéchias, ils parurent extrêmes. Lorsque toute la campagne fut ruinée, et toutes les villes détruites, on regarda ces malheurs comme ne laissant plus aucune ressource, et comme n'étant plus capables de remèdes. Mais quand Jérusalem vit la formidable armée des Assyriens à ses portes, qu'elle se vit désolée au-dedans par la famine et la peste, et sans espérance du côté des hommes, après l'entière défaite des Egyptiens venus à son secours ; alors il parut de la folie à

attendre quelque protection miraculeuse, puisque Dieu lui-même s'opposait à tous les moyens et se déclarait en tout pour les ennemis.

Une faible foi ne peut soutenir une si longue épreuve ; et ceux qui en eurent une plus ferme et plus persévérante, s'étonnèrent de la lenteur avec laquelle Dieu accomplissait ses promesses, et de la patience avec laquelle il souffrait que tout périt, et ne fût presque plus en état de profiter de son secours. Mais ce n'est point à l'argile à juger du temps qu'on emploie à la figurer. Ce ne sont point les premiers coups de ciseau qui polissent une pierre, ou qui en forment une belle statue; et ce n'est point un feu médiocre ou pour la durée ou pour l'activité, qui fond l'or et qui le purifie. Dieu est attentif à sa sagesse et à sa miséricorde, et non aux pensées des hommes, quand il fait son ouvrage. Il ne le laisse point imparfait, pour se mesurer sur leurs vues bornées, ou sur leur impatience ; et il continue dans son dessein, sans mépriser néanmoins les gémissemens et les larmes de ses serviteurs, jusqu'à ce que tout ce qu'il a résolu soit accompli.

Alors il fait cesser tout l'appareil, tous les mouvemens, tous les ressorts dont il s'était servi pour achever son ouvrage. Il arrête les mains qu'il conduisait; il suspend l'action des instrumens devenus inutiles; il ne permet plus que le ciseau entame une figure dont tous les traits sont finis; et il brise beaucoup de choses qui n'ont été employées que pour un temps.

C'est ainsi que Dieu en usa à l'égard de Sennachérib. Il s'était servi de lui comme d'un instrument pour corriger son peuple, et pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main, pour lors il songea à punir les blasphêmes de ce prince, que l'orgueil avait conduit à l'impiété : *Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, je visiterai*, dit-il, *cette fierté du cœur insolent du roi d'Assur, et cette gloire de ses yeux altiers.*

Is. 10. 12.

7. *Confiance en Dieu, caractère dominant d'Ezéchias.*

Il est remarquable que le Saint-

Esprit

sprit, seul bon juge du véritable
érite des hommes, pour faire l'éloge
un prince aussi saint qu'Ezéchias,
contente de dire qu'il a mis sa con-
nce dans le Seigneur le Dieu d'Is-
ël : *In Domino Deo Israel spe-* 4. Reg. 18. 5
vit. L'Écriture ajoute qu'il porta
tte vertu plus loin qu'aucun des
is de Juda qui l'ont suivi et qui
nt précédé. En effet, jamais foi ne
t mise à une si dure et si longue
reuve. Tout était contre lui. Il pa-
issait de la folie à attendre encore
secours du ciel, lorsque tout était
sespéré, et à refuser sur la parole
un seul homme ou de se rendre aux
ssyriens, ou d'implorer un secours
ranger. Mais fortement appuyé sur
parole de Dieu, il demeura ferme
mme s'il eût vu l'invisible, et il
ttacha à la promesse par l'immo-
lité d'une espérance invariable, sans
laisser affaiblir par aucun des mo-
s les plus pressans. L'événement
stifia sa conduite. Quand la protec-
n de Dieu eut enfin éclaté par la
struction entière de l'armée des
ssyriens, celui qui la veille était
gardé de tous comme un insensé
un imbécille, devint tout d'un coup

des hommes pour la défendre. Tous ceux qui pensèrent ainsi de Jérusalem, périrent : mais la foi de ceux qui attendirent le secours de Dieu, et qui ne doutèrent point de ses promesses, les sauva, et les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

ARTICLE IV.

Prophéties.

On peut distinguer deux sortes de prophéties.

Les unes sont purement spirituelles, et ne regardent que Jésus-Christ ou
l. 3. 15. l'Eglise. Telle est la première et la plus ancienne de toutes, où Dieu, après le péché du premier homme, maudit le serpent, et déclara que de la femme naîtrait celui qui lui écraserait la tête; c'est-à-dire le Sauveur du monde, qui viendrait un jour détruire la puissance du démon. Telles
49. 10. sont aussi celle de Jacob, qui désigne le temps où le Messie doit venir; et
n. 9. 24. celle de Daniel, qui marque dans un détail merveilleux le temps où ce

contre la Grèce en furent le prétexte; et l'entrée d'Alexandre dans l'Asie en fut le commencement.

Il développe de la même manière les prétextes apparens et les véritables causes de la guerre des Romains contre Antiochus.

Denys d'Halicarnasse pose les mêmes principes que Polybe. Il déclare en plusieurs endroits que, pour tirer de la lecture des histoires le profit qu'on en doit espérer, et pour la rendre utile au maniement des affaires publiques, il ne faut pas borner sa curiosité aux faits et aux événemens, mais qu'il en faut pénétrer les raisons, étudier les moyens qui les ont fait réussir, entrer dans les vues et dans les desseins de ceux qui les ont conduits, examiner avec attention le succès que Dieu leur a donné (ces paroles sont remarquables dans un païen), et n'ignorer aucune des circonstances qui ont donné le branle et le mouvement aux entreprises dont il s'agit. Lib. 5. Antiquit. Rom

Un homme d'esprit et de sens, dit-il ailleurs, se contente-t-il de savoir que dans la guerre contre les Perses, les Athéniens et les Lacédé- Lib. 11. Antiquit. Ro

Comme on se propose d'instruire aussi les jeunes gens de l'Histoire profane, on ne manque pas, à l'occasion de la prophétie dont je viens de parler, de leur faire observer que le même prophète désigne encore dans
7. un autre endroit les quatre grands empires sous la figure de quatre bêtes: et l'on insiste beaucoup sur une autre
8. prédiction rapportée dans le chapitre suivant, qui regarde Alexandre le Grand, et qui est l'une des plus claires et des plus circonstanciées qui se trouvent dans l'Ecriture sainte.

Le prophète, après avoir marqué la monarchie des Perses (*a*), et celle des Macédoniens, sous la figure de deux bêtes, s'explique ainsi clairement: « Le bélier, qui a deux cornes inégales (*b*), représente le roi des Mèdes et des Perses. Le bouc qui le renverse et le foule aux pieds, est le

(*a*) Ecce aries unus habens cornua excelsa, et unum excelsius altero..... Ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram..... Cumque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum. Cumque misisset in terram, conculcavit. *Dan.* 8. 3. *etc.*

(*b*) Aries quem vidisti habere cornua, rex Medorum est atque Persarum. Hircus caprarum, rex Græcorum est; et cornu grande, ipse est rex primus. *Ibid* v. 20 *et* 21.

roi des Grecs; et la grande corne que cet animal a sur le front, représente le premier auteur de cette monarchie ».

Que peut opposer l'incrédulité la plus opiniâtre à une prophétie si expresse et si évidente? Par quel moyen Daniel a-t-il vu que l'empire des Perses serait détruit par celui des Grecs: ce qui était contre toute vraisemblance? Comment a-t-il vu la rapidité des conquêtes d'Alexandre qu'il marque si dignement, en disant qu'il ne touchait pas la terre? *Non tangebat terram.* Comment a-t-il vu qu'Alexandre n'aurait point de fils qui lui succédât (*a*); que son empire se démembrerait en quatre principaux royaumes; que ses successeurs seraient de sa nation et non de son sang; et qu'il y aurait dans les débris d'une monarchie formée en si peu de temps, de quoi composer des États, dont les uns seraient à l'orient, les autres au

(*a*) Surget rex fortis, et dominabitur potestate multa.... et regnum ejus dividetur in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius qui dominatus est. *Dan.* 11. 3. 4. *etc.*

Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. *Dan.* 8. 22.

couchant ; les uns au midi, et les autres au septentrion ?

En expliquant cette prophétie aux jeunes gens, on ne doit pas oublier de leur faire remarquer ce que dit l'historien Josephe, à l'occasion de l'entrée d'Alexandre à Jérusalem (1). Ce prince s'avançait vers cette ville plein de colère contre les Juifs, qui étaient demeurés fidèles à Darius. Le grand-prêtre Jaddus, en conséquence d'une révélation qu'il avait eue, s'était avancé revêtu de ses habits pontificaux au-devant d'Alexandre, avec

he, Juifs, h 8.

(1) M. de Sainte Croix, dans son Ouvrage intitulé *Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre*, pag. 547 et suiv. de la 2e. édition, consacre plusieurs pages à la discussion de ce fait, que plusieurs écrivains ont rejeté comme apocryphe. Il convient que l'imagination de Josephe et le desir de flatter sa nation ont pu le porter à quelque inexactitude dans le récit des circonstances : mais il ne croit pas que la saine critique puisse révoquer en doute le fait même du voyage. Au nombre des autorités dont il s'appuie, il met les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* Bossuet, et Bayle, *qu'on n'accusera certainement ni de prévention, ni de trop de crédulité*,

ous les autres prêtres revêtus aussi
e leurs habits de cérémonie, et tous
s lévites vêtus de blanc. Dès qu'A-
xandre l'eut aperçu, il se proterna
evant lui, et adora le Dieu dont il
ait le ministre, et dont il portait le
om respectable sur son front. Et
omme un spectacle si inopiné avait
té tout le monde dans l'étonne-
ient, le roi déclara, que le Dieu des
uifs étant apparu à lui en Macé-
oine sous le même habit que portait
n grand-prêtre, lui avait dit de
asser hardiment le détroit de l'Hel-
spont, et l'avait assuré qu'il serait
la tête de son armée, et lui ferait
onquérir l'empire des Perses. Alexan-
re, environné des prêtres, entra à
érusalem, monta au temple, et offrit
es sacrifices à Dieu en la manière
ue le grand sacrificateur lui dit qu'il
devait faire. Ce souverain pontife
ui fit voir ensuite le livre de Daniel,
ans lequel il était écrit qu'un prince
rec détruirait l'empire des Perses; ce
ui causa une joie infinie à Alexandre.
Quand il n'y aurait qu'un simple
otif de curiosité, une histoire si
réable et si variée, des prophéties
évidentes et si surprenantes, ne

méritent-elles pas bien d'être rapportées aux jeunes gens? Mais quel fruit ne leur en peut-on pas faire recueillir par rapport à la religion, en leur faisant observer l'enchaînement merveilleux que Dieu a mis entre les différentes prédictions des prophètes, dont les unes, comme je l'ai déjà remarqué, servaient à autoriser les autres, et formaient toutes ensemble un degré d'évidence et de conviction auquel on ne peut rien ajouter. C'est la réflexion par où je terminerai cet article qui regarde les prophéties.

Réflexion sur les Prophéties.

Si les prophètes n'avaient prédit que des événemens fort éloignés, il aurait fallu attendre long-temps pour savoir s'ils étaient prophètes, et ils n'auraient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si d'un autre côté ils n'avaient prédit que des événemens fort prochains, on aurait pu les soupçonner d'en être instruits par des voies naturelles; et la persuasion qu'ils ne parlaient que par l'Esprit de Dieu, aurait paru moins fondée.

chaque nation, dont il faut s'appliquer avec soin à étudier le génie, le naturel, les vertus, les défauts, les qualités particulières et personnelles, en un mot, un certain fonds d'esprit et de conduite qui domine en eux, et qui les caractérise; car c'est là proprement les connaître : autrement on n'en voit que la surface et le dehors; et ce n'est pas par l'habillement, ni même par le visage seul, qu'on discerne les hommes, et qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit principalement par les actions d'éclat qu'on les puisse connaître. Quand ils se donnent en spectacle au public, ils peuvent se contrefaire et se contraindre, en prenant pour un temps le visage et le masque qui convient au personnage qu'ils ont à soutenir. C'est dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domestique, qu'ils se montrent tels qu'ils sont, sans déguisement et sans apprêt. C'est là qu'ils agissent et qu'ils parlent d'après nature. Aussi, c'est surtout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain; et c'est

C'est ainsi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve était sûre et à la portée de tout le monde. On croyait l'avenir, parce qu'on voyait le présent. On était persuadé que la révélation était divine, parce qu'elle était infaillible, et au-dessus de toute connaissance humaine : et l'on aurait conclu tout le contraire, si quelques événemens n'avaient pas répondu à
rém. 28. la prédiction. « Ecoutez-moi, disait le prophète Jérémie à un homme qui se prétendait envoyé de Dieu, et que tout le peuple m'écoute aussi. Les prophètes qui ont été avant nous, ont prédit à divers pays, et à de grands royaumes, la guerre, la famine, et d'autres calamités. Il y en a eu au contraire qui ont prédit la paix. Ç'a toujours été par l'événement qu'on a discerné quels étaient ceux que Dieu envoyait ».

Voilà l'unique règle qu'on observait. Elle était simple et facile. Le petit peuple en faisait l'application aussi sûrement que les plus habiles, et il n'était pas possible de s'y méprendre.

Le peu de temps que laissent aux

es gens les études ordinaires des
es, ne permet pas de leur ex-
ıer avec beaucoup d'étendue un
d nombre d'histoires ou de pro-
es. Mais si l'on en fait un choix
ieux, et que tous les ans on
re le moyen de leur en faire lire
ques-unes, en les accompagnant
flexions qui soient à leur portée,
tit nombre pourra, ce me sem-
beaucoup contribuer à leur ins-
un grand respect pour la reli-
à leur donner beaucoup de goût
l'Écriture sainte, et à leur ap-
re dans quel esprit et avec quels
ipes ils devront un jour la lire
l ils en auront le loisir.

TROISIÈME PAR

DE L'HISTOIRE PROF

Je suivrai ici le même ord
j'ai gardé en parlant de l'H
sainte : c'est-à-dire que j'é
d'abord quelques principes util
conduire les jeunes gens dans
de l'Histoire profane; et j'e
ensuite l'application à quelqu
particuliers par les réflexions
joindrai.

CHAPITRE PREMI

RÈGLES ET PRINCI
POUR L'ÉTUDE
DE L'HISTOIRE PROF

On peut réduire ces princip
au sept : Apporter beaucoup

dans cette étude; observer ce qui regarde les usages et les coutumes; chercher surtout, et avant tout, la vérité; s'appliquer à découvrir les causes de l'agrandissement et de la chute des empires, du gain ou de la perte des batailles, et de pareils événemens; étudier le caractère des peuples et des grands hommes dont parle l'Histoire; être attentif aux instructions qui regardent les mœurs et la conduite de la vie; enfin, remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.

§. Ier.

Ordre et clarté nécessaires pour bien étudier l'Histoire.

Une des choses qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre et de la clarté dans cette étude, est de distribuer tout le corps d'une histoire en certaines parties et certains intervalles, qui présentent d'abord à l'esprit comme un plan général de toute cette Histoire, qui en montrent les principaux événemens, et qui en fassent connaître la suite et la durée. Ces divisions ne doivent pas être trop mul-

tipliées; autrement elles pourr
causer de l'embarras et de l'obscu

Ainsi tout le temps de l'His
romaine, depuis Romulus jus
Ann. de la dation de ne. Auguste, qui est de 723 ans, peu
diviser en cinq parties.

1. La première est sous les sept
de Rome, et elle dure 244 ans.

245. La seconde est depuis l'établ
ment des consuls jusqu'à la pris
Rome, et elle dure 120 ans. Elle
ferme l'établissement des consuls
tribuns du peuple, des décem
des tribuns militaires avec la
sance des consuls; le siége et la
de Veies.

364. La troisième est depuis la pris
Rome jusqu'à la première gu
punique, et elle dure 124 ans.
renferme la prise de Rome pa
Gaulois, la guerre contre les S
nites, et celle contre Pyrrhus.

488. La quatrième est depuis le c
mencement de la première gu
punique jusqu'à la fin de la troisiè
et elle dure 120 ans. Elle renfern
première et la seconde guerre
que, les guerres contre Philipp
de Macédoine, contre Antiochu
d'Asie, contre Persée dernier r

lacédoine, contre les Numantins en
Espagne, et enfin, la dernière guerre
unique, terminée par la prise et la
ine de Carthage.

La cinquième est depuis la ruine 608.
le Carthage jusqu'au changement de
a république romaine en monarchie
ous Auguste, et elle dure 115 ans.
lle renferme la guerre d'Achaïe, et
ruine de Corinthe; les troubles do-
estiques excités par les Gracques;
s guerres contre Jugurtha, contre
s Alliés, contre Mithridate; les
uerres civiles entre Marius et Sylla,
tre César et Pompée, entre An-
nin et le jeune César. Cette dernière 723.
uerre se termina par la bataille d'Ac-
um, et par l'autorité souveraine du
une César, surnommé depuis Au-
uste.

J'ai déjà observé, en parlant de
Histoire sainte, l'usage qu'on devait
ire de la chronologie. Je ne répète
oint ici ce que j'ai dit sur ce sujet.

La géographie est aussi d'une né-
essité absolue pour les jeunes gens;
t, faute de l'avoir apprise dans ces
remières années, beaucoup de gens
gnorent tout le reste de leur vie,
s'exposent à tomber sur ce point

Ce que j'ai marqué jusqu'ici n'est encore, pour ainsi dire, que le squelette de l'Histoire : les observations suivantes en sont comme l'âme, et renferment ce qu'il y a de plus utile dans cette étude.

§ III.

Chercher sur tout la vérité.

Ce qui fait la qualité la plus essentielle et le devoir le plus indispensable de l'historien, marque en même temps ce qui doit faire la principale attention de celui qui s'applique à l'étude de l'Histoire. Or, personne n'ignore que ce qu'on exige d'un historien avant toutes et sur toutes choses (*a*), est que libre de toute passion et de toute prévention, il n'ait jamais la témérité de rien avancer de faux, et qu'il ait toujours le courage de dire ce qui est vrai. On peut lui passer les négligences dans le style, mais on ne lui pardonne point le défaut de sincérité ; et c'est la différence qui se

(*a*) Quis nescit primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat ; deinde, ne quid veri non audeat. ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne qua simultatis. *Lib.* 2. *de Orat. n.* 62.

trouve

trouve entre le Poëme et l'Histoire(*a*). Le Poëme ayant pour principal but le divertissement du lecteur, blesse et choque nécessairement s'il est sans art et sans grâce ; au lieu que l'Histoire, de quelque manière qu'elle soit écrite, fait toujours plaisir si elle est vraie, parce qu'elle satisfait un desir naturel à l'homme, qui est avide de savoir, et toujours curieux d'apprendre quelque chose de nouveau, mais qui ne peut souffrir qu'on le trompe en substituant le mensonge à la vérité, et des imaginations creuses à la réalité des faits. Aussi voit-on qu'ordinairement les historiens, pour mériter la créance du lecteur, commencent par faire profession d'une exacte et scrupuleuse sincérité, également exempte d'amour et de haine, d'espérance et de crainte, comme on le peut remarquer dans Salluste et dans Tacite.

(*a*) Intelligo te, frater, alias in historia leges observandas putare ; alias in poemate : quippe cum in illa ad veritatem cuncta referantur, in hac ad delectationem pleraque. *Cic. lib.* 1. *de Leg. n.* 4 *et* 5.

Orationi et carmini est parva gratia, nisi eloquentia sit summa : historia quoquomodo scripta delectat. Sunt enim homines natura curiosi, et qualibet nuda rerum cognitione capiuntur, ut qui sermunculis etiam fabellisque ducantur. *Plin. Epist.* 8. *lib.* 5.

Ce qu'on doit donc chercher dans l'Histoire, préférablement à tout le reste, c'est la vérité. Les bons écrivains ont raison de tâcher de la rendre plus aimable, en s'appliquant à l'orner et à la parer ; et un habile maître ne manque pas de faire sentir toutes les grâces et toutes les beautés qui se rencontrent dans un historien : mais il ne souffre pas que ses disciples se laissent éblouir par un vain éclat de paroles, qu'ils préfèrent des fleurs aux fruits, qu'ils soient moins attentifs à la vérité même qu'à sa parure, ni qu'ils fassent plus de cas de l'éloquence d'un historien, que de son exactitude et de sa fidélité à rapporter les faits. Quintilien, dans le portrait qu'il nous trace en deux mots d'un historien grec, nous apprend à faire ce discernement. « L'histoire, dit-il, que Clitarque a écrite, est admirée pour le style, mais décriée par le défaut de sincérité. *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.*

On doit donc avertir les jeunes gens d'être sur leurs gardes quand ils lisent des histoires écrites du vivant des princes dont il est parlé, parce qu'il est rare que ce soit la vérité seule

pendance nécessaire. Car à travers ce chaos confus d'opinions ridicules, de cérémonies absurdes, de sacrifices impies, de principes détestables, que l'idolâtrie, fille et mère de l'ignorance et de la corruption du cœur, a enfantés à la honte de l'esprit humain et de la raison, on ne laisse pas d'entrevoir des traces précieuses de presque toutes les vérités fondamentales de notre sainte religion. On y reconnaît surtout l'existence d'un Être souverainement puissant, souverainement juste, maître absolu des rois et des royaumes, dont la providence règle tous les événemens de cette vie, dont la justice prépare pour l'autre des récompenses et des châtimens aux bons et aux méchans, enfin dont la lumière pénètre dans les replis les plus cachés des consciences, et y porte malgré nous le trouble et la confusion. Comme j'ai déjà traité cette matière avec quelque étendue dans le discours préliminaire qui est à la tête du premier volume, je ne crois pas devoir ici m'y arrêter plus long-temps.

Voilà, ce me semble, les principales observations auxquelles on doit

rendre attentifs les jeunes gens qui étudient l'Histoire, en se proportionnant néanmoins toujours à leur âge et à leur portée, et en ne leur proposant jamais des réflexions qui soient au-dessus de leurs forces. Il s'agit maintenant de faire l'application de ces principes généraux à des exemples particuliers; et c'est ce que je vais essayer de faire de la manière la plus nette et la plus intelligible qu'il me sera possible.

CHAPITRE SECOND.

APPLICATION DES RÈGLES PRÉCÉDENTES A QUELQUES FAITS D'HISTOIRE PARTICULIERS.

POUR faire l'application des principes que j'ai posés jusqu'ici, je choisirai d'abord dans l'Histoire des Perses et des Grecs, et ensuite dans celle des Romains, quelques morceaux et quelques faits particuliers, auxquels je joindrai quelques réflexions.

ARTICLE PREMIER.

De l'Histoire des Perses et des Grecs.

PREMIER MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE DES PERSES.

Cyrus.

JE divise en trois parties ce que j'ai à dire sur Cyrus : son éducation ;

§ IV.

S'appliquer à découvrir les ca des événemens.

lyb Hist. 3. POLYBE, qui maniait la plume a habilement que l'épée, et qui n'étai moins bon écrivain qu'excellent c taine, marque en plusieurs endroi ses livres que la meilleure manièr composer et d'étudier l'Histoire de ne se pas borner au simple r des faits, du gain ou de la perte d bataille, de l'agrandissement o la chute des empires; mais d'en profondir les raisons, et d'en ensemble toutes les circonstanc les suites; de démêler, s'il se p dans chaque événement, les des secrets et les ressorts cachés; de monter jusqu'à l'origine des ch et aux préparations les plus éloig de bien discerner les causes vé bles d'une guerre d'avec les prét spécieux dont on les couvre; et tout d'être attentif à ce qui a d

un hommage mérité au siècle où il vait: mais il jugeait beaucoup trop rablement de l'avenir.

lu succès d'une entreprise, du sort l'une bataille, de la ruine d'un Etat. ians cela (*a*), dit-il, l'Histoire fournit ıu lecteur un spectacle agréable, nais non une instruction utile; elle ert à contenter la curiosité dans le ıoment, mais elle n'est de nul usage ans la suite pour la conduite de la ie.

Il remarque que la guerre des Roıains en Asie, contre Antiochus, ait une suite de celle qu'ils avaient ite auparavant contre Philippe, roi :Macédoine; que ce qui avait donné :casion à celle-ci, était l'heureux :ccès de la seconde guerre punique, ınt la principale cause, du côté des ırthaginois, avait été la perte de la cile et de la Sardaigne: qu'ainsi, ur se former une juste idée des vers événemens de ces guerres, il faut pas les considérer séparément, par parties, mais embrasser le tout semble, et en bien étudier les liaıs, les suites et les dépendances.

Il observe au même endroit que serait se tromper grossièrement e de regarder la prise de Sagonte

(*a*) Ἀνώφελεμα μὲν, μαθημα δὲ ἐν γίγνεται, ἢ παραυτίκα ἥδεται, πρὶς δὲ τὸ μέλλον ὠφὶν ὑφελεῖ τὸ παράπαν.

par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la première guerre punique; l'injustice et la violence des Romains qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois et pour leur imposer un nouveau tribut; les heureux succès et les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne: voilà quelles furent les véritables
lib. 21. causes de la rupture du traité; comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre punique.

Polybe prend de là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'Histoire, qui est qu'on doit y distinguer exactement trois choses: les commencemens, les causes, les prétextes d'une guerre. Les commencemens sont les premières entreprises qui éclatent au dehors, et qui sont les suites des résolutions formées en secret: tel était le siége de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits, les mécontentemens par-

ticuliers, les injures qu'on a reçues, l'espérance de réussir dans ses entreprises: telles étaient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile et de la Sardaigne jointe à l'imposition d'un nouveau tribut, et l'occasion favorable d'un chef aussi habile et aussi guerri qu'était Annibal. Les prétextes ne sont qu'un voile qui sert à cacher es véritables causes.

Il éclaircit encore ce principe par l'autres exemples. Croit-on, dit-il, que 'irruption d'Alexandre dans l'Asie fut a première cause de la guerre contre es Perses? Il s'en faut bien que cela ne fût ainsi; et pour s'en convaincre, l ne faut que jeter les yeux sur les ongs préparatifs qui avaient précédé ette irruption, laquelle fut le commencement et le signal, non la cause le la guerre. Deux grands événemens vaient fait conjecturer à Philippe que a puissance des Perses, autrefois si ormidable, commençait à pencher ers sa ruine: le retour glorieux et iomphant des dix mille Grecs, sous a conduite de Xénophon à travers les illes ennemies, sans qu'Artaxerxe ctorieux eût osé s'opposer à la résotion hardie qu'ils formèrent de tra-

moniens remportèrent contre eux trois victoires, deux sur mer, et l'autre sur terre; et qu'avec une armée de cent dix mille soldats au plus, ils battirent celle du roi des Perses, composée de plus de trois cents mille hommes? Ne souhaite-t-il pas, outre cela, d'être instruit des endroits où ces batailles se donnèrent; des causes qui firent pencher la victoire du côté du petit nombre, et qui donnèrent lieu à un événement si surprenant; du nom et du caractère des généraux qui se signalèrent de part et d'autre; en un mot, de toutes les circonstances mémorables et de toutes les suites d'une action si importante? Car, ajoute-t-il, c'est un grand plaisir pour un homme sensé et judicieux, qui lit une histoire écrite de cette sorte, d'être conduit comme par la main au début et au terme de chaque action; et au lieu de simple lecteur qu'il serait, de devenir comme le témoin et le spectateur de tout ce qui lui est raconté.

M. Bossuet, évêque de Meaux, remarque de même dans son Discours sur l'Histoire universelle, qu'il ne faut pas considérer seulement l'é-

Ib. 1.

lévation et la chute des empires, mais qu'il faut encore plus s'arrêter sur les causes de leurs progrès, et sur celles de leur décadence. « Car, dit-il, ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres; ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions. Je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés, et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grands changemens qui n'aient eu leurs causes dans les siècles précédens : et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'Histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé es grands changemens, et les cononctures importantes qui les ont ait arriver. En effet, il ne suffit pas

de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire, de considérer ces grands événemens qui décident tout-à-coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines, doit les reprendre de plus haut; et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère, tant des peuples dominans en général, que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires, qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué en bien ou en mal aux changemens des Etats et à la fortune publique ».

Cette dernière réflexion nous conduit naturellement à ce que j'ai dit qu'il fallait en cinquième lieu remarquer dans l'étude de l'Histoire.

§ V.

Étudier le caractère des peuples et des grands hommes dont parle l'Histoire.

Pour ce qui regarde le caractère des peuples, je ne puis rien faire de

mieux que de renvoyer le lecteur aux remarques que M. Bossuet a faites sur ce sujet dans la seconde partie de son Discours sur l'Histoire universelle. Cet ouvrage est l'un des plus admirables qui aient paru de notre temps, je ne dis pas seulement par la beauté et par la sublimité du style, mais encore plus par la grandeur des choses mêmes, par la solidité des réflexions, par la profonde connaissance du cœur humain, et par cette vaste étendue qui embrasse tous les siècles et tous les empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revue tous les peuples et toutes les nations du monde avec leurs bonnes et mauvaises qualités; avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes : Egyptiens, Assyriens, Perses, Mèdes, Grecs, Romains. On y voit tous les royaumes du monde sortir comme de terre, s'élever peu-à-peu par des accroissemens insensibles, étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moyens au faîte de la grandeur humaine, et par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, et aller, pour ainsi

dire, se perdre et s'abîmer dans le même néant d'où ils étaient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs caractères, dans leurs vertus et dans leurs vices, la cause de leur agrandissement et de leur chute : on y apprend, non-seulement à démêler ces ressorts secrets et cachés de la politique humaine, qui donnent le mouvement à toutes les actions et à toutes les entreprises; mais à y reconnaître par tout un Être souverain, qui veille et préside à tout, qui règle et conduit tous les événemens, qui dispose et décide en maître du sort de tous les royaumes et de tous les empires du monde. Je ne puis donc trop exhorter ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse, à lire et à étudier avec attention cet excellent livre, si capable de former en même temps et l'esprit et le cœur, et, après l'avoir bien étudié eux-mêmes, à tâcher d'en inspirer le goût à leurs élèves.

Ce que j'ai dit des peuples, on doit l'entendre aussi des grands hommes, des personnages célèbres qui se sont distingués en bien ou en mal dans

chaque nation, dont il faut s'appliquer avec soin à étudier le génie, le naturel, les vertus, les défauts, les qualités particulières et personnelles, en un mot, un certain fonds d'esprit et de conduite qui domine en eux, et qui les caractérise; car c'est là proprement les connaître : autrement on n'en voit que la surface et le dehors; et ce n'est pas par l'habillement, ni même par le visage seul, qu'on discerne les hommes, et qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit principalement par les actions d'éclat qu'on les puisse connaître. Quand ils se donnent en spectacle au public, ils peuvent se contrefaire et se contraindre, en prenant pour un temps le visage et le masque qui convient au personnage qu'ils ont à soutenir. C'est dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domestique, qu'ils se montrent tels qu'ils sont, sans déguisement et sans apprêt. C'est là qu'ils agissent et qu'ils parlent d'après nature. Aussi, c'est surtout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain; et c'est

l'avantage inestimable qu'on trouve dans Plutarque, et par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment sur tous les autres historiens. Dans les Vies qu'il nous a laissées des grands hommes célèbres parmi les Grecs et les Romains, il descend dans un détail qui fait un plaisir infini. Il ne se contente pas de montrer le capitaine, le conquérant, le politique, le magistrat, l'orateur; il ouvre à ses lecteurs l'intérieur de la maison, ou plutôt le fond du cœur de ceux dont il parle, et il leur y fait voir le père, le mari, le maître, l'ami. On croit vivre et s'entretenir avec eux, être de leurs parties et de leurs promenades, assister à leurs repas et à leurs conversations. Cicéron dit quelque part qu'en marchant dans Athènes et dans les lieux circonvoisins (*a*), on ne pouvait faire un pas sans rencontrer quelque ancien monument d'histoire, qui rap-

(*a*) Quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. Usu autem evenit, ut acriùs aliquanto et attentiùs de claris viris, locorum admonitu, cogitemus..... velut ego nunc moveor. Venit enim mihi Platonis in mentem; quem accepimus primùm hic (in Academia) disputare solitum: cujus etiam illi hortuli propinqui non memoriam solùm mihi afferunt, sed ipsum videntur in conspectu meo hic ponere, etc. *Lib. 5. de Finib. n. 2. etc.*

pelait dans l'esprit le souvenir des grands hommes qui y avaient autrefois vécu, et qui les rendait en quelque sorte présens. Ici, c'était un jardin où l'on s'imaginait voir encore les traces de Platon qui s'y promenait en traitant des plus graves matières de philosophie: là, c'était le lieu des assemblées publiques où Eschine et Démosthène semblaient encore plaider l'un contre l'autre. On croyait, en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'orateur grec qui apprenait à vaincre le bruit tumultueux des assemblées, en surmontant celui des flots. Il me semble que la lecture des Vies de Plutarque produit un effet à-peu-près semblable, en nous rendant comme présens les grands hommes dont il parle, et en nous donnant de leurs mœurs et de leurs manières une idée aussi vive et aussi animée que si nous avions vécu et conversé avec eux. On connaît plus parfaitement le fond du génie, de l'esprit, du caractère d'Alexandre, par la vie assez courte et assez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'histoire fort détaillée et fort circonstanciée qu'en ont écrit Quinte-Curce et Arrien.

Cette connaissance exacte du caractère des grands hommes fait une partie essentielle de l'Histoire ; et c'est pour cela qu'ordinairement les bons historiens ont soin de donner un précis et une idée générale des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont ils entreprennent de faire le récit. Tels sont, dans Salluste, les portraits de Catilina, de Marius, de Sylla: tels, dans Tite-Live, ceux de Furius Camillus, d'Annibal, et de tant d'autres.

C'est en étudiant avec attention les qualités dominantes, et des peuples en général, et des grands capitaines en particulier, qu'on se met en état de bien juger de leurs desseins, de leurs actions, de leurs entreprises, et qu'on peut même prévoir quelle en sera la suite. Philopémen, ce capitaine si sensé, voyant d'un côté la mollesse et la nonchalance d'Antiochus, qui s'amusait à des festins et à des noces, et de l'autre l'attention et l'activité infatigable des Romains, n'eut pas de peine à deviner de quel côté tournerait la victoire. Polybe, en plusieurs endroits de son histoire,

a soin, par de sages réflexions, de rendre son lecteur attentif aux qualités personnelles des grands hommes dont il parle, et de faire remarquer que les conquêtes des Romains étaient l'effet d'un plan concerté de loin, et conduit à son exécution par des voies dont l'habileté des capitaines rendait le succès presque immanquable. C'est par cette étude profonde du génie et du caractère des hommes; c'est en examinant à fond la nature et la constitution des différentes sortes de gouvernement, et des causes naturelles qui, par la suite des temps, en changent la forme; enfin, c'est en faisant de sérieuses réflexions sur la disposition présente des affaires et des esprits, que ce même historien, dans le sixième livre de ses Histoires, pousse la sagacité de la conjecture et la prévoyance de l'avenir jusqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la monarchie. Lorsque je parlerai de l'Histoire romaine, je donnerai un extrait et un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux et des plus remarquables que nous fournisse l'antiquité.

§ VI.

Observer dans l'Histoire ce qui regarde les mœurs et la conduite de la vie.

Les observations dont j'ai parlé jusqu'ici ne sont pas les seules, ni les plus essentielles : celles qui regardent le réglement des mœurs, sont encore plus importantes. « Ce qu'il y a, dit Tite-Live dans la belle préface de son ouvrage, ce qu'il y a de plus avantageux dans la connaissance de l'Histoire, c'est que l'on y peut envisager des exemples de toute espèce placés dans un grand jour. Vous y trouvez des modèles à suivre, tant pour votre conduite particulière, que pour l'administration des affaires publiques : vous y trouvez aussi des actions vicieuses dans le projet, funestes pour le succès, qui avertissent d'éviter d'en faire de semblables ». *Hoc illud est præcipuè in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri : inde tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias;*

fœdum inceptu, fœdum exitu, d vites.

en est à peu près de l'étude de stoire, comme des voyages. S'ils ornent à parcourir beaucoup de s, à voir beaucoup de villes, à niner la beauté et la magnificence édifices et des monumens publics, nt-ils d'un grand usage? rendront-quelqu'un plus sage, plus réglé, tempérant? lui ôteront-ils ses ugés et ses erreurs? Ils l'amuse-pour un temps, comme un enfant la nouveauté et la variété des ob-qui lui causeront une stupide iration. En user ainsi, ce n'est pas ıger, mais s'égarer, et perdre son ps et sa pèine: *Non est hoc pere-ari, sed errare.* Il est dit d'Ulysse, parcourut beaucoup de villes; ce n'est qu'après qu'on a remar-qu'il s'appliquait à étudier les ırs et le génie des peuples.

Senec. Epis 41o.

ti mores hominum multorum vidit, et urbes. Horat. in Arte Poet.

es anciens entreprenaient de longs équens voyages; mais c'était pour truire, pour voir des hommes, r profiter de leurs lumières.

el est l'usage que nous devons faire

de l'Histoire. Nous avons besoin d'instructions et de modèles pour embrasser la vertu, malgré tous les périls et tous les obstacles dont elle est environnée : l'Histoire nous en fournit de toutes sortes. C'est là qu'on puise des sentimens de probité et d'honneur:

Quintil. lib. 2. cap. 2. *Hinc mihi ille justitiæ haustus bibat.* Il faut étudier avec soin les actions et les paroles des grands hommes de l'antiquité, et s'en occuper sérieusement.

Epist. 2. ad Quin.. Cicéron voulant porter son frère Quintus à la douceur et à la modération, le fait souvenir de ce qu'il avait lu dans Xénophon sur Cyrus et sur

Pro Arch. poet. n. 14. Agésilas. Il nous marque que c'était là l'usage que lui-même faisait des lectures de sa jeunesse, et qu'il avait appris dans l'Histoire à tout souffrir, à tout mépriser pour sa patrie. « Combien, dit-il, les écrivains grecs et latins nous ont-ils laissé de modèles de vertus, qu'ils ne nous proposent pas pour les regarder seulement, mais pour les imiter? Et c'est en les étudiant sans cesse, et en tâchant de les copier dans le maniement des affaires publiques, que je me suis formé l'esprit et le cœur par l'idée des grands hommes dont

dont ces écrivains nous ont tracé de si admirables portraits ». *Quàm multas nobis imagines, non solùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas scriptores et græci et latini reliquerunt ? quas ego mihi semper inadministranda rep. proponens, animum et mentem meam ipsa cogitatione hominum excellentium conformabam.*

Il faut donc, en apprenant l'Histoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui est le réglement des mœurs; y mêler pour cela, de temps en temps, de courtes réflexions; leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y sont rapportées; les accoutumer surtout à ne point se laisser éblouir par un vain éclat extérieur, mais à juger de tout selon les principes de l'équité, de la vérité, de la justice; leur faire admirer la modestie, la frugalité, la générosité, le désintéressement, l'amour du bien public, qui régnaient dans les bons temps des républiques grecques et de celle de Rome. Quand de jeunes gens sont ainsi formés de bonne heure, et qu'ils sont accoutumés dès le plus

bas âge, par l'étude de l'Hist
admirer les exemples de ver
détester les vices, on peut espé
ces premières semences, aidé
secours supérieur, sans leque
avorteraient bientôt, porteroi
fruit dans le temps, et qu'
arrivera quelque chose de par
qu'on rapporte d'un disciple d
ton, que ce sage philosophe ava
avec grand soin dans sa maison.
il fut retourné dans celle de
rens, étonné de la manière v
et emportée dont son père
« Jamais, dit-il, je n'ai rien vu
chez Platon ». *Apud Platonem*
catus puer, cùm ad parentes
vociferantem videret patrem:
quam, inquit, hoc apud Pl
vidi.

Senec. de Ira, lib. 2. cap. 22.

§ VII.

Remarquer avec soin tout ce rapport à la Religion.

Il reste une dernière obse
à faire en étudiant l'Histoir
consiste à remarquer soigneu
tout ce qui regarde la religion
grandes vérités qui en sont u

pendance nécessaire. Car à travers ce chaos confus d'opinions ridicules, de cérémonies absurdes, de sacrifices impies, de principes détestables, que l'idolâtrie, fille et mère de l'ignorance et de la corruption du cœur, a enfantés à la honte de l'esprit humain et de la raison, on ne laisse pas d'entrevoir des traces précieuses de presque toutes les vérités fondamentales de notre sainte religion. On y reconnaît surtout l'existence d'un Être souverainement puissant, souverainement juste, maître absolu des rois et des royaumes, dont la providence règle tous les événemens de cette vie, dont la justice prépare pour l'autre des récompenses et des châtimens aux bons et aux méchans, enfin dont la lumière pénètre dans les replis les plus cachés des consciences, et y porte malgré nous le trouble et la confusion. Comme j'ai déjà traité cette matière avec quelque étendue dans le discours préliminaire qui est à la tête du premier volume, je ne crois pas devoir ici m'y arrêter plus long-temps.

Voilà, ce me semble, les principales observations auxquelles on doit

*

toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avait bien prévu, et il se préparait à les poursuivre vivement. Mais il avait besoin pour cela de cavalerie, et, comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avaient point. Il alla donc trouver Cyaxare, et lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, et lui représenta le danger qu'il y avait de pousser à bout des ennemis si puissans, à qui l'on inspirerait peut-être du courage en les réduisant au désespoir; qu'il était de la sagesse d'user modérément de la fortune et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité; que d'ailleurs il ne voulait pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avaient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudraient bien le suivre; à quoi Cyaxare consentit sans peine; et il ne songea plus qu'à passer le temps en festin et en joie avec les officiers, et à jouir de la victoire qu'il venait de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour

CHAPITRE SECOND.

APPLICATION DES RÈGLES PRÉCÉDENTES A QUELQUES FAITS D'HISTOIRE PARTICULIERS.

POUR faire l'application des principes que j'ai posés jusqu'ici, je choisirai d'abord dans l'Histoire des Perses et des Grecs, et ensuite dans celle des Romains, quelques morceaux et quelques faits particuliers, auxquels je joindrai quelques réflexions.

ARTICLE PREMIER.

De l'Histoire des Perses et des Grecs.

PREMIER MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE DES PERSES.

Cyrus.

JE divise en trois parties ce que j'ai à dire sur Cyrus : son éducation ;

du pain aux Perses, qui avaient d'ailleurs, soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur était nécessaire. Leur ragoût était la faim, et leur boisson l'eau de la rivière. C'était la manière de vivre à laquelle ils étaient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus était parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avait passée dans la joie et dans les festins, et s'était enivré avec ses principaux officiers. Le lendemain, à son réveil, il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colère et de fureur, il dépêcha sur-le-champ un courrier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, et de faire revenir tous les Mèdes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifiait sa conduite, et le faisait ressouvenir de la permission qu'il lui avait donnée d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudraient bien le suivre. Il envoya en même temps en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le

La troisième classe était composée des hommes faits; et ils y demeuraient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tirait tous les officiers qui devaient commander dans les troupes, et remplir les différens postes de l'Etat, les charges, les dignités. Enfin ils passaient dans la dernière classe, où l'on choisissait les plus sages et les plus expérimentés pour former le conseil public.

Par-là tous les citoyens pouvaient aspirer aux premières charges de l'Etat; mais aucun n'y pouvait arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, et s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de douze ans, et surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenait. Alors sa mère Mandane le mena en Médie chez Astyage, son grand-père, à qui tout le bien qu'il entendait dire de ce jeune prince avait donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence, y

régnaient partout. Il n'en fut point ébloui ; et sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avait reçus dès son enfance. Il charmait son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnait tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. Cyrus regardait avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil; et comme Astyage en paraissait surpris : Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours et de circuits pour appaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain et de cresson les y conduisent. Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avait servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi qui se trouvèrent présens : à l'un, parce qu'il lui apprenait à monter

à cheval; à l'autre, parce qu'il servait bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenait grand soin de sa mère. Sacas, échanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanson, avait celle d'introduire chez le roi ceux qui devaient être admis à son audience; et comme il ne lui était pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandait, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage, témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour qui il avait une considération particulière, et qui la méritait par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire: Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces? je les aurai bientôt gagnées, car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au roi avec une dextérité et une grâce qui charmèrent Astyage et Mandane.

Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et le baisant il s'écria plein de joie (*a*): O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu! j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très content, mon fils, lui dit-il; on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle : c'est de faire l'essai. En effet, l'échanson avait coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, et d'en goûter avant que de présenter la coupe au prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc? dit Astyage. C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison? et comment cela? Oui, mon papa; car il n'y a pas long-temps que dans un repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On criait, on chantait, on parlait à tort et à travers. Vous paraissiez avoir oublié, vous, que vous étiez roi, et eux, qu'ils étaient

(*a*) Ὦ Σάκα, ἀπόλωλας· ἰδίαλῶ σε τὴν τιμήν.

os sujets. Enfin quand vous vouliez
ous mettre à danser, vous ne pou-
iez pas vous soutenir. Comment, re-
rit Astyage, n'arrive-t-il pas la même
hose à votre père? Jamais, répondit
yrus. Et quoi donc? Quand il a bu,
cesse d'avoir soif; et voilà tout ce
ui lui en arrive.

Sa mère Mandane étant sur le point
e retourner en Perse, il se rendit
vec joie aux instances réitérées que
i fit son grand-père de rester en
édie, afin, disait-il, que ne sachant
is encore bien monter à cheval, il
it le temps de se perfectionner dans
t exercice, inconnu en Perse, où
sécheresse et la situation du pays
upé par des montagnes ne permet-
ient pas de nourrir des chevaux (1).

(1) Ceci n'est point exact. Le défaut
cavalerie ne doit pas être attribué à la
ture du sol de la Perse, et à la situation
pays, puisque nous verrons bientôt que
rus forma une excellente cavalerie per-
nne. La Perse nourrit encore de nos
urs un grand nombre de chevaux. Mais
rsonne avant Cyrus n'avait songé à les
ployer à la guerre. On peut consulter
ce sujet le Mémoire de Fréret, sur la
ropédie de Xénophon, tome IV des
émoires de l'Académie, *in*-4°.

ses troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune prince, infiniment élevé au-dessus des sentimens ordinaires à ceux de son rang et de son âge, ne met point sa gloire dans la magnificence des repas, des vêtemens, des équipages. Il ne sait ce que c'est que ces airs de hauteur et de fierté par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer, et la facilité qu'elles donnent de se faire des amis. Il possède merveilleusement l'art (*a*) important de gagner les cœurs, plus encore par ses manières honnêtes et prévenantes, que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire, il est fécond en ressources et en expédiens, témoin le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses, et l'établissement de la cavalerie qu'il y fit. Il est sobre, vigilant, endurci au travail, insensible aux attraits de la volupté; et le contraste de lui et de Cyaxare sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

(*a*) Artificium benevolentiæ colligendæ, *dit Cicéron, en parlant de Cyrus. Epist.* 1. *ad Quint. frat.*

le séjour qu'il avait fait dans une cour aussi voluptueuse et remplie de faste qu'était celle des Mèdes, s'attendaient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand ils virent qu'il se contentait de leur table ordinaire, et que s'il se rencontrait dans quelque festin, il était plus sobre et plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens; où il fit voir qu'il n'avait point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

RÉFLEXIONS.

Je n'entreprends point d'en faire sur le récit qui précède : elles se présentent d'elles-mêmes en foule au lecteur, et ne peuvent échapper aux yeux même les moins perçans. On y voit combien une éducation mâle, robuste, vigoureuse, est propre en même temps à fortifier le corps, et à perfectionner l'esprit; et que ce n'est point par des airs de grandeur, mais par des manières douces et honnêtes,

que les jeunes gens de qualité peuvent se rendre estimables et aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvait la faire d'une manière grave et sérieuse, et prendre le ton de philosophe; car Xénophon, tout guerrier qu'il était, n'était pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela, il la met dans la bouche d'un enfant, et la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit et toute la gentillesse possible. Je ne doute point qu'elle ne soit entièrement de son invention, et c'est en ce sens que je crois qu'il faut entendre ce que dit Cicéron de cet admirable ouvrage, que l'auteur n'a point prétendu y suivre les loix rigoureuses de la vérité et de l'Histoire, mais qu'il a voulu donner aux princes, dans la personne de Cyrus, un modèle parfait de la manière dont ils doivent gouverner les peuples. *Cyrus ille à Xenophonte non ad fidem historiæ scriptus, sed ad effigiem justi imperii.* C'est-à-dire qu'il a ajouté au fond de l'Histoire, très véritable en soi-même, comme

Quint. Frat. lib. 1. Epist 1.

j'aurai bientôt lieu de le faire remarquer, quelques circonstances particulières, pour en relever la beauté, et pour servir à l'instruction des hommes. Telle est, à ce que je pense, l'histoire du petit Cyrus, devenu échanson : infiniment plus propre à montrer combien l'excès du vin déshonore les princes, que tous les préceptes des philosophes.

2. *Premières campagnes et conquêtes de Cyrus.*

Astyage, roi des Mèdes, étant mort, Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le roi des Assyriens armait puissamment contre lui, et qu'il avait déjà engagé dans sa querelle plusieurs princes, entr'autres Crésus, roi de Lydie. Aussitôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, et chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverrait. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune prince était alors dans l'ordre Cyrop. III 1. etc.

des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcherait à la tête de l'armée. Elle était de trente mille hommes d'infanterie seulement; car les Perses n'avaient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étaient point compris mille jeunes officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit, sans perdre de temps; mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les dieux : car sa grande maxime, et il la tenait de son père, était qu'on ne devait jamais former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avait souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées; qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, et que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine : au lieu que les dieux étant éternels, savent tout, l'avenir comme le passé, et * inspirent à ceux qu'ils

* On attribuait à la divine Providence tout succès, même celui de la chasse *Venatio nobis hæc, amici*, dit Cyrus, *volente Deo prospera futura est. Cyrop. lib.* 2.

ainent, ce qu'il est à propos d'entreprendre: protection qu'ils ne doivent à personne, et qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontières de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un général d'armée. J'ai déjà remarqué ailleurs que Cyrus, qui croyait n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre, après les longues leçons qu'il en avait reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son temps, reconnut pour lors qu'il ignorait absolument tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec soin et d'être sérieusement médité par quiconque est destiné à la profession des armes. Je n'en rapporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissait de savoir comment on pouvait rendre les soldats soumis et obéissans. Le moyen m'en paraît bien facile et bien sûr, dit Cyrus: il ne faut

que louer et récompenser ceux qui obéissent, punir et noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, reprit Cambyse, pour se faire obéir par force; mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or, le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande, qu'on sait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes; car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont, que le médecin, le guide, le pilote, sont plus habiles et plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son père, pour paraître plus habile et plus prudent que les autres? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement; et pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec soin et avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir

nos entreprises, et surtout implorer le secours des dieux, qui seuls donnent la prudence et le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la première chose qu'il fit après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité et du nombre des troupes de part et d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montait à soixante mille chevaux et à deux cent mille hommes de pied; et que par conséquent il s'en fallait plus des deux tiers que les Mèdes et les Perses, joints ensemble, n'eussent autant de cavalerie qu'eux, et qu'à peine avaient-ils la moitié d'infanterie. Une si grande inégalité jeta Cyaxare dans un grand embarras et une grande crainte. Il n'imaginait point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le rèmède aurait été fort lent, il paraissait impraticable. Cyrus, sur-le-champ, proposa un moyen plus sûr et plus court: ce fut de faire changer d'armes aux Perses; et au lieu que la plupart ne se servaient presque que de l'arc et du

javelot, et ne combattaient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près et en venir aux mains avec les ennemis, et rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, et il fut exécuté sur-le-champ.

Un jour que Cyrus faisait la revue de son armée, il lui vint un courrier de la part de Cyaxare, l'avertir qu'il était arrivé des ambassadeurs du roi des Indes, et qu'il le priait de le venir trouver promptement. Pour ce sujet, dit-il, je vous apporte un riche vêtement; car il souhaite que vous paraissiez superbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de temps; il partit sur-le-champ avec ses troupes pour aller trouver le roi, sans avoir d'autre habit que le sien (a), qui était fort simple à la manière des Perses. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent: Vous au-

(a) Ἐν τῇ Περσικῇ στολῇ τε καὶ κόσμῳ. Belle expression! *Persica veste indutus, ornatu adhuc minime contaminato.*

s-je fait plus d'honneur, reprit
rus, si je m'étais habillé de pour-
e, si je m'étais chargé de brace-
ts et de chaînes d'or, et qu'avec tout
la j'eusse tardé plus long-temps à
nir, que je ne vous en fais mainte-
nt par la sueur de mon visage et par
a diligence, en montrant à tout le
onde avec quelle promptitude on
écute vos ordres?

La grande attention de Cyrus était
: s'attacher les troupes, de gagner
cœur des officiers, de se faire aimer
estimer des soldats. Pour cela, il
s traitait tous avec bonté et douceur,
rendait populaire et affable, les
vitait souvent à manger avec lui,
rtout ceux qui se distinguaient par-
i leurs égaux. Il ne faisait aucun
is de l'argent que pour le donner. Il
istribuait avec largesse des présens
chacun selon son mérite et sa con-
ition. A l'un, c'était un bouclier; à
autre, une épée, ou quelque chose
e pareil. C'était par cette grandeur
'âme, cette générosité, et ce penchant
faire du bien, qu'il croyait qu'un
énéral devait se distinguer, et non
ar le luxe de la table, ou par la
agnificence des habits et des équi-

corrompent lorsque parmi nous ils ne verront et n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, et qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connaissait, différentes parties et différens soins du gouvernement; mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs; persuadé que c'était proprement le devoir et l'occupation d'un roi, et que de là dépendait sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos et le bonheur de l'empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avait dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendaient compte de tout ce qui s'y passait: on les appelait les yeux et les oreilles du prince. Il était attentif à honorer et à récompenser tous ceux qui se distinguaient par leur mérite, et qui excellaient en quelque chose que ce fût. Il préférait infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci en-

prudence, qu'obéissance, ce qui jetait une étrange frayeur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent plus les dieux, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers, les frondeurs, et ceux qui lançaient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence et l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, et prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même temps pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusque dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, et le roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, et il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens après la mort de leur roi, et la perte des plus braves gens de l'armée, étaient dans une étrange consternation. Crésus, et tous les autres alliés, perdirent aussi

toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avait bien prévu, et il se préparait à les poursuivre vivement. Mais il avait besoin pour cela de cavalerie, et, comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avaient point. Il alla donc trouver Cyaxare, et lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, et lui représenta le danger qu'il y avait de pousser à bout des ennemis si puissans, à qui l'on inspirerait peut-être du courage en les réduisant au désespoir; qu'il était de la sagesse d'user modérément de la fortune et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité; que d'ailleurs il ne voulait pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avaient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudraient bien le suivre; à quoi Cyaxare consentit sans peine; et il ne songea plus qu'à passer le temps en festin et en joie avec les officiers, et à jouir de la victoire qu'il venait de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour

poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des courriers qui venaient de la part des Hyrcaniens qui servaient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paraîtrait ils se rendraient à lui ; et en effet ils le firent. Il ne perdit point de temps, et ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avait fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais, car c'était en été, et il les suivait avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens, quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite : tous ceux qui étaient demeurés dans le camp se rendirent ; la victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès-lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avait manqué jusque-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avait de plus précieux. Quand les Mèdes et les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avait été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement

*

du pain aux Perses, qui avaient d'ailleurs, soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur était nécessaire. Leur ragoût était la faim, et leur boisson l'eau de la rivière. C'était la manière de vivre à laquelle ils étaient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus était parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avait passée dans la joie et dans les festins, et s'était enivré avec ses principaux officiers. Le lendemain, à son réveil, il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colère et de fureur, il dépêcha sur-le-champ un courrier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, et de faire revenir tous les Mèdes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifiait sa conduite, et le faisait ressouvenir de la permission qu'il lui avait donnée d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudraient bien le suivre. Il envoya en même temps en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le

dessein qu'il avait de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avait faits, il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avait réservée pour Cyrus. Elle se nommait Panthée, et était femme d'Abradate, roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir; dans la crainte, disait-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudrait, et ne le détournât des grands desseins qu'il avait formés. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avait en garde, ne se défiait pas tant de sa faiblesse, et prétendait qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette princesse. Ne craignez rien, reprit Araspe; je suis sûr de moi, et je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il était près de lui faire violence. La princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt

Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura interdit de honte et de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, et au lieu des violens reproches auxquels il s'attendait, il lui parla avec la dernière douceur, reconnaissant que lui-même avait eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune seigneur. La confusion, la joie, la reconnaissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah! je me connais maintenant, dit-il, et j'éprouve sensiblement que j'ai deux âmes, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte quand vous venez à mon secours, et que vous me parlez; je cède à l'autre, et je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, et rendit un service considérable à Cyrus en se

retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparait à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Mèdes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont ils craignaient la colère et la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avait fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leur pays, avait répandu partout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, et grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trève et de traité, par lequel on convint de part et d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, et de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, et s'être fait un grand nombre d'amis et d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare, pour lui donner avis de son arrivée, et pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, et qui allait encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui était resté de cavalerie. Cyrus alla au-devant de lui avec la sienne, qui était fort nombreuse et fort leste. A cette vue la jalousie et le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, et laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, et entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison, lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, et d'un inviolable attachement à sa personne et à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, et rentra parfaitement dans ses bonnes grâces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de

part et d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses et des Mèdes, qui attendaient avec inquiétude et tremblement de quelle façon se terminerait cette entrevue. A l'instant Cyaxare et Cyrus remontèrent à cheval; et alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avait fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, et les autres nations leur prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avait dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer et lui faire des présens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, et commença à reconnaître que Cyrus ne lui avait point débauché ses sujets, et que les Mèdes ne lui étaient pas moins affectionnés qu'auparavant.

RÉFLEXION 80.

Tout est plein d'instructions dans le récit que nous venons de faire. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes, et dans

ses troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune prince, infiniment élevé au-dessus des sentimens ordinaires à ceux de son rang et de son âge, ne met point sa gloire dans la magnificence des repas, des vêtemens, des équipages. Il ne sait ce que c'est que ces airs de hauteur et de fierté par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer, et la facilité qu'elles donnent de se faire des amis. Il possède merveilleusement l'art (*a*) important de gagner les cœurs, plus encore par ses manières honnêtes et prévenantes, que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire, il est fécond en ressources et en expédiens, témoin le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses, et l'établissement de la cavalerie qu'il y fit. Il est sobre, vigilant, endurci au travail, insensible aux attraits de la volupté; et le contraste de lui et de Cyaxare sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

(*a*) Artificium benevolentiæ colligendæ, *dit Cicéron, en parlant de Cyrus. Epist.* 1. *ad Quint. fratr.*

Dans un âge où les passions sont ordinairement si vives, dans l'ardeur même de la victoire où tout semble permis, au milieu des louanges et des applaudissemens qu'il reçoit de toutes parts, il demeure toujours maître absolu de lui-même, et donne à un jeune seigneur, qui lui ressemblait peu, des leçons de continence et de vertu qui nous étonnent tout chrétiens que nous sommes, et qui nous paraissent à peine croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'est son respect infini pour les dieux, son exactitude à ne rien entreprendre sans les consulter et sans implorer leur secours, sa religieuse reconnaissance à leur égard, en leur attribuant tous ses heureux succès, et la profession ouverte qu'il ne rougissait point de faire en tout temps et en toute rencontre, de piété et de religion, s'il est permis de se servir de ces termes à l'égard d'un prince qui ignorait le vrai Dieu.

Voilà ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus ; et l'on ne manque pas de leur faire observer que c'est sur ce modèle que se forma

un des plus grands capitaines qu'ait porté la république romaine, je veux dire Scipion l'Africain le second, qui avait toujours en main les livres admirables de la Cyropédie : *Quos quidem libros non sine causa noster ille Africanus de manibus ponere non solebat. Nullum est enim prætermissum in his officium diligentis et moderati imperii.*

Epist. Quint.

3. *Continuation de la guerre. Prise de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus.*

Lib. 6. Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare, il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis était encore plus nombreuse qu'elle ne l'avait été dans la première campagne, et l'Egypte seule leur avait fourni plus de six vingt mille hommes. Leur rendez-vous était à Timbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, et après être descendu dans un détail surprenant, que Xénophon rapporte fort au long, songea

se mettre en marche. Cyaxare ne le uivit point, et demeura avec la troisiè- ne partie des Mèdes seulement, pour e pas laisser son pays entièrement égarni.

Abradate, roi de la Susiane, se réparant à prendre son armure, Pan- iée sa femme lui vint présenter un asque, des brassards, et des bracelets, out cela d'or massif, avec une cotte armes de sa hauteur, plissée par en as, et un grand panache de couleur e pourpre. Elle avait fait la plupart e ces ouvrages elle-même à l'insu de on mari, pour lui ménager le plaisir e la surprise. Quelque tendresse u'elle eût pour lui, elle l'exhorta mourir plutôt les armes à la main, ie de ne pas se signaler d'une ma- ère digne de leur naissance, et digne e l'idée qu'elle avait tâché de don- er de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit- le, des obligations infinies. J'ai été sa isonnière, et comme telle, destinée our lui; mais je ne me suis point ouvée esclave entre ses mains, ni ne e suis point vue libre à des conditions nteuses. Il m'a gardée, comme il rait gardé la femme de son propre ère; et je lui ai bien promis que vous

sauriez reconnaître une telle grâce. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate en levant les yeux vers le ciel, fais que je paraisse aujourd'hui digne mari de Panthée, et digne ami d'un si généreux bienfaiteur! Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il était, et le suivit quelque temps à pied; après quoi elle se retira.

Quand les armées furent en présence, tout se prépara au combat. Après les prières publiques et générales, Cyrus fit des libations en particulier, et pria encore de nouveau le Dieu de ses pères de vouloir être son guide, et de venir à son secours. Ayant entendu un coup de tonnerre, *Nous te suivons, souverain Jupiter* *, s'écria-t-il; et à l'instant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille surpassait de beaucoup celle des Perses, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droite et à gauche dans le dessein d'envelopper

* Il avait effectivement pour guide un Dieu, mais un Dieu bien différent de Jupiter.

l'armée de Cyrus, et de l'assaillir en même temps par plusieurs endroits. Il s'y attendait, et n'en fut pas surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ses troupes; et lui qui en toute autre occasion était si modeste et si éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parlait d'un ton ferme et décisif: Suivez-moi, leur disait-il, à une victoire assurée; les dieux sont pour nous. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, et fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat, il donna le signal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'était avancée sur le flanc droit de son armée, et l'ayant prise elle-même en flanc, la mit en désordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, et de si loin que les chevaux l'aperçurent, ils se renversèrent les uns sur les autres, et plusieurs se cabrant jetèrent par terre ceux qui les montaient. Les chariots armés de faulx achevèrent d'y mettre la confusion. Cependant Abradate, qui commandait les chariots placés à la tête de l'armée, les fit

avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent soutenir un choc si rude, et furent mis en désordre. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, et les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là, les Egyptiens se trouvèrent fort incommodés des flèches qu'on leur tirait de ces tours roulantes, et les bataillons de l'arrière-garde des Perses s'avançant l'épée à la main, empêchèrent les gens de trait de passer plus avant, et les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites, Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'était présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avaient lâché le pied, et jugeant bien que les Egyptiens ne cesseraient de gagner toujours du terrain, il résolut de les aller prendre par derrière, et en un instant ayant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons, il les chargea rudement. La cavalerie

survint en même temps, et poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés, faisaient face partout, et se défendaient avec un courage merveilleux. A la fin, Cyrus admirant leur valeur, et ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur représentant que tous leurs alliés les avaient abandonnés. Ils les acceptèrent, et servirent depuis dans ses troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Crésus s'enfuit en diligence avec ses troupes à Sardes, où Cyrus le suivit dès le lendemain, et se rendit maître de la ville, sans y trouver aucune résistance.

De là il marcha droit vers Babylone, et subjugua en passant la grande Phrygie et la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, et qu'il en eut examiné avec soin la situation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il était impossible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc se déterminer au dessein de la prendre par famine. Pour cela, il fit creuser tout autour de la ville des fossés fort larges et fort profonds,

pour empêcher, disait-il, que rien ne pût y entrer ni en sortir. Ceux de la ville ne pouvaient s'empêcher de rire du dessein qu'il avait pris de les assiéger; et comme ils se voyaient des vivres pour plus de vingt ans, ils se moquaient de toute la peine qu'il se donnait. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devait célébrer une grande solennité, dans laquelle tous les Babyloniens passaient la nuit entière à boire et à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, et la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissait au fleuve, et à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal, et laissant à sec son ancien lit, ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans trouver aucun obstacle. Elles pénétrèrent jusque dans le palais, où le roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville, et de la mort du roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudraient avoir la vie sauve demeurassent dans leurs maisons, et lui envoyassent leurs armes; ce qui fut fait sur-le-champ. Voilà ce que

ûta à ce prince la prise de la ville la lus riche et la plus forte qui fût alors ans l'univers.

Cyrus commença par remercier les eux de l'heureux succès qu'ils ve- ient de lui accorder: il assembla s principaux officiers, dont il loua ubliquement le courage, la sagesse, zèle et l'attachement pour sa per- nne, et distribua des récompenses ns toute l'armée. Il leur remontra suite que l'unique moyen de con- rver ce qu'ils avaient acquis, était de rsévérer dans leur ancienne vertu; e le fruit de la victoire n'était pas s'abandonner aux délices et à l'oi- veté; qu'après avoir vaincu les en- mis par la force des armes, il serait nteux de se laisser vaincre par les raits de la volupté; qu'enfin, pour nserver leur ancienne gloire, il fal- t maintenir à Babylone, parmi les rses, la même discipline qui était servée dans leur pays, et pour cela nner leurs principaux soins à la ne éducation des enfans. Par-là, -il, nous deviendrons nous-mêmes s vertueux de jour en jour, en nous rçant de leur donner de bons exem- s, et il sera bien difficile qu'ils se

corrompent lorsque parmi nous ils ne verront et n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, et qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connaissait, différentes parties et différens soins du gouvernement; mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs; persuadé que c'était proprement le devoir et l'occupation d'un roi, et que de là dépendait sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos et le bonheur de l'empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avait dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendaient compte de tout ce qui s'y passait: on les appelait les yeux et les oreilles du prince. Il était attentif à honorer et à récompenser tous ceux qui se distinguaient par leur mérite, et qui excellaient en quelque chose que ce fût. Il préférait infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci en-

ıe souvent la ruine et la désolation peuples, au lieu que l'autre est ɔurs bienfaisante et salutaire. Il it que les lois peuvent beaucoup ribuer au réglement des mœurs ; , selon lui, le prince devait être ɔon exemple une loi vivante; et il oyait pas qu'il fût digne de com- der aux autres, s'il n'avait plus umière et plus de vertu que ses s. La libéralité lui paraissait une ı véritablement royale; mais il it encore plus de cas de la bonté, affabilité, de l'humanité, qualités ɔres à gagner les cœurs et à se aimer des peuples, ce qui est ɔrement régner : outre que, d'ai- plus que les autres à donner ıd on est infiniment plus riche ux, est une chose moins surpre- e, que de descendre en quelque ɔ du trône pour s'égaler à ses ts. Mais ce qu'il préférait à tout, le culte des dieux, et le respect la religion; persuadé que qui- ɥue était sincèrement religieux et ɡnant Dieu, était en même temps et fidèle serviteur des rois, et ɔlablement attaché à leur per- ɹe et au bien de l'État.

déclara Cambyse, son fils aîné, son successeur, et laissa à l'autre plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un et à l'autre d'excellens avis, en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes était le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les frères, et le soin de se faire et de se conserver de fidèles amis. Il mourut, également regretté de tous les peuples.

RÉFLEXIONS.

J'en ferai deux, dont l'une regardera le caractère et les qualités personnelles de Cyrus; l'autre, la vérité de son histoire écrite par Xénophon.

Première réflexion.

On peut regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage et le héros le plus accompli dont il soit parlé dans l'Histoire profane. Aucune des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquait: sagesse, modération, courage, grandeur d'âme, noblesse de sentimens, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs,

cœurs, profonde connaissance de toutes les parties de l'art militaire, vaste étendue d'esprit, soutenue d'une prudente fermeté, pour former et pour exécuter de grands projets.

Mais ce qu'il y avait en lui de plus grand et de plus véritablement royal (*a*), c'est l'intime conviction où il était que tous ses soins et toute son attention devaient tendre à rendre les peuples heureux; et que ce n'était point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe et les dépenses de la table qu'un roi devait se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, et surtout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, et à leur procurer le repos et l'abondance. En effet, c'est le fondement et comme la base de l'état des princes, de n'être pas à eux. C'est le caractère même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux

(*a*) Ἐγὼ μὲν οἶμαι δεῖν τὸν ἄρχοντα τῶν ἀρχομένων διαφέρειν, ἐν τῷ πολυτελέστερον δειπνεῖν, καὶ πλέον ἔιδος ἔχειν χρυσίου, ἀλλὰ τῷ πρόσω τι καὶ φιλοπονία προθυμεῖσθαι *Cyrop. lib.* 1.

Ac mihi quidem videntur hæc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperio erunt, sint quàm beatissimi. *Cic. Epist.* 1. *lib.* 1. *ad Quint. frat.*

comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre partout. Ce serait leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreraient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avaient des vues moins étendues que tous leurs Etats. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié.

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de temps un empire qui embrassait presque toutes les parties du monde ; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes ; qu'il sut se faire tellement estimer et aimer non-seulement par ses sujets naturels, mais par toutes les nations qu'il avait conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le père commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre, nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avait formé pour être l'instrument et l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avait sur son peuple, et pour donner au monde

sa personne un modèle parfait
la manière dont les princes doivent
ıverner les peuples, et du vé-
ible usage qu'ils doivent faire de
souveraine puissance.
Quand je dis que Dieu a formé lui-
me ce prince, je n'entends pas que
it été par un miracle sensible, ni
il l'ait tout d'un coup rendu tel
e nous l'admirons dans ce que l'His-
re nous en apprend. Dieu lui avait
nné un heureux naturel en mettant
ıs son esprit les semences de toutes
plus grandes qualités, et dans son
ur des dispositions aux plus rares
tus. Il eut soin qu'on cultivât cet
ıreux naturel par une excellente
ıcation, et qu'on le préparât ainsi
ɛ grands desseins qu'il avait sur
Comme il est la lumière des es-
ts, il dissipait tous ses doutes,
suggérait les expédiens les plus
ıvenables, le rendait attentif aux
illeurs conseils, étendait ses vues,
les rendait plus nettes et plus dis-
ctes. Ainsi Dieu présida à toutes
entreprises (a), le conduisit comme

a) Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus
rehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus
es, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo

par la main dans toutes ses conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les remparts les plus forts, et humilia en sa présence les princes les plus puissans de la terre.

Pour mieux sentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perse, je veux dire à Xerxès, son petit-fils, qui, poussé par un motif absurde de vengeance, entreprit de subjuguer la Grèce. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand et de plus éclatant selon les hommes; le plus vaste empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre et de mer dont le nombre paraît incroyable. Tout cela est autour de lui, mais non en lui, et n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux grands et aux princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans bornes, dans une gloire qui ne lui avait rien coûté, il s'était accoutumé à juger de ses talens et de son

portas, et portæ non claudentur. Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo: portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam. *Isai.* 45. 1. 2.

mérite personnel par les dehors de sa place et de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane, son oncle, et de Démarate, pour n'écouter que les flatteurs de sa vanité. Il mesure le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition, et devenu dédaigneux pour une obéissance trop prompte et trop facile, il se plaît à exercer sa domination sur les élémens, à percer les montagnes et à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à captiver ses flots par des chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'une vanité puérile et d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature et des élémens; il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée; il compte avec une présomption et une folle assurance sur les millions d'hommes et de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais quand, après la bataille de Salamine, il vit les tristes restes et les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans toute la Grèce, il reconnut quelle différence il y avait entre une armée et une foule d'hom-

Il s'agit de savoir lequel des deux historiens, qui rapportent la même histoire d'une manière si différente, est le plus digne de foi. Des jeunes gens même, conduits par les interrogations d'un habile maître, peuvent aisément prendre leur parti. Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un prince si expérimenté dans la guerre, et plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi tête baissée dans des embûches qu'une femme lui aurait préparées? Ce que le même historien rapporte du brusque emportement et de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve où l'un de ses chevaux sacrés s'était noyé, et qu'il fit couper sur-le-champ par son armée en trois cent soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce prince (*a*), dont le caractère était la douceur et la modé-

(*a*) Cicéron remarque que pendant tout son gouvernement il ne lui échappa jamais une parole de colère et d'emportement : *Cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit.* Epist. 2. ad Quint. frat.

ration. D'ailleurs, est-il vraisemblable que Cyrus marchant à la conquête de Babylone (*a*), perdît ainsi un temps qui lui était si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, et manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens, en s'amusant à faire la guerre à un fleuve, au lieu de la porter contre les ennemis?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Écriture sainte, où l'on voit que bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des Mèdes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone, et joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance

(*a*) Cùm Babylonem oppugnaturus festinaret ad bellum, cujus maxima momenta in occasionibus sunt.. huc omnem transtulit belli apparatum... Perititaque et tempus, magna in magnis rebus jactura; et militum ardor, quem inutilis labor fregit; et occasio aggrediendi imparatos, dum ille bellum indictum hosti cum flumine gerit. *Senec. lib. 3, de Ira, cap. 21.*

mens, parce qu'elle ne se faisait pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances, et de fixer une taxe qui serait réglée sur le revenu de chaque ville et de chaque peuple, afin que les charges de l'Etat étant également réparties sur tous les membres qui le composaient, personne n'eût sujet de se plaindre. Il s'agissait de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate et si pleine de dangers et d'inconvéniens. Tous les alliés jetèrent les yeux sur Aristide. Ils lui donnèrent un plein pouvoir, et s'en rapportèrent entièrement à sa prudence et à sa justice pour imposer à chacun sa taxe. On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité et le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, avec l'attention et l'activité d'un père de famille qui gouverne son propre revenu, avec la réserve et la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés : enfin, chose

lecteur consistent à savoir les démêler, à les reconnaître à certains traits qui leur sont propres, et à en faire le triage et la séparation. Et c'est à ce discernement du vrai et du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.

SECOND MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

De la grandeur et de l'empire d'Athènes.

Mon dessein, dans ce second morceau d'Histoire, est de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant plusieurs années sur la Grèce, et d'exposer par quels degrés et par quels moyens Athènes parvint à une si haute élévation. Les chefs qui, dans l'espace du temps dont nous parlons, contribuèrent le plus à établir et à maintenir la grandeur et la puissance de cette république, par des qualités toutes différentes, furent Thémistocle, Aristide, Cimon, Périclès.

En effet, Thémistocle jeta les fondemens de cette nouvelle puissance,

talens ; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisait beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes, en célébrations de jeux et de fêtes, en constructions de temples et d'édifices publics, et que d'ailleurs les mains de ceux qui touchaient les deniers publics n'étaient pas toujours si pures et si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministère où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y était entré ; de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funérailles. Le peuple s'en chargea, ainsi que du soin de nourrir et de marier ses filles. Aristide (*a*) avait embrassé cet état si vil aux yeux de la plupart des hommes, et s'y était toujours maintenu par goût et par estime; et loin de rougir de sa pauvreté, il n'en tirait pas moins de gloire que de tous ses trophées et de toutes les victoires qu'il avait remportées. Plu-

(*a*) Ἀριστείδης τιμίως τὴν πενίαν, καὶ τὸν ἀπὸ τοῦ πένεσθαι ὄντως ἡδέως οὐδὲν ἧττον ἀγαπῶν τῆς ἐπὶ τοῖς τροπαίοις διατέλεσε. *Plut.*

tarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de rapporter ici.

Callias, très proche parent d'Aristide, et le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisait surtout un crime de ce que, riche comme il était, il n'avait pas de honte de voir Aristide, sa femme et ses enfans dans l'indigence, et de les laisser manquer du nécessaire. Callias, voyant que ces reproches faisaient beaucoup d'impression sur l'esprit des juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'était pas vrai qu'il lui avait présenté de grosses sommes d'argent, et l'avait pressé avec instance de vouloir les accepter, et s'il ne les avait pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvait vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence; que l'on pouvait trouver assez de gens qui usaient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il n'était pas aisé d'en rencontrer un seul qui portât la pauvreté avec courage et générosité, et qu'il n'y avait que ceux qui étaient pauvres malgré eux, qui pussent rougir de

formé de supplanter les Lacédémoniens, en substituant les Athéniens à leur place ; et peu délicat sur le choix des moyens, il trouvait bonne et légitime toute voie qui pouvait le conduire à ce but. Un jour, en pleine assemblée, il déclara qu'il avait un dessein important, mais qu'il ne pouvait le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avait besoin d'un profond secret ; et il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommèrent Aristide, et s'en rapportèrent entièrement à son avis. Thémistocle l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeait à brûler la flotte des Grecs qui était dans un port voisin, moyennant quoi Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide retourna à l'assemblée, et déclara simplement que rien ne pouvait être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même temps rien n'était plus injuste. Tout le peuple d'une commune voix défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par-là que ce fut avec raison qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de Juste ;

surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les conquérans recherchent avec tant d'ardeur, et qui approche en quelque sorte l'homme de la Divinité. Un jour que l'on prononçait sur le théâtre un vers d'Eschyle, où ce poète, en parlant d'Amphiaraüs, dit qu'*il cherchait non à paraître juste, mais à l'être*; tout le peuple aussitôt jeta les yeux sur Aristide, et lui appliqua cet éloge si magnifique.

L'armée des Perses reçut un terrible échec dans la fameuse bataille de Platée. A peine Artabaze, de trois cent mille hommes qu'il avait, en put sauver quarante mille. Pausanias, l'un des rois de Sparte, commandait l'armée des Grecs. Il fit paraître beaucoup d'équité et de modération, comme on peut le voir par deux traits qu'en rapporte Hérodote, qui sont très particuliers. Lib

Après la victoire de Platée, un des premiers citoyens d'Egine l'exhorta à venger sur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avaient péri aux Thermopyles, et la manière indigne dont Xerxès et Mardonius lui-même avaient traité

et leur magnificence. Il traitai
alliés avec une dureté insupport
ne parlait aux officiers qu'avec ha
et menaces; se faisait rendre des
neurs extraordinaires, et par
conduite rendait odieux à tou
alliés le gouvernement des La
moniens. Les manières douces,
nêtes et prévenantes d'Aristide
Cimon; l'humanité et la justic
paraissaient dans toutes leurs ac
l'attention qu'ils avaient à n'off
personne, et à faire du bien à t
monde : tout cela contribuait à
encore sentir davantage la diffé
des caractères, et à augment
mécontentement. Enfin ce méco
tement éclata, et tous les allié
sèrent sous le commandemen
Athéniens, et se mirent sous
protection. Ainsi, dit Plutarque,
tide, en opposant à la dureté e
hauteur de Pausanias beaucoi
douceur et d'humanité, et ins
à Cimon son collègue les même
timens, détacha des Lacédémoi
insensiblement et sans qu'ils s'en
çussent, l'esprit des alliés, et
enleva enfin le commandement
de vive force, en employant des a

et des flottes, et encore moins en usant de ruse et de perfidie, mais en rendant aimable, par une conduite sage et douce, le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens, dans cette occasion, firent paraître une grandeur d'âme et une modération qu'on ne peut assez admirer ; car s'apercevant que la trop grande autorité rendait leurs capitaines fiers et insolens, ils renoncèrent de bon cœur à la supériorité qu'ils avaient eue jusque-là sur les autres Grecs, et cessèrent d'envoyer de leurs chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux avoir des citoyens sages (*a*), modestes, et parfaitement soumis à la discipline et aux lois du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

Jusque-là les villes et les peuples de la Grèce avaient bien contribué de quelques sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre contre les Barbares ; mais cette répartition avait toujours causé de grands mécontente-

(*a*). Μᾶλλον ὡρέγοντο σωφρόνων ἔχειν ἢ τοὺς αὐτοὺς ἀμείνους ἀστῶν πολίτας, ἢ τῆς Ἑλλάδος ἔχειν τὴν ἀρχὴν ἀφέντες. *Plut. in Vit. Arist.*

mens, parce qu'elle ne se faisait pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances, et de fixer une taxe qui serait réglée sur le revenu de chaque ville et de chaque peuple, afin que les charges de l'Etat étant également réparties sur tous les membres qui le composaient, personne n'eût sujet de se plaindre. Il s'agissait de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate et si pleine de dangers et d'inconvéniens. Tous les alliés jetèrent les yeux sur Aristide. Ils lui donnèrent un plein pouvoir, et s'en rapportèrent entièrement à sa prudence et à sa justice pour imposer à chacun sa taxe. On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité et le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, avec l'attention et l'activité d'un père de famille qui gouverne son propre revenu, avec la réserve et la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés : enfin, chose

très difficile et très rare, il vint à bout de se faire aimer, dans un emploi où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénèque rend à une personne chargée à-peu-près d'un pareil emploi, et le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un surintendant ou contrôleur général des finances. Je apporterai ses paroles mêmes en latin, n'ayant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurais souhaité, l'énergique et élégante brièveté de Sénèque. *Tu quidem orbis terrarum* Senec. lib. de *utiones administras, tam abstinen-* Brevit. vit *r quàm alienas, tam diligenter* cap. 18. *iàm tuas, tam religiosè quàm pu-* *licas. In officio amorem conseque-* *s, in quo odium vitare difficile est.* C'est à la lettre ce que fit Aristide. Il montra tant d'équité et de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que personne ne se plaignit; et dans la suite on regarda toujours ce temps comme le siècle d'or, c'est-à-dire comme le bon et l'heureux temps de la Grèce. En effet, la taxe qu'il avait réglée à quatre cent soixante talens, et portée par Périclès à six cents, et bientôt après jusqu'à treize cents

*

talens ; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisait beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes, en célébrations de jeux et de fêtes, en constructions de temples et d'édifices publics, et que d'ailleurs les mains de ceux qui touchaient les deniers publics n'étaient pas toujours si pures et si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministère où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y était entré ; de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funérailles. Le peuple s'en chargea, ainsi que du soin de nourrir et de marier ses filles. Aristide (*a*) avait embrassé cet état si vil aux yeux de la plupart des hommes, et s'y était toujours maintenu par goût et par estime; et loin de rougir de sa pauvreté, il n'en tirait pas moins de gloire que de tous ses trophées et de toutes les victoires qu'il avait remportées. Plu-

(*a*) Ἀριστείδης τὴν πενίαν, ἣν τὸν ἀπὸ τῶν πόνων οὐκ ἀφέλιμον ἀλλὰ καλὸν ἐποίησε τοῖς φιλοπόνοις τῶν τροπαίων διαφέρειν. *Plut.*

tarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de rapporter ici.

Callias, très proche parent d'Aristide, et le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisait surtout un crime de ce que, riche comme il était, il n'avait pas de honte de voir Aristide, sa femme et ses enfans dans l'indigence, et de les laisser manquer du nécessaire. Callias, voyant que ces reproches faisaient beaucoup d'impression sur l'esprit des juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'était pas vrai qu'il lui avait présenté de grosses sommes d'argent, et l'avait pressé avec instance de vouloir les accepter, et s'il ne les avait pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvait vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence; que l'on pouvait trouver assez de gens qui usaient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il n'était pas aisé d'en rencontrer un seul qui portât la pauvreté avec courage et générosité, et qu'il n'y avait que ceux qui étaient pauvres malgré eux, qui pussent rougir de

l'être. Aristide avoua que tout ce que son parent venait de dire, était vrai; et il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée et ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être pauvre comme Aristide, que riche comme Callias. Aussi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athènes, ne fait cas que d'Aristide; car les autres (*a*), dit-il, comme Thémistocle, Cimon, Périclès, ont à la vérité embelli la ville de portiques, de bâtimens superbes, l'ont remplie d'or et d'argent, et d'autres pareilles superfluités et curiosités; mais celui-ci a laissé le modèle d'un gouvernement parfait, en ne se proposant pour but, dans toutes ses actions, que de rendre ses citoyens plus vertueux.

in Vit. Cimon avait aussi de grandes qualités, qui servirent beaucoup à établir et à affermir la puissance des Athéniens. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des alliés était taxé, ils devaient encore fournir un certain nombre d'hommes et de vaisseaux.

(*a*) Θεμιστοκλέα μὲν γὰρ, καὶ Κίμωνα, καὶ Περικλέα, τῶν, καὶ χρημάτων, καὶ φιλοτιμίας πολλῆς ἐμπλῆσαι τὴν πόλιν· Ἀριστείδην δὲ πολιτεύεσθαι περὶ ἀρετῶν *Plut. in Vit. Arist.*

Plusieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne respiraient plus que le repos, et ne songeaient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues et des dangers de la guerre, aimaient mieux fournir de l'argent que des hommes, et laissaient aux Athéniens le soin de remplir de soldats et de rameurs les vaisseaux qu'ils étaient obligés de donner. D'abord on les chagrina fort, et on voulait les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon garda une conduite toute opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix, sentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étaient auparavant, ne seraient plus propres qu'au labourage et au trafic; pendant que les Athéniens, qui auraient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriraient de plus en plus, et deviendraient de jour en jour plus puissans. Cela ne manqua pas d'arriver; et ce furent ces peuples mêmes qui à leurs propres frais et dépens se donnèrent des maîtres, et de compagnons et d'alliés qu'ils étaient devinrent en quelque sorte sujets et tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de capitaine grec Plut. in Cim.

qui rabaissât la fierté ni la puissance du grand roi de Perse, comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chassés de la Grèce, il ne leur laissa pas le temps de respirer, mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cents voiles, leur enleva leurs plus fortes places, et leur débaucha tous leurs alliés, en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le roi de Perse dans toute l'Asie depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphilie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle était à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il la défit entièrement, et prit plus de deux cents vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perses étaient sortis de leurs vaisseaux pour aller joindre leur armée de terre qui était près de là, et côtoyait les rivages. Cimon, profitant de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avait extrêmement animés, les fit aussi descendre de leurs vaisseaux, les mena droit contre les Barbares, qui les attendirent de pied ferme, et

soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand: on fit un nombre infini de prisonniers, et un butin immense. Cimon ayant en un seul jour remporté deux victoires, qui égalaient la gloire des deux journées de Salamine et de Platée, si elles ne la surpassaient pas, alla, pour y mettre le comble, au-devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui venaient pour joindre la flotte des Perses, et ne savaient rien de ce qui s'était passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, et presque tous les soldats tués ou noyés. Cet exploit d'armes dompta tellement l'orgueil du roi de Perse, qu'il fit ce traité de paix qui est si célèbre dans les anciennes histoires, par lequel il promit que désormais ses armées de terre n'approcheraient point plus près de la mer de Grèce que de 400 stades, qui font à-peu-près vingt lieues, et que ses galères ni autres vaisseaux de guerre ne pourraient avancer au-delà des îles Chélidoniennes et Cyanées.

Cimon plein de gloire revint à Athènes, et employa une partie des

dépouilles à fortifier le port et à em-
Plut. in Vit. Pericl. bellir la ville. Pendant son absence, Périclès s'était rendu fort puissant auprès du peuple. Il n'était pas naturellement populaire, mais il l'était devenu par politique, pour écarter les soupçons qu'on aurait pu avoir qu'il songeât à la tyrannie, et aussi pour contrebalancer l'autorité et le crédit de Cimon, qui était soutenu par la faction des riches et des puissans. Périclès avait eu une excellente éducation, et avait été instruit et formé par les plus habiles philosophes de son temps. Anaxagore, qui passait pour avoir attribué le premier les événemens humains et le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence supérieure * qui réglait et conduisait tout avec sagesse, l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, et qui pour cela est appelée *physique*. Cette étude lui donna une force et une élévation d'esprit extraordinaire, et au lieu des basses et timides superstitions qu'en-

* C'est pour cela qu'Anaxagore fut surnommé Νοῦς, c'est-à-dire, *Intelligence*.

gendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'âme assurée, et d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit usage de cette science dans la guerre même; car dans le temps que la flotte des Athéniens se préparait à partir pour aller contre le Péloponnèse, une éclipse de soleil étant survenue, et voyant le pilote de la galère qu'il montait tout effrayé par cette subite obscurité, il lui jeta son manteau sur les yeux, et lui fit entendre qu'une pareille cause l'empêchait de voir le soleil. Il s'était aussi fort exercé dans l'éloquence, qu'il regardait comme un instrument nécessaire à quiconque voulait conduire et manier le peuple. Les poètes disaient de lui qu'il foudroyait (*a*), qu'il tonnait, qu'il mettait toute la Grèce en mouvement, tant il excellait dans le talent de la parole. Il n'était pas moins prudent et réservé dans ses discours que fort et véhément; et l'on remarque qu'il ne parla jamais en public

(*a*) Ab Aristophane poeta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. *Orat. n.* 29.

sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet. Eupolis disait de lui que la déesse de la persuasion résidait sur ses lèvres; et comme un jour on demandait à Thucydide *, son adversaire et son rival, qui de lui ou de Périclès luttait le mieux : Quand je l'ai renversé par terre en luttant, répliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistans, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.

in Vit. Tel était l'adversaire avec qui Cimon fut obligé d'en venir souvent aux mains au retour de ses glorieuses campagnes. Mais comme Périclès, par ses manières flatteuses et par la force de son éloquence, s'était rendu maître du peuple, il l'emporta enfin sur Cimon, et le fit condamner à l'exil par l'ostracisme. Au bout de cinq ans il en fut rappelé, à cause du mauvais état des affaires d'Athènes par rapport aux Lacédémoniens; et Périclès, sacrifiant sa jalousie au

* Ce n'est pas l'historien.

bien public, ne rougit point d'écrire et de porter lui-même le décret du rappel de son adversaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, et réconcilia les deux peuples; et pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux succès de tant de victoires, l'envie et l'occasion d'attaquer leurs voisins et leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même temps et à enrichir ses concitoyens. Il mit donc en mer une flotte de deux cents vaisseaux. Il en envoya soixante contre l'Egypte, et alla avec le reste contre l'île de Cypre. Il battit la flotte ennemie; et dans le temps qu'il méditait la perte entière de l'empire des Perses, il fut blessé au siége d'une ville qu'il attaquait en Cypre, et mourut de sa blessure. Il avait sagement averti les Athéniens de se retirer en bon ordre en cachant sa mort: ce qui fut exécuté; et ils retournèrent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore et sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. Depuis ce temps-là les Grecs ne firent plus rien de considérable contre les

Barbares ; la division se mit parmi eux ; ils donnèrent à l'ennemi commun le temps de respirer ; et ils se détruisirent eux-mêmes par leurs propres forces.

Plut. in Vit. Cim.

Cimon fut généralement regretté, et la suite fit encore mieux connaître quelle perte la Grèce avait faite en sa personne. Il était riche et opulent ; mais, dit Plutarque (*a*) en citant les propres paroles de Gorgias, il possédait de grands biens pour en user, et il en usait pour se faire aimer et honorer. L'histoire raconte de lui, au sujet de sa libéralité, des choses qui à peine nous paraissent croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Il voulait que ses vergers et ses jardins fussent ouverts en tout temps aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendraient. Il avait tous les jours une table servie frugalement, mais où il y avait à manger pour beaucoup de personnes ; et tous les pauvres bourgeois de la ville y étaient reçus. Il se faisait toujours suivre de quelques domestiques, qui avaient ordre

Cornel. Nep. et Plut. in Vit. Cim.

(*a*) Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κεῖσθαι μὲν ὡς χρῆται, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμᾷτω.

de glisser secrètement quelques pièces d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontrait, et de donner des habits à ceux qui en manquaient. Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étaient morts sans avoir de quoi se faire inhumer. Et il ne faisait point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, et pour acheter ses suffrages; car nous avons déjà remarqué qu'il s'était déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire des riches et des nobles. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère ait été si fort honoré pendant sa vie, et si regretté après sa mort.

Depuis ce temps-là, et surtout après que Thucydide, beau-père de Cimon, eut été banni par l'ostracisme, personne ne balançant plus l'autorité de Périclès, il eut un souverain pouvoir à Athènes, disposant seul des finances, des troupes, des vaisseaux, et du maniement de toutes les affaires publiques. Il commença alors à changer de conduite, ne cédant plus, comme auparavant, aux caprices et aux fantaisies du peuple, mais substituant aux manières trop molles et trop complaisantes qu'il

avait eues jusque-là, un gouvernement plus ferme et plus indépendant, sans pourtant se départir jamais en rien de la droite raison, et de l'amour du bien public. Il engageait souvent par remontrances et par raisons le peuple à faire volontairement ce qu'il proposait; mais quelquefois aussi par une salutaire contrainte, il le menait malgré lui à ce qui était le meilleur: imitant en cela la conduite d'un sage médecin, qui dans le cours d'une longue maladie, accorde de temps en temps quelque chose au goût du malade, mais souvent ordonne des remèdes qui le travaillent et le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé seul du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fière, comme il avait une grande habileté et une dextérité merveilleuse à manier les esprits, il employait selon les différentes conjonctures tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inspiraient les heureux succès, tantôt l'espérance pour ranimer son courage abattu par l'adversité; montrant que la rhétorique, comme dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier et de maîtriser

les esprits et les cœurs, et que le plus sûr moyen pour y réussir est de savoir faire usage des passions, soit douces, soit violentes, dont le succès est presque toujours immanquable.

Ce qui donnait un si grand crédit à Périclès parmi le peuple, n'était pas seulement la force victorieuse de son éloquence, mais la grande idée qu'on avait de son mérite, de sa prudence, de son habileté dans les affaires, et surtout de son désintéressement; car il était regardé comme un homme incapable de se laisser corrompre (*a*) par des présens, et gouverner par l'avarice. En effet, s'étant vu long-temps seul maître de la république, ayant porté la grandeur d'Athènes au plus haut point où elle pût arriver, et amassé dans la ville des trésors immenses, il n'augmenta pas d'une seule drachme le bien que son père lui avait laissé. Il gouverna toujours son patrimoine avec économie, se faisant rendre un compte exact de l'emploi de ses revenus, et retranchant toute dépense folle et superflue; ce qui déplut beaucoup à sa

(*a*) Ἀλλὰ τάτε πειρᾶσθαι χειμαίνειν, ἢ χρημάτων κρείττονα.

femme et à ses enfans, qui auraient voulu plus d'éclat et de magnificence: mais il préféra à cette vaine et frivole gloire, la solide joie d'aider un grand nombre de pauvres citoyens (*a*).

Il n'était pas moins bon capitaine qu'excellent politique. Les troupes avaient une pleine confiance en lui, et le suivaient avec une entière assurance. Sa grande maxime dans la guerre était de ne point hasarder un combat sans être presque assuré du succès, et de ménager le sang des citoyens. Il avait coutume de dire que s'il ne tenait qu'à lui, ils seraient immortels; que les arbres coupés et abattus revenaient en peu de temps, mais que les hommes morts étaient perdus pour toujours. Une victoire qui n'aurait été l'effet que d'une heureuse témérité, lui paraissait peu digne de louange, quoique souvent elle fût fort admirée. Fortement attaché à cette maxime, il la suivit toujours avec une constance que rien ne put jamais ébranler, ce qui parut surtout lorsque les Lacédémoniens firent une irruption dans l'Attique.

(*a*) Βοηθὸν κακῶν τῶν πενήτων.

Semblable, dit Plutarque, à un pilote, qui après avoir donné ordre à tout dans une tempête, méprise les prières et les larmes de l'équipage; Périclès ayant pris de sages mesures pour la sûreté de sa patrie, et étant résolu de ne point sortir de la ville pour aller à la rencontre des ennemis (*a*), demeura ferme et inébranlable dans sa résolution, quoique plusieurs de ses amis le conjurassent par les prières les plus pressantes; que ses ennemis cherchassent à le troubler par leurs menaces et leurs accusations; que la plupart le décriassent par des chansons et des railleries, comme un homme sans cœur, et un traître qui livrait sa patrie aux ennemis. Cette constance et cette grandeur d'âme est une qualité bien nécessaire pour quiconque est chargé du gouvernement des affaires.

Aussi, toutes les expéditions militaires de Périclès, et elles furent en grand nombre, réussirent toujours parfaitement, et lui acquirent à juste titre la réputation d'un général consommé dans l'art de la guerre.

(*a*) Ἔχρατο τοῖς αὐτὸ λογισμοῖς, βραχέα φροντίζων τῶν κατὰ σώματον ἐν δυσχερείαις.

Il ne s'en laissa pas éblouir, et ne suivit pas l'ardeur aveugle du peuple, qui, enflé par tant d'heureux succès, et fier de sa puissance qui s'accroissait de jour en jour, méditait de nouvelles conquêtes, formait de grands projets, songeait de nouveau à attaquer l'Egypte, et à se soumettre les provinces maritimes de l'empire des Perses. Plusieurs même dès-lors commençaient à jeter les yeux sur la Sicile, et à se livrer au malheureux et fatal desir d'y envoyer une flotte : desir qu'Alcibiade ralluma bientôt après, et qui causa la perte entière d'Athènes. Périclès employait tout son crédit et toute sa sagesse à réprimer ces fougueuses saillies et cette avidité inquiète. Il voulait qu'on se bornât à conserver et à assurer les anciennes conquêtes, estimant que c'était beaucoup faire que de contenir et d'arrêter les Lacédémoniens, qui regardaient d'un œil jaloux la grandeur et la puissance d'Athènes.

Cette grandeur n'éclatait pas seulement au dehors par les victoires remportées sur les ennemis, mais brillait encore plus au-dedans par la magnificence des bâtimens et des ouvrages

dont Périclès avait orné et embelli la ville, qui jetait les étrangers dans l'admiration et le ravissement, et leur donnait une grande idée de la puissance des Athéniens.

C'est une chose étonnante de voir en combien peu de temps furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture, et comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection ; car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité et de promptitude n'ont point une grâce solide et durable, ni l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur du temps, jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, et de les faire triompher des siècles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, et qui ont pourtant duré si long-temps; car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avait une beauté qui sentait déjà son antique ; et aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cents ans après ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme

s'ils ne venaient que de sortir des mains de l'ouvrier ; tant ils conservent encore une fleur de grâce et de nouveauté, qui empêche que le temps n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant et une âme exempte de vieillesse était répandue dans tous ces ouvrages.

Phidias, ce célèbre sculpteur, présidait à tout le travail, et en avait l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connaisseurs. Il y avait parmi les ouvriers une ardeur et une émulation incroyables. Tous s'efforçaient à l'envi de se surpasser les uns les autres, et d'immortaliser leur nom par des chefs-d'œuvre de l'art.

Ce qui faisait l'admiration de toute la terre, excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessaient de crier dans les assemblées que le peuple se déshonorait en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grèce, qu'il avait fait venir de Délos où il était en dépôt ; que les alliés ne pouvaient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voyant que les deniers qu'ils avaient fournis

par force pour la guerre, étaient employés par les Athéniens à dorer et à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, et à élever des temples qui coûtaient des millions.

Périclès, au contraire, remontrait aux Athéniens qu'ils n'étaient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avaient reçu; que c'était assez qu'ils les défendissent, et qu'ils éloignassent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne fournissaient ni soldats, ni chevaux, ni navires, et qu'ils en étaient quittes pour quelques sommes d'argent qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvu qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus, et pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutait que la ville étant suffisamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour la guerre, il était convenable d'employer le reste de ces richesses à des ouvrages qui, étant achevés, produiraient une gloire immortelle, et qui, dans le temps qu'on y travaillait, répandaient par tout l'abondance, et faisaient subsister un

grand nombre de citoyens. Un jour même, comme les plaintes s'échauffaient, il s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvu que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avait fait cette dépense. A ces paroles, le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que, piqué d'émulation, il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvait prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires, sans rien épargner.

Les ennemis de Périclès, n'osant pas encore l'attaquer directement, firent appeler en jugement devant le peuple les personnes qui lui étaient le plus attachées : Phidias, Aspasie, Anaxagore. Périclès, qui connaissait la légéreté et l'inconstance des Athéniens, craignit de succomber enfin aux complots et aux efforts de ses envieux. Pour conjurer donc cet orage, il alluma la guerre du Péloponnèse, qui depuis long-temps se préparait, persuadé que par ce moyen il dissiperait les plaintes qu'on avait faites contre lui, et qu'il appaiserait l'envie, parce que dans un danger si pressant la ville ne manquerait jamais de se jeter entre ses bras, et de

de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance et de sa grande réputation.

RÉFLEXIONS.

J'en ferai trois. La première regardera le caractère de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'histoire ; la seconde sera sur l'ostracisme; et dans la dernière je dirai quelque chose de l'émulation qui régnait dans la Grèce, et surtout à Athènes, par rapport aux beaux arts.

1. *Caractères de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon et de Périclès.*

On ne doit point, ce me semble, passer ce morceau d'histoire, sans demander aux jeunes gens lequel de ces quatre illustres chefs ils trouvent le plus estimable, et quelles sont leurs qualités bonnes ou mauvaises qui ont fait plus d'impression sur eux, et sans leur faire remarquer les principaux traits qui caractérisent ces grands hommes.

Il y a dans Thémistocle quelque chose qui frappe extrêmement ; et la

dans leurs écoles de belles maximes et de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très importante pour le bien de l'Etat, et qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice.

Les grandes qualités de Thémistocle furent aussi beaucoup ternies par un desir de gloire excessif, et par une ambition démesurée, qu'il ne put jamais contenir dans de justes bornes, qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvait disputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Aristide, et qui lui fit terminer ses jours d'une manière peu honorable dans un pays étranger, et parmi les ennemis de sa patrie.

Périclès, lorsqu'il fut chargé du maniement des affaires publiques, trouva sa ville dans le plus haut point de grandeur où elle eût jamais été, et dans la fleur de sa puissance, au lieu que ceux qui l'avaient précédé

l'avaient rendue telle. Si cela diminue quelque chose de sa gloire, en ce qu'il n'eut qu'à maintenir ce que d'autres avaient établi ; on peut dire aussi d'un autre côté que cela l'augmente, par la difficulté qu'il y a de maîtriser et de contenir dans le devoir des citoyens fiers, et devenus presque intraitables par la prospérité.

Il se maintint à la tête des affaires et dans un pouvoir presque absolu, non peu de temps, et par une faveur de peu de durée, mais pendant l'espace de quarante ans, quoiqu'il eût à se soutenir contre un grand nombre d'illustres adversaires ; ce qui est presque sans exemple. Rien ne fait sentir plus vivement l'étendue, la supériorité, la force de son génie, la solidité de sa vertu, la variété de ses talens, que ce seul fait, surtout dans une démocratie si jalouse, si remuante, et si remplie de mérite. Plutarque semble en montrer la cause et faire son caractère en un mot, lorsqu'il dit que Périclès, aussi bien que Fabius, se rendit très utile à sa patrie par sa douceur, par sa justice, et par la force et la patience qu'il eut de souffrir les imprudences et les in-

justices de ses collègues et de ses citoyens. Ses ennemis, qui pendant sa vie avaient été blessés de l'excessif crédit qu'il s'était acquis, furent obligés, après sa mort, de convenir que jamais homme n'avait mieux su tempérer la force du commandement par la modération (*a*), ni relever la bonté et la douceur de son caractère par une majestueuse gravité ; et sa puissance, qui avait excité l'envie contre lui, et à qui l'on donnait le nom odieux de tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défense et le plus fort rempart de l'État; tant il se glissa depuis dans le gouvernement de méchanceté et de corruption, qui n'avaient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avait toujours contenues en les tenant faibles et basses, et en les empêchant de croître et de monter à un excès sans remède, par la licence et par l'impunité.

Périclès, par la force de son éloquence, et par l'ascendant qu'il avait pris sur les esprits, déconcerta plusieurs fois les projets du peuple qui ne respirait que la guerre. Il rendit

(*a*) Ἀνωμολόγουν τὸ μετριώτερον ἢ ὀργῇ, καὶ σεμνότερον ἢ πρᾳότητι, καὶ ῥᾳθυμίᾳ τρέπειν.

par-là un grand service à sa patrie ; et il lui aurait épargné bien des malheurs, s'il avait jusqu'à la fin tenu la même conduite. Il avait de bonnes vues en dominant, mais il voulait dominer seul ; et c'est ce qui le porta à faire exiler les meilleurs sujets, et les plus capables de servir la république, parce qu'ils balançaient son autorité. Enfin, craignant pour lui-même un pareil sort, et sentant que son crédit diminuait tous les jours, pour se mettre en sûreté il alluma une guerre dont les suites furent très funestes à sa patrie.

On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athènes ; mais je ne sais si c'est à juste titre. Était-il donc raisonnable d'employer en bâtimens superflus et en vaines décorations, des sommes immenses (*a*), qui étaient destinées pour le fonds de la guerre ? et n'aurait-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui, sous le gouvernement de Périclès, furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étaient auparavant ?

* Elles montaient à plus de dix millions.

Cimon s'appliqua aussi à orner la ville. Mais, outre que l'argent qu'il y employa faisait partie du butin qu'il avait pris sur les ennemis, et n'était point le plus pur sang et la substance des peuples; la dépense fut très médiocre, et il ne s'attacha qu'à des ouvrages, ou absolument nécessaires, comme étaient le port, les murailles, et les fortifications de la ville; ou d'une grande commodité pour les citoyens, telles qu'étaient les galeries et les promenades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'académie, séjour ordinaire des beaux esprits, et retraite célèbre des philosophes. Ce fut particulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode et plus agréable; et par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savans, véritablement dignes d'hommes libres, et qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athènes dans tous les siècles.

Il avait amassé de grands biens, mais il en faisait un usage capable de faire rougir des chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontrait, faisant distribuer des

habits à ceux qui en manquaient, invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athènes qui étaient dans le besoin. Quelle comparaison, dit Plutarque, entre la table de Cimon, simple, frugale, populaire, et qui avec une dépense médiocre nourrissait tous les jours un grand nombre de citoyens; et celle de Luculle, magnifiquement servie, plus digne d'un satrape persan que d'un citoyen romain, et destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession, dont tout le mérite était de savoir goûter les morceaux friands, et sans doute de bien louer le maître de la maison!

Cimon égala, par ses expéditions militaires, la gloire des plus grands capitaines grecs; car aucun avant lui n'avait porté si loin ses armes et ses conquêtes; et il joignit à la bravoure et au courage des autres, une prudence et une modération qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeunesse ne fut pas sans reproche; mais tout le reste de sa vie en couvrit et en effaça parfaitement les fautes: et où trouve-t-on une vertu sans tache?

S'il pouvait y en avoir quelqu'une parmi les païens, ce serait celle d'Aristide. Une grandeur d'âme extraordinaire le rendait supérieur à toutes les passions. Intérêt, plaisir, ambition, ressentiment, jalousie; l'amour de la vertu et de la patrie étouffait en lui tous ces sentimens. C'était l'homme de la république. Pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importait peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenait le sien propre, par l'approbation qu'il lui donnait. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grèce remporta de son temps, mais sans s'en élever. Il ne songeait point à dominer dans Athènes, mais à rendre Athènes dominante; et il en vint à bout, non, comme on l'a déjà remarqué, en équipant de grosses flottes ou en mettant sur pied de nombreuses armées, mais en rendant aimable aux alliés le gouvernement des Athéniens, par sa douceur, sa bonté, son humanité, sa justice. Le désintéressement qu'il fit paraître dans le maniement des deniers publics, et l'amour de la pauvreté, porté, si on osait le dire, presque jusqu'à l'excès,

sont des vertus tellement au-dessus de notre siècle, qu'à peine pouvons-nous les croire. En un mot, et c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide, si Athènes avait toujours eu des chefs qui lui eussent ressemblé, maîtresse de la Grèce, et contente d'en faire le bonheur et d'y maintenir la paix, elle aurait été en même temps la terreur des ennemis, l'amour des alliés, et l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisait point difficulté d'employer les ruses et les finesses pour arriver à ses fins, et ne montrait pas beaucoup de fermeté ni de constance dans ses entreprises. Mais pour Aristide, il était ferme et constant dans sa conduite et dans ses principes, inébranlable dans tout ce qui lui paraissait juste, et incapable d'user du moindre mensonge et de la moindre ombre de flatterie, de déguisement et de fraude, non pas même par manière de jeu.

Il avait une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques et dans le maniement des affaires, et qui souvent ne comptent que sur leurs pa- Plut.

trons et sur l'intrigue. Cette maxime était, que le véritable citoyen, l'homme de bien, devait faire consister tout son crédit à faire et à conseiller, en tout et par tout, ce qui était honnête et juste. Il parlait ainsi, parce qu'il voyait que le grand crédit des amis portait la plupart de ceux qui étaient en place, à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices.

Rien n'est plus admirable, ni plus au-dessus de notre siècle, au-dessus de nos mœurs et de notre manière d'agir et de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix généraux athéniens, Aristide fut le premier à céder le commandement à Miltiade comme au plus habile, et engagea ses collègues à faire de même, en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand et salutaire, de céder et de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur, et par cette réunion de toute l'autorité en un seul chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

Il y a une qualité infiniment rare, qui convient aux quatre grands hom-

mes dont je viens de parler, et qui mérite bien qu'un maître y insiste avec soin, et la fasse remarquer à ses disciples : c'est la facilité avec laquelle ils sacrifient au bien de la patrie leurs querelles particulières. Leur haine n'a rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le salut de l'Etat les réconcilie, sans qu'ils gardent de jalousie ni de rancune ; et bien loin de traverser secrètement son ancien rival, chacun concourt avec zèle au succès de ses entreprises, et à sa gloire.

Ce trait, ce caractère, est ce que l'histoire nous montre de plus grand, de plus difficile, de plus au dessus de l'homme, et, je puis le dire, de plus important et de plus nécessaire pour ceux qui occupent les grandes places ; en qui il n'est que trop ordinaire de voir une petitesse d'esprit, qu'il leur plaît d'appeler *grandeur et noblesse*, qui les rend pointilleux, délicats et jaloux sur ce qui regarde le commandement, incompatibles avec leurs collègues, uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout, toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leur intérêt particulier, et

à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en profiter.

On voit une conduite toute contraire dans ceux dont j'examine ici le caractère.

Thémistocle, peu de temps avant la bataille de Salamine, sentant que les Athéniens regrettaient Aristide, et desiraient sa présence, n'hésita point, quoiqu'il fût le principal auteur de son exil, à le rappeler par un décret commun à tous les bannis, qui leur permettait de revenir dans leur patrie pour l'aider de leurs bons conseils, et la défendre par leur courage.

l. lib. 8. in Vit. mist. et it. Aristide ainsi rappelé, vint quelque temps après trouver Thémistocle dans sa tente, pour lui donner un avis important, d'où dépendaient le succès de la guerre et le salut de la Grèce. Le discours qu'il lui tint, mériterait d'être gravé en caractères d'or. « Thémistocle, lui dit-il, si nous sommes sages, nous renoncerons désormais à cette vaine et puérile dissension qui nous a agités jusqu'ici ; et par une plus noble et plus salutaire émulation nous combattrons à l'envi à qui servira mieux la patrie, vous en commandant et en faisant le devoir d'un bon et

sage capitaine, et moi en vous obéissant, et en vous aidant de ma personne et de mes conseils ». Il lui communiqua ensuite ce qu'il jugeait nécessaire dans la conjoncture présente. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'âme, et d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival, et ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, et même, s'il se pouvait, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Toutes ces protestations ne se terminèrent point à de vains complimens, mais elles furent soutenues par des effets constans ; et Plutarque observe que pendant tout le temps du commandement de Thémistocle, Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils et de son crédit (*a*), travaillant avec joie à la gloire de son plus grand ennemi par le motif du bien public. Et lorsque dans la suite la disgrâce de Thémistocle lui eut donné une belle occasion de se venger, au lieu de se ressentir des mauvais traitemens qu'il en avait

(*a*) Πάντα συνήρατο καὶ συνεξέλιπεν, ἀνδρίζεται καὶ συνεργεῖ μᾶλλον τὸν ἐχθρόν. *Arist.*

reçus (*a*), il refusa constamment de se joindre à ses ennemis, aussi éloigné de jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire, qu'il l'avait été auparavant de s'affliger de ses heureux succès.

L'Histoire a-t-elle rien de plus achevé en tout genre, que ce que nous venons de rapporter ? et trouve-t-on même ailleurs quelque chose qu'on puisse comparer à cette noble et généreuse conduite d'Aristide ? On admire avec raison (*b*), comme un des plus beaux traits de la vie d'Agricola, de ce qu'il employa tous ses talens et tous ses soins pour augmenter la gloire de ses généraux : ici c'est pour augmenter celle de son plus grand ennemi. Quelle supériorité de mérite !

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle, dans Cimon, qui étant actuellement banni par l'ostracisme, vint néanmoins se placer à son rang dans sa tribu, pour com-

(*a*) Οὐκ ἐμπεισάκτου . . διὸ ἀπέλαυσεν ἧττον δυσχερῶς, ὥσπερ διὰ ἐνεμεροῦντι πρότερον ἐφθόνησε. *Ibid.*

(*b*) Nec Agricola unquam in suam famam gestis exultavit : ad auctorem et ducem, ut minister, fortunam referebat. Ita virtute in obsequendo, verecundia in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat. *Tacit. in Vit. Agric. cap.* 8.

battre contre les Lacédémoniens, qui avaient toujours été jusqu'à ce temps de ses amis, et avec qui on l'accusait d'avoir des intelligences secrètes. Mais, sur l'ordre que ses ennemis tirèrent du conseil public pour lui défendre de se trouver à la bataille, il se retira en conjurant ses amis de prouver son innocence et la leur par des effets. Ils prirent l'armure de Cimon, la placèrent dans le poste qu'il devait occuper, et combattirent avec tant de valeur, qu'ils se firent presque tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, et un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Les Athéniens ayant perdu une grande bataille, rappelèrent Cimon; et ce fut, comme on l'a déjà remarqué, Périclès lui-même qui dressa et proposa le décret de son rappel, quoiqu'il eût auparavant contribué plus que tout autre à le faire bannir. Sur quoi Plutarque fait une très belle réflexion, et qui confirme tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Périclès, dit-il, employa tout son crédit pour faire revenir son rival: « tant les querelles mêmes des citoyens étaient tempérées

par le motif de l'utilité publique, et leurs animosités toujours prêtes à s'appaiser dès que le bien de l'État le demandait ; et tant l'ambition, qui est la plus vive et la plus forte des passions, cédait et se conformait aux besoins et aux intérêts de la patrie ». Cimon, après son retour, sans se faire prier, et sans se plaindre ni faire l'important, et sans chercher à faire durer une guerre qui le rendait nécessaire à sa patrie, lui rendit promptement le service qu'on attendait de lui, et lui procura sans délai la paix dont elle avait besoin.

Mais rien ne découvre plus clairement le fond du cœur de Périclès, sa douceur, son éloignement de toute haine et de toute vengeance, qu'une parole qu'il dit peu avant sa mort. Ses amis, qui ne croyaient pas être entendus du malade, louant entr'eux son gouvernement et ses neuf trophées, il les interrompit en leur disant, qu'il s'étonnait qu'ils s'arrêtassent à des choses qui dépendaient beaucoup de la fortune, et qui lui étaient communes avec beaucoup d'autres généraux ; et qu'ils passassent sous silence ce qui était le plus beau et le plus

grand, de n'avoir jamais fait porter
e deuil à aucun Athénien.

Les différens traits que j'ai rapportés
squ'ici, en parlant des quatre grands
ommes qui ont le plus illustré la
épublique d'Athènes, peuvent être,
e me semble, d'une grande utilité,
on seulement pour les jeunes gens
ui doivent occuper des places con-
dérables dans l'État, mais pour
utes sortes de personnes de quelque
ndition qu'elles soient; car ils nous
ontrent quelle petitesse d'esprit et
uelle bassesse il y a à être envieux
jaloux de la vertu et de la réputa-
on des autres; et au contraire,
mbien il y a de noblesse et de gran-
eur d'âme à estimer, à aimer, à
ire valoir le mérite de ses égaux,
e ses collègues, de ses concurrens,
même de ses ennemis, si l'on en a.
ous ces traits d'histoire doivent faire
autant plus d'impression sur les
prits, que ce ne sont point des leçons
éculatives de philosophes, mais des
voirs réduits en pratique.

2. *De l'Ostracisme.*

L'ostracisme, chez les Athéniens,

était un jugement par lequel on condamnait un homme à une sorte d'exil qui durait dix ans à moins que le peuple n'en abrégeât le temps. Il fallait qu'il y eût au moins six mille citoyens qui condamnassent à cette peine. Ils donnaient leur suffrage en écrivant le nom du particulier sur une coquille, appelée en grec ὄστρακον, d'où est venu le nom d'ostracisme. Cette sorte de bannissement n'était point une punition ordonnée pour aucun crime, ni une peine infamante (1); et c'étaient

(1) L'auteur de l'*Esprit des Lois* va plus avant. Il appelle l'ostracisme, *une chose admirable pour Athènes. Bien loin*, dit-il encore, *que cet usage puisse flétrir le gouvernement populaire, il est au contraire très propre à en prouver la douceur.* Il nous semble que cet usage prouve moins la douceur du gouvernement populaire, qu'il ne montre l'espèce d'adoucissement qu'une république dont les mœurs étaient tempérées par le commerce des lettres et des arts, pouvait répandre sur une injustice légale. Sans doute il est facile d'expliquer la raison, et, si l'on veut, la nécessité de l'ostracisme; mais alors il ne l'est pas autant de justifier les éloges que Montesquieu, et Rollin lui-même, d'après Plutarque, donnent à la sagesse d'un gou-

s plus illustres citoyens *, et souvent
ême les plus gens de bien, qui y
aient exposés. Je ne prétends point
e rendre ici l'avocat ou l'apologiste
e l'ostracisme, qui pouvant être con-
déré sous différentes faces, peut
ıssi partager les esprits sur le juge-
ent qu'on en doit porter. Comme
ette loi semble n'attaquer que la
ertu, et n'en vouloir qu'au mérite,
n'est pas étonnant, qu'à la regarder
ulement de ce côté-là, elle paraisse

ernement qui, ne pouvant porter les
ertus de ses citoyens, devait appartenir
celui qui aurait trop de puissance, ou
'aurait pas assez de vertu pour se soumet-
e à cette loi de jalousie. Les faits parlent
'eux-mêmes : Périclès fit condamner à
ostracisme Cimon, dont les exploits et
es vertus diminuaient l'éclat de sa renom-
ıée. Il eut encore assez de crédit pour
étourner l'ostracisme dont il était menacé,
ar Thucydide, chef de la faction des
obles, qui contrariait ses projets d'agran-
issement. Par-là il devint chef suprême
e la république, la gouverna pendant
uarante ans avec gloire, mais, finit
ar allumer la guerre du Péloponnèse,
our se maintenir à la tête des affaires.

* Miltiade. Cimon. Aristide. Thémistocle, *etc.*

3. *Émulation pour les Arts et pour les Sciences.*

Diodore de Sicile, dans la préface du douzième livre de ses histoires, fait une réflexion fort sensée sur les temps et sur les événemens dont je viens de parler. Il remarque que jamais la Grèce ne fut menacée d'un plus grand danger, que lorsque Xerxès, après s'être assujéti tous les Grecs asiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui semblait devoir infailliblement lui faire subir le même sort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuse ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui est, à proprement parler, l'époque où commence le beau temps de la Grèce, et qui fut en particulier pour Athènes l'occasion et la source de cette gloire qui a rendu son nom si célèbre. Pendant les cinquante années qui suivirent, on vit sortir du sein de cette ville une foule de grands hommes en tout genre, pour les arts, pour les sciences, pour la guerre, pour le gouvernement et la politique.

Pour me borner ici à ce qui regarde

cibiade), on crut que désormais l'ostracisme (*a*), flétri et dégradé par cet exemple, déshonorerait un honnête homme, et serait injurieux a sa réputation.

Aussi voyons-nous que Cicéron ne condamne pas cette loi avec autant de sévérité que Valère-Maxime (*b*), et qu'en plaidant pour Sextius que l'on voulait faire bannir, quoiqu'il eût intérêt de décrier les bannissemens, il se contente de taxer les Athéniens de légèreté et de témérité. Plutarque s'en explique en plusieurs endroits d'une manière assez favorable, ou du moins qui n'est pas dure ni injurieuse, comme on le verra dans la suite. C'est ce qui me porterait à croire que Valère-Maxime a jugé de cette loi trop superficiellement, et qu'il s'est trop laissé frapper de quelques inconvéniens, sans approfondir ce qu'elle pouvait avoir d'avantageux. Exami-

(*a*) Ἐκ τούτου δυσχεράνας ὁ δῆμος ὡς καθυβρισμένον τὸ πρᾶγμα καὶ προπεπηλακισμένον, ἀφῆκε πανταχοῦ καὶ κατέλυσεν. *Plut. in Arist.*

(*b*) Apud Athenienses, homines Græcos, longè a nostrorum hominum gravitate disjunctos, non decerant qui remp. contra populi temeritatem defenderent, cùm omnes qui ita fecerant, e civitate expellerentur, *Pro Sext. n.* 141.

nons donc quels pouvaient être
avantages.

1. C'était une barrière très
contre la tyrannie, dans un État p
ment démocratique, dont la lib
qui en est l'âme et la loi souver
ne pouvait subsister que par l
lité. Il était difficile que le peup
prît ombrage de la puissance d
toyens qui s'élevaient au-dessu
autres, et dont l'ambition (*a*), si
relle au cœur de l'homme, do
de justes alarmes à une républ
extrêmement jalouse de son indé
dance. Il convenait de prendre d
des mesures pour les faire re
dans l'ordre, d'où leurs grands t
ou leurs grands services sembl
les avoir tirés. Ils se souvenaien
core de la tyrannie de Pisistrate
ses enfans (*b*), qui n'avaient été
de simples citoyens comme les
tres. Ils avaient devant les
Ephèse, Thèbes, Corinthe, Syra
et presque toutes les villes grecq

(*a*) Τῇ δυνάμει βαρεῖς, ἐκ πάσης ἰσότητος δημο
δούμενον. *Plut. in Vit. Themist.*

(*b*) Athenienses, propter Pisistrati tyran
quæ paucis annis antè fuerat, omnium civiu
rum potentiam extimescebant. *Corn. Nep. in*
cap. 8.

dont les tyrans s'étaient emparés dans le temps que leurs citoyens ne craignaient rien pour leur liberté. Et qui oserait assurer que Thémistocle, Ephialte, l'ancien Démosthène, Alcibiade, et même Cimon et Périclès, eussent refusé de régner à Athènes, s'ils avaient pu l'entreprendre, comme Pausanias et Lysandre le tentèrent à Lacédémone, et tant d'autres dans leurs républiques, et comme César le fit à Rome?

2. Cette sorte de bannissement n'avait rien de honteux et d'infamant. Ce n'était point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malversation, mais une précaution jugée nécessaire contre un orgueil et une puissance qui devenaient à charge: c'était un remède doux et humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faisait ombrage, et donnait de violens soupçons: en un mot, c'était un moyen sûr de mettre l'esprit du peuple en repos, sans se porter à aucune violence contre le banni; car il conservait la jouissance et la disposition de son bien; il possédait tous les droits et tous les priviléges de citoyen, avec l'espérance d'être rétabli dans un In Vit. A

temps fixe, qui pouvait être abrégé par une infinité d'incidens. Ainsi on ne rompait point par l'ostracisme tous les liens qui attachaient l'exilé à sa patrie; on ne le poussait point au désespoir; on ne le forçait pas à prendre des partis extrêmes. Aussi voyons-nous par l'événement que ni Aristide, ni Cimon, ni Thémistocle même, ni les autres, n'ont point pris des engagemens contre leur patrie, et qu'au contraire ils ont toujours conservé pour elle beaucoup de fidélité et de zèle: au lieu que les Romains, faute d'avoir une loi pareille, ont forcé Camille à faire des imprécations contre sa patrie, ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle, comme le fit aussi depuis Sertorius contre son inclination. On en venait d'abord à faire déclarer un citoyen ennemi de l'État, comme César, Marc-Antoine, et plusieurs autres; après quoi il ne restait plus de ressource que dans le désespoir, ni d'assurance pour sa propre conservation que dans les violences et les guerres ouvertes.

3. C'est aussi par cette loi que les Athéniens se sont préservés des guerres civiles, qui ont si fort troublé et

ébranlé la république romaine. Avec une semblable loi on n'en serait pas venu à assassiner les Gracques. On se serait peut-être épargné la guerre de Marius et de Sylla, celle de César et de Pompée, et les funestes suites du triumvirat. Mais Rome n'ayant point ce remède doux et humain (*a*), comme parle Plutarque, propre à calmer, à adoucir, à consoler l'envie; quand les deux factions du sénat et du peuple étaient un peu échauffées, il ne restait plus d'autre parti ni d'autre issue, que de décider la querelle par les armes et par la violence. Et c'est ce qui a enfin attiré à Rome la perte de sa liberté.

Peut-être donc pourrait-on croire qu'il ne faut pas juger de cette loi de l'ostracisme comme Valère-Maxime et plusieurs autres, qui ne sont frappés que de l'abus de la loi, sans examiner à fond les véritables motifs de son établissement et ses utilités, et sans considérer qu'il n'y a point de si bonne loi qui n'ait ses inconvéniens dans l'application.

(*a*) Παραμυθία φιλάνθρωπον φάρμακον ὁ μυρισμός.

3. *Émulation pour les Arts et pour les Sciences.*

Diodore de Sicile, dans la préface du douzième livre de ses histoires, fait une réflexion fort sensée sur les temps et sur les événemens dont je viens de parler. Il remarque que jamais la Grèce ne fut menacée d'un plus grand danger, que lorsque Xerxès, après s'être assujéti tous les Grecs asiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui semblait devoir infailliblement lui faire subir le même sort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuse ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui est, à proprement parler, l'époque où commence le beau temps de la Grèce, et qui fut en particulier pour Athènes l'occasion et la source de cette gloire qui a rendu son nom si célèbre. Pendant les cinquante années qui suivirent, on vit sortir du sein de cette ville une foule de grands hommes en tout genre, pour les arts, pour les sciences, pour la guerre, pour le gouvernement et la politique.

Pour me borner ici à ce qui regarde

les beaux arts et les sciences, ce qui les porta en si peu de temps à un si haut degré de perfection, furent les récompenses et les distinctions proposées à ceux qui y excellaient, qui allumèrent parmi les beaux esprits et les habiles ouvriers une émulation incroyable.

Cimon, au retour d'une glorieuse campagne, ayant rapporté à Athènes les os de Thésée, le peuple, pour conserver la mémoire de cet événement, établit une dispute entre les poètes tragiques, qui devint fort célèbre. Des juges, tirés au sort, décidaient du mérite des pièces, et adjugeaient la couronne au vainqueur au milieu des louanges et des applaudissemens de toute l'assemblée. Dans celle-ci, l'archonte voyant parmi les spectateurs de grandes brigues et de grandes partialités, nomma pour juges Cimon lui-même, et neuf autres généraux. Sophocle, encore tout jeune, donna pour lors sa première pièce, et il l'emporta sur Eschyle, qui jusque-là avait fait l'honneur du théâtre, et y avait toujours primé sans contestation. Ce dernier ne put survivre à sa gloire. Il sortit d'Athènes, et se

retira en Sicile, où bientôt après il mourut de chagrin. Pour Sophocle, sa gloire alla toujours en croissant, et ne l'abandonna pas, même dans son extrême vieillesse. Ses enfans l'ayant appelé en jugement pour le faire interdire, sous prétexte que son esprit s'affaiblissait de jour en jour: pour toute apologie, il lut devant les juges une pièce intitulée *Œdipus Coloneus*, qu'il venait tout récemment d'achever; et d'une commune voix il gagna son procès.

La gloire de remporter le prix dans ces disputes, où toutes sortes de personnes s'empressaient de produire des ouvrages d'esprit, était regardée comme un honneur si distingué, qu'elle faisait même l'objet de l'ambition des princes, comme l'Histoire nous l'apprend des deux Denys de Syracuse.

ciaq. in loto. Ce fut pour Hérodote une journée bien glorieuse, et un plaisir bien flatteur, lorsque toute la Grèce assemblée aux jeux olympiques crut, en lui entendant faire la lecture de ses histoires, entendre les Muses mêmes parler par la bouche de cet historien; ce qui fit qu'on donna aux

neuf livres qui composent son ouvrage le nom des neuf Muses. Il en était de même des orateurs et des poètes qui y prononçaient en public leurs discours, et y lisaient leurs poésies. Quel aiguillon de gloire n'excitaient point dans les esprits des applaudissemens reçus sous les yeux et par les acclamations de presque tous les peuples de la Grèce!

L'émulation n'était pas moindre parmi les habiles ouvriers; et ce fut par là que sous Périclès, dans un espace de temps assez court, tous les arts furent portés à une souveraine perfection.

Ce fut lui qui bâtit l'Odéon, ou théâtre de musique, et qui fit le décret par lequel il était ordonné qu'on célébrerait des jeux et des combats de musique à la fête des Panathénées; et ayant été élu juge et distributeur des prix, il ne crut pas se déshonorer en réglant et marquant dans un grand détail les lois et les conditions de ces sortes de disputes. Plut. in Pericl.

A qui le nom de Phidias, et la réputation de ses ouvrages, ne sont-ils point connus? Ce célèbre sculpteur, infiniment plus sensible à la Ibid.

gloire qu'à l'intérêt, se hasarda, malgré l'extrême délicatesse qu'il connaissait au peuple d'Athènes sur ce point, d'insérer son nom, ou du moins la ressemblance de son visage, dans une fameuse statue, ne croyant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuse récompense de son travail, que de partager avec son ouvrage une immortalité dont lui-même était l'auteur et la cause.

On sait avec quelle ardeur les peintres entraient en lice l'un contre l'autre, et avec quelle vivacité ils se disputaient la palme. Leurs ouvrages étaient exposés en public, et des juges également habiles et incorruptibles adjugeaient la victoire à celui qui avait le mieux réussi.

Parrhasius et Zeuxis disputèrent ainsi ensemble. Celui-ci avait représenté dans un tableau des raisins qui étaient si ressemblans, que les oiseaux vinrent les béqueter. L'autre dans le sien avait peint un rideau. Zeuxis, fier du puissant suffrage des oiseaux, le pressa comme en insultant de tirer le rideau afin qu'on vît son ouvrage. Il connut bientôt son erreur (*a*), et

(*a*) Intellecto errore concessit palmam ingenuæ

céda la palme à son émule, avouant ingénuement qu'il était vaincu, puisque, s'il avait trompé les oiseaux, Parrhasius l'avait trompé lui-même, tout maître en l'art qu'il était.

Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un seul homme excita à Athènes par rapport aux arts et aux sciences, nous montre combien l'émulation pourrait faire de bien dans un État, si elle était appliquée à des choses utiles au public, et si elle était retenue et renfermée dans de justes bornes. Quel honneur n'ont point fait à la Grèce les habiles ouvriers et les savans hommes qu'elle a produits en si grand nombre, et dont les ouvrages, supérieurs à l'injure des temps et à la malignité de l'envie, sont encore aujourd'hui regardés, et le seront toujours, comme la règle du bon goût, et le modèle de la perfection! Des marques d'honneur, et de justes récompenses, attachées au mérite, piquent et réveillent l'industrie, animent les esprits, les tirent d'une espèce d'engourdissement et de léthar-

pndore, quoniam ipse volucres fefellisset, Parrhasius autem se artificem. *Plin. lib.* 35. *cap.* 10.

gie, et remplissent en peu de temps un royaume d'hommes illustres en tout genre. Feu M. Colbert, ministre d'État, avait destiné par an quarante mille écus pour ceux qui se distingueraient dans quelque genre que ce fût, ou dans les arts, ou dans les sciences; et il disait souvent à des personnes de confiance qu'il avait chargées du soin de lui faire connaître les habiles gens, que s'il y avait dans le royaume quelque homme de mérite qui souffrît et fût dans le besoin, il en chargeait leur conscience, et les en rendait responsables. Ce ne sont point ces sortes de dépenses qui ruinent un État, et un ministre qui aime véritablement son prince et sa patrie, ne peut guère mieux les servir qu'en leur procurant par d'assez modiques sommes des avantages si précieux, et une gloire si durable. Car, pour appliquer ici ce que dit Horace sur un autre sujet, quand il manque quelque chose aux gens de bien, on peut acheter des amis à bon prix :

. Perrault, t M. l'abbé allois.

rat. Epist. i. lib. 1.

Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest.

TROISIÈME MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Du gouvernement de Lacédémone.

Il n'y a peut-être rien, dans toute l'Histoire profane, de plus attesté, ni en même temps de plus incroyable, que ce qui regarde le gouvernement Lacédémone, et la discipline que Lycurgue y avait établie. Ce sage législateur était fils de l'un des deux rois qui commandaient ensemble à Sparte; et il lui eût été facile de monter sur le trône, après la mort de son frère aîné qui n'avait point laissé d'enfant mâle: mais il se crut obligé d'attendre les couches de la reine sa belle-sœur, qui pour lors était grosse; et après l'heureux accouchement de cette princesse, il se rendit lui-même le tuteur et le protecteur de l'enfant contre les attentats de sa propre mère, laquelle, avant même que d'être accouchée, avait offert de faire mourir son fils, si Lycurgue voulait l'épouser.

Il conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone; et pour être en état

d'y établir de plus sages réglemens, il jugea à propos de faire plusieurs voyages, afin de connaître par lui-même les différentes mœurs des peuples, et de consulter ce qu'il y avait de personnes plus habiles et plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'île de Crète, dont les lois dures et austères étaient fort célèbres: il passa de là en Asie, où régnait une conduite toute opposée; et enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse et des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus désirer de ses citoyens; et les rois mêmes pressèrent son retour, sentant bien qu'ils avaient besoin de son autorité pour maintenir le peuple dans le devoir et dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques lois particulières ne produiraient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vues; et s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés,

pour étonner et pour intimider ceux qui voudraient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

1er. ÉTABLISSEMENT. *Sénat.*

De tous les nouveaux établissemens de Lycurgue, le plus grand et le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme, dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet État; car, au lieu qu'auparavant il était toujours chancelant, et qu'il penchait tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple; ce Sénat lui servit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, et qui lui donna une assiette ferme et assurée; les vingt-huit sénateurs * qui le composaient se rangeant du côté des rois quand le peuple voulait

* Ce conseil était composé de trente personnes, en y comprenant les deux rois.

se rendre trop puissant, et fortifiant au contraire le parti du peuple quand les rois voulaient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue ayant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvèrent la puissance des Trente qui composaient le Sénat, encore trop forte et trop absolue: c'est pourquoi ils lui donnèrent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores *, environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étaient au nombre de cinq, et ne demeuraient qu'un an en charge. Ils avaient droit de faire arrêter les rois, et de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencèrent les Ephores. Sa femme lui ayant reproché qu'il laisserait à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avait reçue, il lui répondit: *Au contraire* (*a*), *je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

* Ephore signifie *Contrôleur, Inspecteur.*

(*a*) Μείζω μεν ἂν (εἶπεν) ὄσῳ χρονιώτερον.

Ie. ÉTABLISSEMENT. *Partage des terres, et décri de la monnaie d'or et d'argent.*

Le second établissement de Lyurgue, et le plus hardi, fut le parage des terres. Il le jugea absolument ıécessaire pour établir dans la répuolique la paix et le bon ordre. La ɔlupart des habitans du pays étaient si ɔauvres, qu'ils n'avaient pas un seul ɔouce de terre; et tout le bien se rouvait entre les mains d'un petit ıombre de particuliers. Pour bannir lonc l'insolence, l'envie la fraude, le uxe, et deux autres maladies du gourernement encore plus anciennes et ɔlus grandes que celles-là, je veux lire l'indigence et les excessives ri:hesses, il persuada à tous les citoyens le remettre leurs terres en commun, :t d'en faire un nouveau partage, ɔour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les préémiıences et les honneurs qu'à la vertu et au mérite.

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne, et il fit neuf mille parts

du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voyage, traversant les terres de la Laconie qui venaient d'être moissonnées, et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se tourna vers ceux qui l'accompagnaient, et leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entre eux toute sorte d'inégalité. Mais, voyant qu'ils le supporteraient avec plus de peine s'il s'y prenait ouvertement, il y procéda par une autre voie, en sapant l'avarice par les fondemens; car premièrement il décria toutes les monnaies d'or et d'argent, et ordonna qu'on ne se servirait que de monnaie de fer, qu'il fit d'un grand poids et d'un si bas prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines *, et une chambre entière pour la serrer.

* Cinq cents livres.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles et superflus : mais quand il ne les aurait pas chassés, la plupart seraient tombés d'eux-mêmes, et auraient disparu avec l'ancienne monnaie, parce que les artisans ne trouvaient pas à se défaire de leurs ouvrages, et que cette monnaie de fer n'avait point de cours chez les autres Grecs, qui, bien loin de l'estimer, s'en moquaient, et en faisaient des railleries.

IIIe. ÉTABLISSEMENT. *Repas publics.*

Lycurgue, voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse et au luxe, et achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement ; ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité et toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeraient ensemble des mêmes viandes qui étaient réglées par la loi, et il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, et par cette frugale simplicité de la table, on peut dire qu'il

fit changer en quelque sorte de nature aux richesses, en les mettant hors d'état (*a*) d'être desirées, d'être volées, et d'enrichir leurs possesseurs; car il n'y avait plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre et le riche mangeaient ensemble en même lieu; et il n'était pas permis de venir se présenter aux salles publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observaient avec grand soin celui qui ne buvait et ne mangeait point, et lui reprochaient son intempérance ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisaient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance; et ce fut à cette occasion que, dans une émeute populaire, un jeune homme nommé Alcandre creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui sut bien s'en venger; car, par

(*a*) Τὸν πλοῦτον ἄοινλον, μᾶλλον δὲ ἄξηλον, ἢ ἄκλεπτον ἀπειργάσατο. *Plut.*

les manières pleines de bonté et de douceur avec lesquelles il le traita, de violent et d'emporté qu'il était, il le rendit, en assez peu de temps, très modéré et très sage.

Les tables étaient chacune d'environ quinze personnes; et pour y être reçu, il fallait être agréé de toute la compagnie. Chacun apportait par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de leur monnaie pour l'apprêt et l'assaisonnement des vivres. On était obligé de se trouver au repas public; et long-temps après, le roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la reine sa femme, fut réprimandé et puni.

Les enfans même se trouvaient à ces repas, et on les y menait comme à une école de sagesse et de tempérance. Là, ils entendaient de graves discours sur le gouvernement, et ne voyaient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égayait souvent par des railleries fines et spirituelles, mais qui n'étaient jamais basses ni choquantes; et dès qu'on s'apercevait

curgue pour le permettre. Ils se glissaient le plus finement et le plus subtilement qu'ils pouvaient dans les jardins et dans les salles à manger, pour y dérober des herbes et de la viande ; et s'ils étaient découverts, on les punissait pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, et souffrit, sans jeter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles et les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place.

La patience et la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclataient surtout dans une fête qu'on célébrait en l'honneur de Diane, surnommée *Orthia*, où les enfans (*a*), sous les yeux de leurs parens et en présence de toute la ville, se laissaient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, et quelquefois même expiraient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. Et c'étaient leurs pères mêmes (*b*), qui

(*a*) Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus è visceribus sanguis exeat, nonnunquam etiam, ut cùm ibi essem audiebam, ad necem: quorum non modò nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. *Cic. lib.* 2. *Tusc. quæst. n.* 34.

(*b*) Ipsi illos patres adhortantur, ut ictus flagel-

les

les voyant tout couverts de sang et de blessures, et près d'expirer, les exhortaient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avait vu de ses propres yeux plusieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace donne l'épithète de patiente à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon;* Od. 7. lib et qu'un auteur fait dire à un homme qui avait souffert trois bons coups de bâton sans se plaindre : *Tres plagas spartana nobilitate concoxi.*

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens était la chasse, et les différens exercices du corps. Il leur était défendu d'exercer aucun art mécanique. Les Ilotes, qui étaient une espèce d'esclaves, cultivaient leurs terres, et leur en rendaient un certain revenu.

Lycurgue voulait que ses citoyens jouissent d'un grand loisir. Il y avait des salles communes, où l'on s'assemblait pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matières graves et sérieuses, elle était

lorum fortiter perferant, et laceros ac semianimes rogant, perseverent vulnera præbere vulneribus. *Senec. de Provid. cap. 4.*

était de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre ou de mourir. De là vient qu'une mère recommandait à son fils qui partait pour une campagne (*a*), de revenir avec son bouclier, ou sur son bouclier; et qu'une autre, apprenant que son fils était mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement: *Je ne l'avais mis au monde que pour cela.* Cette disposition était commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres, qui leur fut si funeste, les pères et les mères de ceux qui étaient morts en combattant se félicitaient les uns les autres, et allaient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avaient fait leur devoir: au lieu que les parens de ceux qui avaient survécu à cette défaite étaient inconsolables. A Sparte, ceux qui avaient pris la fuite dans un combat, étaient

ic lib. 1.
ic Quæst.
102.

ut. in Vit.
esil.

(*a*) Ἀλλὰ προσαναδήσασα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα, ἢ παρακελευομένη· Τέκνον (ἴσθι) ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. *Plut. de Virtut. Mulier.* On rapportait quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avaient été tués.

sortes de personnes de voyager, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères, et des coutumes licentieuses, qui leur auraient bientôt inspiré du dégoût pour la vie et pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venaient pour rien d'utile ni de profitable, et que la curiosité seule y attirait, craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts et les vices de son pays, et persuadé qu'il était plus important et plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades et aux pestiférés.

A proprement parler, le métier et l'exercice des Lacédémoniens était la guerre. Tout tendait là chez eux, tout respirait les armes. Leur vie était bien plus douce à l'armée qu'à la ville; il n'y avait qu'eux au monde à qui la guerre fût un temps de repos et de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure et austère qui régnait à Sparte étaient un peu relâchés, et qu'on leur laissait plus de liberté. Chez eux, la première loi de la guerre et la plus inviolable, comme Démarate le déclara à Xerxès, Herod.

était de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre ou de mourir. De là vient qu'une mère recommandait à son fils qui partait pour une campagne (*a*), de revenir avec son bouclier, ou sur son bouclier; et qu'une autre, apprenant que son fils était mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement: *Je ne l'avais mis au monde que pour cela.* Cette disposition était commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres, qui leur fut si funeste, les pères et les mères de ceux qui étaient morts en combattant se félicitaient les uns les autres, et allaient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avaient fait leur devoir: au lieu que les parens de ceux qui avaient survécu à cette défaite étaient inconsolables. A Sparte, ceux qui avaient pris la fuite dans un combat, étaient

c lib. 1.
: Quæst.
)2.

t. in Vit.
il.

(*a*) Ἄλλη προσαναδιδοῦσα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα, ἢ παρακελευομένη· Τέκνον (ἴσθι) ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. *Plut. de Virtut. Mulier.* On rapportait quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avaient été tués.

diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluait de toutes sortes de charges et d'emplois, des assemblées, des spectacles ; mais c'était encore une honte de leur donner sa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux ; et on leur faisait impunément mille outrages en public.

Ils n'allaient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices et des prières publiques; et pour lors ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine, et, pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu était présent, et combattait avec eux: ὡς τοῦ θεοῦ συμπαρόντος.

Quand ils avaient rompu et mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivaient qu'autant qu'il le fallait pour s'assurer la victoire ; après quoi ils se retiraient, estimant qu'il n'était ni glorieux, ni digne de la Grèce, de tailler en pièces des gens qui cèdent et qui se retirent. Et cela ne leur était pas moins utile qu'honorable ; car leurs ennemis sachant que tout ce qui résistait était passé au fil de l'épée, et qu'ils ne pardonnaient qu'aux fuyards,

préféraient ordinairement la fuite à la résistance.

Quand les premiers établissemens de Lycurgue furent reçus et confirmés par l'usage, et que la forme du gouvernement qu'il avait établi parut assez forte et assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-même et pour se conserver : comme Platon dit de Dieu *, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner et faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse et d'harmonie ; ainsi ce sage législateur, charmé de la grandeur et de la beauté de ses lois, sentit un redoublement de plaisir, quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules et cheminer si heureusement.

Mais desirant, autant que cela dépendait de la prudence humaine, de les rendre immortelles et immuables, il fit entendre aux peuples qu'il lui restait encore un point, le plus important et le plus essentiel de tous, sur lequel il voulait consulter l'oracle

* Ce passage de Platon est dans le Timée, et donne lieu de croire que ce philosophe avait lu ce que Moïse dit de Dieu quand il créa le monde : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. Gen.* 1. 31.

d'Apollon ; et en attendant il les fit tous jurer que, jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendraient la forme de gouvernement qu'il avait établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses lois étaient bonnes et suffisantes pour rendre les Spartiates heureux et vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquait rien à ses lois, et que tant que Sparte les observerait, elle serait la plus glorieuse ville du monde, et jouirait d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte ; et croyant son ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il était persuadé que la mort même des grands personnages et des hommes d'état ne doit pas être oisive ni inutile à la république, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, et celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettait le sceau et le comble à tous les services qu'il avait rendus pendant sa vie à ses citoyens, puisque sa mort les obligerait à garder toujours ses or-

domances, qu'ils avaient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

C'était une chose commune chez les païens, de croire qu'on était maître de se donner la mort quand on le voulait.

Réflexions sur le gouvernement de Sparte, et sur les lois de Lycurgue.

1. *Choses louables dans les lois de Lycurgue.*

Il faut bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les lois de Lycurgue un grand fonds de sagesse et de prudence, puisque tant qu'elles furent observées à Sparte, et elles le furent pendant plus de cinq cents ans, cette ville fut si puissante et si florissante. C'était moins, dit Plutarque en parlant des lois de Sparte, le gouvernement et la police d'une ville ordinaire (*a*), que la conduite et le réglement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu ; ou plutôt,

(*a*) Οὐ πόλεως ἡ Σπάρτη πολιτείαν, ἀλλ' ἀνδρὸς ἀσκητὴ ὅλου βίου ἔσχεν.

continue ce même auteur, comme les poètes feignent qu'Hercule, avec sa peau de lion et sa massue seulement, parcourait le monde, et le purgeait de voleurs et de tyrans : Sparte de même, avec une simple bande * de parchemin et une méchante cape, donnait la loi à toute la Grèce volontairement soumise à son empire, étouffait les tyrannies et les injustes dominations dans les cités, terminait à son gré les guerres, et calmait les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, et en envoyant un seul ambassadeur, qui ne paraissait pas plus tôt, que tous les peuples soumis se rangeaient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville et son bon gouvernement imprimaient de respect à tous les hommes.

1. Natur gouver de Spa

On trouve à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule serait un grand éloge de ce sage législateur. Il dit que Platon, Diogène, Zénon, et tous ceux qui

* C'était ce que les Lacédémoniens appelaient *scytale ;* une bande de cuir ou de parchemin roulée autour d'un bâton, où les ordres que la république envoyait aux généraux étaient écrits comme en chiffres.

ont entrepris de parler de l'établissement d'un état politique, ont pris pour modèle la république de Lycurgue : avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles et à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées et à des projets, a mis en œuvre et produit au grand jour une police inimitable, et a formé une ville entière de philosophes.

Pour y réussir, et pour établir une forme de république la plus parfaite qui fût possible, il avait comme fondu et mêlé ensemble ce que chaque espèce de gouvernement paraissait avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, et balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que procurait la réunion de toutes ensemble. Sparte tenait quelque chose de l'état monarchique par l'autorité de ses rois; le conseil des Trente, autrement dit le sénat, était une véritable aristocratie; et le pouvoir qu'avait le peuple de nommer les sénateurs, et de donner force aux lois, était un crayon du gouvernement démocratique. L'établissement des éphores corrigea dans la suite ce qu'il pouvait

remplit sa patrie de luxe et d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or et d'argent, qui étaient le fruit de ses victoires, et en renversant par là les lois de Lycurgue. Cet événement, qui fut le commencement de la décadence de Sparte, mérite bien d'être ici rapporté.

Lysandre ayant fait un riche butin dans la prise d'Athènes, envoya à Lacédémone tout l'or et l'argent qu'il avait pris. On tint conseil pour savoir si l'on devait le recevoir; rare et belle délibération, dont toute l'Histoire ne fournit aucun exemple! Les plus sages et les plus sensés des Spartiates, se tenant rigoureusement à la loi, furent d'avis d'écarter de la ville avec horreur et anathême cet or et cet argent (*a*), comme une peste fatale, et une amorce dangereuse de tout mal. D'autres, et ce fut le plus grand nombre, proposèrent un milieu et un tempérament, qui fut suivi. L'on ordonna qu'on retiendrait l'or et l'argent, mais que cette monnaie ne serait employée que par le trésor pu- Plut. in Vi Lys.

(*a*) Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας εἰσαγωγίμους.

dur et très gênant, de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur et la félicité de la vie? Voilà pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement serait moins merveilleux, s'il n'avait subsisté que pendant la vie du législateur; mais on sait qu'il lui survécut de plusieurs siècles. Xénophon, dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas, et Cicéron dans l'une de ses harangues, remarquent que Lacédémone était la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline et ses lois pendant un si grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe terrarum septingentos jam annos amplius unis moribus et nunquam mutatis legibus vivunt.* Je crois bien que du temps de Cicéron la discipline de Sparte, aussi bien que sa puissance, était fort affaiblie et diminuée; mais tous les historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusques au règne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir et corrompre par l'or,

Flacco. 63.

remplit sa patrie de luxe et d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or et d'argent, qui étaient le fruit de ses victoires, et en renversant par là les lois de Lycurgue. Cet événement, qui fut le commencement de la décadence de Sparte, mérite bien d'être ici rapporté.

Lysandre ayant fait un riche butin dans la prise d'Athènes, envoya à Lacédémone tout l'or et l'argent qu'il avait pris. On tint conseil pour savoir si l'on devait le recevoir; rare et belle délibération, dont toute l'Histoire ne fournit aucun exemple! Les plus sages et les plus sensés des Spartiates, se tenant rigoureusement à la loi, furent d'avis d'écarter de la ville avec horreur et anathême cet or et cet argent (*a*), comme une peste fatale, et une amorce dangereuse de tout mal. D'autres, et ce fut le plus grand nombre, proposèrent un milieu et un tempérament, qui fut suivi. L'on ordonna qu'on retiendrait l'or et l'argent, mais que cette monnaie ne serait employée que par le trésor pu-

(*a*) Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὄντιφ κῆρας εἰσαγωγίμους.

blic, et n'aurait cours que pour les propres affaires de l'État, et que tout particulier qui s'en trouverait saisi, serait mis à mort sur l'heure. Ce fut là une faute essentielle, et qui avec la ruine des lois de Lycurgue causa celle de l'État. Ils furent (*a*), dit Plutarque, assez imprudens et assez aveugles de croire qu'il suffisait de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi et la crainte du supplice, pour empêcher l'or et l'argent d'y entrer; pendant qu'ils laissaient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration et au desir des richesses, et qu'ils y introduisaient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande et honorable de devenir riche.

Mais l'introduction de la monnaie d'or et d'argent ne fut pas la première plaie que les Lacédémoniens firent aux lois de leur législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraya le chemin à l'avarice. Le

(*a*) Οἱ δὲ ταῖς μὲν οἰκίαις τῶν πολιτῶν, ὅπως οὐ κάμοιεν οἱ ἔνδοθεν νόμισμα, τὸν φόβον ἐπίστησαν φύλακα καὶ τὸν νόμον· ἐκείνας δὲ τὰς ψυχὰς ἀπεπλήξαντες καὶ ἀκαθέκτους πρὸς ἀρχὴν ἐπιθυμίας διεστήσαντες, ἐμβαλόντες εἰς ζῆλον, ὡς σεμνὸν δή τινος καὶ μεγάλου τὸ πλουτεῖν ἅπασιν.

desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvait songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses lois, et surtout de celle qui interdisait l'usage de l'or et de l'argent, était, comme l'ont judicieusement observé Polybe et Plutarque, de réprimer et de refréner l'ambition de ses citoyens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, et de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vues ni leurs prétentions. En effet le gouvernement qu'il avait établi suffisait pour défendre les frontières de Sparte; mais il ne suffisait pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avait donc pas été de former des conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens, il leur défendit expressément (*a*), quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flottes, et de combattre sur mer. Ils furent reli-

(*a*) Ἀπεῖρκτο δὲ αὐτοῖς ναύταις εἶναι καὶ ναυμαχεῖν. *Plut. in Moribus Laced.*

gieux observateurs de cette défense pendant près de cinq siècles, et jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion ils songèrent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçus que ces commandemens éloignés et maritimes corrompaient les mœurs de leurs généraux, ils y renoncèrent sans peine, comme nous l'avons remarqué à l'occasion du roi Pausanias.

it. in Vit. irg. Quand Lycurgue avait armé ses citoyens de boucliers et de lances, ce n'avait point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre. Il en avait fait un peuple de soldats et de guerriers (*a*), afin qu'à l'ombre des armes ils vécussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres, et en se persuadant qu'une ville, non plus

(*a*) Οὐ μὴν τοῦτόγε Λυκοῦργῳ κεφάλαιον ἦν τότε πλείστων ἄγυμνόν ἀπολιπεῖν τὴν πόλιν· ἀλλ' ὥσπερ ἐπὶ ἀνδρὸς βίᾳ ἢ πλούτου ἢ ἄλλης τοιαύτης εὐδαιμονίας ἀπ' ἀρετῆς ἐγγινέσθαι ἢ ἀμυνούσης τῆς πρὸς αὐτὴν, πρὸς τοῦτο συνέταξε καὶ συνήμοσεν, ὅπως ἐλευθέρως καὶ αὐτάρκεις γενόμενοι καὶ σωφρονοῦντες ἐπὶ πλεῖστον χρόνον διατελῶσι. *Plut. in Vit. Lycurg.*

qu'un particulier, ne peut espérer un bonheur solide et durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richesses et qu'une domination puissante et étendue, peuvent donner la préférence à ces vastes empires qui ont assujéti l'univers par la violence; mais Lycurgue était convaincu qu'une ville n'avait besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siècles, avait pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix; et elle était ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer et d'étendre les bornes de la république de Sparte. Ces sortes de réflexions que Plutarque sème de temps en temps dans ses Vies, et qui en font la plus grande et la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un État réellement heureux, et à les détromper de bonne heure de l'idée qu'on se forme de la vaine grandeur de ces empires qui ont englouti les royaumes, et de

Plut. ib et in Agesil.

ces fameux conquérans qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence et à l'usurpation.

3. Excellente ation de unesse.

La longue durée des lois établies par Lycurgue, est certainement une chose bien merveilleuse ; mais le moyen qu'il employa pour y réussir, n'est pas moins digne d'admiration. Ce moyen fut le soin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte et sévère discipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque la religion du serment aurait été un faible lien, si par l'éducation et la nourriture il n'eût imprimé les lois dans leurs mœurs et ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conservèrent plus de cinq cents ans, comme une bonne et forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond (*a*). Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage et la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éducation qu'on recevait à Sparte : *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus,*

icer. pro cco, n. 63.

(*a*) Ὥσπερ βαφὴ ἀχράντῳ ᾗ ἔμελλε καθαφεῖσθαι.

non solùm naturâ corroborata, verùm etiam disciplinâ putatur. Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des lois de la patrie.

Le grand principe de Lycurgue, et Aristote le répète en termes formels (*a*), était que, comme les enfans sont à l'État, il faut qu'ils soient élevés par l'État, et selon les vues de l'État. C'est pour cela qu'il voulait qu'ils fussent élevés en public, et en commun, et non abandonnés au caprice des parens, qui pour l'ordinaire (*b*), par une indulgence molle et aveugle, et par une tendresse mal entendue, énervent en même temps et le corps et l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissait au travail et à la fatigue par les exercices de la chasse et de la course; on les accoutumait à supporter la faim et la soif, le chaud et

(*a*) Οὐ χεὶ νομίζειν ἀυτὸν αὐτῷ τινα εἶναι τῶν πολιτῶν, ἀλλὰ πάντας τῆς πόλεως. Δεῖ δὲ τῶν κοινῶν κοινὴν ποιεῖσθαι καὶ τὴν ἄσκησιν. *Arist. lib.* 8. *Polit.*

(*b*) Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes et mentis et corporis frangit. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 2.

un courrier qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, et que les éphores le rappellent, et lui ordonnent de venir au secours de sa patrie. Agésilas, sans délibérer un moment, partit, en s'écriant : *O malheureux Grecs, plus ennemis de vous-mêmes que les barbares!* Il faut être bien maître de soi, et bien respecter l'autorité publique, pour renoncer avec une si prompte obéissance à toutes les conquêtes qu'il avait déjà faites, et aux magnifiques espérances qu'un avenir presque assuré lui présentait.

Plut. ad principem indoctum.

Les princes, dit Plutarque, font consister ordinairement leur grandeur en ce qu'ils commandent à tous, et n'obéissent à personne. Souvent même, dans la crainte qu'une raison trop éclairée ne vienne à les maîtriser, et n'émousse, pour ainsi dire, la pointe et la force d'une autorité à laquelle ils ne veulent point mettre de bornes, ils affectent de demeurer dans l'ignorance de leurs devoirs. Qui sera donc, ajoute Plutarque, le maître des rois qui n'en ont point? Ce sera la loi, cette reine souveraine des dieux et des hommes, comme l'appelle Pindare;

mais une loi, non écrite dans les livres, mais gravée dans le cœur, qui les suivra partout, qui ne les abandonnera jamais, et qui exercera sur leur esprit un doux mais souverain empire. Un officier disait tous les matins au roi des Perses en l'éveillant : Souvenez-vous, seigneur, d'accomplir les ordonnances d'Oromasde: c'était le législateur des Perses. L'amour du bien public et de la justice en dit autant à un prince bien sensé et bien instruit.

Pour mieux faire connaître le caractère des Lacédémoniens, et leur parfaite soumission aux lois, je rapporterai ici un endroit d'Hérodote bien digne d'être remarqué. Xerxès, près d'entrer dans la Grèce, demanda à Démarate, l'un des rois de Sparte qui s'était réfugié auprès de lui, s'il croyait que les Grecs osassent l'attendre, et il lui recommanda surtout de lui parler avec sincérité. « Puisque vous me l'ordonnez, lui répondit Démarate, la vérité va vous parler par ma bouche. Il est vrai que de tout temps la Grèce a été nourrie dans la pauvreté; mais on a introduit chez elle la vertu, que la sagesse cul-

tive, et que la vigueur des lois maintient. C'est par l'usage que la Grèce sait faire de cette vertu, qu'elle se défend également des incommodités de la pauvreté, et du joug de la domination *. Mais pour ne vous parler que de mes Lacédémoniens, soyez sûr que nés et nourris dans la liberté, ils ne prêteront jamais l'oreille à aucune proposition qui tende à la servitude. Fussent-ils abandonnés par tous les autres Grecs, et réduits à une troupe de mille soldats, ou à un nombre encore moindre, ils viendront au-devant de vous, et ne refuseront point le combat ». Le roi, entendant un tel discours, se mit à rire; et comme il ne pouvait comprendre que des hommes libres et indépendans, tels qu'on lui dépeignait les Lacédémoniens, qui n'avaient point de maîtres qui pussent les contraindre, fussent capables de s'exposer ainsi aux dangers et à la mort: « Ils sont libres et indépendans de tout homme (*a*),

* J'insérerai à la fin de cet article le texte grec de ce passage d'Hérodote, avec quelques remarques sur une expression de ce passage qui n'est point sans difficulté.

(*a*) Ἐλεύθερα γὰρ ἐόντα οὐ πάντα ἐλεύθερά ἐστι· ἔστι γαρ σφι δεσπότης, νόμος, τὸν ὑπεδείματος πολλῷ ἔτι μᾶλλον,

reprit

prit Démarate ; mais ils ont au-
ssus d'eux la loi qui les domine,
ils la craignent plus que vous-
ême n'êtes craint de vos sujets. Or
tte loi leur défend de fuir jamais
ns le combat, quelque grand que
it le nombre des ennemis ; et elle
ur commande, en demeurant fermes
ns leur poste, ou de vaincre, ou
: mourir ». La chose arriva comme
émarate l'avait prédit. Trois cents
acédémoniens, ayant à leur tête
éonide, l'un des rois de Sparte,
èrent disputer le passage des Ther-
opyles à l'armée innombrable des
erses. Enfin, après avoir fait des
forts incroyables de courage, acca-
és par le nombre plutôt que vain-
is, ils périrent tous avec leur chef,
ccepté un seul qui se sauva à Lacé-
émone, où il fut traité comme un
che, et comme un traître à la patrie.
n éleva dans la suite un superbe
mbeau dans ce lieu-là même à ces
aves défenseurs de la Grèce, avec (*a*)

ι σοὶ σέ · ποιῆσαι γὰρ τὰ ἂν ἐκεῖνοι ἐκόντες · ἀνάγκη δὲ τ' αἰτὸ
, ἐκ τῶν φεύγειν ἀδ' πλήθ.ς ἀνδρῶν τὸ μάχεσ, ἀλλαμένους
τὴ τάξι , ἐν ᾗ ἐτάχθη , ἢ ἀπόλλυσθ. ι.

(*a*) Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis

cette inscription, qui était du poète Simonide :

Ω ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

c'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici, pour obéir à ses saintes lois.* Il est bon de faire ici remarquer aux jeunes gens la simplicité des inscriptions antiques.

Observations critiques sur un passage d'Hérodote.

Herod. lib. 7. 473. éd. Steph. 1592.

Τῇ Ἑλλάδι πενίη μὲν ἀιεί κοτε συντροφός ἐστι· ἀρετὴ δὲ ἔπακτός ἐστι, ἀπότε σοφίης κατεργασμένη καὶ νόμου ἰσχυροῦ· τῇ διαχρεωμένη ἡ Ἑλλὰς, τήνδε πενίην ἀπαμύνεται, καὶ τὴν δεσποσύνην.

Valla traduit ainsi ce passage : *Græcia semper quidem alumna fuit paupertatis, hospes virtutis, quam a sapientia accivit et a severa disciplina; quam usurpans Græcia, et paupertatem tuetur, et dominatum,*

occiderunt, in quo Simonides :

Dic, hospes, Spartæ, nos te hìc vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.
Cic. lib. 1. Tusc. Quæst. n. 101.

Henri Etienne, au lieu de *paupertatem tuetur*, a substitué à la marge *paupertatem propulsat*; ce qui est conforme au texte grec, τὴν πενίην ἀπαμύνεται.

Ce passage m'a embarrassé; et certainement il n'est point sans difficulté. Il semble présenter une contradiction évidente, en disant d'abord que la pauvreté a toujours été en honneur dans la Grèce; et ensuite que la même Grèce rejette et écarte loin d'elle la pauvreté. C'est pourquoi la traduction de Valla me plaisait assez, et en la suivant je trouvais un fort beau sens dans ce passage : « La Grèce, disait Démarate à Xerxès, jusqu'ici a toujours été le domicile de la pauvreté, et l'école de la vertu. Instruite par les leçons de ses sages, et soutenue par une rigide observation de ses lois, elle s'est toujours conservée jusqu'ici et dans l'amour de la pauvreté, et dans l'honneur du commandement, *et paupertatem tuetur, et dominatum*. Mais, pour donner ce sens au passage d'Hérodote, il fallait changer le texte, et supposer qu'il y avait ἀπαμύνεται au lieu de ἀμύνεται, comme apparemment Valla l'avait supposé.

Me trouvant dans cet embarras, je proposai ma difficulté à un ami absent, fort versé dans la connaissance des auteurs grecs et latins, et dont les observations et les conseils m'ont été d'un grand secours dans l'ouvrage que j'ai donné au public. J'insérerai ici sa réponse, qui pourra être utile aux jeunes maîtres, en leur montrant comment il faut s'y prendre pour expliquer des endroits obscurs et difficiles.

Je crois, m'écrit cet ami, avoir rencontré le vrai sens du passage d'Hérodote. J'en donnerai la traduction française, après avoir établi les fondemens qui la justifient.

La principale difficulté consiste dans le sens qu'on doit donner à ἀταμύεται. Si l'on y trouve de l'équivoque en le construisant avec πειθὼ, cette équivoque est levée par δεσποσύνην, que le même verbe gouverne également. Or δεσποσύνη ne signifie point ici *l'honneur du commandement*, comme vous le traduisez.

Car 1°. pour soutenir cette version, il faudrait changer ἀταμύεται en ἐταμύνεται de son autorité, et contre la foi des manuscrits et des impri-

més, qu'il n'est jamais permis d'abandonner, à moins que d'y être forcé par l'évidence du sens que forme le texte.

2. Le caractère propre des Grecs, surtout dans ces premiers temps, était l'amour de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchissement de tout joug, l'αὐτονομία; et non pas le desir de la domination, l'ambition du commandement, la gloire des conquêtes.

3°. Que l'on nomme, si l'on peut, non un peuple, mais une seule ville, sur laquelle les Grecs eussent alors étendu leur empire, et sur laquelle ils affectassent *l'honneur du commandement*. Démarate se serait donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs, pendant qu'il ne pouvait montrer un village sur lequel ils l'exerçassent.

4. Quand on accorderait pour un moment que ce Lacédémonien aurait voulu exagérer la jalousie des Grecs pour l'honneur du commandement, capable de leur faire tout sacrifier pour se conserver cette glorieuse possession, jamais il ne se serait servi du mot δεσποσύνη pour exprimer cette pensée. Il lui aurait préféré certai-

nement ἡγεμονία, ἀρχή, δυνάστεια, κράτος; et peut-être κοιρανίη, s'il avait voulu parler comme Homère; car δεσποσύνη ne signifie que la domination d'un maître sur ses esclaves, *Dominatio herilis in servos.* C'est un terme odieux, qui emporte l'idée de servitude dans celui qui y est soumis, et qui donne une idée entièrement opposée au génie des Grecs, lesquels dans la suite, quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes victoires sur les Perses, ne pensèrent néanmoins jamais à établir nulle part cet empire despotique : δεσποσύνην. Les Athéniens et les Lacédémoniens, qui partagèrent tour-à-tour l'honneur du commandement, affectèrent dans leurs conquêtes, les premiers, d'introduire dans toutes les villes la *démocratie*, et les autres l'*aristocratie*, et à les animer contre la servitude des Perses par cette image flatteuse de la liberté. Je ne m'arrête point à le prouver : toute l'histoire y est formelle.

5. Ce que Démarate ajoute immédiatement des Lacédémoniens, pour prouver par cet exemple particulier sa thèse générale, montre clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une δεσποσύνη

active qu'ils veuillent se conserver sur les autres, mais d'une δεσποσύνην passive que Xerxès exigeait d'eux, et à laquelle jamais les Spartiates ne pourraient se résoudre, quand ils seraient abandonnés de tous les Grecs, et qu'ils resteraient seuls livrés à une mort certaine. C'est le but du raisonnement; c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Je ne vois donc pas comment on peut recevoir une traduction qui combat en même temps le texte formel de l'original, la propriété des termes, le vrai caractère des peuples, l'évidence des faits, et la suite du raisonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'ose substituer:

« Il est vrai que de tout temps la Grèce a été nourrie dans la pauvreté. Mais on a introduit chez elle la vertu, que la sagesse cultive, et que la vigueur des lois maintient. C'est par l'usage que la Grèce sait faire de cette vertu, qu'elle se défend également des incommodités de la pauvreté, et du joug de la domination (1) ».

(1) M. Larcher donne à ce passage

2. *Choses blâmables dans les lois de Lycurgue.*

Sans entrer ici dans un détail exact de tout ce qui pourrait être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légères réflexions, que le lecteur sans doute, justement blessé et révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déjà faites avant moi.

hoix s qui être t ex-

En effet, pour commencer par le choix des enfans qui devaient être élevés ou exposés, qui ne serait choqué de l'injuste et barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avaient le malheur de naître avec une complexion trop faible et trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues et les exercices auxquels la république destinait tous ses sujets? Est-il donc impossible, et cela est-il sans exemple, que des enfans, faibles d'abord et délicats, se

d'Hérodote le même sens pour lequel Rollin se détermine ici : *C'est elle* (*la vertu*) *qui nous donne des armes contre la pauvreté et la tyrannie.*

fortifient dans la suite de l'âge, et deviennent même très robustes ? Quand cela serait, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps? et compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'âme, et toutes les qualités qui dépendent de l'esprit ? *Omnino illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quærimus, animi efficitur non corporis viribus.* Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de services et fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses lois, que les plus grands capitaines par leurs victoires ? Agésilas était d'une taille si petite, et d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa première vue les Egyptiens ne purent s'empêcher de rire; et cependant il avait fait trembler le grand roi de Perse jusque dans le fond de son palais.

Cic. lil Offic. n.

Ibid. n. 7

Mais, ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire que Dieu même? et un législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand indé-

pendamment de lui il s'arroge un tel pouvoir? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'était autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condamne généralement tous ceux des anciens qui croyaient avoir droit de vie et de mort sur leurs esclaves, et même sur leurs enfans.

2. in unis les corps.

Le grand défaut des lois de Lycurgue, comme Platon et Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendaient qu'à former un peuple de soldats. Ce législateur paraît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa république tous les arts et toutes les sciences, dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit (*a*), de perfectionner le cœur, et d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, et à rendre le commerce de la vie agréable? De-là vient que le caractère des Lacédémoniens avait quelque chose de dur, d'austère, et souvent même

(*a*) Omnes artes quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. *Pro Arch. n.* 4.

de féroce, défaut qui venait en partie de leur éducation, et qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

3. Cruauté barbare à l'égard des enfans.

C'était une excellente pratique à Sparte, d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif, et d'assujétir par différens exercices durs et pénibles le corps à la raison (*a*), à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais fallait-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? et n'était-ce pas une brutalité et une barbarie dans des pères et des mères, de voir de sang-froid couler le sang des plaies de leurs enfans, et de les voir même souvent expirer sous les coups de verges?

4. Fermeté peu humain dans les mères.

On admire le courage des mères spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non-seulement n'arrachait aucune larme, mais causait une sorte de joie. J'aimerais mieux que dans

(*a*) Exercendum corpus, et ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis et labore tolerando. *Lib.* 1. *de Off. n.* 79.

une telle occasion la nature se fît entrevoir davantage, et que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venait d'être tué, parla bien plus sagement. « Songeons, dit-il, mainte- » nant à vaincre l'ennemi ; demain je » pleurerai mon fils ».

5. cessif

Je ne vois pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens, de passer dans l'oisiveté tout le temps de leur vie, excepté celui où ils faisaient la guerre. Il laissa tous les arts et tous les métiers aux esclaves et aux étrangers qui habitaient parmi eux, et ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier et la lance. Sans parler du danger qu'il y avait de souffrir que le nombre des esclaves nécessaires pour cultiver les terres s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions ; dans combien de désordres un tel loisir devait-il plonger des hommes toujours désœuvrés, sans occupation journalière et sans travail réglé ? C'est un

inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, et qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le temps de la guerre, la plupart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au-dessous d'eux, et ils s'en croiraient déshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, et seulement pour le besoin ; encore plusieurs d'entre eux n'en ont aucune connaissance, et se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

6. Pudeur modestie solument gligées.

Mais ce qui rend Lycurgue plus condamnable, et ce qui fait mieux connaître dans quelles ténèbres et dans quels désordres le paganisme était plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur et à la modestie. Un maître chrétien ne man-

que pas d'opposer à cette licence effrénée la sainteté et la pureté des lois de l'Évangile; et par ce contraste il leur fait sentir quelle est la dignité et l'excellence du christianisme.

Il le fait encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les lois de Lycurgue ont de plus louable, avec celles de l'Evangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égalait les pauvres aux riches, et que par le changement de monnaie il se soit réduit à une espèce de pauvreté : mais le législateur de Sparte, en établissant ces lois, avait les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot: *Bienheureux les pauvres d'esprit;* et des milliers de fidèles, dans la suite de tous les siècles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jésus Christ pauvre.

Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.

J'ai cru devoir traiter cet article séparément et avec quelque étendue,

parce que dans le jugement qu'on en porte, il me semble qu'on n'est pas assez attentif à examiner le fond des choses. On condamne durement cette coutume des Lacédémoniens, comme pouvant porter les jeunes gens à peu respecter en d'autres occasions le bien d'autrui, et comme étant contraire à la loi naturelle et au décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations, de l'inceste parmi les Perses, du meurtre des pères vieux ou infirmes chez les Indiens, de l'adultère chez d'autres peuples, on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens, et de faire remarquer que chez les Scythes (*a*), nation regardée ordinairement comme barbare, et qui, destituée de lois, ne connaissait et ne cultivait la justice que par une espèce d'instinct naturel, le vol était condamné et puni comme un des plus grands crimes.

Mais peut-on raisonnablement présumer que le plus grand des législateurs (j'entends parmi les païens) ait

(*a*) Justitia gentis ingeniis culta, non legibus. Nullum scelus apud eos furto gravius. *Just. lib. 2. cap. 2.*

autorisé formellement un désordre aussi grossier que le vol, pendant que les plus petits législateurs, dans tous les pays et dans tous les siècles, ont eu soin de le punir sévèrement, et même de mort?

Plutarque, qui rapporte cette coutume dans la vie de Lycurgue, dans les mœurs des Lacédémoniens, et dans plusieurs autres endroits, n'y donne jamais le moindre signe d'improbation, quoiqu'il soit ordinairement un juge si équitable et si éclairé dans la morale; et je ne me souviens pas qu'aucun des anciens en ait fait un crime aux Lacédémoniens ni à Lycurgue.

D'où peut donc être venu le jugement peu favorable qu'en portent souvent les modernes? De ce qu'ils ne se donnent pas la peine d'en peser les circonstances, ni d'en pénétrer les motifs.

in Vit. 1. Les jeunes gens, à Lacédémone, ne font ces larcins que par ordre de leur commandant.

ntegm. 2. Il ne les font que dans un temps marqué, et en vertu de la loi.

Lacon. 3. Ils ne volaient jamais que des légumes et des vivres, comme des

supplémens au peu de nourriture qu'on leur donnait exprès en très petite quantité. Ainsi tous ces larcins n'étaient regardés que comme des tours de souplesse qu'on leur permettait publiquement pour chercher de quoi vivre plus au large.

Le législateur avait eu plusieurs motifs en permettant cette sorte de vol.

C'était pour rendre les possesseurs plus vigilans à serrer et à garder leur bien.

On voulait par-là inspirer aux jeunes gens plus de hardiesse et d'adresse, comme étant destinés à la guerre.

On leur donnait peu de nourriture, afin qu'ils ne fussent jamais rassasiés, jamais replets et chargés d'embonpoint; qu'ils fussent alertes et légers; qu'ils apprissent à supporter la faim, et eussent une santé plus forte et plus égale.

Mais le principal motif était, que Instit. Lac. tous ces jeunes gens étant sans exception destinés à la guerre, il jugeait important de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat; de leur apprendre à vivre de peu, à pourvoir eux-mêmes à leur subsis-

tance sans avoir besoin du pain de munition, à soutenir de grandes fatigues à jeun, à se maintenir longtemps avec peu de vivres dans un pays où les ennemis, accoutumés à une grande consommation, mouraient de faim dès les premiers jours, et étaient obligés d'abandonner le terrain, chassés par l'impuissance où ils étaient d'y vivre, au lieu que le Lacédémonien y trouvait de quoi subsister sans peine. C'est à quoi le législateur, tout guerrier, et uniquement attentif à former des soldats, avait voulu pourvoir de loin par l'éducation, en les accoutumant à une grande frugalité et à une grande sobriété, faute desquelles la plupart des desseins échouent à la guerre, et les plus fortes armées sont dans l'impossibilité de maintenir leurs conquêtes : de sorte qu'aujourd'hui, où par la bonne chère et par la somptuosité des tables on a multiplié les besoins des armées, le plus embarrassant des soins de ceux qui les commandent, est de pourvoir aux vivres; et le premier obstacle qui les empêche d'avancer dans le pays ennemi, est le défaut de subsistances. Aussi,

ce que nos meilleurs généraux regardent comme ce qu'il y a de plus singulier et de plus incroyable dans l'ancienne histoire, c'est la facilité et la promptitude avec lesquelles les plus grosses armées se transportaient d'un pays dans un autre.

Ce sont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier: et il ne pouvait choisir un moyen plus efficace ni plus certain. C'est jusque-là qu'il faut aller pour entendre sa loi, et pour lui rendre justice. Après toutes ces observations, je ne sais si l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand scrupule de leurs vols, et si on les croira obligés à restitution. En ce cas, il est aisé de les justifier par des raisons encore plus solides et plus foncières.

C'est un principe constant, que depuis le premier partage des biens nous ne possédons plus rien que dépendamment des lois; et qu'en abandonnant à chaque particulier la jouissance de la portion du bien qui lui est échue, elles peuvent y faire les réserves, les restrictions, et y imposer les servitudes et les charges qu'elles jugent convenables. Or, tout le corps

de l'État de Sparte, en acceptant les lois de Lycurgue, était convenu solennellement que sur les trente-neuf mille lots distribués aux Spartiates, il serait permis aux jeunes gens de prendre parmi les légumes et les vivres, ce que le possesseur ne garderait pas avec assez de soin, sans qu'il pût se plaindre de la rapine, ni avoir action contre le ravisseur. Aussi il est clair que, lorsque le jeune homme était surpris, il n'était jamais puni comme ayant fait une injustice en pris le bien d'autrui, mais seulement comme ayant manqué d'adresse.

Rien n'est plus ordinaire dans tous les États que ces sortes de réserves, et de semblables droits accordés sur le bien d'autrui. C'est ainsi que Dieu, non-seulement avait donné aux pauvres le pouvoir de cueillir du raisin dans les vignes, et de glaner dans les champs, et d'en emporter même les gerbes entières; mais avait encore accordé à tout passant, sans distinction, la liberté d'entrer autant de fois qu'il lui plaisait dans la vigne d'autrui, et d'en manger autant de raisin qu'il voulait malgré le maître de la vigne. Dieu en rend lui-même la pre-

mière raison : c'est que la terre d'Israël était à lui, et que les Israélites n'en étaient que les fermiers, qui en jouissaient à cette condition onéreuse.

De semblables servitudes sont établies dans les autres républiques, sans qu'on s'avise d'y soupçonner la moindre injustice. Les soldats ont droit de logement chez les particuliers; droit d'y prendre leur subsistance dans les marches ou dans les quartiers d'hiver, de se faire fournir des chariots et d'autres besoins. Un seigneur a droit de s'emparer (1) comme il lui plaît, et quand il lui plaît, de tout le gibier et des bêtes fauves qui sont chez ses vassaux, quoique les terres qui nourrissent ces bêtes ne lui appartiennent point, et même d'empêcher les propriétaires de toucher à ces bêtes, quoiqu'ils les aient vu naître chez eux.

(1) On sait assez que cet exemple n'est plus applicable parmi nous. Mais la pensée de Rollin est également vraie. Montesquieu ne songe pas même à justifier les Lacédémoniens à cet égard. Il observe qu'ils avaient tiré cet usage des Crétois, et que chez les deux peuples il était lié avec le gouvernement et la constitution.

ceaux d'histoire, quoiqu'ils soient tout-à-fait séparés, et que par la même raison, sans presque faire aucun récit, je me contenterai de faire connaître le caractère de ceux qui y ont eu le plus de part.

1. *Beaux jours de Thèbes.*

Nul trait de l'histoire ne fait mieux sentir, ce me semble, ce que peut le vrai mérite, et de quelle ressource sont pour un État de grands capitaines, que ce qui arriva à Thèbes dans un assez court espace d'années. Cette ville par elle-même était très faible, et elle venait tout récemment d'être comme réduite en servitude. Lacédémone, au contraire, était depuis long-temps en possession du commandement, et maîtrisait toute la Grèce. Deux Thébains, par leur courage et par leur sagesse, abattirent le pouvoir formidable de Sparte, et portèrent leur patrie au plus haut point de gloire. Je ne ferai presque que montrer cet événement, sans entrer dans un grand détail.

Ces deux Thébains furent Pélopidas et Epaminondas, tous deux sortis des

s plus illustres familles de leur ville.
premier était né avec de grands
ns, qu'il augmenta beaucoup étant
venu seul héritier d'une maison très
he et très florissante. Pour l'autre,
pauvreté lui était domestique, et
'avait reçue comme un héritage de
re en fils; mais il se la rendit encore
is familière et plus facile à sup-
rter, par l'étude sérieuse qu'il fit
la philosophie, et par le genre de
simple qu'il suivit toujours d'une
nière constante et uniforme. L'un
ontra l'usage qu'on devait faire des
hesses, et l'autre celui qu'on pou-
t faire de la pauvreté. Pélopidas
sait part de ses biens à tous ceux
i avaient besoin d'être secourus, et
i méritaient de l'être, faisant voir,
Plutarque, qu'il était le maître et
n l'esclave de ses biens. N'ayant
jamais porter Épaminondas, son
ni, à accepter ses offres, et à user
son bien, il apprit de lui à vivre
mme pauvre au milieu des richesses.
faisait à dessein la visite des mai-
ns des pauvres, pour apprendre
eux à se passer de beaucoup de
oses. Il aurait eu honte, disait-il,
dépenser plus pour sa table et

pour ses habits que le dernier des Thébains ; et il n'était si sévère contre lui-même, que pour être en état de partager son bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avaient besoin.

Ils étaient tous deux également nés pour les grandes choses ; avec cette différence pourtant, que Pélopidas s'appliquait davantage à exercer son corps, et Épaminondas à cultiver son esprit. Ils employaient tout leur loisir, l'un aux exercices de la lutte et à la chasse, l'autre à la conversation et à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les personnes les plus sensées ont admiré par-dessus tout en eux, a été cette amitié et cette union inaltérable qu'ils conservèrent pendant tout le cours de leur vie, quoiqu'ils se trouvassent presque toujours employés ensemble, soit dans le commandement des armées, soit dans le gouvernement de la république : union fondée sur une estime mutuelle de part et d'autre, et encore plus sur l'amour du bien public, qui faisait que chacun d'eux regardait les succès de l'autre comme les siens propres. Cette intelligence et ce

on accord, qualités infiniment rares armi ceux qui tiennent ensemble le imon de l'État, comme on le peut oir par l'exemple des plus grands ommes d'Athènes, ne peut être que effet d'une véritable grandeur d'âme, t d'une vertu solide, qui ne cherchant i la gloire, ni les richesses, sources unestes des dissentions et de l'envie, net le bien et l'agrandissement de a patrie, au-dessus des petitesses et les faiblesses d'une basse jalousie, our qui le mérite d'autrui est un ourment.

La première et la plus éclatante reuve que Pélopidas donna de son ourage et de sa prudence, fut le dessein hardi qu'il conçut et qu'il exécuta, quoiqu'il fût encore fort jeune, le délivrer sa patrie du joug de la omination des Lacédémoniens, qui par surprise s'étaient emparés de la itadelle de Thèbes. Il sut former en peu de temps une conspiration considérable contre les tyrans. Quoique cette affaire eût été conduite avec tout le secret possible, un moment avant l'exécution, un courier, qui avait fait grande diligence, demanda Archias, chef des tyrans, qui tous en-

semble étaient à table et se réjouissaient ; et il lui remit entre les mains une lettre qu'il disait être fort pressée, et regarder des affaires sérieuses. En effet on sut depuis qu'elle marquait un détail circonstancié de toute la conjuration. Archias, se mettant à rire (*a*) : *A demain donc*, dit-il, *les affaires sérieuses ;* et il mit la lettre sous le coussin sur lequel il était appuyé. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la nuit même avec tous les tyrans, et la citadelle reprise. On peut dire que le changement qui arriva bientôt après dans les affaires, et que la guerre qui rabaissa l'orgueil de Sparte, et qui lui ôta l'empire de la Grèce, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château ni place, mais avec une petite poignée de gens, délia pour ainsi dire, et rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens, qui paraissaient ne pouvoir jamais être ni rompus ni déliés.

Il eut part dans la suite à toutes les victoires que Thèbes remporta contre Lacédémone. Après de si

(*a*) Καὶ ὁ Ἀρχίας μειδιάσας · Οὐκοῦν εἰς ἄυριον (ἔφη) τὰ σπουδαῖα.

grandes et de si heureuses expéditions, toutes les villes de Thessalie appellent Pélopidas contre le tyran qui les opprime. Il marche aussitôt, et leur rend la liberté par sa présence. Les deux princes qui se disputaient la couronne de Macédoine, le prennent pour arbitre de leur querelle. Il leur prescrit les conditions de la paix, et exige d'eux des otages pour sûreté de leur parole : tant était grande la renommée de la puissance de Thèbes, et la confiance que l'on avait en sa justice. Il va ensuite en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Perse, et il en est reçu avec les plus grandes marques de distinction et d'estime ; et pendant que les députés des autres républiques s'empressent d'en tirer des avantages particuliers, il n'est occupé que du bien général de la Grèce ; et sans rien demander pour sa patrie, il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs, et leur entière indépendance. Content de l'avoir obtenue, et peu touché des présens magnifiques que le roi lui offre, il n'accepte que ceux qui, sans l'enrichir, marquaient simplement la bienveillance du prince et sa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuse, à la vérité, mais qui laisse pourtant quelque chose à desirer : car Pélopidas, poursuivant trop vivement le tyran de Phères qui fuyait devant lui, et qui s'était retiré dans le bataillon de ses gardes, succomba enfin sous le grand nombre, après avoir fait des actions héroïques de courage. Il aurait dû se souvenir que les grands hommes sont redevables de leur vie à leur patrie, et que c'est pour elle seule, et non pour eux-mêmes, qu'ils doivent mourir.

Pour ce qui regarde Epaminondas, ce n'est point sans raison (*a*) qu'il a été considéré comme le premier homme de la Grèce. Il serait difficile de dire s'il fut plus grand capitaine (*b*), qu'homme de bien. Il réunissait en lui seul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux généraux, et n'en avait point les vices. Il était également in-

(*a*) Thebanum Epaminondam, haud scio an summum virum Græciæ. *Cic. lib.* 3. *de Orat. n.* 139.

(*b*) Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam et imperium non sibi semper, sed patriæ quæsivit : et pecuniæ adeo parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. *Justin. lib.* 6. *cap.* 8.

sensible à l'ambition et à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à sa patrie. Les richesses, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui : il semble qu'il se serait cru déshonoré en devenant riche, et sa pauvreté l'accompagna jusqu'au tombeau, où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Etant né pauvre, il voulut toujours le demeurer ; et jamais son ami Pélopidas ne put vaincre sa résistance. « Je ne rougis point, lui disait-il, d'une pauvreté qui ne m'a point empêché de mériter les premiers emplois de la république et le commandement de ses armées. Elle ne m'a point fait de honte, et je ne veux pas non plus lui en faire en l'abandonnant ».

• Il ne fut pas plus avide de gloire (*a*) que d'argent. Jamais il ne brigua les premières places ; ce furent les dignités qui allèrent le chercher, et elles furent souvent obligées de faire vio-

(*a*) Gloriæ quoque non cupidior, quàm pecuniæ ; quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt ; honoresque ita gessit ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. Jam litterarum studium, jam philosophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur, unde tam insignis militiæ scientia homini inter litteras nato. *Justin. lib.* 6. *cap.* 8.

lence à sa modestie. Il s'en acquitta toujours de telle sorte, qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en était honoré.

Sa droiture, sa sincérité, son amour invincible pour la justice, lui attiraient une pleine confiance des citoyens, et même des ennemis. On ne pouvait s'empêcher d'aimer et d'admirer en lui un caractère de bonté et de douceur constante, que rien n'était capable d'altérer, et qui ne diminuait rien de la haute estime et de la vénération que ses grandes qualités lui attiraient. C'est en ces sortes de vertus que Plutarque fait consister la véritable grandeur d'Épaminondas (*a*). Rien en effet n'est plus rare que ces qualités dans un pouvoir presque souverain, au milieu des guerres et des victoires, à la tête des grandes affaires ; et il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer aux gens de qualité, qui sont souvent tentés d'y substituer l'artifice, la dissimulation, les airs de hauteur et de faste.

L'élévation de ses sentimens lui fit toujours porter avec douceur et avec

(*a*) Ἡ δ' ἀληθὴς μέγας ἐπιστήμη, ἢ δικαιοσύνη, ἢ μεγαλοψυχία, ἢ πραότης. *Plut. in Pelop.*

patience la jalousie de ses égaux, la mauvaise humeur de ses citoyens, les calomnies de ses ennemis, et l'ingratitude de sa patrie après ses grands services. Il était persuadé que la grandeur d'âme consiste principalement à souffrir ces épreuves sans se troubler (*a*), sans se plaindre, sans rien rabattre de son zèle; parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie (*b*), dont nous devons endurer les mauvais traitemens avec soumission.

Jamais personne ne sut mieux que lui le métier de la guerre. Il joignait à un courage intrépide une prudence consommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avait reçue, que de son heureux naturel. Dès sa plus tendre jeunesse il avait témoigné un goût merveilleux pour l'étude et pour le travail, en sorte qu'on pourrait s'étonner comment un homme né parmi les lettres, et nourri dans le sein de

(*a*) Τὸ δὲ συνοφέρτημα ἐκ τῆν πεῖραν Ἐπαμεινωνδᾶς ἴσχυε πρᾶως, μέγα μέρος ἀνδρείας ἡ μεγαλοψυχίας τὴν ἐν τοῖς πολιτικοῖς ἀνεξικακίαν ποιούμενος. Ibid.

(*b*) Ut parentum sævitiam, sic patriæ, patiendo ac ferendo lenienda esse. *Liv. lib.* 37. *n.* 24.

la philosophie, avait pu acquérir une science si parfaite de l'art militaire.

Voilà ce qui fait les grands hommes, et comment ils se forment ; et l'on ne saurait trop en avertir les jeunes gens destinés à la guerre, aux premières places de l'État, et généralement à quelque emploi que ce soit, dont plusieurs regardent l'étude comme inutile pour eux, et presque déshonorante.

l. 3. de n. 137. Cicéron, dans le troisième livre de l'Orateur, fait un long dénombrement des capitaines les plus illustres de la Grèce, qui tous avaient pris grand soin de cultiver leur esprit par l'étude des sciences, et en particulier par celle de la philosophie ; Pisistrate, Périclès, Alcibiade, Dion de Syracuse dont nous parlerons bientôt, Timothée fils de Conon, Agésilas, et Épaminondas. C'est un grand malheur, quand ceux qui entrent dans les charges et dans le maniement des affaires publiques, y entrent, pour me servir des termes de Cicéron, nus et désarmés ; c'est-à-dire sans connaissances, sans lumières, et presque sans aucune teinture des sciences qui servent à

n. 136. orner et à embellir l'esprit. *Nunc contrà plerique ad honores adipiscendos,*

et ad rempublicam gerendam nudi veniunt atque inermes, nulla cognitione rerum, nulla scientia ornati.

2. *Délivrance de Syracuse.*

Deux hommes fort illustres travaillèrent à rétablir la liberté dans Syracuse, Dion et Timoléon. Le premier en jeta les fondemens, et le second acheva entièrement ce grand ouvrage.

1. Dion.

Je ne sais si parmi les Vies des hommes illustres que Plutarque nous a laissées, il y en a aucune plus belle et plus curieuse que celle de Dion; mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel est le prix de la bonne éducation, et de quelle utilité peut être la conversation des gens savans et vertueux. C'est presque l'unique point auquel je m'arrêterai, en faisant quelques réflexions sur les circonstances de la vie de Dion qui y ont le plus de rapport.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Conversation des gens de lettres et de probité infiniment utile aux princes.

Dion était frère d'Aristomaque, que le premier Denys avait épousée. Une espèce de hasard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particulière, qui jetait de loin les fondemens de la liberté de Syracuse, y avait amené Platon, le plus célèbre des philosophes. Dion devint son ami et son disciple, et profita bien de ses leçons. Car, quoiqu'élevé dans des mœurs basses sous un tyran, quoiqu'accoutumé à une sujétion craintive et servile, quoique nourri dans le faste et les délices, en un mot dans un genre de vie qui fait consister le souverain bien dans la volupté et dans la magnificence, il n'eut pas plus tôt entendu les discours de ce philosophe, et goûté de cette philosophie qui mène à la vertu, qu'il sentit son âme enflammée d'amour pour elle.

Le second Denys avait succédé à

son père dans un âge où (*a*), comme le dit Tite-Live d'un autre roi de Syracuse, à peine était-il capable d'user modérément de sa liberté, loin de pouvoir gouverner avec sagesse. Dès qu'il fut monté sur le trône, le premier soin des courtisans fut de s'emparer de son esprit, et d'obséder ce jeune prince par des flatteries continuelles. Ils ne pensaient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens, le tenant toujours occupé à des festins, à des commerces de femmes, et à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion, persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venaient que de la mauvaise éducation qu'il avait eue, chercha à le jeter dans des conversations honnêtes, et à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela il l'engagea à faire venir à sa cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le philosophe pour ce voyage, dont il n'espérait pas un grand fruit, il ne put résister aux vives sollicitations qu'on

(*a*) Puerum, vix dum libertatem, nedum dominationem, modicè laturum. Lætè id ingenium tutores atque amici ad præcipitandum in omnia vitia acceperunt. *Liv. lib.* 24. *n* 4.

lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuse, et y fut reçu avec des marques d'honneur et de distinction extraordinaires.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys, qui se prêta sans réserve à ses leçons et à ses conseils. Mais, comme il avait lui-même infiniment profité des avis et des exemples de Socrate son maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité, il eut soin de manier l'esprit du jeune tyran avec une adresse merveilleuse, évitant de heurter de front ses passions, travaillant à gagner sa confiance par des manières douces et insinuantes, et surtout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable pour la rendre en même temps victorieuse du vice, qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits, de douceurs, de plaisirs, et de délices qu'il leur présente.

Le changement fut prompt et étonnant. Le jeune prince, plongé jusque-là dans l'oisiveté, dans la mollesse, et dans l'ignorance de tous ses devoirs qui en est une suite inévita-

ble, sortant comme d'un sommeil léthargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs et les charmes d'une conversation également solide et agréable; et il se livra avec autant d'empressement au desir d'apprendre et de s'instruire, qu'il en avait eu auparavant d'éloignement et d'horreur. La cour, qui est le singe des princes, et qui suit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes sentimens. Toutes les salles du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étaient pleines de la poussière dont les géomètres se servent pour tracer leurs figures; et en très-peu de temps l'étude de la philosophie et des plus hautes sciences devint le goût dominant et général.

Le grand fruit de ces études, par rapport à un prince, n'est pas seulement de lui remplir l'esprit d'une infinité de connaissances très curieuses, très utiles, et souvent très nécessaires; mais encore plus de le retirer de l'oisiveté, de l'indolence, et des vains amusemens de la cour; de l'accoutumer à une vie appliquée et sérieuse; de lui faire naître le desir

de s'instruire des devoirs de la royauté, et de connaître ceux qui ont excellé dans l'art de régner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, et de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement roi. Mais c'est à quoi s'opposeront toujours les courtisans et les flatteurs; comme cela ne manqua pas d'arriver sous le jeune Denys.

SECONDE RÉFLEXION.

Flatteurs, peste funeste des cours, et ruine des princes.

Ce que dit Cicéron de la flatterie par rapport à l'amitié, n'est pas moins vrai par rapport à la cour des princes, qu'elle en est le poison le plus mortel : *Sic habendum est, nullam in amicitiis pestem esse majorem, quàm adulationem.* Il entend par flatteurs ces hommes faux et doubles, d'un esprit souple et pliant, qui vrais protées prennent mille formes différentes selon le besoin, uniquement attentifs à plaire au prince, toujours occupés à étudier ses goûts et ses inclinations, et à lire sur son visage

Amicit. n. 91.

ce qu'il desire, se faisant une loi de ne lui présenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, et de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des rois, dit un ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux que n'est la flatterie. Elle trompe les sentinelles (*a*): elle pénètre, non-seulement dans le cabinet, mais dans le cœur du prince, et elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux et de plus essentiel à son bonheur; c'est-à-dire, un esprit sage et équitable, le discernement du vrai et du faux, l'amour de la justice et du bien public.

Il n'est pas étonnant qu'un jeune prince comme Denys (*b*), qui avec le plus excellent naturel et au milieu des meilleurs exemples, aurait eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une cour infectée depuis long-

(*a*) Sola quippe hæc (adulatio), nequicquam vigilantibus satellitibus imperium depræedatur; regumque nobilissimam partem, animam nimirum, aggreditur. *Synes. de Regno.*

(*b*) Vix artibus honestis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modestia, aut quidquam probi moris servaretur. *Tacit. Annal. lib.* 14. *cap.* 15.

temps, où il n'y avait d'émulation que pour le vice, et où il était environné d'une troupe de flatteurs qui ne cessaient de le louer et de l'applaudir en tout. Ils commencèrent par jeter un ridicule parfait sur la vie retirée qu'on lui faisait mener, et sur les études auxquelles on l'appliquait, comme si il s'agissait d'en faire un philosophe. Ils allèrent plus loin, et travaillèrent de concert à lui rendre suspect, et même odieux, le zèle de Dion et de Platon, en les lui représentant comme d'incommodes censeurs et d'impérieux pédagogues (*a*), qui prenaient sur lui une autorité qui ne convenait ni à son âge ni à son rang. Enfin, Dion et Platon, sous différens prétextes et en différens temps, furent éloignés de la cour, qui se trouva de nouveau abandonnée à toutes sortes de désordres et d'excès.

On voit par-là combien il est difficile à un prince d'éviter les piéges qui lui sont tendus par la conspiration d'un petit nombre de personnes qui occupent les premières places auprès de lui et les premiers emplois;

(*a*) Tristes et superciliosos alienæ vitæ censores, publicos pædagogos. *Senec. Epist.* 123.

qui ont intérêt à se ménager les uns les autres, à lui cacher une partie de ce qui devrait lui être connu, et à s'accorder sur divers points malgré leurs intérêts différens, leurs jalousies, leurs haines secrètes, pour se rendre seuls les maîtres des affaires, pour borner à eux seuls la confiance du prince, et pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné. *Claudentes principem senem, et agentes ante omnia, ne quid sciat.* Lamprid. in Vit. Alex.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Grandes qualités de Dion, mêlées de quelques légers défauts.

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le prince dont nous parlons. Grandeur d'âme, noblesse de sentimens, générosité à répandre ses biens, valeur héroïque dans les combats, accompagnée d'un sang-froid et d'une prudence peu commune, un esprit vaste et capable des plus grandes vues, une fermeté inébranlable dans

les plus grands dangers et dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie et du bien public porté presque jusqu'à l'excès; voilà une partie des vertus de Dion. Il saisit les préceptes de la philosophie avec une ardeur dont Platon témoigne avoir vu peu d'exemples; et il l'étudia, non par curiosité ou par vanité, mais pour s'instruire de ses devoirs, et pour en faire la règle de sa conduite.

Quelque passionné qu'il fût pour la philosophie, cette étude ne le détourna jamais de son devoir (*a*), et il sut contenir son ardeur dans de justes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuse et la Sicile, il menait dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude; jouissant tranquillement de la conversation des philosophes, assistant à leurs disputes, y brillant d'une manière toute particulière par la beauté de son génie et par la solidité de son jugement, parcourant les villes de la docte Grèce,

(*a*) Retinuitque, quod est difficillimum, et sapientiæ modum. *Tacit. in Vit. Agric. n.* 4.

r y cueillir, s'il est permis de par-
ainsi, la fleur des beaux esprits,
our y consulter les plus habiles
tiques, laissant partout des mar-
s de sa libéralité et de sa magni-
ıce, également aimé et respecté
tous ceux qui le connaissaient,
ecevant dans tous les lieux où il
ıait, des honneurs extraordinaires,
ɔn rendait encore plus à son mé-
qu'à sa naissance. C'est du milieu
ıe vie si douce qu'il s'arracha pour
r secourir sa patrie qui implorait
rotection, et pour la délivrer du
ɜ de la tyrannie sous lequel elle
ıissait depuis long-temps.
amais peut-être entreprise ne fut
s hardie, et n'eut en même temps
ıuccès plus heureux. Il partit avec
: cents hommes seulement, et
x vaisseaux de charge, pour aller
quer à main armée une puissance
si redoutable que celle de Denys.
ɔui aurait jamais cru, dit un his- Diod. Sic.
en, qu'un homme, avec deux vais- Hist. lib. 16.
ux de charge, fût venu à bout de
rôner un prince qui avait quatre
ts navires de guerre, cent mille
ımes de pied, dix mille chevaux,
: aussi grande provision d'armes

et de blé, et autant de richesses qu'il en fallait pour entretenir et pour soudoyer des troupes si nombreuses ; qui outre cela était maître d'une des plus grandes villes de Grèce ; qui avait des ports, des arsenaux, des citadelles imprenables, et qui était soutenu et fortifié par un grand nombre d'alliés très puissans ? La cause des grands succès de Dion fut sa magnanimité et son courage, et l'affection de ceux à qui il devait procurer la liberté ».

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, et, s'il était permis de parler ainsi, de plus au-dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'âme et cette patience inouie avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avait tout quitté pour venir à leur secours ; il avait réduit la tyrannie aux abois, et touchait au moment où il devait les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville, accompagné d'une poignée de soldats étrangers, dont ils n'ont pu corrompre la fidélité ; ils le chargent d'injures, et ajoutent à la

son père dans un âge où (*a*), comme le dit Tite-Live d'un autre roi de Syracuse, à peine était-il capable d'user modérément de sa liberté, loin de pouvoir gouverner avec sagesse. Dès qu'il fut monté sur le trône, le premier soin des courtisans fut de s'emparer de son esprit, et d'obséder ce jeune prince par des flatteries continuelles. Ils ne pensaient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens, le tenant toujours occupé à des festins, à des commerces de femmes, et à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion, persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venaient que de la mauvaise éducation qu'il avait eue, chercha à le jeter dans des conversations honnêtes, et à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela il l'engagea à faire venir à sa cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le philosophe pour ce voyage, dont il n'espérait pas un grand fruit, il ne put résister aux vives sollicitations qu'on

(*a*) Puerum, vix dum libertatem, nedum dominationem, modicè laturum. Lætè id ingenium tutores atque amici ad præcipitandum in omnia vitia acceperunt. *Liv. lib.* 24. *n* 4.

ger quand on a été maltraité, que de commettre le premier une injustice contre les autres; mais, si on consulte la nature, on trouvera que l'une et l'autre de ces fautes viennent de la même source, et qu'il y a autant de faiblesse à se venger d'une injure, qu'à la faire le premier ».

Toutes les injustices et les ingratitudes de sa patrie ne furent pas capables de rallentir son zèle. Après beaucoup d'aventures, il la rétablit dans sa liberté, et en chassa les tyrans. Il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux. Un traître forma un complot contre lui, et l'égorgea dans sa propre maison. Sa mort replongea Syracuse dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvait, ce me semble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'est qu'il avait quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur, qui le rendait moins accessible et moins sociable, et qui éloignait un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, et jusqu'à ses meilleurs amis. Platon l'avait souvent averti de ce défaut. Il avait tâché même de l'en corriger, en le liant particulièrement avec un philosophe

sophe qui avait du jeu et de l'agrément dans l'esprit, et qui était fort propre à lui inspirer des manières douces et insinuantes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi : « Faites réflexion (*a*), je vous prie, qu'on trouve que vous manquez de douceur et d'affabilité ; et mettez-vous bien dans l'esprit que le moyen le plus sûr de faire réussir les affaires, c'est de se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à traiter. La fierté écarte le monde (*b*), et réduit un

(*a*) Ἐνθυμοῦ δὲ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἀηδεστέρως τῷ προσίοντι διαπεπυτικὸς εἶναι· μὴ ὄν λανθανέτω σε ὅτι δεῖ τὸ ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις, ὃ τὸ πράττειν ἔστιν.

(*b*) Ἡ δ' ἀνδάδεια, ἐρημία ἔυτικος. Cette pensée de Platon est parfaitement belle, mais ne se fait pas sentir tout d'un coup. M. Dacier l'a traduite ainsi : *La fierté est toujours compagne de la solitude ;* ce qui n'offre aucune idée, ou plutôt en présente une absolument contraire à la vérité ; car il n'est point vrai que la fierté se trouve toujours dans la solitude. Un homme seul, et réduit à lui-même, en est peu susceptible, et n'a point d'occasion de la faire paraître. Ce vice demande des témoins et des spectateurs. Aussi n'est-ce pas là la pensée de Platon. Il veut dire que la fierté écarte tout le monde ; qu'elle éloigne de nous ceux qui nous devraient être le plus unis ; qu'au lieu que l'affabilité attire du monde de tous côtés auprès des grands, et les fait comme habiter au milieu d'une foule de personnes, même inconnues et étrangères, qui les approchent volontiers, et qui s'empressent de s'attacher à eux : au contraire, la fierté fait autour d'eux un désert, met tout en

de s'instruire des devoirs de la royauté, et de connaître ceux qui ont excellé dans l'art de régner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, et de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement roi. Mais c'est à quoi s'opposeront toujours les courtisans et les flatteurs; comme cela ne manqua pas d'arriver sous le jeune Denys.

SECONDE RÉFLEXION.

Flatteurs, peste funeste des cours, et ruine des princes.

Ce que dit Cicéron de la flatterie par rapport à l'amitié, n'est pas moins vrai par rapport à la cour des princes, qu'elle en est le poison le plus mortel : *Sic habendum est, nullam in amicitiis pestem esse majorem, quàm adulationem.* Il entend par flatteurs ces hommes faux et doubles, d'un esprit souple et pliant, qui vrais protées prennent mille formes différentes selon le besoin, uniquement attentifs à plaire au prince, toujours occupés à étudier ses goûts et ses inclinations, et à lire sur son visage

le Amicit. n. 91.

ce qu'il desire, se faisant une loi de ne lui présenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, et de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des rois, dit un ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux que n'est la flatterie. Elle trompe les sentinelles (*a*) : elle pénètre, non-seulement dans le cabinet, mais dans le cœur du prince, et elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux et de plus essentiel à son bonheur ; c'est-à-dire, un esprit sage et équitable, le discernement du vrai et du faux, l'amour de la justice et du bien public.

Il n'est pas étonnant qu'un jeune prince comme Denys (*b*), qui avec le plus excellent naturel et au milieu des meilleurs exemples, aurait eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une cour infectée depuis long-

(*a*) Sola quippe hæc (adulatio), nequicquam vigilantibus satellitibus imperium depræedatur ; regumque nobilissimam partem, animam nimirum, aggreditur. *Synes. de Regno.*

(*b*) Vix artibus honestis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modestia, aut quidquam probi moris servaretur. *Tacit. Annal. lib.* 14. *cap.* 15.

homme à la solitude ». Malgré les reproches qu'on lui faisait, de la gravité trop austère (*a*) et de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitait le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entièrement éloigné des attraits de l'insinuation et de la persuasion, soit que dans le dessein qu'il avait de corriger et de ramener les Syracusains gâtés et corrompus par les discours flatteurs et complaisans des orateurs, il crût devoir employer des manières plus fermes et plus mâles.

Dion se trompait dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la dernière place de l'État, quiconque est chargé du soin de gouverner et de conduire les autres, doit avant tout étudier l'art de manier les esprits *, de les fléchir, de les tourner

fuite, et les réduit à demeurer seuls comme dans une solitude, et par-là les prive du secours des hommes dont ils ont besoin pour le succès de leurs affaires. Ἡ δ' ἀνωδία, ἐρημία ξύντονος. *La fierté réduit un homme à la solitude.*

(*a*) Ἀλλὰ φύσει τε φαίνεται πρὸς τὸ πιθανὸν δυσκίνητος κεχρημένος, ἀντισπᾶ τε τὰς Συρακουσίας ἄνευ ἀτιμίας ἢ ζημίας θρυμμένας προδυμίμενος. *Plut. in Vit. Dion.*

* C'est ce qu'un ancien poète appelait, *flexanima atque omnium regina rerum oratio. Cic. lib.* II *de Divinat. n.* 80.

à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle et le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même et dans la vertu, et dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude et une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle; mais il est toujours louable, et souvent nécessaire, de l'amollir et de la rendre plus maniable; ce qui se fait surtout par des manières douces et insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot, en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer, et de rendre la vertu et le devoir aimables.

2. TIMOLÉON.

Timoléon, qui était de Corinthe,

acheva à Syracuse ce que Dion y avait commencé si heureusement ; et il se signala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur et de sagesse, qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son temps. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappela tous les citoyens que la tyrannie avait dispersés en différentes contrées ; il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte ; il leur partagea les terres ; il leur donna des lois, et il établit une police avec les commissaires de Corinthe ; il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avaient si long-temps infestée, rétablit partout la sûreté et la paix, et fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever.

Après de si glorieuses actions, qui lui avaient donné un crédit sans bornes, il se déposa lui-même de son autorité, et passa le reste de sa vie à Syracuse en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir le repos et la félicité dont ils jouissaient. Mais il fut toujours respecté et consulté comme l'oracle

pour y cueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, et pour y consulter les plus habiles politiques, laissant partout des marques de sa libéralité et de sa magnificence, également aimé et respecté de tous ceux qui le connaissaient, et recevant dans tous les lieux où il passait, des honneurs extraordinaires, qu'on rendait encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie qui implorait sa protection, et pour la délivrer du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissait depuis long-temps.

Jamais peut-être entreprise ne fut plus hardie, et n'eut en même temps un succès plus heureux. Il partit avec huit cents hommes seulement, et deux vaisseaux de charge, pour aller attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. « Qui aurait jamais cru, dit un historien, qu'un homme, avec deux vaisseaux de charge, fût venu à bout de détrôner un prince qui avait quatre cents navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, une aussi grande provision d'armes

Diod. Hist. lib.

et de blé, et autant de richesses qu'il en fallait pour entretenir et pour soudoyer des troupes si nombreuses ; qui outre cela était maître d'une des plus grandes villes de Grèce ; qui avait des ports, des arsenaux, des citadelles imprenables, et qui était soutenu et fortifié par un grand nombre d'alliés très puissans ? La cause des grands succès de Dion fut sa magnanimité et son courage, et l'affection de ceux à qui il devait procurer la liberté ».

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, et, s'il était permis de parler ainsi, de plus au-dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'âme et cette patience inouie avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avait tout quitté pour venir à leur secours ; il avait réduit la tyrannie aux abois, et touchait au moment où il devait les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville, accompagné d'une poignée de soldats étrangers, dont ils n'ont pu corrompre la fidélité ; ils le chargent d'injures, et ajoutent à la

de nuit dans la chambre de ses femmes, sans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand soin. Le lit était environné d'un fossé très large et très profond, avec un petit pont-levis qui en ouvrait le passage. Après avoir bien fermé et bien verrouillé les portes de sa chambre, il levait ce pont-levis, [illegible] de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frère, ni son fils même, n'entraient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, et sans avoir été visités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre, que de passer ainsi ses jours dans une défiance et une frayeur continuelles ? Un roi, véritablement digne de ce nom (*a*), n'a besoin de gardes que pour la bienséance, et pour l'éclat extérieur de la majesté; parce qu'il vit au milieu de sa famille (*b*), qu'il ne voit partout où il va que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses

Plut. in Vit. Dion.

(*a*) Princeps, suis beneficiis tutus, nihil præsidio eget : arma ornamenti causa habet. *Senec. lib.* 1. *de Clem. cap.* 13.

(*b*) Quod tutius imperium est, quàm illud, quod amore et caritate munitur? Quis securior quàm rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi? *Synes. de Regno.*

ger quand on a été maltraité, que de commettre le premier une injustice contre les autres; mais, si on consulte la nature, on trouvera que l'une et l'autre de ces fautes viennent de la même source, et qu'il y a autant de faiblesse à se venger d'une injure, qu'à la faire le premier ».

Toutes les injustices et les ingratitudes de sa patrie ne furent pas capables de rallentir son zèle. Après beaucoup d'aventures, il la rétablit dans sa liberté, et en chassa les tyrans. Il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux. Un traître forma un complot contre lui, et l'égorgea dans sa propre maison. Sa mort replongea Syracuse dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvait, ce me semble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'est qu'il avait quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur, qui le rendait moins accessible et moins sociable, et qui éloignait un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, et jusqu'à ses meilleurs amis. Platon l'avait souvent averti de ce défaut. Il avait tâché même de l'en corriger, en le liant particulièrement avec un philosophe

sophe qui avait du jeu et de l'agrément dans l'esprit, et qui était fort propre à lui inspirer des manières douces et insinuantes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi : « Faites réflexion (*a*), je vous prie, qu'on trouve que vous manquez de douceur et d'affabilité ; et mettez-vous bien dans l'esprit que le moyen le plus sûr de faire réussir les affaires, c'est de se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à traiter. La fierté écarte le monde (*b*), et réduit un

(*a*) Ἐνθυμοῦ δὲ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἀνδαιτέρως τῷ προσώπῳ στρατηγικὸς εἶναι· μὴ ὦν λανθανέτω σε ὅτι δεῖ τὸ ἀφίσχειν τοῖς ἀνθρώποις, καὶ τὸ πράττειν ἔχει.

(*b*) Ἡ δ' ἀνδάδεια, ἐρημία ξύνοικος. Cette pensée de Platon est parfaitement belle, mais ne se fait pas sentir tout d'un coup. M. Dacier l'a traduite ainsi : *La fierté est toujours compagne de la solitude ;* ce qui n'offre aucune idée, ou plutôt en présente une absolument contraire à la vérité ; car il n'est point vrai que la fierté se trouve toujours dans la solitude. Un homme seul, et réduit à lui-même, en est peu susceptible, et n'a point d'occasion de la faire paraître. Ce vice demande des témoins et des spectateurs. Aussi n'est-ce pas là la pensée de Platon. Il veut dire que la fierté écarte tout le monde ; qu'elle éloigne de nous ceux qui nous devraient être le plus unis ; qu'au lieu que l'affabilité attire du monde de tous côtés auprès des grands, et les fait comme habiter au milieu d'une foule de personnes, même inconnues et étrangères, qui les approchent volontiers, et qui s'empressent de s'attacher à eux : au contraire, la fierté fait autour d'eux un désert, met tout en

homme à la solitude ». Malgré les reproches qu'on lui faisait, de la gravité trop austère (*a*) et de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitait le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entièrement éloigné des attraits de l'insinuation et de la persuasion, soit que dans le dessein qu'il avait de corriger et de ramener les Syracusains gâtés et corrompus par les discours flatteurs et complaisans des orateurs, il crût devoir employer des manières plus fermes et plus mâles.

Dion se trompait dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la dernière place de l'État, quiconque est chargé du soin de gouverner et de conduire les autres, doit avant tout étudier l'art de manier les esprits *, de les fléchir, de les tourner

fuite, et les réduit à demeurer seuls comme dans une solitude, et par-là les prive du secours des hommes dont ils ont besoin pour le succès de leurs affaires. Ἡ δ' ἀνδάδεια, ὠμότης ἔφυσεν. *La fierté rend un homme à la solitude.*

(*a*) Ἀλλὰ φύσει τι φαίνεται πρὸς τὸ πιθανὸν δυσκίνητος καὶ χρημάτων, ἀντισπῶντι τὴν Συρακουσίων ἄγαν ἀνειμένην καὶ διὰ θωμιμένην προδυμίαν. *Plut. in Vit. Dion.*

* C'est ce qu'un ancien poète appelait, *flexanima atque omnium regina rerum oratio. Cic. lib.* II *de Divinat. n.* 80.

à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle et le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même et dans la vertu, et dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude et une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle; mais il est toujours louable, et souvent nécessaire, de l'amollir et de la rendre plus maniable; ce qui se fait surtout par des manières douces et insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot, en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer, et de rendre la vertu et le devoir aimables.

2. TIMOLÉON.

Timoléon, qui était de Corinthe,

acheva à Syracuse ce que Dion y avait commencé si heureusement ; et il se signala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur et de sagesse, qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son temps. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappela tous les citoyens que la tyrannie avait dispersés en différentes contrées ; il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte ; il leur partagea les terres ; il leur donna des lois, et il établit une police avec les commissaires de Corinthe ; il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avaient si long-temps infestée, rétablit partout la sûreté et la paix, et fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever.

Après de si glorieuses actions, qui lui avaient donné un crédit sans bornes, il se déposa lui-même de son autorité, et passa le reste de sa vie à Syracuse en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir le repos et la félicité dont ils jouissaient. Mais il fut toujours respecté et consulté comme l'oracle

commun de la Sicile. Il n'y avait ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni réglement de police, qui fussent bien faits, si Timoléon ne s'en était mêlé, et ne les avait finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération et du respect qu'on avait pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentèrent pas de lui rendre de fréquentes visites; il lui menaient encore à la ville et à la campagne tous les étrangers qui passaient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Quand ils avaient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelaient à leur secours; et lui, sur un char à deux chevaux, il traversait la place, se rendait au théâtre, et monté sur ce char, il était introduit dans l'assemblée avec des cris et des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avait dit son avis, qui était toujours religieusement suivi, ses domestiques

acheva à Syracuse ce que Dion y avait commencé si heureusement ; et il se signala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur et de sagesse, qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son temps. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappela tous les citoyens que la tyrannie avait dispersés en différentes contrées ; il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte ; il leur partagea les terres ; il leur donna des lois, et il établit une police avec les commissaires de Corinthe ; il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avaient si long-temps infestée, rétablit partout la sûreté et la paix, et fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever.

Après de si glorieuses actions, qui lui avaient donné un crédit sans bornes, il se déposa lui-même de son autorité, et passa le reste de sa vie à Syracuse en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir le repos et la félicité dont ils jouissaient. Mais il fut toujours respecté et consulté comme l'oracle

commun de la Sicile. Il n'y avait ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni réglement de police, qui fussent bien faits, si Timoléon ne s'en était mêlé, et ne les avait finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération et du respect qu'on avait pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentèrent pas de lui rendre de fréquentes visites; il lui menaient encore à la ville et à la campagne tous les étrangers qui passaient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Quand ils avaient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelaient à leur secours; et lui, sur un char à deux chevaux, il traversait la place, se rendait au théâtre, et monté sur ce char, il était introduit dans l'assemblée avec des cris et des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avait dit son avis, qui était toujours religieusement suivi, ses domestiques

l'heureuse et paisible vieillesse de Timoléon, estimé, honoré, aimé généralement de tous les peuples, avec la vie misérable que traînait Denys le Tyran (je parle du père), toujours agité de troubles et de frayeurs qui ne lui laissaient aucun repos, et devenu l'horreur et l'exécration du public. Pendant tout le temps de son règne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguait son peuple que du haut d'une tour. N'osant se fier à aucun de ses amis ni de ses proches, il se faisait garder par des étrangers et des esclaves, et sortait le plus rarement qu'il pouvait, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espèce de prison. Pour ne point confier sa tête et sa vie à la main d'un barbier, il chargea ses filles, encore très jeunes, de ce vil ministère; et quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciseaux et le rasoir, et leur apprit à lui brûler la barbe et les cheveux avec des coquilles de noix; et enfin il se rendit lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'allait jamais

c. lib. 5. Quæst. 62. 1

b. 2. de n. 25.

de nuit dans la chambre de ses femmes, sans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand soin. Le lit était environné d'un fossé très large et très profond, avec un petit pont-levis qui en ouvrait le passage. Après avoir bien fermé et bien verrouillé les portes de sa chambre, il levait ce pont-levis, [illegible] de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frère, ni son fils même, n'entraient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, et sans avoir été visités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre, que de passer ainsi ses jours dans une défiance et une frayeur continuelles ? Un roi, véritablement digne de ce nom (*a*), n'a besoin de gardes que pour la bienséance, et pour l'éclat extérieur de la majesté; parce qu'il vit au milieu de sa famille (*b*), qu'il ne voit partout où il va que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses

Plut. in Vit Dion.

(*a*) Princeps, suis beneficiis tutus, nihil præsidio eget : arma ornamenti causa habet. *Senec. lib.* 1. *de Clem. cap.* 13.

(*b*) Quod tutius imperium est, quàm illud, quod amore et caritate munitur? Quis securior quàm rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi? *Synes. de Regno.*

soins et à sa bonté, et que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

5. Tusc. at. n. 63. Quelle comparaison, dit Cicéron dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse et tremblante de Denys le Tyran, et celle que menait un Platon, un Architas, et tant d'autres philosophes qui vivaient du même temps! Ce prince, au milieu du faste et de la grandeur, condamné par son propre choix à une espèce de cachot, exclus du commerce des honnêtes gens, passait sa vie avec des esclaves, des scélérats, des barbares, regardant comme ennemi quiconque savait faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres et de carnages, et passant les jours et les nuits dans une frayeur continuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime et le goût des mêmes biens et des mêmes études, formaient entre eux la plus douce et la plus agréable société qu'il soit possible d'imaginer, exempts de tout soin et de toute inquiétude, et ne connaissant d'autre plaisir que celui qui vient de la contemplation de la vérité, et de l'amour de la vertu, en quoi ces

philosophes faisaient consister tout le bonheur de l'homme.

C'est dans leur école et dans leurs conversations que Dion avait puisé ces principes et ces sentimens qu'il s'efforçait d'inspirer au jeune Denys, en l'exhortant à gouverner ses sujets avec bonté et douceur, comme un bon père gouverne sa famille. « Pensez, lui disait-il, que les liens qui maintiennent et affermissent la domination monarchique, et que votre père se vantait d'avoir rendu aussi difficiles à rompre que le diamant, ne sont ni la crainte ni la force, comme il l'a cru, ni le grand nombre de galères, ni ces milliers de barbares qui composent votre garde; mais l'affection, l'amour, et la reconnaissance, que font naître dans le cœur des peuples la vertu et la justice des princes, et que des liens formés par de tels sentimens, quoique plus doux et moins serrés que ces autres si roides et si durs, sont pourtant plus forts pour la durée et pour le maintien des Etats : que d'ailleurs un prince n'est ni honoré, ni estimé, parce qu'il est habillé magnifiquement, qu'il a de grands équipages et des meubles Plut. in Dion.

somptueux, qu'il entretient sa maison dans le luxe, dans la délicatesse, dans les délices, et dans tous les plaisirs les plus recherchés; pendant que du côté de l'esprit et de la raison il n'a aucun avantage sur le moindre de ses sujets, et qu'uniquement occupé à parer et à enrichir ses appartemens, il dédaigne de tenir le palais de son âme décemment et royalement orné».

ARTICLE II.

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

QUELQUE prévenu que paraisse Tite-Live en faveur du peuple dont il écrit l'histoire, on ne peut nier que le magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de son ouvrage, n'ait de très justes fondemens; et l'on doit reconnaître avec lui qu'il n'y a jamais eu de république ni plus puissante, ni gouvernée avec plus de justice, ni plus riche en grands exemples, et qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice et le luxe soient entrés si tard, et où la pauvreté et la frugalité aient été en si grand honneur, et pendant

un si long temps. *Ceterùm*, dit Tite-Live, *aut me amor negotii suscepti fallit, aut nulla unquam respublica nec major, nec sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit; nec in quam tam serœ avaritia luxuriaque immigraverint; nec ubi tantus ac tamdiu paupertati ac parcimoniæ honos fuerit.* Tit. Liv. Præfat.

La Providence, après avoir montré dans Nabuchodonosor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverse les plus grands empires, et en forme de nouveaux, a pris plaisir à en établir un d'un genre tout différent, qui ne tînt rien de cette impétuosité précipitée des premiers, et de ce tumulte où le hasard paraît plus dominer que la sagesse; qui s'étendît par mesure et par degrés; qui fût conquérant par méthode; qui s'affermît par la sagesse les conseils et par la patience, dont la puissance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines, et qui par tous ces titres méritât de devenir le modèle de tous les autres gouvernemens. Dans cette vue, elle a jeté le loin les fondemens capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé par une longue suite de grands

hommes, et par un enchaînement d'événemens singuliers, que les païens n'ont pu s'empêcher d'admirer, et auxquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité présidait. Tite-Live, dès le commencement de son Histoire, dit que l'origine et la fondation du plus grand empire qui fût sur la terre (*a*), ne pouvait être que l'ouvrage des destins, et l'effet d'une protection particulière des dieux. Il fait déclarer par Romulus (*b*), dans le moment qu'il est admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, et que nulle puissance humaine ne pourra lui résister. Il rapporte avec soin les prodiges qui dès la fondation de cette ville en attestaient la future grandeur (*c*), et fait remarquer dans plusieurs de ceux qui la gouvernèrent d'abord, comme un secret instinct

(*a*) Debebatur, ut opinor, fatis tantæ origo urbis, maximique secundùm deorum opes imperii principium. *Liv. lib.* 1. *n.* 4.

(*b*) Abi : nuncia Romanis, cœlestes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum sit..... Sciantque, et ita posteris tradant, nullas opes humanas armis romanis resistere posse. *Liv. lib.* 1. *n.* 16.

(*c*) Inter principia condendi hujus operis (Capitolii), movisse numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos. *Liv. lib.* 1. *n.* 55.

et un pressentiment assuré de la puissance à laquelle elle était destinée. Enfin Plutarque dit en termes exprès, que pour peu d'attention que l'on fasse sur la conduite et sur les actions des Romains, on reconnaîtra clairement qu'ils ne seraient jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les dieux n'en avaient pris soin dès le commencement, et si leur origine n'avait eu quelque chose de miraculeux et de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne d'attention, il attribue cette rapidité incroyable de conquêtes qui étonna l'univers (*a*), non à des efforts humains de prudence et de valeur, mais à une protection spéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, semblait s'être hâtée d'accroître par de prompts succès, et de porter au loin la puissance romaine. Plut. in Vit. Rom.

C'est de l'histoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en rapporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai

(*a*) Η' ἴψωσα τῶν πραγμάτων ἐ τὸ ῥᾴδιον τῆς εἰς τοσάυτην δύναμιν ἐ αὔξησιν ὁρμῆς, οὐ χρεὼν ἀνθρωπων ἐδὲ ὁρμαῖς προσχωρῆσαι ἡγεμονί αι, θείᾳ δὲ πομπῇ πνεύματι τύχης ἐπιταχυνομένης ἐπιδεικνυται τοῖς ὀρθῶς λογιζομένοις. *Plut. de Fort. Rom.*

fait en traitant de l'histoire grecque; et je choisirai ceux qui font mieux connaître le caractère et l'esprit du peuple romain, et qui présentent de plus grandes vertus et de plus beaux modèles. J'y joindrai aussi quelques réflexions, pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit attendre.

Le premier morceau de cette histoire traitera de la fondation de l'Empire romain, par Romulus et Numa; le second, de l'expulsion des rois et de l'établissement de la liberté; le troisième aura beaucoup plus d'étendue, quoiqu'il ne renferme que l'espace d'environ cinquante ans, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la défaite de Persée, roi de Macédoine, qui est le temps des plus grands événemens de l'histoire romaine. Enfin, le quatrième et dernier morceau aura pour matière le changement de la république romaine en monarchie, prévu et marqué par l'historien Polybe.

PREMIER MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Fondation de l'Empire romain, par Romulus et Numa.

On trouve réunis dans Romulus et dans Numa tous les principes et les fondemens de la puissance de Rome, les causes de son agrandissement et de sa durée, les maximes de sa politique, les règles de son gouvernement, le génie particulier de son peuple, et l'esprit dont il a été animé dans toute sa conduite et dans toutes ses différentes situations pendant plus de douze siècles. C'est dans ces deux règnes que le peuple romain a puisé les caractères propres et singuliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat et de succès; et l'impression en a été si intime et si profonde, qu'elle a duré sans altération, non-seulement du temps des rois et de la république, mais sous les empereurs, et jusqu'à la décadence de l'empire.

Ier. CARACTÈRE DES ROMAINS.

La valeur.

Un des caractères dominans du

peuple romain, a été d'être belliqueux, entreprenant, conquérant; de se consacrer tout entier à la profession des armes, et de préférer à tout la gloire qui revient des exploits guerriers. Romulus, son fondateur, semble lui avoir inspiré ce caractère. Ce prince, endurci dès son enfance par les pénibles exercices de la chasse, et accoutumé à combattre contre les voleurs; obligé ensuite de défendre les franchises de l'asyle qu'il avait ouvert; n'ayant pour sujets de son nouveau royaume qu'un assemblage de gens hardis, déterminés, féroces, qui n'espéraient de sûreté pour leurs personnes que par la force, et qui, ne possédant rien, ne pouvaient trouver de subsistance qu'à la pointe de l'épée; ce prince, dis-je, s'accoutuma à avoir toujours les armes à la main, et il passa son règne à faire successivement la guerre aux Sabins, aux Fidénates, aux Véïens, et à tous les peuples voisins.

Il mit fort en honneur la bravoure militaire par les fréquentes victoires qu'il remporta, et par ses exploits personnels; et l'éclat avec lequel on le vit entrer deux fois dans Rome,

portant un trophée à la tête de ses troupes victorieuses, au milieu d'une foule de captifs, et parmi les acclamations de tout le peuple, donna lieu aux triomphes qui furent en usage dans la suite, et qui étaient en même temps l'aiguillon le plus puissant de l'ambition des généraux, et le dernier comble de la grandeur à laquelle ils pouvaient aspirer. Romulus ne fut pas moins attentif à animer le courage des simples soldats par les récompenses et les différens honneurs militaires, et par l'amorce des terres conquises qu'il leur partageait.

IIe. CARACTÈRE DES ROMAINS.

Mesures sages pour étendre l'Empire.

Un autre grand caractère des Romains consiste dans les sages mesures qu'ils ont toujours prises pour étendre et agrandir leur empire, et dont Romulus leur a donné l'exemple. Ce prince, persuadé qu'un Etat n'est puissant qu'à proportion de la multitude des sujets qui le composent, employa deux moyens pour augmenter le nombre des siens.

Le premier fut l'usage modéré et prudent qu'il fit de ses victoires et de ses conquêtes. Au lieu de traiter les vaincus en ennemis, selon la coutume des autres conquérans, en les exterminant, en les dépouillant, en les réduisant en servitude, ou en les forçant, par la dureté du joug qu'on leur impose, de haïr le nouveau gouvernement, il les regarda tous comme ses sujets naturels, les fit habiter avec lui dans Rome, leur communiqua tous les priviléges des anciens citoyens, adopta leurs fêtes et leurs sacrifices, leur ouvrit indifféremment l'entrée à tous les emplois civils et militaires; et en les intéressant par tous ces avantages au bien de l'Etat, il les y attacha par des liens si puissans et si volontaires, qu'ils ne furent jamais tentés de les rompre.

Les Romains, portant au fond du cœur un pressentiment secret de la grandeur à laquelle ils étaient destinés, furent en tout temps fidèles à suivre cette maxime d'une politique si profonde et si salutaire. On sait que c'était ordinairement le général même qui avait fait la conquête d'une ville ou d'une province, qui en de-

renait le protecteur, qui plaidait leur cause dans le sénat, qui défendait leurs droits et leurs intérêts, et qui, oubliant sa qualité de vainqueur, ne se souvenait que de celle de patron et de père, pour les traiter tous comme ses cliens et ses enfans.

Le second moyen que Romulus employa, fut de ne pas dédaigner les bergers, des esclaves, des gens sans biens et sans naissance, pour augmenter le nombre de ses sujets et de ses citoyens. Il savait que les commencemens des villes et des Etats, aussi bien que de toutes les autres choses humaines (*a*), étaient faibles et obscurs, et que c'est ce qui avait donné lieu aux fondateurs des villes de feindre que leurs premiers habitans étaient nés et sortis de la terre. Il reçut donc dans son asyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté, et les poursuites pour dettes ou pour d'autres raisons, obligeaient de cher-

(*a*) Urbes quoque, ut cetera, ex infimo nasci: deinde, quas sua virtus ac dii juvent, magnas sibi opes magnumque nomen facere..... Adj ciendæ multitudinis causa, vetere consilio condentium urbes, qui obscuram atque humilem conciendo ad se multitudinem, natam è terra sibi prolem mentiebantur, asylum aperit. *Liv. lib.* 1. *n.* 8, *et* 9.

les villes conquises pour alliées ou pour tributaires, au lieu de les unir à soi comme membres du corps de l'Etat, et comme parties de sa république, selon les principes des Romains, il les vit bientôt secouer le nouveau joug, et se mettre en liberté.

C'est avec raison que Denys d'Halicarnasse regarde la coutume introduite par Romulus (*a*), d'incorporer dans l'Etat les villes et les nations vaincues, comme la plus excellente maxime de politique, et qui a le plus contribué à l'établissement et à l'affermissement de la grandeur romaine. Il remarque que ce fut le mépris ou l'ignorance de cette maxime qui ruina la puissance des Grecs, qui mit Sparte hors d'état de se relever après la bataille de Leuctres, et qui, à la bataille de Chéronée, fit perdre pour toujours, aux Thébains et aux Athéniens, l'empire de la Grèce : au lieu qu'on a vu la république romaine survivre aux plus sanglantes défaites, et mettre sur pied de nouvelles ar-

(*a* Κράτιστον ἁπάντων πολιτευμάτων ὑπάρχον, ὃ καὶ τὴν βεβαίαν Ῥωμαίοις ἐλευθερίας ἔρχῃ, καὶ τῶν ὑπὸ τὴν ἡγεμονίαν ἀναγόντων ἐκ ἐλαχίστην μοῖραν παρέσχε. *Dyonis. Halicarn. Antiquit. Rom. lib.* 2.

mées,

mées, encore plus nombreuses que celles qu'elle venait de perdre.

L'empereur Claude, dans un excellent discours qu'il fit au sénat pour justifier le privilége de citoyen romain qu'il avait accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieusement que ce qui avait perdu les républiques de Lacédémone et d'Athènes (*a*), était l'extrême différence qu'elles avaient mise entre les citoyens et les peuples conquis : traitant toujours ces derniers comme des étrangers, les tenant séparés de tout, et ne les intéressant ainsi jamais au bien public ; au lieu que le fondateur de Rome, par une politique infiniment mieux entendue, avait incorporé dans le nombre des citoyens les peuples qu'il avait vaincus, et que dans le jour même où il les avait combattus comme ennemis, il les avait reçus comme membres de l'Etat, admis à tous les priviléges des sujets naturels, et engagés par leur propre

(*a*) Quid aliud exitio Lacedæmoniis et Atheniensibus fuit, quanquam armis pollerent, nisi quòd victos pro alienigenis arcebant? At conditor noster Romulus tantum sapientia valuit, ut plerosque populos eodem die hostes, dein cives habuerit. *Tacit. Annal. lib.* 11. *cap.* 24.

IIIe. CARACTÈRE DES ROMAINS.

Sagesse des délibérations dans le sénat.

Le troisième caractère est la sagesse du sénat, qui commença sous Romulus à prendre une forme arrêtée et fixe. Le sénat était le conseil public de la nation toujours subsistant (*a*), composé, non de membres arbitraires, mais de personnes tirées des plus considérables familles. Les sénateurs, intéressés par leurs fortunes et par leurs dignités au succès du gouvernement, capables par la maturité de l'âge et par une longue expérience de gouverner sagement, tenaient le milieu et la balance entre l'autorité souveraine du prince et la

(*a*) Majores nostri, cùm regum potestatem non tulissent, ita magistratus annuos creaverunt, ut consilium senatus reipublicæ præponerent sempiternum: deligerentur autem in id consilium ab universo populo, aditusque in illum summum ordinem omnium civium industriæ ac virtuti pateret. Senatum reipublicæ custodem, præsidem, propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magistratus, et quasi ministros gravissimi consilii esse voluerunt: Senatum autem ipsum proximorum ordinum splendore confirmari, plebis libertatem et commoda tueri atque augere voluerunt. *Cic. Orat. pro Sext.* n. 137.

faiblesse du peuple, et fournissaient une foule de magistrats, formés au bien et préparés aux plus grands emplois par une excellente éducation, remplis de lumières et de sentimens supérieurs à ceux du vulgaire. On les appelait *Pères, Patres*, afin que d'un côté ce nom les fît souvenir qu'ils étaient en place, et tenaient un rang distingué, pour devenir les protecteurs du peuple, dont ils devaient procurer les avantages avec une vigilance, un désintéressement, un zèle de pères; et que d'un autre côté le peuple fût averti du respect et de l'affection qu'il était obligé de leur témoigner, et de la confiance avec laquelle il devait faire usage de leur conseil, de leur crédit et de leur protection.

Ce sénat fut dans tous les siècles suivans le plus ferme appui, la principale force, la plus grande ressource de l'État, même sous les empereurs. On sait la célèbre parole de Cinéas, que Pyrrhus avait député vers les Romains. Quand il fut de retour, il dit à son maître que le sénat de Rome lui avait paru une assemblée de rois, tant il y avait reconnu de grandeur et de

IIIe. CARACTÈRE DES ROMAINS.

Sagesse des délibérations dans le sénat.

Le troisième caractère est la sagesse du sénat, qui commença sous Romulus à prendre une forme arrêtée et fixe. Le sénat était le conseil public de la nation toujours subsistant (*a*), composé, non de membres arbitraires, mais de personnes tirées des plus considérables familles. Les sénateurs, intéressés par leurs fortunes et par leurs dignités au succès du gouvernement, capables par la maturité de l'âge et par une longue expérience de gouverner sagement, tenaient le milieu et la balance entre l'autorité souveraine du prince et la

(*a*) Majores nostri, cùm regum potestatem non tulissent, ita magistratus annuos creaverunt, ut consilium senatus reipublicæ præponerent sempiternum: deligerentur autem in id consilium ab universo populo, aditusque in illum summum ordinem omnium civium industriæ ac virtuti pateret. Senatum reipublicæ custodem, præsidem, propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magistratus, et quasi ministros gravissimi consilii esse voluerunt: Senatum autem ipsum proximorum ordinum splendore confirmari, plebis libertatem et commoda tueri atque augere voluerunt. *Cic. Orat. pro Sext.* n. 137.

qu'une multitude confuse, formée par l'assemblage tumultueux et fortuit de plusieurs peuples, opposés de caractères et d'intérêts, différens d'inclinations et de professions, pleins de jalousies et d'animosités. Pour faire cesser cette diversité nuisible à l'affermissement solide de l'État, Romulus commença par distribuer tous les citoyens en tribus et en légions; et ensuite Numa, allant encore plus loin au-devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art et d'un même métier, et les réunit dans une même confrérie, en leur assignant des jours de fêtes et des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion et de plaisir la diversité de leur ancienne origine. Plut. in Vit. Num.

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant, fut le droit de patronage établi par Romulus; parce qu'en unissant par des liens très étroits et très sacrés les patriciens avec les plébéiens, les riches avec les pauvres, il semblait ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelait les premiers patrons ou protecteurs, et les autres cliens. Les patrons étaient Dionys. Halicarn. Antiq. Rom lib. 2.

majesté (*a*). Ce n'est point dans les édifices (*b*), dit l'empereur Othon à l'occasion d'une émeute où il craignait pour le sénat, ni dans la magnificence extérieure, que consiste la gloire et la durée de l'empire. Tout ce qui n'est que matériel est peu de chose : il peut se détruire et se rétablir, sans que l'essentiel souffre aucun changement. Mais c'est attaquer le fond de l'Etat et le prince même, que de donner atteinte à l'autorité du sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du sénat, lorsque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la république romaine.

IV. CARACTÈRE DES ROMAINS.

Union étroite de toutes les parties de l'État.

Le peuple romain n'était d'abord

(*a*) Quem qui ex regibus constare dixit, unus veram speciem Romani senatus cepit. *Liv. lib.* 9. *n.* 17.

(*b*) Quid? Vos pulcherrimam hanc urbem domibus et tectis, et congestu lapidum stare creditis? Muta ista et inanima intercidere ac reparari promiscua sunt : æternitas rerum, et pax gentium, et mea cum vestrâ salus, incolumitate senatûs firmatur. *Tacit. Hist. lib.* 1. *cap.* 84.

qu'une multitude confuse, formée par l'assemblage tumultueux et fortuit de plusieurs peuples, opposés de caractères et d'intérêts, différens d'inclinations et de professions, pleins de jalousies et d'animosités. Pour faire cesser cette diversité nuisible à l'affermissement solide de l'État, Romulus commença par distribuer tous les citoyens en tribus et en légions; et ensuite Numa, allant encore plus loin au-devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art et d'un même métier, et les réunit dans une même confrérie, en leur assignant des jours de fêtes et des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion et de plaisir la diversité de leur ancienne origine. Plut. in Num.

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant, fut le droit de patronage établi par Romulus; parce qu'en unissant par des liens très étroits et très sacrés les patriciens avec les plébéiens, les riches avec les pauvres, il semblait ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelait les premiers patrons ou protecteurs, et les autres cliens. Les patrons étaient Dionys. licarn. Ar Rom lib.

engagés par leur nom même à protéger en toute occasion leurs cliens, comme un père soutient ses enfans; à les aider de leur conseil, de leur crédit, de leurs soins; à conduire et poursuivre leurs procès, s'ils en avaient; en un mot, à leur rendre toutes sortes de bons offices. Les cliens de leur côté rendaient toutes sortes d'honneurs à leurs patrons, les respectaient comme de seconds pères, contribuaient de leurs biens à marier leurs filles si elles étaient pauvres, à racheter leurs enfans s'ils avaient été pris par l'ennemi, à les faire subsister eux-mêmes s'ils tombaient dans quelque disgrâce. On a déjà remarqué que dans les temps postérieurs, ce n'était pas seulement des particuliers, mais des villes et des provinces entières, que l'on mettait sous la protection des grands de Rome.

Cette union des citoyens, comme l'observe Denys d'Halicarnasse, formée ainsi dès le commencement et cimentée avec soin par Romulus, s'affermit de telle sorte dans la suite, que pendant l'espace de plus de six cents ans, quoique la république fût continuellement agitée par des divi-

sions intestines qui exercèrent si long-temps le peuple et le sénat, jamais on n'en vint jusqu'à prendre les armes et à répandre le sang : mais les disputes (*a*), quelque échauffées et violentes qu'elles fussent, se pacifiaient toujours à l'amiable, sur les remontrances qui se faisaient de part et d'autre, chacun cédant mutuellement de son côté, et relâchant quelque chose de ses droits ou de ses prétentions.

V. CARACTÈRE.

Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.

Un des premiers soins de Numa, quand on l'eut choisi pour roi, fut d'inspirer à ses nouveaux sujets l'amour du travail, de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, dont le goût et l'estime ont duré si long-temps parmi les Romains. La manière dont il était monté sur le trône lui donnait droit de recommander

(*a*) Πείθοντες ἢ διδάσκοντες ἀλλήλους, ἢ τὰ μὲν εἴκοντες, τὰ δὲ παρ' ἑκόντων λαμβάνοντες, πολιτικὰς ἐπράττετο τὰς τῶν ἐγκλημάτων διαλύσεις. *Dionys. Halic. lib.* 2.

sensible, lui disaient-ils, ni au plaisir d'amasser de grands biens, parce que vous vous contentez de peu; ni à l'ambition de commander, parce que vous jouissez d'une gloire plus grande et plus réelle, qui est celle de la vertu: considérez que bien régner, c'est rendre à Dieu l'hommage et le culte qui lui est le plus agréable. C'est Dieu qui vous appelle, ne voulant pas laisser inutile et oisif le grand fonds de justice qu'il a mis en vous. Ne vous dérobez donc point à la royauté, puisque c'est à un homme sage le plus vaste champ du monde pour faire de belles et de grandes actions. C'est là qu'on peut servir magnifiquement les dieux, et adoucir insensiblement l'esprit des hommes, et les plier sous le joug de la religion; car les sujets se conforment toujours aux mœurs de leurs princes. Les Romains ont aimé Tatius, quoiqu'il fût étranger; et ils ont consacré par des honneurs divins la mémoire de Romulus, qu'ils adorent. Que sait-on si ce peuple victorieux n'est pas las de guerres, et si, plein de triomphes et de dépouilles, il ne desire pas un chef plein de douceur et de justice, qui le gouverne

en paix sous de bonnes lois et sous une bonne police? Mais quand il continuerait d'aimer la guerre avec la même fureur, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue, en prenant en main ses rênes, et unir par des nœuds d'amitié et de bienveillance votre patrie et toute la nation des Sabins avec une ville si puissante et si florissante »?

Numa ne put résister à de si fortes et de si sages remontrances, et il se mit en marche. Le sénat et le peuple, pressés d'un merveilleux desir de le voir, sortirent de Rome, et allèrent au-devant de lui. L'idée qu'ils avaient conçue depuis long-temps de sa probité, s'était beaucoup accrue par ce que les ambassadeurs leur avaient rapporté de sa modération. Ils comprenaient qu'il fallait qu'il y eût un grand fonds de sagesse dans un homme capable de refuser la royauté, et qui regardait avec indifférence, et même avec mépris, ce que le reste des hommes considère comme le comble de la grandeur et de la félicité humaine. Dionys. licarn.

Numa conserva sur le trône les vertus qu'il y avait portées. Autant que les bienséances de son rang le

pouvaient permettre, il vécut avec la simplicité et la modestie qu'il avait choisies dès le temps de sa vie privée. On voit en lui un modèle parfait de la royauté. Il tempère la majesté du prince par la modération du philosophe, ou plutôt il la relève par un nouvel éclat, et la rend plus aimable et plus assurée. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment royales, il bannit le vain appareil de sa grandeur, qui n'impose qu'aux sens, et dont sa vertu n'avait pas besoin. Il est sans faste, sans luxe, sans gardes. Dès le premier jour de son règne il casse la cohorte que Romulus tenait toujours auprès de sa personne, en déclarant qu'il ne voulait ni se défier de ceux qui s'confiaient à lui (*a*), ni commander à des hommes qui se défieraient de lui.

Il partage entre les pauvres citoyens les terres conquises, afin de les éloigner de l'injustice par les fruits légitimes de leur travail, et afin de les porter à l'amour de la paix par les soins de l'agriculture qui en a besoin. Il arrête et il charme leur ardeur trop

(*a*) Οὔτε γὰρ ἀπιστῶν πιστεύσειν, ὅτε βασιλεύειν ἀπίστων ἔμελλε. *Plut.*

bouillante pour la guerre par les douceurs d'une vie tranquille et utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une manière plus intéressante et plus fixe, il les distribue par bourgades, leur donne des inspecteurs et des surveillans, visite souvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maîtres par l'ouvrage, élève aux emplois ceux qu'il reconnaît laborieux, appliqués, industrieux, réprimande les négligens et les paresseux; et par ces différens moyens, soutenus de son exemple, et appuyés par la persuasion, il met l'agriculture si fort en honneur, que dans les siècles suivans les généraux d'armée et les premiers magistrats (*a*), bien loin

(*a*) Pluribus monumentis scriptorum admoneor; apud antiquos nostros fuisse gloriæ curam rusticationis: ex qua Quintius Cincinnatus obsessi consulis et exercitûs liberator, ab aratro vocatus ad dictaturam venerit; ac rursus, fascibus depositis, quos festinantius victor reddiderat quàm sumpserat imperator, ad eosdem juvencos et quatuor jugerum avitum heredium redierit. Itemque Caïus Fabricius et Curius Dentatus, alter Pyrrho finibus Italiæ pulso, domitis alter Sabinis, accepta quæ viritim dividebantur captivi agri septem jugera non minùs industriè coluerit, quàm fortiter armis quæsierat. Et ne singulos intempestivè nunc persequar, cùm tot alios Romani generis intuear memorabiles duces hoc semper duplici studio floruisse, vel defendendi vel colendi patrios quæsitosque fines. *Columella, de Re rust. lib.* 1.

de regarder comme au-dessous d'eux les occupations rustiques, faisaient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuses et triomphantes qui avaient dompté l'ennemi; et le peuple romain ne rougissait pas de donner le commandement de ses armées et de confier le salut de l'Etat à ces illustres laboureurs qu'il allait prendre à la charrue, et leur faisait quitter le soin de leurs terres pour prendre celui de l'empire.

Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, bêchait lui-même la terre, selon l'usage des anciens, plantait et greffait ses arbres, et s'occupait de travaux rustiques (*a*). Personne n'ignore combien Caton l'ancien, surnommé *le Censeur*, s'était appliqué à l'agriculture, dont il nous a même laissé des préceptes. Cicéron, dans son beau plaidoyer pour Roscius d'Amérie (*b*), entre dans une juste

(*a*) In hoc angulo ille Carthaginis horror Scipio, abluebat corpus laboribus rusticis fessum : exercebat enim opere se, terramque (ut mos fuit priscis) ipse subigebat. *Senec. Epist.* 86.

(*b*) Næ tu, Eruci, accusator esses ridiculus, si illis temporibus natus esses, cùm ab aratro arcessebantur qui consules fierent. Etenim, qui præesse agro colendo flagitium putes, profectò illum Atilium, quem sua manu spargentem semen, qui misit

ndignation contre l'accusateur de sa parue, qui ayant dégénéré de l'ancien goût, décriait le séjour de Roscius à a campagne, et voulait qu'on le prît comme une preuve de la haine de son père contre lui, et qui, par le même principe, aurait dû regarder comme un homme dégradé et déshonoré un Atilius, que les députés du peuple romain trouvèrent dans son champ occupé actuellement à semer ses terres. « Nos ancêtres, dit-il, pensaient bien autrement. Et c'est par une telle conduite que de faible et de médiocre qu'était notre république, ils l'ont rendue si puissante et si florissante. Ils cultivaient leurs propres terres avec soin, et ne desiraient point celles d'autrui par le sentiment d'une basse et insatiable avarice; et par-là ils ont enrichi la république et grossi l'empire romain de tant de terres, de villes et de nations ».

erant, convenerunt, hominem turpissimum atque inhonestissimum judicares. At hercule majores nostri longè aliter et de illo et de ceteris talibus viris existimabant. Itaque ex minima tenuissimaque republica maximam et florentissimam nobis reliquerunt. Suos enim agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant: quibus rebus, et agris, et urbibus, et nationibus, rempublicam, atque hoc imperium, et populi romani nomen auxerunt. *Orat. pro S. Rosc. Amer.* n. 50.

Mais cet amour du travail et de la vie champêtre n'a pas seulement contribué aux conquêtes et à l'agrandissement de l'empire romain ; il a servi aussi à y conserver pendant tant de siècles cette noblesse de sentimens, cette générosité, ce désintéressement, qui ont encore plus illustré le nom romain que toutes les plus fameuses victoires ; car il faut l'avouer, cette vie innocente de la campagne a une liaison bien étroite avec la sagesse dont elle est comme la sœur (*a*), et l'on peut avec raison la regarder (*b*) comme une excellente école de simplicité, de frugalité, de justice, et de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inspira le même goût et les mêmes sentimens, non-seulement à ses propres sujets, mais aux villes voisines, comme l'observe Plutarque dans la magnifique description qu'il nous a laissée de son règne ; car le peuple romain n'était pas le seul qui fût adouci et calmé par la justice et l'humeur pa-

(*a*) Res rustica, sine dubitatione, proxima et quasi consanguinea sapientiæ est. *Colum. de Re rust. lib.* 1.

(*b*) Vita rustica parcimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est. *Orat. pro Rosc. Amer. n.* 75.

cifique de ce bon roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphyr eût soufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs; et l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, et de servir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étaient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins et réjouissances de gens qui se visitaient, et qui allaient les uns chez les autres, sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu et la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, et répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnait dans le sien.

En effet, pendant le règne de Numa, on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte; et l'ambition de régner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la Divinité qui le protégeait si visiblement, eût désarmé le crime; soit que le ciel, par une faveur singulière, prît plaisir à préserver cet heu-

ment de son règne, que la justice, qui est la base des empires et de toute société, était encore plus nécessaire à un peuple élevé dans l'exercice des armes, accoutumé à subsister par la violence, et à vivre sans discipline et sans police. Pour adoucir la férocité de ces esprits, et pour réduire à l'uniformité tant de caractères différens, il établit des lois sages, et les rendit aimables par sa modération et sa douceur, par l'exemple des plus grandes vertus, par un amour invariable pour l'équité envers les étrangers, aussi bien qu'à l'égard des citoyens. Par cette conduite il inspira à ses sujets un si grand respect pour la justice, qu'il changea toute la face de la ville. Et le zèle pour observer des lois si utiles et si saintes (1), et pour en perpétuer l'esprit, fut si grand, que l'on vit toujours à Rome,

(1) La plupart des lois établies ou confirmées par Numa, méritent ces glorieuses dénominations ; mais quelques-unes rappellent les institutions barbares qui déshonoraient la législation de Sparte. La loi 26 du code papyrien ordonnait de tuer un enfant qui naissait avec une difformité considérable.

jusque sous les derniers empereurs, une tradition suivie de jurisprudence, une espèce d'école de sages législateurs et de célèbres jurisconsultes, qui formant leurs décisions sur les plus pures lumières de la raison, et sur les plus sûres maximes de l'équité naturelle, composèrent ce corps de droit et de jurisprudence qui est devenu l'admiration de tout l'univers, et que toutes les nations policées ont adopté, ou du moins imité, en y puisant les lois les plus salutaires.

VIIe. CARACTÈRE.

La Religion.

Le septième caractère est un grand respect pour la religion, une exacte fidélité à tout commencer par elle, et à y rapporter tout. Romulus avait déjà montré beaucoup d'attachement pour la religion, comme Plutarque l'observe; mais Numa le porta beaucoup plus loin, et s'appliqua à lui donner plus de lustre et plus de majesté. Il en prescrivit les règles particulières; il en marqua en détail les exercices et les rites, et les accom-

pagna de tout ce que les cérémonies pouvaient avoir de plus auguste, et les fêtes de plus agréable et de plus attirant. Par ces spectacles nouveaux de religion, et par ce commerce fréquent avec les choses saintes qui semblaient rendre la divinité présente partout, il rendit les esprits plus dociles, plus traitables, plus humains, et tourna insensiblement le penchant qu'ils avaient à la violence et à la guerre, vers l'amour de la justice, et vers le desir de la paix qui en est le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions, remplit le peuple d'une vénération pour la Divinité, si profonde et si durable, que dès-lors, et dans tous les siècles suivans, on ne créait point de magistrats, on ne déclarait point la guerre, on ne donnait point de bataille, on n'entreprenait rien en public, et l'on ne faisait rien en particulier, ni mariages, ni funérailles, ni voyages, sans l'avoir consacré par la religion. Le soin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi, et de la faire regarder comme la dépositaire sacrée des paroles données et des promesses, et comme la vengeresse inexorable de

de leurs violemens, rendit le peuple si fidèle à ses engagemens, que jamais, dans aucune nation, la sainteté du serment ne fut plus inviolable.

Polybe et Tite-Live rendent sur cela un glorieux témoignage aux Romains. Le premier dit que quand ils avaient une fois prété serment (*a*), ils gardaient inviolablement leur parole, sans qu'il fût besoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promesses par écrit : au lieu que toutes ces précautions étaient utiles chez les Grecs. Le second remarque que « les différens et continuels exercices de religion (*b*), établis par Numa, qui faisaient intervenir la Divinité à toutes les actions humaines, avaient rempli d'une si grande religion tous les esprits, qu'une parole donnée et un serment

(*a*) Δι' αὐτὴς τῆς κατὰ τὸν ὅρκον πίστεως τηροῦσι τὸ καθ' ἑαυτούς. *Polyb. lib.* 6.

(*b*) Deorum assidua insidens cura, cùm interesse rebus humanis cœleste Numen videretur, ea pietate omnium pectora imbuerat, ut fides ac jusjurandum proximè legum ac pœnarum metum civitatem regerent. Et cùm ipsi se homines ad regis, velut unici exempli, mores formarent; tum finitimi etiam populi, qui antè, castra, non urbem positam in medio, ad sollicitandam omnium pacem credideranț, in eam verecundiam adducti sunt, ut civitatem totam in cultum versam deorum violari ducerent nefas. *Liv. lib.* 1. *n.* 21.

pagna de tout ce que les cérémonies pouvaient avoir de plus auguste, et les fêtes de plus agréable et de plus attirant. Par ces spectacles nouveaux de religion, et par ce commerce fréquent avec les choses saintes qui semblaient rendre la divinité présente partout, il rendit les esprits plus dociles, plus traitables, plus humains, et tourna insensiblement le penchant qu'ils avaient à la violence et à la guerre, vers l'amour de la justice, et vers le desir de la paix qui en est le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions, remplit le peuple d'une vénération pour la Divinité, si profonde et si durable, que dès-lors, et dans tous les siècles suivans, on ne créait point de magistrats, on ne déclarait point la guerre, on ne donnait point de bataille, on n'entreprenait rien en public, et l'on ne faisait rien en particulier, ni mariages, ni funérailles, ni voyages, sans l'avoir consacré par la religion. Le soin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi, et de la faire regarder comme la dépositaire sacrée des paroles données et des promesses, et comme la vengeresse inexorable de

de leurs violemens, rendit le peuple si fidèle à ses engagemens, que jamais, dans aucune nation, la sainteté du serment ne fut plus inviolable.

Polybe et Tite-Live rendent sur cela un glorieux témoignage aux Romains. Le premier dit que quand ils avaient une fois prété serment (*a*), ils gardaient inviolablement leur parole, sans qu'il fût besoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promesses par écrit : au lieu que toutes ces précautions étaient utiles chez les Grecs. Le second remarque que « les différens et continuels exercices de religion (*b*), établis par Numa, qui faisaient intervenir la Divinité à toutes les actions humaines, avaient rempli d'une si grande religion tous les esprits, qu'une parole donnée et un serment

(*a*) Δι ἀυτὸς τὸς κατὰ τὸν ὅρκον πίστεως τηρῦσι τὸ καθῆκον. *Polyb. lib.* 6.

(*b*) Deorum assidua insidens cura, cùm interesse rebus humanis cœleste Numen videretur, ea pietate omnium pectora imbuerat, ut fides ac jusjurandum proximè legum ac pœnarum metum civitatem regerent. Et cùm ipsi se homines ad regis, velut unici exempli, mores formarent; tum finitimi etiam populi, qui antè, castra, non urbem positam in medio, ad sollicitandam omnium pacem credideranț, in eam verecundiam adducti sunt, ut civitatem totam in cultum versam deorum violari ducerent nefas. *Liv. lib.* 1. *n.* 21.

n'avaient pas moins de poids et d'autorité à Rome, que la crainte des lois et des châtimens. Et non-seulement les Romains prirent le caractère et les mœurs pacifiques de Numa, se formant sur leur roi comme sur un modèle parfait; mais les nations voisines, qui auparavant avaient regardé Rome, moins comme une ville que comme un camp destiné à troubler la paix de tous les peuples, conçurent une si grande vénération pour le prince et pour ses sujets, qu'ils auraient cru que ç'eût été commettre un crime et une espèce de sacrilége, que d'attaquer une ville toute occupée du culte et du service des dieux.

En commençant à parler de l'Histoire romaine, il m'a paru nécessaire de donner d'abord une idée de ce fameux peuple, dont les principaux caractères, qui l'ont rendu si célèbre et l'ont si fort élevé au-dessus de tous les autres peuples, se trouvent heureusement réunis dans Romulus et Numa, ses deux fondateurs. On voit par-là de quelle conséquence sont, non-seulement pour les particuliers, mais même pour des nations entières, les premières impressions

qu'on leur donne; et il est visible que ce furent ces grandes et solides vertus, établies dans Rome dès sa naissance, et toujours cultivées de plus en plus et infiniment accrues dans la suite des siècles, qui la rendirent victorieuse et maîtresse de l'univers.

Car (*a*), selon la judicieuse remarque de Denys d'Halicarnasse, c'est une loi immuable, et fondée dans la nature même, que ceux qui sont supérieurs en mérite, le deviennent aussi en pouvoir et en autorité; et que les peuples qui ont plus de vertu et de courage, l'emportent tôt ou tard sur ceux qui en ont moins.

SECOND MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Expulsion des rois, et établissement de la liberté.

L'époque de l'expulsion des rois, et de l'établissement de la liberté à Rome, est trop considérable pour ne

(*a*) Φύσεως γὰρ δὴ νόμος ἅπασι τοῖς, ἐν ἴσῃ ἀναλόγῳ χρείᾳ, ἄρχειν ἀεὶ τῶν ἥττόνων τοὺς κρείττονας. *Dionys. Halic. lib.* 1, *Antiq. Rom.*

s'y pas arrêter. Cet événement mémorable est la base de la plus fameuse république qui ait jamais été, c'est la source de ses beaux jours, et de tout ce qu'on a admiré en elle de plus grand et de plus merveilleux. De là, le peuple romain contracta encore deux caractères singuliers : l'un, de haine irréconciliable contre la royauté, et contre tout ce qui en présentait la moindre apparence ; l'autre, d'un violent amour de sa liberté, dont il fut jaloux dans tous les temps presque jusqu'à l'excès. La modération réciproque que le sénat et le peuple gardèrent dans leurs disputes, fait encore un troisième caractère, bien digne d'être remarqué.

Ier. CARACTÈRE.

Haine de la royauté.

Plusieurs circonstances et divers motifs concoururent à faire naître cette haine implacable de la royauté, et à la fortifier.

1°. Le mécontentement et l'aversion que le peuple romain couvait depuis long-temps contre les violences et le

gouvernement tyrannique des Tarquins, éclatèrent enfin à l'occasion de l'outrage fait à Lucrèce, et de la manière funeste dont elle punit sur elle-même le crime du prince en se donnant la mort de sa propre main.

2°. Ces dispositions augmentèrent infiniment par la fermeté inouie avec laquelle le consul Brutus fit en sa présence trancher la tête à ses enfans, pour être entrés dans un complot qui tendait au rétablissement des rois. Le sang de deux fils répandu par un père avec le saisissement et l'effroi de tous les assistans, fit sentir plus vivement quel étrange malheur c'était que le joug des Tarquins, puisqu'il en fallait acheter l'affranchissement à un si grand prix. Cette exécution sanglante, et la fin tragique de Lucrèce, qui faisaient également horreur à la nature, gravèrent si avant dans tous les esprits l'aversion de la royauté, que même dans les siècles suivans ils n'en purent souffrir jusqu'à l'ombre ; et ils crurent, à l'exemple de leurs ancêtres, devoir sacrifier ce qu'ils avaient de plus cher, et tenter ce qu'il y a de plus extrême, pour écarter un mal qu'ils étaient accoutumés dès la jeu-

nesse à regarder comme le plus grand et le plus insupportable de tous les maux.

3°. En livrant au pillage les biens du roi, en abattant son palais et sa maison de campagne, en consacrant au dieu Mars ses champs près de Rome, afin d'en rendre la restitution impossible, en jetant dans le Tibre la moisson de ses terres, ils achevèrent de rendre la rupture irréconciliable; et tout le peuple qui avait pris part à l'insulte et au pillage, comprit qu'il ne pouvait trouver l'impunité que dans une résistance inflexible.

4°. L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue et rude guerre, et à soulever contre eux tous leurs voisins, les mit dans la nécessité de se défendre sans ménagement. Les attaques réitérées, les fréquentes batailles, la mort d'un de leurs consuls, tué dans le combat avec les plus considérables des citoyens, entretinrent et échauffèrent leur animosité, et firent passer en habitude la crainte et la haine de la royauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avaient conçue dès le commencement, par la réponse qu'ils

firent aux ambassadeurs du roi Porsenna, qui sollicitait fortement le rétablissement des Tarquins. Ils déclarèrent qu'ils étaient disposés à ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux rois (*a*), et qu'ils aimeraient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5°. La loi qui donnait pouvoir de prévenir quiconque tenterait de se rendre maître de la république, et de le tuer avant qu'il fût juridiquement condamné, pourvu qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat, semblait armer indifféremment la main de tous les citoyens contre l'ennemi commun, établir tous les particuliers comme également dépositaires de la liberté publique, et les rendre responsables de sa conservation.

6°. La valeur héroïque d'Horatius Coclès, avec les récompenses et les honneurs extraordinaires qu'il reçut, pour avoir arrêté seul sur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins; l'audace intrépide de Scévola qui punit sa main

(*a*) Ita induxisse in animum, hostibus potiùs quàm regibus portas patefacere : eam esse voluntatem omnium, ut qui liberati erit in illa urbe finis, idem urbi sit. *Liv. lib.* 2. *n.* 15.

pour avoir manqué son coup ; le courage de Clélie et de ses compagnes ; les triomphes décernés à Publicola et à Marcus son frère, à cause des victoires remportées sur les rois ; l'éloge funèbre et les honneurs solennels rendus à Brutus comme au père de la liberté, et ceux qu'on rendit ensuite à Publicola en reconnaissance de son amour constant pour la république : tous ces objets enflammèrent de plus en plus le zèle pour la liberté, et la haine de la tyrannie ; et en attirant l'admiration de tous les esprits vers ces grands modèles, leur inspirèrent un ardent desir de les imiter.

7°. Le serment solennel que fit le peuple sur les autels (*a*), en son nom, et au nom de toute la postérité, que jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, il ne souffrirait qu'on rétablît à Rome la royauté, fut toujours dans la suite des siècles aussi présent à ce peuple, que s'il eût tout récemment secoué le joug d'une servitude également dure et honteuse.

(*a*) Omnium primùm avidum novæ libertatis populum, ne postmodum flecti precibus aut donis regiis posset, jurejurando adegit (Brutus), neminem Romæ passuros regnare. *Liv. lib.* 2. *n.* 1.

Cette aversion, cimentée par tant le sang, et fortifiée par de si puissans notifs, a passé d'âge en âge, non-eulement pendant que la république subsisté, mais sous les empereurs nêmes, et n'a pu s'éteindre qu'avec 'empire. L'entreprise de Manlius (*a*), ui aspirait à la royauté, effaça le ouvenir de toutes ses grandes ac-ions, et le fit précipiter impitoyable-nent du haut de ce roc même qu'il ivait sauvé d'entre les mains des en-iemis. Rien ne hâta plus la mort de ésar que le soupçon qu'il avait donné u'il pensait à se faire déclarer roi. es successeurs, outre la puissance ribunitienne, accumulèrent les titres le César, d'Auguste, de grand pon-ife, de proconsul, d'empereur, de ère de la patrie : mais ni leur am-ition, ni la flatterie des peuples, 'osa aller plus loin, ni trancher le not. Et quoiqu'ils fussent autant u'aucun roi de la terre, en posses-ion d'une puissance absolue; quoi-

(*a*) Damnatum tribuni de Saxo Tarpeio dejece-unt: locusque idem in uno homine et eximiæ gloriæ nonimentum, et pœnæ ultimæ fuit ... Ut sciant ho-ines quæ et quanta decora fœda cupiditas regni, ion ingrata solùm, sed invisa etiam reddiderit. *Liv. lib.* 6. *n.* 20.

que quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, poussassent l'abus de la souveraineté jusqu'à la plus cruelle tyrannie, aucun ne s'est hasardé à prendre le diadême, parce qu'il était regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix siècles n'avaient pu effacer ce qu'il avait d'odieux; et ce qui est étrange, et paraît presque incroyable, pendant que leur religion impie leur permettait de se donner pour des dieux, une politique plus réservée leur défendait de se donner pour des rois.

IIe. CARACTÈRE.

Amour excessif de la liberté, et application à en étendre les droits.

On sait que le corps entier de la république romaine était composé de deux ordres, qui avaient chacun leurs magistrats particuliers, aussi bien que leurs intérêts différens, et qui furent toujours opposés entre eux. L'un s'appelait *le sénat*, et il était comme le chef et le conseil de l'État; l'autre était le simple peuple, nommé en latin *plebs* ou *plebes*, qui était distingué

de la noblesse et des familles patriciennes. Ces deux ordres réunis ensemble formaient ce qu'on appelle proprement le peuple romain, *populus romanus*, dont les assemblées générales se tenaient ou par centuries, et étaient nommées *centuriata comitia*, et le sénat y était plus puissant, ou par tribus, *tributa comitia*, et le peuple y dominait davantage.

Ce peuple, à qui les victoires fréquentes et les conquêtes sur ses voisins avaient déjà fort élevé le cœur, prit encore des sentimens plus hauts, et conçut plus d'amour pour la liberté par la part qu'on lui donna à l'autorité et aux affaires publiques, et par les complaisances que le sénat fut obligé d'avoir pour lui dans les premiers temps qui suivirent la révolution.

Rien ne fut plus capable de flatter ce peuple, que la promptitude avec laquelle le consul Publicola fit raser dans une nuit sa maison sur quelques murmures qu'on faisait contre sa situation élevée, et contre la grandeur de l'édifice que l'on traitait de citadelle.

Le même Publicola, pour ôter au

gouvernement consulaire ce qu'il montrait de terrible, et pour le rendre plus populaire et plus doux, fit ôter dans la ville les haches des faisceaux qu'on portait devant les consuls; et en se présentant à l'assemblée du peuple (*a*), il fit baisser les faisceaux, comme s'il les lui soumettait, et lui faisait hommage de son autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du peuple et ses immunités, par la loi qui permettait d'appeler au peuple du jugement des consuls et du sénat; par celle qui condamnait à mort ceux qui prendraient quelque charge sans la recevoir du peuple; par la loi qui affranchissait des impôts les pauvres citoyens; par celle qui exemptait de punition corporelle ceux qui désobéiraient aux consuls, et qui réduisait toute la peine de leur désobéissance à une amende pécuniaire.

Il crut aussi, pour affermir davantage l'autorité du peuple, devoir se

(*a*) Gratum id multitudini spectaculum fuit, summissa sibi esse imperii insignia, confessionemque factam populi quàm consulis majestatem vimque majorem esse. *Liv. lib.* 2. *n.* 7.

décharger de la garde et de la dispensation des deniers publics, et en interdire le maniement à ses proches et à ses amis. Il les mit donc en dépôt dans le temple de Saturne; et en permettant au peuple de choisir lui-même deux gardes du trésor, il lui donna beaucoup de part à l'administration des finances, qui sont la force d'un État, le nerf de la guerre, et la matière des récompenses.

Le peuple ayant pris goût pour le gouvernement et pour l'autorité, fut toujours attentif dans la suite à porter plus loin les anciennes bornes; et l'on ne pouvait le flatter plus agréablement qu'en lui donnant des ouvertures et des prétextes pour étendre ses prérogatives et ses droits.

La plus forte barrière qu'il opposa aux entreprises du sénat et des consuls, et le plus ferme appui de son crédit et de sa liberté, fut l'établissement des tribuns du peuple (*a*), qui fut une des conditions de sa réunion avec le sénat et de son retour

(*a*) Agi deinde de concordia cœptum, concessumque in conditiones, ut plebi sui magistratus essent sacrosancti, quibus auxilii latio adversùs consules esset, neve cui patrum capere eum magistratum liceret. *Liv. lib.* 2. *n.* 33.

dans la ville lors de sa retraite sur le mont sacré. La personne de ces tribuns, qui étaient proprement les hommes du peuple, fut déclarée inviolable et sacrée. On en créa d'abord deux; ils furent multipliés dans la suite jusqu'au nombre de dix. L'entrée dans cette charge fut absolument interdite aux patriciens (*a*); et pour les mettre hors d'état d'influer par leur crédit dans l'élection des tribuns, il fut ordonné que tous les magistrats plébéiens seraient nommés dans les assemblées qui se faisaient par tribus, où les sénateurs avaient moins d'autorité. La violence et l'injustice des décemvirs, qui fut l'occasion de la seconde retraite du peuple sur le mont Aventin, donna lieu aussi à fortifier de nouveau la puissance des tribuns. Il fut arrêté que les lois portées par le peuple dans les assemblées par tribus, obligeraient le peuple romain entier, et par conséquent le sénat comme le reste; ce qui arma les tri-

(*a*) Volero, tribunus plebis, rogationem tulit ad populum, ut plebei magistratus tributis comitiis fierent. Haud parva res, sub titulo prima specie minimè atroci, ferebatur; sed quæ patriciis omnem potestatem per clientium suffragia creandi quos vellent tribunos auferret. *Liv. lib.* 2. *n* 56.

bus d'une grande autorité (*a*) : qu'on ne créerait aucune magistrature dont il ne fût permis d'appeler ; et l'on donnait pouvoir à tout particulier de tuer impunément quiconque contreviendrait à cette ordonnance : que la personne des tribuns serait de nouveau déclarée plus que jamais sacrée et inviolable. Leur pouvoir en effet allait fort loin, et s'étendait jusque sur les consuls mêmes, qu'ils prétendaient avoir droit de faire mettre en prison, comme ils le déclarèrent publiquement dans une occasion où le sénat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des consuls qui refusaient de lui obéir (*b*).

Après que le peuple eut ainsi affermi son autorité, il ne cessa de former de nouvelles entreprises, que les tribuns, par complaisance ou par zèle, ne manquaient pas de seconder avec chaleur. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fit pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, et surtout au consulat,

(*a*) Quia lege tribuni iis rogationibus telum acerrimum datum est. *Liv. lib.* 3. *n.* 55.

(*b*) Pro collegio pronunciant, placere consules senatui dicto audientes esse : si adversùs consensum amplissimi ordinis ultra tendant, in vincula se duci eos jussuros. *Liv. lib.* 4. *n.* 26.

qui était la première charge de l'Etat, dans laquelle résidait presque toute l'autorité publique, et qui était réservée aux seuls patriciens. Après de longues et de vives contestations, il y parvint enfin; et une légère aventure en fit naître l'occasion. Qu'il me soit permis d'en insérer ici le récit, l'un des plus beaux et des plus naturels qui se trouvent dans Tite-Live.

Fabius Ambustus avait marié sa fille aînée à Serv. Sulpicius (*a*), de race patricienne, et la cadette à un

(*a*) M. Fabii Ambusti potentis viri, filiæ duæ nuptæ, Ser. Sulpicio majori, minori C. Licinio Stoloni erat... Fortè ita incidit, ut in Ser. Sulpicii tribuni militum domo sorores Fabiæ, cùm inter se (ut fit) sermonibus tempus tererent, lictor Sulpicii, cùm is de foro se domum reciperet, forem (ut mos est) virga percuteret. Cùm ad id, moris ejus insueta, expavisset minor Fabia, risui sorori fuit, miranti ignorare id sororem. Cæterùm, is risus stimulos parvis mobili rebus animo muliebri subdidit: frequentiâ quoque prosequentium rogantiumque num quid vellet, credo fortunatum matrimonium ei sororis visum; suique ipsam, malo arbitrio quo à proximis quisque minimè anteiri vult, pœnituisse. Confusam eam ex recenti morsu animi cùm pater forte vidisset; percunctatus *satin salvæ*, avertentem causam doloris (quippe nec satis piam adversùs sororem, nec adhùc in virum honorificam) elicuit, comiter sciscitando, ut fateretur eam esse causam doloris, quòd junc a impari esset, nupta in domo, quam nec honos nec gratia intrare posset. Consolatus indè filiam Ambustus, bonum animum habere jussit, eosdem propediem domi visuram honores, quos apud sororem viderat. *Liv. lib.* 6. *n.* 34.

jeune homme plébéien, nommé Licinius Stolo. Un jour que celle-ci était allée rendre visite à sa sœur, pendant qu'elles s'entretenaient ensemble, Sulpicius, alors tribun des soldats avec la puissance consulaire, revenant chez lui, le premier des licteurs frappa à la porte avec la verge qu'il portait à la main, comme c'était l'ordinaire, et fit grand bruit. La jeune Fabia, pour qui cette coutume était nouvelle, ayant fait paraître quelque frayeur, sa sœur se mit à rire d'une telle simplicité, s'étonnant que cet usage lui fût inconnu. Comme souvent les moindres choses font impression sur les personnes du sexe, cette innocente plaisanterie piqua jusqu'au vif la cadette. La foule des personnes qui accompagnaient le tribun militaire par honneur, et qui lui demandaient ses ordres, lui fit sans doute regarder le sort de son aînée comme beaucoup plus heureux que le sien; et une secrète jalousie, qui fait qu'on ne peut voir sans peine ses proches au-dessus de soi, lui fit regretter d'être alliée comme elle l'était. Dans le trouble que cette plaie de son cœur encore toute récente lui

causait, son père l'ayant trouvée plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cause. Mais, comme elle ne pouvait l'avouer sans paraître manquer d'amitié pour sa sœur, et de respect pour son mari, elle dissimula quelque temps. Enfin Fabius, par sa douceur et ses caresses, tira d'elle le sujet de son chagrin, et l'obligea à lui avouer qu'elle avait de la peine de se voir engagée par une alliance inégale dans une maison où jamais ne pouvait entrer ni charge ni crédit. Son père la consola, et lui dit de prendre courage, l'assurant que bientôt elle verrait dans sa maison ces mêmes dignités, qui lui faisaient trouver sa sœur si heureuse. C'est à quoi, depuis ce moment, il travailla de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Ayant associé à leur dessein L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquait, pour mériter les plus hautes dignités, que le rang de patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du temps leur présentait, et après avoir livré aux patriciens bien des attaques, ils les forcèrent enfin d'admettre les plébéiens au consulat. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Depuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au peuple. Préture, censure, dictature même, et sacerdoce, tout lui fut ouvert, tout lui fut accordé; le sénat jugeant bien qu'après s'être vu forcé de céder pour le consulat (*a*), il ferait d'inutiles efforts pour conserver le reste. C'est ainsi qu'un peuple, presque esclave sous les rois, et faible client sous les patriciens, devint par degrés égal à ses patrons, et leur associé dans toutes les dignités de la république.

IIIe. CARACTÈRE.

Modération réciproque du sénat et du peuple dans leurs disputes.

Les disputes entre le peuple et le sénat, au sujet des charges publiques, durèrent fort long-temps, et furent poussées avec une force et une vivacité qui semblaient ne pouvoir se terminer que par la ruine de l'un des deux partis. Les tribuns du peuple, fort violens pour l'ordinaire, et fort em-

(*a*) Senatu, cùm in summis imperiis id non obtinuisset, minùs in prætura tendente. *Liv. lib.* 8. *in* 15.

portés, ne cessaient d'animer la multitude par des discours pleins de fiel et d'amertume contre les consuls et le sénat. Au sujet des mariages avec les patriciens qu'on avait interdits à ceux du peuple: « Sentez-vous, leur disaient-ils (*a*), dans quel mépris vous vivez ? Ils vous ôteraient, s'ils le pouvaient, une partie de cette lumière qui vous éclaire. Ils souffrent avec peine que vous respiriez avec eux un même air, que vous parliez un même langage, et que vous ayez la figure d'homme, aussi bien qu'eux. Y a-t-il donc rien de plus outrageux et de plus infamant, que de déclarer une partie de la ville indigne de s'allier avec les patriciens, comme étant souillée et impure ? Et quant aux dignités, la république a-t-elle lieu d'être mé-

(*a*) Ecquid sentitis in quanto contemtu vivatis ? Lucis vobis hujus partem, si liceat, adimant. Quòd spiratis, quòd vocem mittitis, quòd formas hominum habetis, indignantur.... An esse ulla major aut insignior contumelia potest, quàm partem civitatis, velut contaminatam, indignam connubio haberi. *Liv. lib.* 4. *n.* 3 *et* 4.

Nullius eorum (qui ex plebe creati sint tribuni militum) populum romanum pœnituisse. Consulatum superesse plebeiis. Eam esse arcem libertatis, id columen. Si eò perventum sit, tum populum romanum verè exactos ex urbe reges, et stabilem libertatem suam existimaturum. *Lib.* 6. *n.* 37.

contente du service des plébéiens dans toutes les charges qui leur ont été confiées? Il ne leur reste donc plus que le consulat. C'est en ce point désormais qu'ils doivent faire consister leur salut et leur liberté; et ce n'est que du jour qu'ils y seront parvenus, qu'ils peuvent compter être devenus libres, et avoir secoué le joug de la servitude et de la tyrannie ».

Du côté du sénat, il n'y avait pas quelquefois moins de violence et d'emportement. Tout ce qu'on accordait au peuple pour affermir sa liberté (*a*), ils croyaient que c'était autant de perdu pour eux; et, quoiqu'ils reconnussent que leur jeunesse était souvent trop vive et trop échauffée (*b*), cependant, s'il fallait que de part ou d'autre on sortît des bornes, ils aimaient mieux voir l'audace poussée

(*a*) Quicquid libertati plebis caveretur, id patres decedere suis opibus credebant. *Liv. lib* 3. *n.* 55.

(*b*) Seniores Patrum, ut nimis feroces suos credere juvenes esse, ita malle, si modus excedendus esset, suis quàm adversariis superesse animos. Adeo moderatio tuendæ libertatis, dum æquari velle simulando ita se quisque extollit, ut deprimat alium, in difficili est; cavendoque ne metuant homines, metuendos ultro se efficiunt; et injuriam à nobis repulsam, tanquam aut facere aut pati necesse sit, injungimus aliis. *Liv. lib.* 3. *n.* 65.

trop loin du côté de leurs partisans; que de celui de leurs adversaires: tant, dit Tite-Live, il est difficile, dans ces sortes de disputes, où l'on croit ne vouloir qu'établir une parfaite égalité entre les deux partis, de tenir la balance dans un équilibre si juste qu'elle ne penche ni de côté ni d'autre; chacun travaillant insensiblement à s'élever pour abaisser son adversaire, et à se rendre formidable pour n'être point soi-même en état de le craindre, comme s'il n'y avait point de milieu entre faire et souffrir l'injure.

Cependant, il faut l'avouer à la gloire du peuple romain, cette disposition prochaine, ce semble, à en venir aux dernières extrémités (*a*), et à éclater par de sanglantes séditions, qui est la source et la cause ordinaire de la ruine des grands empires, fut long-temps arrêtée et comme suspendue, partie par la sagesse des sénateurs, partie par la patience du

(*a*) Æternas esse opes romanas, nisi inter semetipsos seditionibus sæviant. Id unum venenum, eam labem civitatibus opulentis repertam, ut magna imperia mortalia essent. Diu sustentatum id malum, partim patrum consiliis, partim patientia plebis. *Liv. lib.* 2. *n.* 44.

peuple ; et pendant plus de six cents ans, comme on l'a déjà remarqué, jamais ces disputes domestiques ne dégénérèrent en guerres civiles.

Il se trouvait toujours dans le sénat de ces hommes graves et sages, amateurs zélés du bien public, qui, évitant également les deux excès contraires (*a*), ou de trahir les intérêts du sénat pour se rendre agréables au peuple, ou d'aigrir et d'irriter le peuple, en se déclarant trop vivement pour le sénat, savaient ramener doucement les esprits à la paix et à l'union, et par de prudentes condescendances prévenir les suites funestes qu'une résistance trop ferme aurait infailliblement attirées. Ils représentaient à leurs consuls trop échauffés et trop violens (*b*), tel qu'était un Appius, qu'ils ne devaient pas prétendre porter la

(*a*) Alios consules, aut per proditionem dignitatis patrum plebi adulatos, aut acerbe tuendo jura ordinis, asperiorem domando multitudinem fecisse. T. Quintium orationem memorem majestatis patrum concordiæque ordinum habuisse. *Liv. lib.* 3. *n.* 69.

(*b*) Ab Appio petitur, ut tantam consularem majestatem esse vellet, quanta in concordi civitate esse posset. Dum tribuni consulesque ad se quisque omnia trahant, nihil relictum esse virium in medio : distractam laceratamque rempublicam magis quorum in manu sit, quàm ut incolumis sit, quæri. *Liv. lib.* 2. *n.* 57.

majesté consulaire au-delà des justes bornes que demandait le bien commun de la paix et de la concorde ; que pendant que les tribuns et les consuls tiraient tout chacun de leur côté, la république ainsi divisée et déchirée demeurait sans force, les deux partis songeant moins à la conserver qu'à s'en rendre maîtres. Ils représentaient aussi aux tribuns (*a*), qu'il ne serait ni glorieux ni utile pour eux de vouloir établir et accroître leur autorité sur la ruine de celle du sénat, qui était le conseil public, et que l'unique moyen d'affermir la liberté dans Rome, et de maintenir l'égalité entre les citoyens, était de conserver à chaque corps et à chaque ordre ses droits, ses priviléges et sa majesté.

Le peuple, de son côté, montrait quelquefois une modération étonnante, et se piquait d'une générosité dont on aurait de la peine à croire qu'une multitude fût susceptible : témoin ce qui arriva dans une assemblée où les

(*a*) Ne ita omnia tribuni potestatis suæ implerent, ut nullum publicum consilium sinerent esse. Ita demum liberam civitatem fore, ita æquatas leges, si sua quisque jura ordo, suam majestatem teneat. *Liv. lib.* 3. *n.* 63.

esprits

esprits avaient paru plus échauffés que jamais. Le peuple paraissait déterminé à ne point prendre les armes pour repousser les ennemis qui étaient en campagne, si l'on refusait de l'admettre dans les charges publiques. Le sénat voyant qu'il fallait céder ou au peuple, ou aux ennemis, après s'être inutilement relâché sur ce qui regardait les mariages, crut le devoir faire aussi sur les honneurs ; et ayant proposé de nommer des tribuns militaires au lieu de consuls, il consentit que les plébéiens fussent admis à cette charge. L'événement montra qu'après la chaleur et le feu des disputes (*a*), lorsque les esprits tranquilles et rassis sont en état de juger sainement des choses, le peuple était tout autre que dans les disputes mêmes. Content de la condescendance qu'avait eue pour lui le sénat, il ne nomma pour tribuns militaires que des patriciens, par une modération, dit Tite-Live, une équité et une grandeur d'âme qui se trouvent rarement même

(*a*) Eventus eorum comitiorum docuit, alios animos in contentione libertatis dignitatisque, alios secundùm deposita certamina incorrupto judicio esse. *Liv. lib.* 4. *n.* 6.

dans des particuliers. *Hanc n*
tiam, æquitatemque, et altitu
animi, ubi nunc in uno inver
quæ tunc populi universi fuit

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR. Pag. j

LIVRE CINQUIÈME.

De l'Histoire. 15
Avant-propos. Ibid.

PREMIÈRE PARTIE.

Sur le goût de la solide gloire et de la véritable grandeur. 27
§ Ier. *Richesses. Pauvreté.* 34
§ II. *Bâtimens.* 48
§ III. *Ameublemens. Habillemens. Équipages.* 58
§ IV. *Du Luxe de la table.* 71
§ V. *Dignités. Honneurs.* 92
§ VI. *Victoires. Noblesse d'extraction. Talens de l'esprit. Réputation.* 98
§ VII. *En quoi consiste la solide gloire et la véritable grandeur.* 136

SECONDE PARTIE.

De l'Histoire sainte. 161

CHAPITRE PREMIER.

Principes nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire sainte. 161
ART. I. *Caractères propres et particuliers à l'Histoire sainte.* 162
ART. II. *Observations utiles pour l'étude de l'Histoire sainte.* 182

CHAPITRE SECOND.

Application des principes à quelques exemples. 211
ART. I. *Histoire de Joseph.* Ibid.
1. *Joseph vendu par ses frères; conduit en Égypte, chez Putiphar: mis en prison.* Ibid.
Réflexions. 215
2. *Élévation de Joseph. Premier voyage de ses frères en Égypte.* 223
Réflexions. 227
3. *Second voyage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses frères.* 232
Réflexions. 238
Rapports entre Joseph et Jésus-Christ. 242
ART. II. *Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous Ezéchias.* 246
Réflexions. 253
ART. III. *Prophéties.* 268

Réflexion sur les prophéties. Pag. 278

TROISIÈME PARTIE.

De l'Histoire profane. 282

CHAPITRE PREMIER.

Règles et principes pour l'étude de l'Histoire profane. Ibid.
§ I. *Ordre et clarté nécessaires pour bien étudier l'Histoire.* 283
§ II. *Observer ce qui regarde les lois, les usages, les coutumes des peuples.* 287
§ III. *Chercher sur tout la vérité.* 288
§ IV. *S'appliquer à découvrir les causes des événemens.* 294
§ V. *Etudier le caractère des peuples et des grands hommes, dont parle l'Histoire.* 302
§ VI. *Observer dans l'Histoire ce qui regarde les mœurs et la conduite de la vie.* 310
§ VII. *Remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la Religion.* 314

CHAPITRE SECOND.

Application des règles précédentes à quelques faits d'Histoire particuliers. 317
ART. I. *De l'Histoire des Perses et des Grecs.* Ibid.

PREMIER MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE DES PERSES.

Cyrus. Son éducation. Pag. 318

SECOND MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

De la grandeur et de l'empire d'Athènes. 375

TROISIÈME MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Du gouvernem. de Lacédémone. 443

QUATRIÈME MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Beaux jours de Thèbes, et délivrance de Syracuse. 503

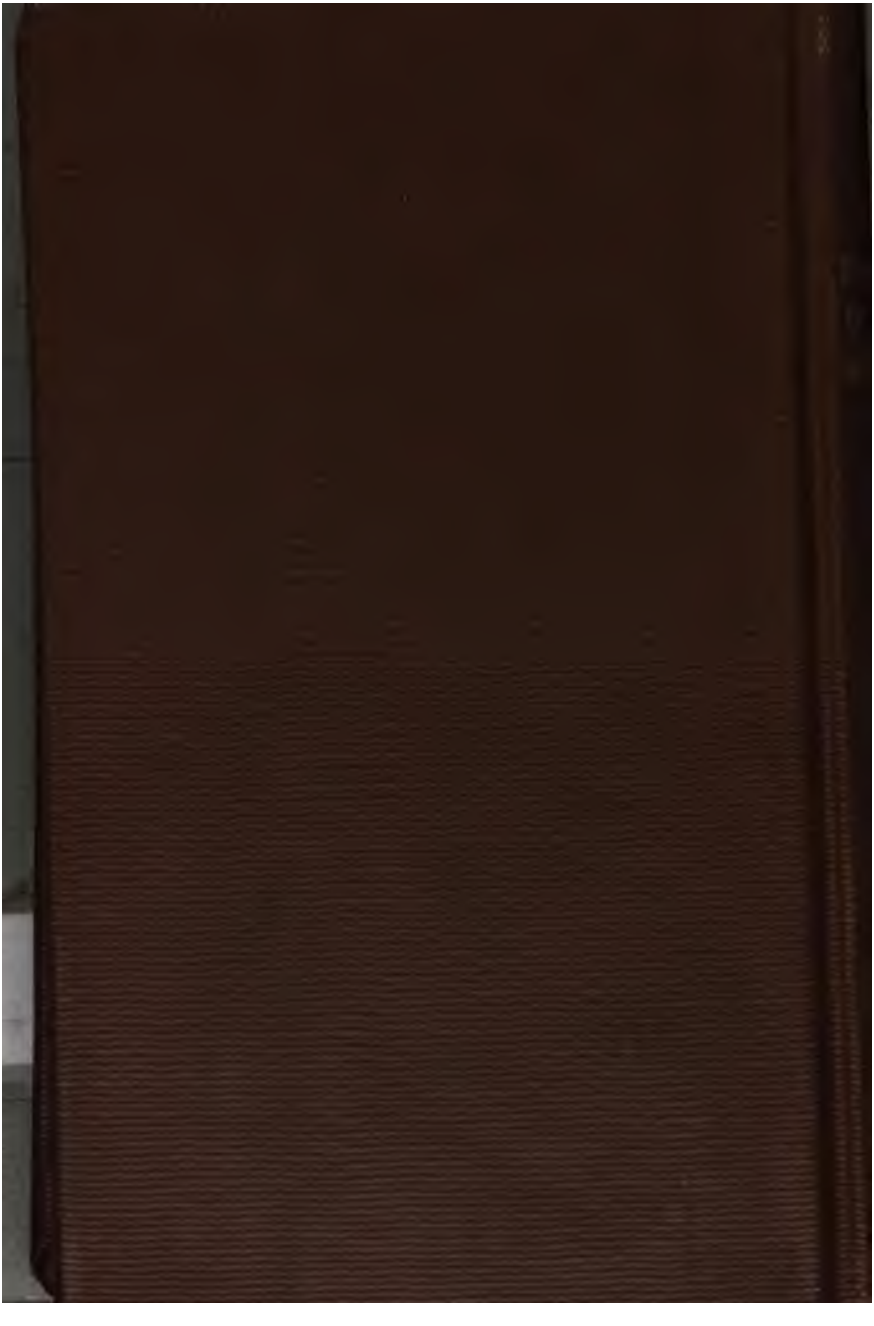
ART. II. *De l'Histoire romaine.* 540

PREMIER MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Fondation de l'Empire romain, par Romulus et Numa. 545

SECOND MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Expulsion des rois, et établissement de la liberté. 579

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

MAR 2 4 1927